

Les Maîtres de l'Heure

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Essai sur Taine, son œuvre et son influence, *d'après des documents inédits*, avec des extraits de 40 articles de Taine non recueillis dans ses œuvres. 4e édition, revue et augmentée. Un vol. in-16.......... 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Bordin).

Chateaubriand, *Études littéraires*. Un vol. in-16................ 3 fr. 50

Livres et Questions d'aujourd'hui. Un vol. in-16.................. 3 fr. 50

Pages choisies de Taine, avec une introduction, des notices et des notes. 2e édition. (4e mille). Un vol. in-16.......................... 3 fr. 50

Blaise Pascal. *Études d'histoire morale*, avec un portrait. 2e édition revue et corrigée. Un vol. in-16.................................. 3 fr. 50
(*Ouvrage couronné par l'Académie française* (Prix Bordin).

Pages choisies de Chateaubriand, avec une introduction, des notices et des notes. Un vol. in-16...................................... 3 fr. 50

En Préparation :

Le Christianisme de Chateaubriand : les origines, l'évolution, l'influence. *Etude critique sur l'histoire des idées religieuses dans la littérature française des XVIIIe et XIXe siècles*. Un vol. in-16.

Lamennais, son œuvre et son temps.

AUTRES LIBRAIRIES

Pascal. *L'homme, l'œuvre, l'influence*. 3e édition revue, corrigée et considérablement augmentée. Un vol. in-16, Paris, Fontemoing.... 3 fr. 50

Bibliographie critique de Taine. 2e édition refondue. Un vol. in-8°, Paris, Alphonse Picard.. 5 fr.

Sainte-Beuve : Table alphabétique et analytique des *Premiers Lundis*, *Portraits contemporains* et *Nouveaux Lundis*. Un vol. in-16, 2e édition. Paris, Calmann-Lévy................................. 3 fr. 50

Chateaubriand, Atala. Reproduction de l'édition originale, avec une *Etude sur la jeunesse de Chateaubriand*, d'après des documents inédits. Un vol. petit in-18, Fontemoing................................ 3 fr.

Pensées de Pascal, édition nouvelle revue sur les manuscrits et les meilleurs textes, avec une introduction et des notes. 7e édition. Un vol. in-16. Paris, Bloud....................................... 1 fr. 20

Opuscules choisis de Pascal. 5e édition, revue et corrigée. Bloud. 0 fr. 60

Pensées chrétiennes et morales de Bossuet. 4e édition. Bloud..... 0 fr. 60

Les Idées morales d'Horace. 3e édition, revue et corrigée. Bloud. 0 fr. 60

Ferdinand Brunetière. *Notes et Souvenirs*, avec des fragments inédits et un portrait. 3e édition. Bloud................................ 1 fr.

Chateaubriand. *Pensées, Réflexions et Maximes*, suivies du Livre XVI des *Martyrs* (texte du manuscrit). 3e édition. Bloud................ 0 fr. 60

Pensées de Joubert. Reproduction de l'édition originale, avec la *Notice historique* du frère de Joubert. Introduction et notes. 4e édition, revue et corrigée. Bloud...................................... 1 fr. 20

Les Confessions de Saint Augustin, traduction d'Arnauld d'Andilly, introduction et notes. 4e édition. Bloud............................ 1 fr. 20

679-11. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 5-11.

VICTOR GIRAUD

Les Maîtres de l'Heure

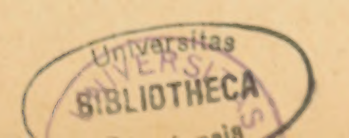
ESSAIS D'HISTOIRE MORALE CONTEMPORAINE



Pierre Loti
Ferdinand Brunetière — Émile Faguet
Eugène-Melchior de Vogüé
Paul Bourget

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1911





A MON FILS

AVANT-PROPOS

Ce livre sera suivi le plus tôt possible d'un second et dernier volume.

Je me propose d'y étudier une dizaine d'écrivains d'une même génération : celle qui eut vingt ans en 1870, qui a commencé à percer vers 1880, qui a produit aux environs de 1890 la plupart de ses œuvres maîtresses, et à qui nous devons, nous autres qui venons d'atteindre la quarantaine, les impressions les plus vivantes et les plus durables que nous ayons emportées des livres. Pour ne parler que des cinq personnalités décrites en ce premier volume, quel est celui d'entre nous qui serait exactement tout ce qu'il est aujourd'hui si, à une heure peut-être décisive de sa jeunesse, il n'avait pas lu *le Disciple* ou *le Roman russe*, le *Dix-huitième Siècle*, l'article *Après une visite au Vatican* ou *Pêcheur d'Islande* ? Et c'est pourquoi j'ai cru pouvoir intituler *les Maîtres de l'heure* cette série d'esquisses contemporaines. Ceux dont j'ai essayé ou dont j'essaierai de fixer le portrait ont été vraiment nos maîtres à penser et à écrire ; ils ont élevé notre intelligence, façonné notre sensibilité ; c'est par leurs yeux que nous avons commencé à voir le monde et la vie, l'art et la science, la société et la

morale ; ils nous ont légué leurs façons de comprendre et de sentir ; en un mot, ils ont formé notre « mentalité », et, dans toutes les idées, tous les sentiments de notre époque leur influence est aisément reconnaissable. Ceux-là même qui les ignorent ou les méconnaissent sont, à leur insu, dominés par eux.

C'est de cette action générale que je me suis, avant tout, efforcé de rendre compte. Un écrivain qui n'exprimerait que son moi n'offrirait pas au critique un sujet d'étude bien intéressant ; un écrivain n'est grand qu'autant qu'il témoigne pour d'innombrables « amis inconnus ». Sans négliger donc l'étude individuelle, et même, en essayant de la serrer de très près, et avec toute la précision possible, j'ai tâché de montrer en quoi Loti, Brunetière, M. Faguet, E.-M. de Vogüé et M. Bourget se sont trouvés, à certains moments de leur carrière, représenter avec une force singulière la pensée profonde de leur temps. Dans l'étude attentive de leur œuvre, j'ai tenté d'*inscrire*, si je puis ainsi parler, leur histoire intellectuelle et morale, et celle aussi de la génération à laquelle ils appartiennent. C'est cette histoire collective que j'avais en vue, et quand mon enquête sera terminée, je n'aurai, je l'espère bien, qu'à en recueillir les résultats, pour voir s'esquisser dans ses principaux traits cette histoire intellectuelle et morale de la génération qui nous a précédés dans l'existence. Histoire plus passionnante, plus suggestive, plus féconde en enseignements que beaucoup d'autres, en raison même des conditions presque tragiques dans lesquelles nos aînés arrivaient à la vie spirituelle, et des angoissants et multiples problèmes en face desquels ils se sont brusquement trouvés.

Mon dessein, on le voit, encore qu'un peu différent par certains côtés, n'est pas sans analogie avec celui qu'ont poursuivi avant moi, et chacun à leur manière, M. Bourget, dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, M. Faguet dans ses *Politiques et Moralistes du* XIXe *siècle*, Édouard Rod dans ses *Idées morales du temps présent*. Qu'on me pardonne d'évoquer moi-même imprudemment ces dangereux termes de comparaison. « En morale, a dit profondément Joubert, pour atteindre le milieu, il faut aspirer au faîte. » Il en est de même en critique. Et puis, peut-être n'aurais-je pas eu la hardiesse d'entreprendre cette minutieuse et difficile enquête, à laquelle je songeais depuis tant d'années, si je n'avais pas eu, pour m'y encourager, les exemples et les conseils de maîtres dont l'autorité personnelle se doublait à mes yeux de celle de l'œuvre et du talent.

J'ai peu de chose à dire, ce me semble, de la méthode que j'ai essayé de suivre dans cette série d'études. C'est celle que j'ai suivie dans mon *Essai sur Taine*, dont ce livre est comme la suite assez naturelle ; c'est celle dont j'ai tâché d'esquisser les principes dans la Préface de mes *Livres et Questions d'aujourd'hui*. L'information positive y joue, comme on le verra, un assez grand rôle. Ayant à parler d'écrivains dont la carrière, pour la plupart, n'est, heureusement, point encore terminée, et dont les « œuvres complètes » sont fort loin d'être recueillies, j'ai voulu que mon enquête sur chacun d'eux fût aussi large et aussi approfondie que possible. Je ne me vante certes pas d'avoir lu *tout* ce qu'ils ont écrit, ou du moins publié, — qui pourrait se vanter de connaître *tous* les articles dispersés de M. Faguet, ou même de M. Bourget ? — mais il ne m'a point suffi de lire et de

relire les cent cinquante ou deux cents volumes dont se compose leur œuvre courante et portative à tous; j'ai recherché d'eux nombre de pages perdues et souvent injustement dédaignées; j'ai examiné les diverses éditions de leurs livres : j'en ai comparé fréquemment le texte au texte des revues où ils ont tout d'abord paru; j'ai même pu utiliser quelques papiers inédits. On jugera, je l'espère, que ce supplément d'enquête n'aura point été superflu. A défaut d'autre mérite, ces essais auront au moins celui d'être consciencieux, et de fournir quelques indications aux bibliographes de l'avenir.

Il serait prématuré, disais-je tout à l'heure, de vouloir dès maintenant tirer de cette enquête, encore trop partielle et incomplète, les conclusions générales qu'elle comporte et qui s'en dégageront progressivement plus tard. Il en est une cependant que je voudrais dès aujourd'hui mettre brièvement en lumière, parce qu'elle s'imposait à moi avec une force croissante et irrésistible, à mesure que je m'enfonçais davantage dans l'étude des écrivains qui me paraissent avoir le plus agi sur notre temps. C'est que, dans notre société contemporaine où, par le journal, par la revue, par le livre, par la chaire, par la conférence, par la tribune, par le théâtre, toutes les idées sont mises à la portée de tous, même de ceux qui leur seraient le plus réfractaires, on ne saurait s'exagérer l'influence de la lettre imprimée. Influence vraiment souveraine, et redoutable, quand on y songe, quand on se représente avec exactitude tout ce qu'il peut tenir de pensée, et donc d'action *suggérée*, — à combien d'âmes incertaines! — dans une simple page de prose! Il n'est pas une seule goutte d'encre d'imprimerie dont on puisse dire qu'elle est perdue, et qu'u

jour ou l'autre elle ne laissera pas une trace profonde dans quelque conscience obscure. Heureux ceux qui tiennent une plume sans se douter des lourdes responsabilités qu'ils assument! Mais plus heureux encore et surtout ceux qui, au soir de la vie, passant en revue toute leur œuvre, ont le droit de croire qu'ils n'ont pas écrit une ligne qui n'ait été, pour ceux qui les ont lus, une source de pensées nobles et d'impressions réconfortantes!...

Et je relis cette page suggestive et si vraie de M. Paul Bourget, dans ses *Essais de psychologie contemporaine* :

A l'heure où j'écris ces lignes, un adolescent, que je *vois*, accoudé sur son pupitre dans quelque coin d'une salle de collège, lit un volume dont il boit le suc, comme une abeille pompe le miel d'une fleur. Ils sont ainsi quelques centaines à se repaître de livres préférés entre tous. Les autres livres sont des livres d'écriture; ceux là sont des livres de parole....

Les adolescents d'aujourd'hui lisent-ils encore « les livres de parole » que nous avons lus à leur âge, et dont ils trouveront quelques-uns analysés dans cette suite d'essais? Je ne sais : tout change si vite de nos jours, et vingt années sont un si long espace de temps dans la vie morale contemporaine! Peut être leur faudra-t-il un certain effort pour comprendre l'action que tel de ces livres a eue sur notre jeunesse. Quand les études qu'on va lire ont paru successivement dans la *Revue des Deux Mondes*, il m'a semblé qu'elles attiraient peut-être plus particulièrement l'attention de ceux qui, comme moi, eurent vingt ans vers 1890. Je souhaite qu'ils se reconnaissent un peu dans ces pages. Une enquête comme

celle-ci est, qu'on le veuille ou non, un témoignage rendu pour la génération à laquelle on appartient. Je souhaite que le témoignage que j'essaie de rendre pour la génération dont je fais partie ne soit pas jugé trop infidèle.

VICTOR GIRAUD.

Versailles, janvier 1911.

I

PIERRE LOTI

PIERRE LOTI

> « Je n'ai jamais composé un livre, moi ; je n'ai jamais écrit que quand j'avais l'esprit hanté d'une chose, le cœur serré d'une souffrance, — et il y a toujours beaucoup trop de moi-même dans mes livres. »
>
> (*Discours de réception à l'Académie*, p. 27.)

Quand un écrivain comme Loti est depuis trente ans bientôt sur la brèche, quel que soit l'intérêt des livres qu'il médite encore, la plupart des mots « déterminants » qu'il avait à dire ont été prononcés, les principaux aspects de sa personnalité littéraire et morale ont pu se déployer sans contrainte. Et l'on peut se proposer de définir son inspiration et de caractériser son œuvre.

I

C'était une idée chère, et justement chère, à Sainte-Beuve, qu'on ne saurait trop insister dans l'étude des grands artistes sur leurs années de formation et d'apprentissage. C'est alors en effet, que l'on voit se dessiner le plus clairement leurs tendances futures, et qu'on peut le mieux saisir, avant les acquisitions de l'expérience et les partis pris de la vie, le fond vrai de leur vraie nature.

Pour nous représenter Loti « avant la gloire », nous avons, parmi tant d'aveux qui parsèment tous ses ouvrages, tout un livre infiniment précieux, « le plus intime qu'il ait jamais écrit[1] », ce délicieux *Roman d'un enfant*, autobio-

1. *Roman d'un enfant*, p. 26.

graphie à peine idéalisée, semble-t-il, d'un exquis poète en prose.

Il était le dernier né d'une famille de vieille souche huguenote, qui avait conservé pieusement les souvenirs, les traditions d'un lointain passé. « Dans l'île d'Oléron, à l'extrémité d'une petite ville ignorée, il est une très vieille et silencieuse demeure blanche.... C'est de cette maison que sont partis pour l'exil, une nuit d'il y a deux siècles passés, mes ancêtres protestants[1]. » Et les lettres des exilés, les « lettres de Hollande » existent encore, et quelques-unes d'entre elles sont signées de cette Judith Renaudin dont Loti a fait l'héroïne du seul drame qu'il ait fait jouer. Plus tard, la famille quitta l'*île*, et vint se fixer sur le continent. La maison où elle s'installa fut arrangée *ne varietur*. C'est là que l'écrivain vécut ses années d'enfance. « C'était une maison de province très modeste, où se sentait l'austérité huguenote, et dont la propreté et l'ordre irréprochables étaient le seul luxe[2]. » Chaque soir, suivant l'antique usage des familles protestantes, le père lisait tout haut quelques versets de la Bible : et puis, tout le monde, y compris les domestiques, s'agenouillait pour la prière en commun[3]. Une éducation de ce genre, même quand on doit un jour en répudier les principes, manque rarement de déposer au fond de l'âme des impressions, des souvenirs et des habitudes qui ne s'effacent plus. Pierre Loti est peut-être, de tous les romanciers contemporains, celui qui retrouve le plus fréquemment sous sa plume des images ou des citations de l'Écriture, et il est indéniable que l'homme qui a si souvent proclamé la vanité de toutes les religions et le néant de tous les symboles a gardé, malgré tout, un tour de sensibilité invinciblement chrétienne.

Tout enfant, s'il faut l'en croire, et nous l'en croyons volontiers, il avait une conscience timorée et scrupuleuse à l'excès. Il voulait être pasteur, et « sa vocation religieuse

1. *Judith Renaudin*, p. I, III.
2. *Roman d'un enfant*, p. 7.
3. *Id.*, p. 57.

semblait tout à fait grande[1] ». Elle ne devait point durer. De très bonne heure, la mer, les horizons lointains, les lointaines aventures attiraient, sollicitaient sa jeune âme inquiète et rêveuse. Ceci devait tuer cela. Un moment, il crut tout concilier en déclarant qu'il serait missionnaire. Cette seconde vocation allait tomber comme l'autre. Comment cela se fit-il? Comment ce « mysticisme des commencements », comment cette « foi d'avant-garde », cette foi ardente, intransigeante, et déjà si fertile « en arguments contre le papisme[2] », comment a-t-elle fini par faire place à ce « vague panthéisme inconscient[3] » que « la contemplation continuelle des choses de la nature » faisait peu à peu naître en lui? Lui-même, à plus d'une reprise, accuse de ce changement « l'écœurant formalisme » qu'il constatait autour de lui, et ce qu'il appelle « le patois religieux[4] », « l'ennui de certaines prédications du dimanche, le vide de ces prières, préparées à l'avance, dites avec l'onction convenable et le geste qu'il faut... ». « Au temple surtout, du gris blafard descendait déjà autour de moi[5]. » En réalité, il y avait désaccord secret entre le fond du tempérament moral et l'éducation reçue, et le divorce ne pouvait manquer d'aller grandissant.

Ce qui contribua sans doute à le faire éclater, ce fut l'atmosphère trop enveloppante et amollissante que l'enfant respirait au foyer familial. Il avait une sœur et un frère de beaucoup plus âgés que lui et qui, comme il arrive souvent en pareil cas, rivalisaient avec un père, avec une mère surtout très tendrement aimée, — car il parle peu de son père, — avec des tantes, grand'tantes et grand'mères pour le gâter à qui mieux mieux. « Et seul enfant au milieu d'eux tous, je poussais comme un petit arbuste trop soigné en serre, trop garanti, trop ignorant des halliers et des

1. *Roman d'un enfant*, p. 58.
2. *Id.*, p. 154, 123.
3. *Id.*, p. 223.
4. *Id.*, p. 139.
5. *Id.*, p. 123. — Cf. p. 223.

ronces [1]. » Les enfances trop choyées n'habituent pas a vouloir : elles laissent la nature développer librement toutes ses énergies et abonder, pour ainsi dire, dans son propre sens ; elles n'enseignent pas à réagir contre soi-même, à accepter une discipline extérieure : et elles préparent parfois, contre l'éducation qui s'en accommode, de violentes, de terribles réactions.

Celle de Loti eut au moins cet avantage de ne mettre aucune entrave à l'éclosion de ses facultés poétiques. Lui-même estime que, sans cette première « étape dans un milieu presque incolore [2] », il eût été plus tard « moins impressionné par la fantasmagorie changeante du monde » : il est probable qu'il dut à cette vie très retirée et comme recueillie, de pouvoir contempler ensuite l'univers avec des regards plus neufs et plus aisément éblouis. D'autre part, à vivre ainsi replié sur lui-même, il put de très bonne heure approfondir son âme, et, à travers les élans longuement poursuivis de son imagination et de sa sensibilité, prendre déjà conscience de cette capacité de résonance intérieure, qui est peut-être par excellence le don inné du vrai poète.

Cependant, pour enrichir et fortifier ces facultés naissantes, les impressions du dehors apportaient leur fécond tribut. La mer d'abord, « si souvent regardée par ses ancêtres marins [3] », que, la première fois qu'il la vit, il crut la *reconnaître*, et qui, de loin en loin, « lui mettait un peu d'immensité dans les yeux [4] ». Puis ce fut l'initiation au dessin, à la peinture, à la musique « évocatrice d'ombres », en attendant Liszt et Beethoven, et la découverte, trop prompte et trop fructueuse peut-être, des « hallucinations » de Chopin [5]. Puis, pendant les joyeuses journées vécues à la Limoise, le domaine familial, et un peu plus tard, durant

1. *Roman d'un enfant*, p. 32.
2. *Id.*, p. 33.
3. *Id.*, p. 18.
4. *Id.*, p. 34.
5. *Id.*, p. 52, 119, 269, 284, 289. — Cf. *l'Exilée*, p. 4.

les vacances passées dans un coin du Midi, ce fut l'intime communion avec la terre natale, la vision lentement formée et fidèlement entretenue des paysages de France et de tous ces horizons familiers dont le souvenir ému le poursuivra jusque sous les climats les plus opposés. Et enfin, des livres de voyages, et des lettres d'un frère aîné auquel Loti paraît avoir un peu ressemblé, et qui fut marin comme lui, — lettres « qui pour lui sentaient toujours les lointains pays enchantés[1] », — de tout cela il se dégageait un pressentiment et comme un parfum d'exotisme très attirant et très troublant tout ensemble. Et ainsi se formait peu à peu à l'ombre du foyer domestique, et loin des influences qui auraient pu en gêner le libre développement, cette personnalité qui devait un jour s'exprimer par tant d'œuvres charmantes. Quand, à douze ans et demi, l'enfant entra au collège, elle était déjà presque fixée en ses traits essentiels.

Ce furent alors, de son propre aveu, « quatre années de l'externat le plus libre et le plus fantaisiste[2] ». Élève irrégulier, ennuyé et peu laborieux, à la fois orgueilleux et timide, « pas populaire parmi ceux de sa classe, et dédaigneux de ses compagnons de chaîne avec lesquels il ne se sentait pas une idée commune[3] », il y complète capricieusement, à bâtons rompus, l'éducation littéraire dont il avait reçu dans sa famille les premiers éléments. On le destinait à l'École polytechnique, et lui n'avait point protesté contre cette orientation nouvelle imposée à sa vie; mais peu à peu, dans le secret de son cœur, ses rêves d'exotisme prenaient corps, et il sentait la vocation de marin sourdre et se préciser en lui. En même temps, une autre vocation, héréditaire peut-être aussi celle-là, — car les fragments qu'il nous cite d'un journal tenu par sa sœur rappellent en effet sa manière à lui, presque à s'y méprendre[4], — une autre vocation se faisait jour dans ce collégien qui

1. *Roman d'un enfant*, p. 225.
2. *Id.*, p. 204.
3. *Id.*, p. 207. — Cf. p. 212.
4. *Id.*, p. 85-89.

prétend avoir été si « nul » en narration française. « J'aimais déjà à écrire, mais pour moi tout seul, par exemple, et en m'entourant d'un mystère inviolable.... J'inscrivais dans ce journal moins les événements de ma petite existence tranquille que mes impressions incohérentes, mes tristesses des soirs, mes regrets des étés passés et mes rêves des lointains pays[1]. » Faut-il croire Loti quand il ajoute, en parlant de ces pages enfantines : « En fait d'art et de rêve, malgré le manque de procédé, le manque d'acquis, j'allais bien plus loin et plus haut qu'à présent, c'est incontestable[2] ? » Illusion sans doute d'un homme qui regrette sa jeunesse! Ce qu'il faut noter du moins, et ce qui est en effet « assez particulier », sinon « unique »,

1. *Roman d'un enfant*, p. 237-238.

2. *Id.*, p. 248-249. — A défaut de ces premiers essais, on nous a conservé quelques fragments d'un autre journal, daté du mois d'août 1866, — Loti avait alors seize ans, et il venait d'être reçu au *Borda*; — c'est le journal de sa première traversée, à bord du *Bougainville*, le long des côtes de France. Son individualisme y perce déjà d'une manière assez curieuse, et, avec son goût du « préadamisme », son précoce talent descriptif. « La liberté individuelle, y déclare-t-il, est une des conditions indispensables de la vie. » Ailleurs, en face d'un « semblant de marais liassique », entre Port-Louis et Hennebon : « La vue est bornée de tous côtés par des chênes ou des châtaigniers énormes, et des pins maritimes imitent assez bien les gigantesques calamites des forêts primitives. La température est lourde, le ciel brumeux et plombé rappelle l'épaisse atmosphère de l'ancien monde ;... enfin un calme, un silence profond, quelque chose d'indéfinissable complète l'illusion. Nous restons longtemps en extase devant ce pays étrange. » En mer, un soir que « le ciel est pur, les étoiles brillantes et l'air tiède » : « C'est là un bien curieux spectacle. La crête de chaque lame, l'écume que nous faisons bouillonner en marchant, répandent une lumière semblable à celle de la lave, quoique plus douce encore ; notre sillage s'étend derrière nous comme un long ruban lumineux, et des marsouins, qui viennent gambader autour de la corvette, laissent après eux des traînées de feu qui se croisent et s'entortillent comme des serpents de feu. » Enfin, voici un croquis de Bretagne, pris dans une excursion de Loguivy à Paimpol : « Les bois n'y sont pas touffus, les chênes y sont tordus et rabougris, mais tout cela est frais, vert et rongé de mousse. Il y a des petites chapelles grises enfouies au fond des bois, des crucifix dans tous les carrefours, des maisons antiques dans les arbres et de bonnes vieilles en coiffe assises à leur porte. » (Michel Salomon, *les Premières pages de Pierre Loti*, dans *Art et Littérature*, Plon.)

c'est que ce grand poète n'a jamais écrit de vers. « Jamais, jamais, à aucune époque de ma vie, l'idée ne m'est venue de composer un seul vers. Mes notes étaient écrites toujours en une prose affranchie de toutes règles, farouchement indépendante[1]. » Ce n'était point faute de comprendre la poésie. Il est tel vers d'Homère ou de Virgile qui déjà parlait à son imagination juvénile. Musset surtout lui fut une révélation, — qui, coïncidant avec les premières fièvres de l'adolescence, « le troubla comme quelque chose d'inouï, de révoltant et de délicieux[2] ». Et « la dangereuse voix d'or », on le sait, a longtemps chanté dans les proses de l'auteur d'*Aziyadé*.

Il avait alors entre quatorze et quinze ans. Ses vocations successives s'étaient toutes évanouies l'une après l'autre. Seule, sa vocation de marin avait survécu. Il résolut de la suivre, et d'abord s'en ouvrit à son frère. La mer n'est-elle pas « le cloître profond et superbe, le souverain refuge ouvert aux désolés qui n'ont pas de foi[3] ? » Peut-être aussi un secret instinct l'avertissait-il que seule cette carrière lui permettrait de remplir toute sa destinée, de cueillir comme à pleines mains, sous les cieux les plus divers, les impressions, les couleurs et les images dont il avait besoin pour mettre en œuvre tous les dons qu'il sentait en lui. En tout cas, sa première enfance est alors bien finie ; et au sortir de là, voici que le Loti que nous connaissons nous apparaît au complet déjà, tel que nous l'avons toujours connu.

Il est né, — c'est là le fond primitif et inaliénable, — avec une âme mobile et chantante de poète, plus capable qu'aucune autre de vibrer et d'être émue, et de traduire avec des mots les émotions qui l'agitent. Un moment, l'idéal religieux paraît remplir les besoins de cette âme d'enfant ; mais bientôt, « le froid et l'ennui » des raisonnements humains s'y glissent malgré elle, « lui amoindrissant la Bible et l'Évangile, lui enlevant des parcelles de

1. *Roman d'un enfant*, p. 292.
2. *Id.*, p. 293.
3. *Reflets sur la sombre route*, p. 344.

leur grande poésie sombre et douce [1] » ; et peu à peu, pour y suppléer, elle se laisse dériver aux spectacles toujours renouvelés de la nature extérieure, à tous les « divertissements » du monde et de la vie. Mais cette lente substitution d'un idéal à un autre ne s'est pas faite en un jour, ni sans douleur, ni parfois sans retours attristés vers le passé. « Je ne crois à rien, ni à personne, écrira-t-il dans son premier livre, je n'aime personne ni rien ; je n'ai ni foi ni espérance. J'ai mis vingt-sept ans à en venir là ; si je suis tombé plus bas que la moyenne des hommes, j'étais aussi parti de plus haut [2]. » De son éducation protestante, il a gardé, avec un grand fonds d'individualisme moral, la faculté, précieuse pour un poète, de comprendre et de sentir les choses religieuses : peu d'écrivains ont exprimé plus fortement, plus sincèrement que Loti, avec un accent de détresse plus profonde, la nostalgie de la foi perdue. D'autre part, quand, de toutes les forces de son âme, on a cru à l'immortalité, on ne renonce pas aisément à cette croyance ; et c'est en partie pour y suppléer encore que Loti a écrit, « pour lutter contre la fragilité des choses et de lui-même, pour essayer de prolonger au delà de sa propre durée tout ce qu'il a été, tout ce qu'il a pleuré, tout ce qu'il a aimé [3] ». L'aveu est significatif : il revient souvent sous la plume de l'écrivain ; et il y a lieu de le retenir.

II

Au mois de janvier 1879 paraissait sans nom d'auteur, à Paris, un petit livre intitulé : *Aziyadé (Stamboul, 1876-1877), Extrait des notes d'un lieutenant de la marine anglaise entré au service de la Turquie le 10 janvier 1876, tué sous les murs de Kars le 27 octobre 1877*. Le livre semble avoir été peu remarqué. Un an après, le même éditeur publiait un autre volume, sous ce titre fait pour piquer la curiosité : *Rarahu*.

1. *Roman d'un enfant*, p. 223-224.
2. *Aziyadé*, p. 60.
3. *Roman d'un enfant*, p. 238-239.

idylle polynésienne, par l'auteur d'*Aziyadé*[1]. Le hasard ayant fait tomber, dit on, le manuscrit entre les mains de Mme Adam, celle-ci en avait été très frappée, et en avait donné la primeur aux lecteurs de la *Nouvelle Revue* ; cette fois, l'attention publique était saisie, et l'on fit fête au nouvel écrivain. Le volume qui suivit, l'étonnant, et j'oserai dire l'aveuglant et brûlant *Roman d'un Spahi*, était enfin signé du nom, du pseudonyme plutôt, qui allait devenir promptement célèbre, de Pierre Loti[2]. Puis vint *Fleurs d'ennui*, dont certaines pages parurent ne mériter que trop bien leur titre. Avec *Mon frère Yves*, enfin, cet écrivain de trente trois ans se classait au tout premier rang de la littérature contemporaine. Comme les dieux d'Homère qui en trois pas franchissent le ciel, cinq années lui avaient suffi pour dégager pleinement son originalité, pour franchir les degrés qui séparent l'entière obscurité de la réputation, presque de la gloire.

Ils sont fort intéressants à relire aujourd'hui, ces premiers livres de Loti[3], et à plus d'un titre. On y distingue d'abord assez aisément les influences littéraires qui se sont exercées sur sa personnalité naissante. Car il est entendu que Loti n'a jamais rien lu : et je veux bien croire, puisqu'il le dit, que c'est vers trente ans seulement qu'il connut « la première œuvre de Flaubert, que son ami Daudet l'obligea à lire », et qui lui fut d'ailleurs « une

1. La 4e édition de *Rarahu* (Paris, Calmann Lévy, 1881) est encore anonyme. Elle a pour titre exact : *le Mariage de Loti (Rarahu)*, par l'auteur d'*Aziyadé*. C'est déjà sous le titre actuel, *le Mariage de Loti*, que l'ouvrage avait paru dans la *Nouvelle Revue*.

2. La publication dans la *Nouvelle Revue* avait encore été anonyme. *Le Spahi*, par l'auteur du *Mariage de Loti*, ainsi s'intitulait-il. — Les premières éditions des premiers livres de Loti diffèrent fort peu, pour le texte, des éditions actuelles, auxquelles nous renvoyons toujours.

3. Sur les premiers romans de Loti, il faut relire, dans *Histoire et Littérature*, t. II (Calmann Lévy, 1891), l'article de Ferdinand Brunetière, article un peu sévère, à mon gré, mais si riche d'idées, de justes intuitions, de féconds pressentiments, et qui fait tant d'honneur à la pénétration critique de ce maître irremplaçable.

révélation charmante[1] ». Ce serait donc de cette époque que daterait certain exemplaire de *Salammbô* copieusement annoté par lui. Que le capitaine de frégate garde fidèlement ce souvenir de l'enseigne de vaisseau! Ces notes nous seront un jour aussi précieuses que le *Commentaire* de Chénier *sur Malherbe*... Pourtant, de son aveu même, si Loti « par hasard a ouvert un livre, il est très capable de se passionner pour lui quand il en vaut la peine ». Et c'est ainsi que, vers la vingtième année, « dans le calme des soirs en mer, à bord du premier navire qui l'emporta vers ces pays du soleil rêvés depuis son enfance », il lut « avec passion » deux volumes de Feuillet, *Sybille* et *Julia de Trécœur*[2]. Je le soupçonne aussi d'avoir lu, et non sans profit, « dans son extrême jeunesse », ou depuis, Leconte de Lisle et Baudelaire, Fromentin et Sully Prudhomme, Gautier, les Goncourt, et Renan, — Renan, dont le tour de pensée et de style s'apparente si bien au sien, — et les grands poètes romantiques, Lamartine et Musset surtout, et les maîtres de l'idylle exotique, Bernardin, Chateaubriand, — Chateaubriand, dont on ne dira jamais assez l'influence persistante sur l'auteur de *Rarahu* et de *Ramuntcho*.... On voit les origines livresques de ce grand poète : il résume et synthétise en lui tout ce que l'exotisme de la fin du XVIIIe et de toutes les écoles du XIXe siècle a comme incorporé de préoccupations nouvelles et de sensations inédites à notre littérature nationale.

Mais il ne se contente pas d'être un simple écho, et, dès ses premiers écrits, parmi bien des enfantillages, des truculences et des affectations romantiques, sa personnalité se dessine avec une remarquable netteté. Le romancier d'*Aziyadé* a déjà une forme bien à lui. Il parle une langue exquise de souplesse musicale, d'élégante sobriété, de simplicité directe, et d'une puissance d'évocation et de suggestion extraordinaire. J'ouvre *au hasard* son livre de début, et je tombe sur ces quelques lignes :

1. *Discours de réception à l'Académie*, p. 6-8.
2. *Id., ibid.*

La vue est belle de là-haut. Au fond de la Corne d'or, le *sombre* paysage d'Eyoub ; la mosquée sainte émergeant avec sa blancheur de *marbre* d'un bas-fond mystérieux, d'un bois d'arbres antiques ; et puis des collines tristes, teintées de nuances *sombres* et parsemées de *marbres*, des cimetières immenses, une vraie ville des morts [1].

La phrase est à peine faite ; nul souci des répétitions ; une suite de mots très simples, ornés d'épithètes nullement raffinées ou curieuses, et qui notent brièvement les principaux traits du tableau, et comme les détails successifs de la vision du poète, avec l'impression finale qu'elle lui laisse.... Et voilà que l'image complète, avec la nuance précise d'émotion qui doit l'accompagner, se lève dans l'esprit du lecteur, plus parlante et plus obsédante que dans les plus minutieuses descriptions de vingt autres écrivains. C'est déjà tout l'art et toute la manière de Loti.

Ce don de voir et de peindre, il le transporte partout avec lui. Le soleil qui luit à Stamboul n'est pas le même que celui qui sévit au Sénégal, et rien ne ressemble moins à Tahiti que la Bretagne. Voilà ce que Loti nous fait merveilleusement sentir. Cette infinie diversité des climats, des paysages et des mœurs, il nous en donne, dès ses premiers livres, la sensation aiguë jusqu'à la souffrance. Son génie descriptif est comme un miroir qu'il promène de ciel en ciel et où vient se refléter avec une admirable fidélité ce qu'il y a d'unique et de rigoureusement individuel, de *pas encore vu* et d'irrémédiablement éphémère dans les spectacles changeants qui se succèdent sous ses yeux.

Aime ce que jamais tu ne verras deux fois !

Ce pourrait être la devise de Loti voyageur. Et l'incomparable artiste s'est déjà très bien rendu compte de son procédé de notation pittoresque ; il l'analyse, il en fait la théorie, tout comme un de ces vulgaires critiques qu'il a littéralement en horreur :

1. *Aziyadé*, p. 72.

Il y a plusieurs manières de décrire les pays.... Il y a... les notes rapides, qui sont comme les impressions sténographiées du voyageur qui passe. — Impressions primesautières qui s'effacent très vite : qu'il faut noter tout de suite, parce que, un peu plus tard, on ne les noterait plus. Certains aspects des pays où l'on arrive vous frappent très vivement à première vue, par contraste avec les pays d'où l'on vient ; au bout de quelques jours, ils ne vous frappent plus ; un peu plus tard, on trouve oiseux d'en parler.

C'est pourquoi les voyages en courant ont du bon : — quand on a déjà beaucoup circulé par le monde, on s'est habitué à se former d'un seul coup une idée de toute une contrée. — *Du pêle-mêle des choses qui vous sont apparues en quelques heures, on dégage une vue d'ensemble, — vue bizarre, esquissée à grands traits, mais souvent juste.*

C'est ce pêle-mêle qui va suivre. — Il y aura dans ce chapitre des choses incohérentes, et des choses futiles, notées au hasard de la course. — La vue d'ensemble s'en dégagera-t-elle pour le lecteur ? — Il est fort à craindre que non : celui qui écrit n'a pas pour cela le talent qu'il faudrait... [1].

Non seulement il a déjà « tout le talent qu'il faudrait », — et il s'en doute bien, — mais ce talent, il l'applique avec autant de bonheur aux êtres vivants qu'aux choses inanimées. Aziyadé, Rarahu, Fatou-Gaye, Jean Peyral, mon frère Yves sont des personnages qu'on n'oublie plus quand une fois on a lu Loti. Ils revivent dans ses pages avec leur individualité propre, avec leurs gestes familiers, avec toute leur âme simple et profonde. Loti est admirable pour peindre ces âmes peu compliquées d'apparence, toutes proches de la nature, qui semblent vivre leur vie comme dans un rêve, et qui, de temps à autre, nous découvrent des dessous insoupçonnés d'elles-mêmes, et comme des mystères d'humanité inconsciente.

Il se peint aussi lui-même avec une sincérité, une naïveté parfois, qui, si elle peut faire sourire, ne laisse pas d'avoir son charme et son éloquence. Il a si souvent dit, et sur tous les tons, qu'il est revenu de toutes choses, qu'il n'a

1. *Fleurs d'ennui*, p. 277-278.

plus ni croyances, ni illusions, que ce serait lui faire injure que de mettre en doute la réalité et la profondeur de son nihilisme moral. « J'ai essayé d'être chrétien, je ne l'ai pas pu, nous avoue-t-il quelque part. Il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de morale, rien n'existe de tout ce qu'on nous a enseigné à respecter : il y a une vie qui passe, à laquelle il est logique de demander le plus de jouissances possible, en attendant l'épouvante finale qui est la mort [1]. » Visiblement, il s'efforce de réaliser de son mieux cet inquiétant programme. De trop bonne heure sans doute, les doctrines ambiantes ont soufflé sur ses convictions religieuses et de ces doctrines il n'a su retenir que le côté purement négatif. Pour combler « le vide écœurant » de son âme, il essaie de se prendre à tous les mirages de la vie [2] ; mais il n'y réussit pas longtemps, et il suffit de peu de chose pour le faire « retomber sur lui-même ». Et c'est alors toujours la même douloureuse plainte qui retentit : « Je ne

1. *Aziyadé*, p. 58-59.

2. Cf. aussi cet aveu de *Fantôme d'Orient*, qui nous reporte au temps où Loti commençait à vivre le roman d'*Aziyadé* : « C'était aussi l'époque transitoire de ma vie où, tout à coup, n'ayant plus de foi ni d'espérance, je me jetais à cœur perdu dans l'amour » (p. 100). — Dans un très pénétrant article sur *Pierre Loti*, recueilli dans les *Études littéraires et morales* du regretté Gaston Frommel (Saint-Blaise, Foyer Solidariste, in-16, 1907), je lis cette remarquable page : « L'œuvre de Pierre Loti, dans sa totalité, correspond à un moment précis de l'histoire littéraire de notre époque, à celui où le naturalisme a donné toute sa sève et se transforme en se combinant à d'autres éléments. Un courant plus nouveau le pénètre et le rajeunit, et je dirais que l'œuvre de Loti est un réalisme délicat gonflé de mysticisme ; non pas de ce mysticisme religieux, tel que nous le montre l'histoire du moyen âge, *mais un mysticisme esthétique et sensuel, que la foi laisse à l'âme en la quittant, et qui, sans objet désormais, se prend à toutes les choses de la vie pour en tirer ce je ne sais quoi d'intime et de profond dont l'âme a besoin pour exister.* C'est un sentiment étonnamment complexe, qui n'est pas de la pensée, qui est plus que de la sensation, et qu'aucun mot n'exprime. » — M. Frank Puaux (*Débats* du 20 décembre 1907) nous apprend que « Pierre Loti lui disait, après avoir lu les pages de Frommel, que rien de ce qui avait été écrit sur son œuvre n'approchait de cette belle étude, et qu'Alphonse Daudet, comme lui-même, en avait reçu une impression profonde ». Je ne m'en étonne point.

retrouve plus au dedans de moi que l'immense ennui de vivre. » « J'ai beau faire, Plumkett, je ne suis pas heureux; aucun expédient ne me réussit pour m'étourdir. J'ai le cœur plein de lassitude et d'amertume. » Ailleurs encore : « L'idée chrétienne était restée longtemps flottante dans mon imagination, alors même que je ne croyais plus; elle avait un charme vague et consolant. Aujourd'hui ce prestige est absolument tombé; je ne connais rien de si vain, de si mensonger, de si inadmissible[1]. » Et, pourtant, cette idée chrétienne, qu'il croit morte dans son cœur, est encore plus vivante en lui qu'il ne le veut bien dire. Elle se mêle, au moins quelquefois, pour l'épurer, la spiritualiser, à sa conception de l'amour et de la mort; elle l'incline à une profonde et touchante pitié pour tous ceux qui souffrent de la vie, pour tous ces humbles qu'il coudoie et qu'il a mis dans ses livres. Enfin, ne va-t-il pas jusqu'à écrire : « Je pense aller bientôt à Jérusalem, où je tâcherai de ressaisir quelques bribes de foi ?[2] » Ce ne sont pas là les propos et les pensées d'un incrédule bien sûr de son incroyance : surtout, ce n'est point l'état d'âme habituel de ceux qu'il a flétris un jour dans une phrase sanglante, « libres penseurs farouches, bavant des inepties athées sur toutes les choses saintes d'autrefois[3] ». Le futur pèlerin de Jérusalem ne froissera jamais aucune âme religieuse.

III

Et il a mérité d'écrire ce chef-d'œuvre de poésie, de tendresse inquiète, de douloureuse pitié et de poignante tristesse qui s'appelle *Pêcheur d'Islande*. C'est le plus justement populaire des livres de Loti[4], et c'en est, sinon

1. *Aziyadé*, p. 14, 18, 79.
2. *Fleurs d'ennui*, p. 116-120.
3. *Le Roman d'un Spahi*, p. 271.
4. En 1905, *Pêcheur d'Islande* était parvenu à la 261e édition : *Mon frère Yves*, qui vient ensuite, a la 93e ; *le Mariage de Loti*, a la 74e ; *Ramuntcho*, a la 65e ; *le Roman d'un Spahi*, à la 56e. En 1907, *les Désenchantées* sont arrivées à la 83e édition. Il ne faut pas, je le sais bien,

peut-être le plus complet, tout au moins le plus profondément et le plus simplement humain. On avait pu reprocher à ses premiers romans l'abus des amours exotiques et l'étalage un peu indiscret de sa personnalité. Ici, une pareille critique n'aurait plus sa raison d'être. Le moi de l'auteur n'intervient plus, — j'entends directement, — qu'en une ou deux rapides circonstances : « Aussi bien, je ne puis m'empêcher de conter cet enterrement de Sylvestre que je conduisis moi-même là-bas, dans l'île de Singapour... » Ailleurs, c'est pour jeter ce cri d'émotion et d'angoisse à la pauvre grand'mère Moan, qui vient pour la dernière fois d'embrasser son petit-fils : « Regarde-le bien, pauvre vieille femme, ce petit Sylvestre ; jusqu'à la dernière minute, suis bien sa silhouette fuyante qui s'efface là-bas pour jamais... » Et enfin, ceux qui ne s'intéressaient guère aux lointaines aventures d'Aziyadé, de Rarahu ou de Fatou-Gaye, — ils avaient tort sans doute, — comment pouvaient-ils se dérober au charme prenant, âpre et mélancolique qui se dégage de l'humble histoire du grand Yann et de la grave et tendre Gaud, « avec ses yeux d'un gris de lin à cils presque noirs » ? Car ils sont bien de chez nous, les héros de l'idylle tragique : leur âme ne nous est point étrangère ; nous n'avons aucun effort à faire pour les comprendre ; nous entrons comme de plain-pied dans les préoccupations de leur vie quotidienne, la mort même qui les menace, nous la voyons ou nous la savons suspendue, autour de nous, sur tant d'existences françaises, qu'elle nous émeut comme si elle allait atteindre l'un des nôtres ; et lequel d'entre nous ou de nos proches n'a dans son souvenir quelque sombre histoire vraie comme celle qui forme le fond du livre, un jeune bonheur péniblement édifié, puis brutalement brisé par l'impitoyable mort ?...

Au reste, ceux qui veulent à tout prix qu'un roman les

attacher à ces « signes extérieurs » plus d'importance qu'il ne convient, mais il ne faut pas non plus les négliger et les dédaigner de parti pris, surtout quand il s'agit d'un artiste tel que Loti, et que l'on cherche à expliquer la nature et la profondeur de son action.

dépayse peuvent trouver dans *Pêcheur d'Islande* de quoi satisfaire leur passion d'exotisme. Si la terre bretonne est bien le centre commun des personnages et de l'action, elle n'est pas seule à fournir au poète la matière de ses paysages : le Tonkin, l'Indo-Chine, l'Inde même, et les mers équatoriales, l'Islande surtout, avec son étrange lumière, ses brumes fantastiques et les perfidies de sa « mer hyperborée » apportent leur tribut d'évocations pittoresques, élargissent et diversifient le décor, jettent sur tout le drame cette poésie très spéciale, faite de réalité et de rêve, qui semble l'apanage des lointains pays inconnus. Mais, plus que tout le reste, ce qui donne au livre cette couleur, cet accent poétique qui font que parfois il confine à la grande épopée, c'est la mer, la mer vue de la côte et du large, sous tous ses aspects, tantôt souriante et hospitalière, tantôt furieuse et rugissante, la mer féconde et nourricière, la mer dévoreuse d'hommes, la mer qui attire et qui tue, qu'on maudit et qu'on aime tout ensemble. C'est elle qui a suggéré à l'écrivain l'idée grandiose et sombre, qui revient comme un douloureux *leit-motif* dans son récit, de ces fiançailles quasi mystiques de Yann avec « la grande chose émouvante, mystérieuse ». C'est elle qui, semblable à la fatalité antique, domine, implacable, toute l'action, comme elle domine, dans la vie réelle, toutes les humbles destinées qui lui sont confiées : elle fait planer, sur l'œuvre tout entière, je ne sais quelle secrète horreur, et un peu de cet effroi que nous inspire toujours la vue des grandes forces naturelles, dans leur aveugle déchaînement.

A cette poésie de la mer s'ajoute et se mêle la poésie plus intime de l'amour. Le peintre souvent « troublant » des amours de Jean Peyral et de Fatou-Gaye a compris qu'en abordant ce nouveau sujet il devait changer sa manière, sous peine de commettre une grave faute de goût littéraire et moral, et il y a excellemment réussi. Son inspiration, son expression aussi, s'est simplifiée, épurée. « C'est que chez ces simples, écrit-il, il y a le sentiment, le respect

inné de la majesté de l'*épouse*; un abîme la sépare de l'amante, chose de plaisir[1]... » Voilà la note juste et le sentiment exact. Certes, l'écrivain demeure hardi, — car il n'a pas fréquenté impunément chez Flaubert, chez les Goncourt et chez Daudet, et la pruderie n'est point son fait, — mais il sait être discret, et il ne dédaigne point d'être délicat. Il y a certaines pudeurs qu'il devine et qu'il exprime à merveille. « En dehors de ce baiser de frère qu'il lui donnait en arrivant et en partant, il n'osait pas l'embrasser. *Il adorait le je ne sais quoi invisible qui était en elle, qui était son âme*[2], qui se manifestait à lui dans le son pur et tranquille de sa voix, dans l'expression de son sourire, dans son beau regard limpide... » Cette conception hautement spiritualiste de l'amour, la seule du reste qui soit digne d'un vrai poète, donne à ses héros et à leur histoire une profondeur, une élévation qui les transfigurent. La réalité est ici dépassée, devinée, interprétée, et, sans cesser d'être la réalité, — ou ce que nous prenons pour elle, — elle s'élève et s'élargit jusqu'au symbole. Comme dans le vieux poème de *Tristan et Iseult*, ce qui s'exprime dans *Pêcheur d'Islande*, c'est l'âme même d'une race plus éprise qu'aucune autre d'idéal et d'infini. « Un des côtés de la chaumière était occupé par des boiseries grossièrement sculptées et aujourd'hui toutes vermoulues; en s'ouvrant, elles donnaient accès dans des étagères où plusieurs générations de pêcheurs avaient été conçues, avaient dormi, et où les mères vieillies étaient mortes[3]. » Toute la vie bretonne est dans ces quatre lignes. Et c'est pour avoir rendu cette conception de l'amour avec un mélange unique de hardi réalisme et de délicate réserve

1. *Pêcheur d'Islande*, p. 294.

2. *Pêcheur d'Islande*, p. 184. Cf. dans *Fantôme d'Orient*, p. 230 : « La notion m'est venue, furtive, inexplicable, mais *rassurante*, d'une âme persistante et présente. » C'est la reprise, — ou une réminiscence, — des vers célèbres de Sully Prudhomme :

J'ai dans mon cœur, j'ai sous mon front
Une âme invisible et présente.

3. *Pêcheur d'Islande*, p. 218.

que Loti a pu « rajeunir et moderniser l'idylle, — le mot est de M. Bourget, — jusqu'à tout faire paraître conventionnel en regard[1] ».

Si l'amour appelle la mort, dans la vie réelle comme dans les œuvres des poètes, nulle part cela n'est plus vrai qu'en Bretagne. Elle n'est jamais loin, au pays d'Armor, la sinistre visiteuse.

Autour d'eux, pour leur premier coucher de mariage, le même invisible orchestre jouait toujours. Houhou!... houhou!... Et la grande tombe des marins était tout près, mouvante, dévorante, battant les falaises de ses mêmes coups sourds. Une nuit ou l'autre, il faudrait être pris là-dedans, s'y débattre, au milieu de la frénésie des choses noires et glacées : ils le savaient[2]....

Cette ubiquité et cette omniprésence de la mort, Loti l'a sentie, et il l'a rendue avec une puissance, avec une intensité d'émotion, avec une abondance verbale, avec une force incessamment renouvelée d'expression, avec un frémissement d'horreur physique, qui n'ont, je crois, jamais été surpassés. A toutes les pages du livre, l'idée que nous ne sommes rien, que nos joies, nos désirs et nos rêves vont avoir là, bientôt, dans ce grand trou noir béant qui nous attend, leur prompte et naturelle conclusion, cette idée-là revient, quelquefois à peine exprimée, *suggérée* plutôt, d'autant plus obsédante et insinuante. « Ils mouraient par milliers sur les vergues, sur les sabords, ces tout petits, du soleil terrible de la mer Rouge.... Leur race avait pullulé sans mesure, et il y en avait eu trop : alors la mère aveugle et sans âme, la mère nature avait chassé d'un souffle cet excès de petits oiseaux avec la même impassibilité que s'il se fût agi d'une génération d'hommes[3]. »

« La mère aveugle et sans âme » : nous touchons là le fond et nous saisissons le secret de cette tristesse morne et désespérée qui se dégage invinciblement de *Pêcheur*

1. *Études et Portraits*, éd. in-8°, Plon, p. 210.
2. *Pêcheur d'Islande*, p. 291.
3. *Id.*, p. 130.

d'Islande. La pensée de la mort, même fréquente, même habituelle, peut n'être point sans douceur. Si la foi religieuse s'en empare pour y mêler des idées d'immortalité, de libération spirituelle, et des espérances d'éternel revoir, elle peut devenir, une fois tombés les premiers troubles et les premières révoltes de la chair et du sang, elle peut devenir la plus apaisante, la plus réconfortante des consolations. On le sait bien en terre bretonne, et c'est pourquoi sans doute l'idée chrétienne y est demeurée si vivace, si difficile à extirper; et Loti est trop poète, il a trop le sens pieux des « choses saintes d'autrefois » pour ne pas comprendre cette disposition d'esprit et pour n'en point tenir compte. Il s'est donc scrupuleusement conformé à la « couleur locale » en recueillant avec fidélité, avec sympathie mille témoignages de la piété bretonne : il note le grand nombre de « croix de granit, qui se dressent sur les falaises avancées de cette terre des marins, comme pour demander grâce [1] »; ailleurs, il représente la grand'mère Moan, dans la dernière journée qu'elle passe avec son petit-fils, entrant avec lui dans une église « pour dire ensemble leurs prières [2] »; il n'oublie pas non plus, au repas de noces, le touchant usage de la prière pour les morts, qui lui fournit une page d'un si saisissant effet [3]; et enfin, quand Gaud, lasse d'attendre le retour de son mari, se retrouve, à la chapelle des naufragés, en face d'une autre femme de pêcheur, les deux femmes, « presque haineuses » tout d'abord, finissent par s'agenouiller « près l'une de l'autre comme deux sœurs. A la Vierge Étoile de la Mer, elles disent des prières ardentes, avec toute leur âme. Et puis bientôt on n'entendit plus qu'un bruit de sanglots, et leurs larmes pressées commencèrent à tomber sur la terre.... Elles se relevèrent, — ajoute l'écrivain, — plus douces, plus confiantes [4]. » — Et, cependant, une chose

1. *Pêcheur d'Islande*, p. 329.
2. *Id.*, p. 122.
3. *Id.*, p. 282.
4. *Id.*, p. 326.

manque dans la représentation, d'ailleurs si fidèle, de la piété de ces humbles : l'idée d'immortalité en est absente, et la croyance assurée à un au-delà réparateur. Les héros de Loti font bien le geste de la foi; il ne me semble pas que ceux même d'entre eux qui ont été le plus éprouvés par la vie entrevoient clairement la raison dernière de ces vénérables pratiques, et trouvent, dans la pensée d'une autre existence meilleure, apaisement et réconfort. Le poète, sans le vouloir, apparemment, leur a prêté un peu de son âme. La contagion de son incroyance les a gagnés. Et ce qu'il dit de l'un d'entre eux, j'ai bien peur qu'on ne le puisse dire de tous : « Dans son idée à lui, la mort finissait tout.... Il lui arrivait bien, par respect, de s'associer à ces prières qu'on dit en famille pour les défunts; mais il ne croyait à aucune survivance des âmes [1]. » N'est-ce pas, à peine transposé, l'état d'âme de Loti lui-même? Telle phrase de lui, jetée négligemment en passant sur « le grand néant bleu » en dit plus long à cet égard que les déclarations les plus formelles. Évidemment, *Pêcheur d'Islande* a été conçu et écrit dans un de ces moments de désespérance intime, d'incroyance absolue, d'entier et sombre nihilisme dont ses premiers écrits nous faisaient parfois la confidence, et telle est bien l'impression dernière que nous laisse le livre. Je n'en sache pas qui prêche plus fortement et plus subtilement tout ensemble la vanité de toute action, le néant de tout effort, et l'universel « à quoi bon? » de la vie. Chef-d'œuvre, certes, mais chef-d'œuvre de morne désolation, et chef-d'œuvre de stérile pitié, puisque la pitié ne s'y achève pas en espérance.

Pêcheur d'Islande nous offre l'harmonieuse synthèse de tous les dons que Loti avait jusqu'ici manifestés tour à tour. Il est désormais en pleine possession de toutes ses ressources d'écrivain, comme de ses principaux motifs d'inspiration. Et les livres vont dès lors succéder aux livres, multipliant, certes, les belles pages, mais sous la

1. *Pêcheur d'Islande*, p. 193.

diversité des sujets, des impressions et des paysages, ne laissant pas de découvrir quelquefois une certaine monotonie de pensée et de facture. *Madame Chrysanthème* serait assurément une fort jolie chose si *le Mariage de Loti* n'existait pas; et *Fantôme d'Orient* n'a peut-être que le tort d'être une reprise, charmante d'ailleurs, mais, relativement, assez facile, d'*Aziyadé*. Il est vrai qu'à prendre individuellement tous ces ouvrages, et en faisant effort pour oublier ceux qui les précèdent, on retrouve en chacun d'eux ce charme un peu maladif, mais si pénétrant et si fort, qui émane de tous les livres de Loti. Romans personnels, impressions de voyage, souvenirs intimes, nouvelles ou récits, Loti a monnayé sous les formes les plus diverses ses dons de poète descriptif, et les aventures de sa vie individuelle. « Je n'ai jamais su parler que de ce que j'avais bien vu [1] », nous déclare-t-il quelque part, et comme sa vie s'est passée à « promener par le monde changeant son âme changeante [2] », il a pu nous rapporter de tous les coins du monde des « choses vues », et que personne ne sait nous faire voir comme lui. Le Maroc, les Indes, le Japon, Stamboul, la Roumanie, Venise, le golfe d'Aden, et combien d'autres contrées! revivent dans ses écrits, chacune avec la nuance particulière de son ciel, avec les habitudes et les mœurs de ses habitants, avec ce je ne sais quoi qui est son âme, et qu'il est plus facile de sentir, de subir même pour son compte, que de définir avec précision, et de faire sentir aux autres. Loti, lui, ne définit pas, — ce n'est point son affaire, — mais il sait faire merveilleusement sentir. Et son génie d'évocateur ne se borne pas au simple décor de cette vie humaine qu'il veut peindre : les faits et les êtres les plus humbles comme les plus imposants, le prestigieux magicien n'a qu'à les toucher de sa baguette pour qu'ils s'animent sous nos yeux et vivent à jamais dans notre souvenir. Quoi de plus ténu et de plus mince que l'histoire qui forme le fond de

1. *Le livre de la Pitié et de la Mort*, p. 158.
2. *Id.*, p. 60.

la *Vie de deux chattes*! Et pourtant, on la lit, elle nous émeut, — et on la retient, presque aussi fidèlement que l'admirable fresque, si complète, si émouvante, *Sur la mort de l'amiral Courbet*. Heureux les spectacles ou les hommes que Loti a daigné regarder et décrire! Ils sont assurés de ne pas mourir tout entiers.

C'est aussi bien la seule immortalité qu'il ose leur promettre. « Toujours cette dérision lamentable : aimer de tout son cœur des êtres et des choses que chaque journée, chaque heure travaille à user, à décrépir, à emporter par morceaux; et après avoir lutté, lutté avec angoisse pour retenir des parcelles de tout ce qui s'en va, passer à son tour [1]. » « De tels effets, dira-t-il plus nettement ailleurs, sont pour nous donner la très effrayante preuve de la matière, *rien que matière dont nous sommes pétris, et du néant d'après* [2]. » Des déclarations de ce genre, un peu brutales dans leur matérialisme simpliste, sont du reste rares chez Loti; et si elles expriment assez bien la disposition habituelle, et peut-être même l'arrière-fond de sa pensée, elles comportent, dans la pratique, plus d'une atténuation et plus d'un repentir. « Autour des lieux où on a longtemps prié, confessera-t-il, il y a toujours des essences inconnues qui planent. Dans les églises bretonnes, dans tous les vieux temples de toutes les religions du monde, j'ai éprouvé cette oppression du surnaturel [3]. » S'il songe à « sa bien-aimée vieille mère », il a « l'inconséquence de presque espérer pour son âme, au delà de la mort, un prolongement sans fin »; car cette « foi tranquille » qu'il « vénère » « est la seule chose au monde lui donnant à certaines heures une espérance irraisonnée encore un peu douce [4] ». Un autre jour, un peu d'islamisme aidant, car il s'est « toujours senti l'âme à moitié arabe », il fera la profession de foi que voici :

1. *Le Livre de la Pitié et de la Mort*, p. 233-234.
2. *Japoneries d'automne*, p. 257.
3. *Propos d'exil*, p. 54.
4. *Le Livre de la Pitié et de la Mort*, p. 194-195.

Je pense que la foi des anciens jours, qui fait encore des martyrs et des prophètes, est bonne à garder et douce aux hommes à l'heure de la mort. A quoi bon se donner tant de peine pour tout changer, pour comprendre et embrasser tant de choses nouvelles, puisqu'il faut mourir, puisque forcément un jour il faut râler quelque part, au soleil ou à l'ombre, à une heure que Dieu seul connaît? Plutôt, gardons la tradition de nos pères, qui semble un peu nous prolonger nous-mêmes en nous liant plus intimement aux hommes passés et aux hommes à venir[1]....

Deux ou trois années se passent, et Loti écrit ce douloureux roman de *Matelot*. Là aussi, comme dans *Pêcheur d'Islande*, il y a une pauvre mère de marin, à laquelle son fils n'est pas rendu, car, ainsi que tant d'autres, il lui a fallu « descendre, enveloppé d'une gaine de toile, descendre, descendre à travers la grande obscurité d'en dessous ». Or, après les premiers jours de grande révolte et d'affreux désespoir, ses yeux hagards se fixent sur une image de la Vierge et du Christ, et les douces larmes bienfaisantes coulent enfin comme d'une source. « Le céleste revoir apparut à cette mère, avec les promesses éternelles et tout le leurre radieux de cette immortalité chrétienne, telle que les simples l'entendent, et telle qu'il faut qu'elle soit pour consoler. » Et l'on se rappelle les dernières lignes du livre :

O Christ de ceux qui pleurent, ô Vierge calme et blanche, ô tous les mythes adorables que rien ne remplacera plus, ô vous seuls qui donnez le courage de vivre aux mères sans enfants et aux fils sans mère, ô vous qui faites les larmes couler plus douces et qui mettez, au bord du trou noir de la mort, votre sourire, soyez bénis!... Et nous, qui vous avons perdus pour jamais, baisons, en pleurant, dans la poussière, la trace que vos pas ont laissée en s'éloignant de nous[2]...

Et enfin, s'il arrive qu'on dise devant Loti que tel livre, fût-il écrit par une reine qu'il aime, contient des choses « qui surpassent en consolation le christianisme », et qu'on

1. *Au Maroc*, 1890, p. II, III, IV.
2. *Matelot*, 1893, p. 241-242.

« parle presque dédaigneusement de cette foi qui, pendant des siècles, a donné aux mourants la paix souriante », il s'attriste de cette « puérile vanité », de ce « blasphème d'enfant » : il ne se contente plus de « soutenir par attachement de cœur, par douce tradition d'enfance, l'ineffable leurre chrétien, *convaincu alors comme maintenant, comme toujours, que jamais plus radieux mirage ne viendra enchanter les heures de souffrance et de mort* », il s'indigne, il se révolte : « Alors, je me mis à défendre le christianisme avec une violence subite, comme si on m'eût outragé moi-même [1] ».

L'homme qui parle ainsi n'a pas renoncé définitivement encore à reconquérir la foi maternelle : il est déjà presque à moitié sur la route de Jérusalem [2].

Où sont mes frères de rêve, ceux qui jadis ont bien voulu me suivre aux champs d'asphodèles du Moghreb sombre, aux plaines du Maroc ?... Que ceux-là, mais ceux-là seuls, viennent avec moi en Arabie Pétrée, dans le profond désert sonore....

Puis, au bout de la route longue, troublée de mirages, Jérusalem apparaîtra, ou du moins sa grande ombre, et alors peut-être, ô mes frères de rêve, de doute et d'angoisse, nous prosternerons-nous ensemble, là dans la poussière, devant d'ineffables fantômes [3].

1. *L'Exilée*, 1893, p. 95-96.

2. A propos de *Matelot* et de *l'Exilée*, la *Nouvelle Revue* reçut d'un prêtre anonyme, sur *le Christianisme de M. Pierre Loti*, un curieux article, qu'elle publia dans son numéro du 15 décembre 1893. L'auteur se proposait d'y montrer que « la plus grande et la meilleure partie de l'œuvre de Loti est toute pénétrée du sentiment chrétien », et que c'est à cela surtout qu'elle a dû son succès. Le sentiment chrétien, il le trouve, sinon dans la conception que l'écrivain se forme de la mort, tout au moins dans sa conception de l'amour, et à ce propos, non sans quelque naïveté, il déclare que Loti « n'a jamais écrit une ligne dont l'intention n'apparaisse très évidemment d'une pureté absolue ». Et il conclut : « Je voudrais seulement que M. Pierre Loti apprît qu'un prêtre, certes faillible, mais de bonne volonté et n'ayant en vue que le bien et la grandeur des âmes, a pu affirmer en parlant de ces livres : ce sont de *bons livres*, aussi au sens chrétien de l'expression ».

3. *Le Désert*, 1895, p. I-II.

« Anxieux pèlerinage, depuis si longtemps souhaité, remis d'année en année par une instinctive crainte [1] », laquelle ne devait d'ailleurs être que trop justifiée. La foi ne se donne pas, et, dans la mesure où on peut la conquérir, elle exige, avec l'humilité du cœur, le don absolu, sans réserve de l'âme tout entière, et un vigoureux, un persistant effort de la volonté. Loti a-t-il réalisé pleinement ces conditions préalables? Les lecteurs de *Jérusalem* et de la *Galilée* peuvent répondre. Ce qui, en tout cas, n'est pas douteux, c'est la profonde, l'ingénue sincérité avec laquelle le poète a accompli ce « pèlerinage sans foi », a tenté cette pieuse expérience. Sans doute, comme Chateaubriand jadis, il est allé là-bas, en Terre-Sainte, « chercher des images nouvelles », et aussi bien, les paysages qu'il en a rapportés comptent-ils parmi les plus beaux qu'il ait brossés ; mais ce n'était pas son vrai, ou du moins son principal dessein. Il faut en croire non pas l'auteur ou l'artiste, mais l'homme, quand, nous parlant de cette « sorte de patrie mystique », il nous déclare qu'il avait « espéré y trouver autre chose que le sentiment de la nature souveraine et de son renouveau éternel [2] ». Très sincèrement, en « évoquant sur place et dans leur cadre originel des souvenirs de la Bible et du Christ [3] », il a voulu « réveiller au fond de lui-même les vieux espoirs morts [4] », il a voulu retrouver cette foi dont il a connu toute la vertu consolante et pacifiante, et faire revivre dans son âme, « qui fut parmi les tourmentées de ce siècle finissant », « ce pardon que Jésus avait apporté, cette consolation et ce céleste revoir ».

1. *Jérusalem*, p. 178. — Sur *Pierre Loti en Terre-Sainte*, il faut lire le très bel article, si plein, si vibrant et si suggestif que M. Paul Bourget a récemment recueilli dans la troisième série de ses *Études et Portraits, Sociologie et Littérature*, Paris, Plon, 1906. On fera bien d'y joindre l'étude très clairvoyante de M. l'abbé Birot dans le *Mouvement religieux*. Paris, Lecoffre, 1904.

2. *La Galilée*, p. 98.

3. *Id.*, p. 196.

4. *Jérusalem*, p. 93.

Oh! il n'y a jamais eu que cela; tout le reste, vide et néant, non seulement chez les pâles philosophes modernes, mais même dans les arcanes de l'Inde millénaire, chez les sages illuminés des vieux âges. Alors, de notre abîme, continue de monter vers celui qui jadis s'appelait le Rédempteur, une vague adoration désolée.... Vraiment, mon livre ne pourra être lu et supporté que par ceux qui se meurent d'avoir possédé et perdu l'Espérance Unique; par ceux qui, à jamais incroyants comme moi, viendraient encore au Saint-Sépulcre avec un cœur plein de prière, des yeux pleins de larmes, et qui, pour un peu, s'y traîneraient à deux genoux [1].

« A jamais incroyants comme moi » : l'aveu dit assez l'issue de l'expérience. Et pourtant, qui oserait dire que « le rêve religieux » du poète ait de tous points avorté? Si, avec sa sincérité foncière, il ne nous fait grâce d'aucun des doutes qui l'assaillent, fût-ce même dans sa dernière visite au Saint-Sépulcre; si, « avec ses idées calvinistes », Jérusalem lui paraît décidément « trop idolâtre [2] »; s'il ne peut s'empêcher d'en vouloir aux moines qui lui ont « banalisé le Grand Souvenir [3] »; si, plus d'une fois, il éprouve « le froid des déceptions irréparables [4] »; si, alors, il se sent « repris par le charme de l'Islam [5] », ou encore « rappelé à la terre » par un de ces « leurres d'un jour appropriés sans doute, mieux que les grands rêves, à notre brièveté dérisoire [6] »; si, enfin, dans la nuit qu'il passe au Gethsémani, et où il s'était promis je ne sais quelle révélation spéciale de Jésus, il se découvre « l'âme plus déçue, vide à jamais, amère et presque révoltée [7] », ce ne sont pas là les seules impressions qu'il ait rapportées de la terre des miracles. A l'apparition de Bethléem, des larmes infiniment désolées, mais « si douces », comme une

1. *Jérusalem*, p. 1-2.
2. *Id.*, p. 175, 165.
3. *Id.*, p. 117.
4. *Id.*, p. 36.
5. *Id.*, p. 66, 210; *Galilée*, p. 102.
6. *Galilée*, p. 202.
7. *Jérusalem*, p. 202-203.

« dernière prière[1] », lui montent aux yeux, et il va jusqu'à se reprocher son « dédain de raffiné » pour tout ce qui « enchante et console la foule innombrable des simples[2] ». En montant à Jérusalem, il note « des instants de compréhension du lieu où il est, — et alors d'émotion profonde, — mais tout cela furtif, troublé, emporté par le bruit[3] ». Puis, au Saint Sépulcre, il sent « se faire en lui comme un réveil de la foi des aïeux », et quand la religieuse qui l'accompagne lui montre les vestiges des voies hérodiennes, « me voici, dit il, ému autant qu'elle même et, pour un temps, *je ne doute plus*[4] ». « On s'imagine ne plus rien croire, dit-il ailleurs, mais tout au fond de l'âme subsiste encore obscurément quelque chose de la douce confiance des ancêtres[5]. » Et enfin, dans sa dernière visite au Saint-Sépulcre :

C'était inattendu et sans résistance possible : dans ce retrait du pilier qui me cache, voici que je pleure moi aussi ; que je pleure enfin toutes les larmes accumulées et refoulées pendant mes longues angoisses antérieures, au cours de tant de changeantes et vides comédies dont mon existence a été tramée. On prie comme on peut, et moi je ne peux pas mieux....

Et, en ce moment, si étrange que cela puisse paraître venant de moi, je voudrais oser dire à ceux de mes frères inconnus qui m'ont suivi au Saint-Sépulcre : Cherchez-Le, vous aussi ; essayez,... puisqu'en dehors de Lui il n'y a rien ! Peut-être Le trouverez-vous mieux que je n'ai su le faire.... Et, d'ailleurs, je bénis même cet instant court où j'ai presque reconquis en Lui l'espérance ineffable et profonde, — en attendant que le néant me réapparaisse plus noir demain[6].

Espérance bien instable sans doute, et bien troublée, que les touchantes évocations du lac de Tibériade prolongeront encore un peu, mais qui ne résistera pas longtemps

1. *Jérusalem*, p. 26-27.
2. *Id.*, p. 39.
3. *Id.*, p. 44.
4. *Id.*, p. 95.
5. *Id.*, p. 186.
6. *Id.*, p. 220-221.

aux mille sollicitations de la vie sensible, aux suggestions du tempérament individuel. Du moins, l'âme du poète a été touchée en ses profondeurs, et elle est sortie en partie renouvelée de cette expérience.

Donc, il s'achève ce soir, notre pèlerinage sans espérance et sans foi.... En nous s'est affirmé d'une façon plus dominante le sentiment que tout chancelle comme jamais, que, les dieux brisés, le Christ parti, rien n'éclairera notre abîme.... Et nous entrevoyons bien les lugubres avenirs, les âges noirs qui vont commencer après la mort des grands rêves célestes, les démocraties tyranniques et effroyables, où les désolés ne sauront même plus ce que c'était que la Prière [1]....

IV

Au lendemain d'une expérience analogue qu'il avait tentée, dans son long pèlerinage à Port-Royal, Sainte-Beuve écrivait à son ami Victor Pavie :

Vous me dites, mon cher Pavie, de bien bonnes choses et des espérances trop belles sur l'effet moral que vous attendez de ce cours sur moi. Hélas! il est trop certain que, s'il ne me fait pas de bien, il me fera grand mal. On ne touche pas impunément aux autels ; et, en supposant que j'aie fait quelque bien autour de ma parole, on ne fait pas impunément du bien si l'on n'en reçoit au cœur soi-même. Aussi, je vous parle peu de ce cœur, toujours flottant, toujours repris, et qui ne se sent un peu heureux aujourd'hui que d'un plus libre rayon de printemps.

Je ne sais jusqu'à quel point, en quittant la Palestine, Loti n'aurait pas cru pouvoir s'appliquer à lui-même ces vives et douloureuses paroles. Elles eussent d'ailleurs été aussi injustes dans son cas qu'elles l'étaient dans celui de Sainte-Beuve. Il est très vrai qu' « on ne touche pas impunément aux autels », — on veut dire, quoi qu'en pense l'auteur de *Volupté*, sans quelque profit moral et même littéraire. De même que nous n'aurions pas le *Port-Royal*, si Sainte-Beuve n'avait pas entrepris son cours de

1. *La Galilée*, p. 209-210.

Lausanne, de même nous n'aurions pas *Ramuntcho*, si Loti n'était pas allé en Terre-Sainte. En refaisant, sur les traces du grand ancêtre, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, il a trouvé quelques-uns des « motifs » d'une nouvelle *Atala*.

Car, comme dans *Atala*, le sujet de la touchante idylle pyrénéenne, c'est l'histoire de deux amants séparés par la religion, — une religion peut-être mal comprise par une mère peu éclairée. Mais Loti, tout poète qu'il est, a le goût de la vraisemblance et de la réalité prochaine. Ses héros ne sont pas entièrement des créations de son imagination, et leurs aventures ne se passent pas « dans le désert ». Il s'est avisé qu'il y a, en France même, et de nos jours, des coins aussi peu connus, et d'un exotisme aussi particulier, aussi rare, que ceux qu'il était allé chercher bien loin, au delà des mers. C'est cette fois le pays basque, resté si original d'aspect, de langue et de mœurs, qui lui a fourni le décor de son drame, et la matière de ces descriptions qui sont un des éléments indispensables de ses récits, et par lesquelles il excelle à entretenir notre curiosité, à reposer notre attention : et il a su si bien, comme toujours, marier la peinture des lieux et celle des âmes, qu'on ne pourrait même concevoir que l'histoire de Ramuntcho se passât ailleurs qu'au village d'Etchézar. Ne parlons pas ici du style, qui n'a jamais été plus frais, plus souple, plus constamment inventé, plus fécond en heureuses trouvailles. Si l'on joint à cela que, sans renoncer à sa composition habituelle, laquelle est une composition essentiellement *poétique*, et non une composition *logique*, — comme celle de M. Bourget, par exemple, — Loti a cette fois fait preuve d'une entente plus complète et moins nonchalante de son métier, d'une facture plus serrée et plus ferme, on se rendra compte que l'art de l'écrivain, loin de déchoir avec les années, s'est au contraire enrichi, mûri et fortifié.

Sur ce fond commun, largement et finement brossé tout à la fois, s'enlèvent vigoureusement les personnages, dessinés de quelques traits si sobres et si justes, si suggestifs de tout le reste, qu'on ne les oublie plus. A l'arrière-plan,

Itchoua, le bandit homme d'Église, à l'âme énigmatique et ténébreuse; Arrochkoa, le hardi et brillant joueur de pelote, « contrebandier par fantaisie », à « l'œil caressant et fuyant » : sa mère, la sombre, dure et implacable Dolorès, qui colore de religion ses vieilles jalousies et ses rancunes inexpiables; et Franchita, qui a su faire oublier par toute une vie de dignité hautaine la faute de sa jeunesse, pauvre âme troublée et douloureuse de femme trop tendre et de mère passionnée. Au premier plan, Ramuntcho, l'enfant sans père, à demi civilisé, comme Chactas, de par ses hérédités paternelles, qui se sent comme un demi-étranger au pays basque, et dont l'âme est partagée comme les croyances, mais si beau, si ardent, si généreux, et si digne d'être aimé; et Gracieuse, sa fiancée, partagée elle aussi entre l'amour et le cloître, petite âme limpide et fraîche, où on lit comme dans un miroir, si simple, si naïvement confiante, adorable personnification de la tendresse chaste et profonde. Et entre ces divers personnages, l'action se déroule, vive et directe, par une succession de tableaux et d'épisodes qui nous font pénétrer dans leur vie journalière, mettent en saillie les principaux aspects de leurs caractères, et viennent se fondre en une impression commune d'harmonieuse unité. Puis, après les scènes joyeuses ou tristes d'amour partagé et de deuil, après les scènes où la passion grondante s'emporte à une entreprise audacieuse et presque désespérée, le dénouement, si admirablement filé, dans cet humble couvent où, d'elle-même, se fait la « renonciation totale et douce », où l'apaisement tombe des blanches murailles et envahit peu à peu ces cœurs pleins d'irritation et d'amertume.... L'art de Loti s'est quelquefois, — comme dans *Pêcheur d'Islande*, — appliqué à des sujets plus larges, plus poétiques peut-être et, en tout cas, plus tragiques : il n'a jamais été plus sûr de ses moyens et réalisé plus pleinement son objet.

Et enfin, — et c'est où je vois le bénéfice moral des émotions éprouvées en Terre-Sainte, — l'œuvre manifeste une intelligence du christianisme plus entière et plus péné-

trante que les romans qui l'avaient précédée. Assurément, et quoique l'auteur n'intervienne pas, ou n'intervienne guère dans son récit, on sent très bien qu'il n'est pas croyant, et qu'il est un de ces hommes dont il parle quelque part, « des raffinés aussi, sans foi, sans prière, échangeant entre eux, à demi-mots légers, des pensées d'abîme [1] ». Il a d'ailleurs conçu son héros à son image, et il ne peut s'empêcher de lui faire partager un peu son incroyance. Voyez aussi comme il nous peint Franchita au moment de la mort :

Croyante, elle l'était bien un peu ; pratiquante plutôt, comme tant d'autres femmes autour d'elle ; timorée vis-à-vis des dogmes, des observances, des offices, mais sans conception claire de l'au-delà, sans lumineux espoir.... Le ciel, toutes les belles choses promises après la vie.... Oui, peut-être.... Mais pourtant, le trou noir était-là, proche et certain, où il faudrait pourrir [2].

Et comme pour préciser sa pensée, c'est à la nature tout entière qu'un matin, en des pages du reste admirables, le poète fait prêcher, et chanter « le néant des religions, l'inexistence des divinités que les hommes prient [3] ». Et cependant, tel n'est pas son dernier mot, ni l'inspiration dominante du livre. La poésie, et l'on peut bien dire le « génie » du christianisme ont rarement été sentis et rendus avec autant de bonheur, par exemple, que dans la description de la grand'messe en ce village perdu d'Etchézar, ou encore dans les pages de la fin, qui, si aisément, auraient pu prêter à des insinuations « anticléricales » : songez à ce que fût devenu le sujet entre les mains de tel autre de nos romanciers contemporains ! Au contraire, la vertu pacifiante de la religion semble se communiquer non seulement aux deux jeunes gens venus dans des dispositions si différentes, mais à l'écrivain lui-même. « Sur lui sans doute agissent les mystérieuses

1. *Ramuntcho*, p. 16-17.
2. *Id.*, p. 275.
3. *Id.*, p. 312-313.

puissances blanches qui sont ici dans l'air » ; et le drame se termine sur une impression de mélancolique douceur, d'humble résignation religieuse qui contraste avec l'âpre accent de désolation désespérée que nous avons noté dans *Pêcheur d'Islande*. Oui, peut-être, semble ici conclure Loti, le christianisme est probablement une illusion; mais, après tout, cela n'est pas absolument sûr; et si c'est un leurre, n'est-ce pas le plus respectable, le plus bienfaisant des leurres? « Faire les mêmes choses que depuis des âges sans nombre ont faites les ancêtres, et redire aveuglément les mêmes paroles de foi, est une suprême sagesse, une suprême force [1] », déclare-t-il à plus d'une reprise. « Il ne sait pas, dit-il encore en parlant de Ramuntcho, qu'il est sage de se soumettre, avec confiance quand même, aux formules vénérables et consacrées, derrière lesquelles se cache peut-être tout ce que nous pouvons entrevoir des vérités inconnaissables [2]. » A l'acquisition, ou plutôt à l'intelligence de cette sagesse les radieuses visions du lac de Tibériade n'ont pas été étrangères.

La même inspiration, avant de se perdre une fois encore, va se retrouver dans quelques-unes des œuvres qui vont suivre. Un jour, en décrivant une messe de minuit dans un couvent espagnol, il appellera bien le Christ, il est vrai, « le fictif triomphateur de la mort [3] ». Mais, un autre jour, s'il vient à parler de Daudet et des dispositions morales de ses dernières années :

J'aurais voulu suivre, — nous dit-il, — *imiter* l'évolution intime de son âme revenant peu à peu, du fond des abîmes froids et noirs, vers des idées d'immortalité, des idées, presque chrétiennes, de pardon et d'éternel amour ; rien de précis peut-être, mais une foi dans une justice suprême, dans des Au-Delà resplendissants et tranquilles. Et je crois que sa belle sérénité, son oubli de soi-même et de son mal, sa patience d'héroïque martyr, lui venaient un peu de là [4].

1. *Ramuntcho*, p. 35.
2. *Id.*, p. 129.
3. *Figures et Choses qui passaient*, p. 111.
4. *Reflets sur la sombre route*, p. 16.

Qu'on lise enfin, dans *Reflets sur la sombre route*, les très belles pages intitulées *Nocturne*, si belles, qu'elles font un peu songer à Pascal. Dans une nuit d'hiver, toute scintillante d'étoiles, le poète éprouve et nous dépeint merveilleusement « ce sentiment particulier qui est l'épouvante sidérale, le vertige de l'infini ». Et il marche « orgueilleux et troublé dans son rêve ». Mais voici que, « devant la route de sa pensée en révolte », se dresse la silhouette d'un clocher de village, qui « masque à sa vue des constellations, des milliers d'univers, des groupes incommensurables de mondes », et qui « semble tout à coup lui dire » :

Dans de plus mystérieux domaines, admets donc aussi mes proportions relatives ; bénis en moi, en l'idée chrétienne que je représente, l'écran protecteur capable de te cacher les abîmes, de t'épargner l'effroi des gouffres.

Par rapport au rien que tu es, cette idée-là me paraît infiniment grande ; elle offre des vérités inconnaissables, une représentation très suffisamment approchée, et mise avec sagesse à la portée de ta raison frêle. Essaye d'imiter les simples qui, à mes pieds, sont couchés sous les tombes, et qui s'en sont allés confiants, sans scruter le vide ni connaître le vertige[1].

Ce conseil si sage, Loti ne pourra s'y tenir définitivement encore. Comme autrefois la Judée, l'Inde « millénaire » va l'attirer maintenant, et pour des raisons analogues à celles qui l'ont jadis conduit à Jérusalem : des images nouvelles à trouver, et un peu d'apaisement moral à conquérir : « Je m'en vais là, dans cette Inde, berceau de la pensée humaine et de la prière, pour y demander la paix aux dépositaires de la sagesse aryenne, les supplier qu'ils me donnent, à défaut de l'espoir chrétien qui s'est évanoui, au moins leur croyance, plus sévère, en une prolongation indéfinie des âmes[2]. » Au temps de sa première jeunesse, c'était une idée courante, — elle est aujourd'hui, comme on sait, très fortement battue en brèche, — que bouddhisme et christianisme se ressemblent trait pour trait,

1. *Reflets sur la sombre route*, p. 11-12.
2. *L'Inde (sans les Anglais)*, p. 5.

dans le fond de la doctrine comme dans leur développement historique, et que Çakya-Mouni, en un mot, fut un « frère et un précurseur de Jésus [1] ». Cette idée-là, il en avait écarté brièvement l'obsession durant son voyage à travers la Galilée, mais, le « leurre chrétien » n'ayant pu fixer longtemps son inquiétude, elle avait dû se représenter plus tard à son esprit, et il éprouvait maintenant le besoin d'en contrôler la vraisemblance. « Jadis, attaché désespérément que j'étais à la conception chrétienne de la vie, j'avais dédaigné l'examen de cette doctrine qui révoltait toute mon humaine tendresse [2]. » Tout d'abord, le sombre et farouche brahmanisme lui donne « l'impression de quelque chose de lugubrement idolâtre, de fermé aussi, d'hostile et de terrible », et il se prend à regretter « la douce paix mensongère des églises chrétiennes, bienfaisantes encore à ceux-là même qui ne croient plus [3] »; il n'a d'ailleurs que faire de l'immortalité non *séparée* que lui promettent les théosophes de Madras; mais l'un d'eux, en lui conseillant d'essayer du « brahmanisme ésotérique », lui tient le symbolique langage que voici :

Cherchez et vous trouverez : moi, j'ai cherché depuis quarante ans : ayez le courage de chercher encore.... Et puis, — ajouta-t-il en souriant, — votre heure n'est pas venue : la terre vous tient encore par des liens terribles.

— Peut-être.

— Vous cherchez, mais vous avez peur de trouver.

— Peut-être.

— Nous vous parlons de renoncement et vous voulez vivre!... Continuez donc votre voyage : allez voir Delhi et Agra, tout ce que vous voudrez, tout ce qui vous appelle et vous amuse. Promettez-moi seulement qu'avant de quitter l'Inde, vous irez vous reposer chez nos amis de Bénarès [4]....

Et à Bénarès, l'initiation commence. Voici que peu à peu, sous la parole des vieux sages, tombent les « limitations

1. *L'Inde*, p. 357.
2. *Id.*, p. 436.
3. *Id.*, p. 39. — Cf. p. 133-134.
4. *Id.*, p. 257.

illusoires qui produisent les désirs de l'être séparé », et que le détachement, le renoncement germent dans l'âme du poète. « Je sais, nous dit-il, que ce renoncement passera, et que peu à peu, échappé de cette sphère d'influence, je me reprendrai à la vie, mais jamais comme avant », car on a fait passer devant lui « de telles évidences qu'il ne doute plus d'une continuation presque indéfinie de sa propre durée »; « et la consolation puisée là, au moins n'est pas destructible par le raisonnement comme celles des religions révélées [1] ». Et il devait, à défaut d'un enseignement qu'il se juge incapable de donner, cette indication suprême aux « frères inconnus » qui l'ont toujours si fidèlement suivi.

Est-il bien vrai d'ailleurs qu' « on ne redevienne jamais tout à fait soi-même, lorsqu'une fois on a été touché, si légèrement que ce fût, par la paix qui règne dans la petite maison des Sages »? On ne s'en douterait guère, en tout cas, quand, après *les Derniers jours de Pékin* et *la Troisième jeunesse de Madame Prune*, on lit *Vers Ispahan* et *les Désenchantées*. Il semble que nous retrouvions bien là tout entier le Loti du *Maroc* et de *Fantôme d'Orient*, ou plutôt d'*Aziyadé*. Car *les Désenchantées*, c'est une reprise d'*Aziyadé* par un artiste plus sûr de ses moyens, un peu gâté peut-être par l'admiration, et qui, comme le Chateaubriand de certaine confession amoureuse, ne se résigne guère à vieillir. Roman délicieux du reste, d'un grand charme mélancolique, véritable idylle d'automne, que Loti seul a pu écrire. « Les êtres comme lui, *qui auraient pu être de grands mystiques, mais n'ont su trouver nulle part la lumière tant cherchée*, se replient avec toute leur ardeur déçue vers l'amour et la jeunesse, s'y accrochent en désespérés quand ils la sentent fuir [2]. » Le renoncement bouddhique n'a pas eu plus de prise sérieuse sur lui que le détachement chrétien. Après Bénarès, comme après Jérusalem, il « se retrouve absolument tel qu'autrefois, et toujours enclin à se laisser dangereusement

1. *L'Inde*, p. 437, 453.
2. *Les Désenchantées*, p. 355.

troubler par le charme nouveau des êtres et des choses, par la séduction du monde extérieur ». Avouons que l'art pur n'y a point perdu, et qu'à cet égard il eût été fâcheux que le roman des *Désenchantées* ne fût point écrit.

Car toutes les ressources de l'art de Loti, tous ou presque tous les thèmes d'inspiration qu'il a successivement développés s'y trouvent repris, fondus et *orchestrés* avec une aisance souveraine, avec « je ne sais quelle longueur de grâces » dont rien ne saurait dépasser le charme et la séduction. Et, ce qui est tout à fait nouveau dans son œuvre, ce « roman des harems turcs contemporains » est en même temps « un livre voulant prouver quelque chose [1] ». En même temps qu'une poétique histoire d'amour exotique, c'est un plaidoyer en faveur du « féminisme » musulman d'aujourd'hui. Et les deux éléments sont si bien mêlés que la thèse ne nuit en aucune sorte à l'intérêt d'émotion que provoque la piquante et douloureuse aventure des trois petites âmes qui ont effleuré la vie d'André Lhéry, et au contraire y ajoute un attrait de plus. Au moment même où certains signes pouvaient faire craindre que Loti n'abusât bientôt du droit de raconter, dans une langue un peu uniforme, des impressions déjà éprouvées, et de récrire lui-même ses propres livres antérieurs, voici que l'ingénieux et fécond artiste rajeunit du tout au tout sa manière, et, tout en se prolongeant, se renouvelle. *Les Désenchantées* sont d'hier. Souhaitons au poète que demain nous apporte encore une « combinaison » aussi savoureuse, aussi finement originale que celle qui lui a été inspirée par « la majestueuse et l'unique, l'incomparable » Stamboul.

V

Rassemblons maintenant tous ces traits épars et successifs, et, de l'ensemble de l'œuvre, essayons de dégager ceux qui se sont trouvés en conformité plus particulièrement étroite avec l'intelligence et la sensibilité contempo-

1. *Les Désenchantées*, p. 173.

raines. « Ah! insensé, qui crois que tu n'es pas moi! » Ce mot de Hugo que Loti prend pour épigraphe d'un de ses livres, ne pourrait-il pas servir de devise à tous les écrivains que l'on aime et que l'on admire? Les aimerions-nous, les lirions-nous seulement si, par quelque endroit, nous ne nous reconnaissions pas en eux?

Ce que nous leur demandons d'abord, c'est d'avoir *un style*, je veux dire une forme d'art assez personnelle pour qu'on la reconnaisse entre mille autres, assez expressive et assez vivante pour qu'elle fasse passer dans l'âme du lecteur les émotions qu'on veut lui faire éprouver, les idées qu'on souhaiterait lui faire partager. Que Loti ait un style, c'est ce dont je ne veux pour preuve, entre tant d'autres, que cette page, l'une des plus prestigieuses de ce prestigieux écrivain :

De mon premier voyage de marin, j'ai gardé le souvenir d'un soir où je fus plus particulièrement en communion et en contact avec les puissances vitales épandues dans ces mers. C'était en plein milieu de l'Atlantique, sous l'équateur, dans la région des grandes pluies chaudes pareilles aux pluies du monde primitif, au déclin d'une de ces journées si rares où le ciel de là-bas quitte son voile obscur. Pas un nuage et pas un souffle ; par hasard, le Baal éternel flambait dans un bleu profond, — et alors tout devenait magnificence et enchantement. Dans l'immensité vide qui resplendissait, deux navires se tenaient inertes, arrêtés depuis des jours par le calme, lentement balancés sur place : le nôtre, et un inconnu qui apparaissait là-bas dans les limpidités chaudes de l'horizon.

Vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, à l'instant où le Baal commence à éclairer d'or, on me chargea d'aller, dans une très petite embarcation, visiter cet autre promeneur du large, qui nous avait fait un signal d'appel. Oh! quand je fus au milieu de la route, voyant loin de moi, l'un en avant, l'autre en arrière, les deux immobiles navires, je pris conscience d'un tête-à-tête bien imposant et bien solennel avec les grandes eaux silencieuses. Seul, dans ce canot frêle aux rebords très bas, où ramaient six matelots alanguis de chaleur, seul et infiniment petit, je cheminais sur une sorte de désert oscillant, fait d'une nacre bleue très polie où s'entre-croisaient des moirures dorées.

Il y avait une houle énorme, mais molle et douce, qui passait, qui passait sous nous, toujours avec la même tranquillité, arrivant de l'un des infinis de l'horizon pour se perdre dans l'infini opposé : longues ondulations lisses, immenses boursouflures d'eau qui se succédaient avec une lenteur rythmée, comme des dos de bêtes géantes, inoffensives à force d'indolence. Peu à peu, soulevé sans l'avoir voulu, on montait jusqu'à l'une de ces passagères cimes bleues ; alors on entrevoyait, un moment, des lointains magnifiquement vides, inondés de lumière, tout en ayant l'inquiétante impression d'avoir été porté si haut par quelque chose de fluide et d'instable, qui ne durerait pas, qui allait s'évanouir. En effet, la montagne bientôt se dérobait, avec le même glissement, la même douceur perfide, et on redescendait. Tout cela se faisait sans secousse et sans bruit, dans un absolu silence. On ne savait même pas bien positivement si l'on redescendait soi-même : avec un peu de vertige, on se demandait si plutôt ce n'étaient pas les horizons qui s'effondraient par en dessous, dans des abîmes.... Et maintenant, on était de nouveau au fond d'une des molles vallées, entre deux montagnes aux luisants nacrés, qui se mouvaient, — l'une en fuite, celle d'où l'on venait de glisser si aisément, et l'autre toute pareille, qui s'approchait menaçante. Cette eau chaude, aux pesanteurs d'huile, qui vous berçait comme une plume légère, était d'un bleu si intense qu'on l'eût dite colorée par elle-même, teinte à l'indigo pur. Si l'on se penchait pour en prendre un peu dans le creux de la main, on voyait qu'elle était pleine de myriades de petites plantes ou de petites bêtes ; qu'elle était encombrée et comme épaissie de choses vivantes. Autour de nous, il y avait aussi de ces coquillages appelés argonautes, qui naviguaient nonchalamment, toutes voiles dehors ; surtout, il y avait une profusion de méduses flottantes, qui tendaient chacune, à je ne sais quels imperceptibles souffles, une transparente petite voile nuancée au carmin : sur la surface du désert bleu, c'était comme une jonchée de fleurs en cristal rose [1]....

Quelle merveille ! Et peut-on, je le demande, avec des mots, de simples mots, de pauvres petits signes noirs accouplés, mieux réussir à nous rendre non seulement spectateurs, mais acteurs de cette scène ? Sensations,

1. *Reflets sur la sombre route*, p. 350-354.

idées, sentiments, tout ce que le poète a éprouvé, a senti, a pensé ce soir-là, il le fait passer en nous. Nous subissons l'accablement morne qui descend comme un suaire lumineux du « Baal éternel », et qui peu à peu nous envahit, nous enveloppe, nous ensevelit irrésistiblement. Suspendus, ballottés entre deux infinis, redevenus une de ces imperceptibles choses avec lesquelles jonglent les grandes fatalités naturelles, nous abdiquons toute personnalité, tout vouloir; nous ne sommes plus qu'une passivité sentante et souffrante; nous rentrons indifférents au sein du Grand Tout; nous nous sentons, au même titre que ces innombrables méduses flottantes, un atome, un reflet de la vie universelle, un moment de l'universel écoulement, un jouet de l'universelle Maïa. La poésie a produit ce miracle de nous mettre, si je puis dire, dans un état d'âme panthéiste.

Quel est le secret de ce sortilège? Ce poète a-t-il une rhétorique? Ce style a-t-il des procédés que l'on pourrait, au besoin, analyser et dénombrer? Procédés tout instinctifs, hâtons-nous de le dire, et qui ne valent que par les dons innés qu'ils manifestent. Loti loue quelque part Feuillet de « n'employer que des mots français, ces vieux mots français qui suffisaient si bien à nos pères pour tout dire ». Il mériterait pareil éloge. De propos évidemment délibéré, il n'use que du vocabulaire courant, et, voulant se faire entendre de tous, il parle le langage de tous[1]. Mais c'est ici le cas de redire le mot célèbre : « Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. » Ces « vieux mots », Loti les place si bien, il les combine si heureusement, il

1. Loti travaille-t-il beaucoup son style ? A ceux qui seraient tentés de croire que le naturel en art s'obtient sans effort, même pour les mieux doués, on peut signaler ce curieux passage de l'auteur d'*Azyadé* sur les œuvres de Carmen Sylva : « Aucune n'est assez travaillée, la reine professant en littérature *cette erreur* que tout doit être prime-sautier, écrit dans l'élan initial et puis laissé tel quel, son *mépris de ce travail si indispensable* qui consiste à serrer de plus en plus sa propre pensée et à *la clarifier pour le lecteur*, autant qu'on le peut. » (*L'Exilée*, p. 61.)

en fait, à l'instar des grands classiques, des alliances si originales, qu'ils prennent immédiatement sous sa plume une signification toute neuve. La généralité, et j'oserai dire la banalité des termes, — des épithètes notamment, — qu'il emploie lui permet de faire naître dans toutes les âmes des impressions vaguement analogues à celles qu'il éprouve et qu'il veut traduire, et ces impressions se trouvent aussitôt précisées, individualisées par l'originalité vivante des associations verbales que le poète crée intarissablement [1]. Nous percevons ainsi et nous partageons une émotion très personnelle sous le couvert d'une forme en apparence très simple et presque familière. Pour rendre l'illusion plus complète encore, l'écrivain multiplie les formules de la conversation la moins surveillée [2], les répétitions, et tout ce qu'un rhéteur de l'école pseudo-classique appellerait des « négligences ». Mais pour lui, comme pour d'autres,

Ses *négligences* sont ses plus grands artifices.

Elles lui sont un moyen de faire passer presque inaperçues ses plus vives hardiesses de pensée ou d'expression et de donner à ses pages les plus colorées un air d'aisance et de

1. Un des procédés les plus fréquents et les plus heureux de Loti consiste à encadrer entre deux épithètes le substantif qu'il emploie : « ces mêmes vieux golfes chauds et languides » (*l'Inde*); — « les grandes eaux silencieuses » (*Reflets*); — « une vague adoration désolée » ; — « de longs cris chantants extrêmement plaintifs » (*Jérusalem*). — On remarquera aussi chez lui, comme chez la plupart des poètes en prose, Chateaubriand et Michelet, par exemple, mais particulièrement aux fins de phrase, le grand nombre de vers blancs, de huit, dix ou douze syllabes : « dans le profond désert sonore » ; — « dans l'infini du désert rose » (*Désert*) ; — « sonnant la jeunesse et les gorges fraîches » (*Ramuntcho*) ; — « où le ciel de là-bas quitte son voile obscur » (*Reflets sur la sombre route*). — Et l'on notera enfin, dans les premiers livres de l'écrivain, la multiplicité des tirets qui séparent les divers membres de phrase, et scandent pour ainsi dire, comme dans une période poétique, la suite des mouvements et la succession des rythmes.

2. « C'est inouï ce que ce hameau de Beït Djibrin peut contenir ! » (*Jérusalem.*) — « C'est une sorte de village pas ordinaire. » (*Japoneries d'automne.*)

naturel incomparable. Et c'est ainsi que dans ses livres la plus somptueuse poésie rejoint et pénètre la prose la plus humble, et que tous les contrastes viennent se fondre en une commune impression de vivante harmonie et de charme pittoresque [1].

Ce style à la fois si moderne d'allure et si classique d'inspiration est éminemment propre à agir sur les sensibilités d'aujourd'hui : il les renouvelle sans les heurter, et, sans les fatiguer, il les dépayse. C'est ce que nous demandons plus que jamais aux livres que nous lisons. Les conditions de la vie contemporaine nous ont fait à tous, plus ou moins, ce que M. Bourget a si heureusement appelé, — à propos de Loti justement, — « des âmes de passage ». Ceux-là mêmes d'entre nous qui ne voyagent guère, éprouvent le besoin de quitter, au moins par l'imagination, leurs horizons journaliers, de connaître d'autres pays et d'autres mœurs, de pénétrer d'autres âmes. A ce besoin naturel de dépaysement et d'exotisme, personne n'a donné plus de satisfactions, et de plus diverses, et de plus subtiles que Loti. Presque tout l'univers connu déroule à travers les livres de ce marin voyageur sa fantasmagorie changeante. Chacune des innombrables contrées qu'il a visitées a laissé dans son œuvre, — et dans notre souvenir, — une image distincte, à laquelle son art a su intéresser tous nos sens : parfums, paysages, couleurs, jeux de lumière et d'ombre, température, que sais-je encore? Il n'est aucune des sensations particulières qui naissent au contact d'un milieu inconnu que Loti n'excelle à nous faire éprouver. Et ces impressions *d'ailleurs* entrent d'autant plus facilement en nous que l'écrivain, bien loin de nous les imposer en insistant sur ce qu'elles peuvent avoir de plus étrange, se plaît à multiplier les points de contact avec nos souvenirs et nos habitudes quotidiennes. A chaque instant, il retrouve dans les aspects des régions lointaines

1. Sur les procédés de style de Loti, on trouvera quelques pages extrêmement pénétrantes et suggestives dans l'article de M. Bourget que j'ai déjà signalé.

comme un reflet des paysages de France. Tel coin de la Palestine, par exemple, lui rappellera « la Beauce ou certaines régions normandes ». « Ceux-là seuls, dit-il, connaissent tout le charme et toute l'âpre tristesse des voyages, qui ont dans le fond de l'âme un invincible attachement au recoin natal[1]. » Et ainsi son exotisme s'aiguise et se tempère tout ensemble, se complique et s'humanise de tout ce que les souvenirs du sol natal mêlent de filiale piété aux divers « propos d'exil » dont Loti a enchanté notre curiosité et bercé notre inquiétude.

C'est le propre des civilisations très avancées et des âmes très raffinées d'éprouver, par besoin du contraste et du changement, un goût très vif pour la simplicité des vieux âges et des mœurs primitives. En vertu d'une de ces « harmonies préétablies » qui font du grand écrivain l'homme prédestiné à réaliser les aspirations d'une génération tout entière, Loti, plus qu'aucun autre, a satisfait ce besoin que les Alexandrins et les contemporains de Rousseau ou de Bernardin ont si bien connu avant nous.

Ce qui est très particulier chez vous, — se fait-il dire quelque part, — ce qui donne à vos livres cette étrangeté qui attrape les badauds, c'est le mépris que vous semblez faire des choses modernes, c'est l'indépendance aisée avec laquelle *vous paraissez vous dégager de tout ce que trente siècles ont apporté à l'humanité pour en revenir aux sentiments simples de l'homme primitif.... Seulement, vous employez toutes les ressources, toutes les recherches de l'homme très civilisé, pour les rendre intelligibles, ces sentiments*, et vous y parvenez dans une certaine mesure[2]....

Loti, décidément, se connaît fort bien lui-même, et l'on ne saurait mieux et plus justement dire. Il est par excellence le peintre des âmes simples, des grands sentiments profonds et naturels. Tous ses héros, — et en l'y comprenant peut-être lui-même, — nous transportent à mille lieues des

1. *L'Inde*, p. 368. — Cf. *Désert*, p. 234; *Pêcheur d'Islande*, p. 157; *Japoneries d'automne*, p. 158, etc. Le procédé, — est-ce un procédé? — est constant dans Loti.

2. *Fleurs d'ennui*, p. 104.

personnages du roman psychologique ou naturaliste. Ces derniers surtout lui sont particulièrement antipathiques, et « le monstrueux talent » de Zola et de quelques autres n'est pas pour lui en imposer. « Ces gens du monde qu'ils essaient de nous peindre, ou bien ces paysans, ces laboureurs, pareils tous à des gens que l'on prendrait dans les bals de Belleville, sont archi-faux,... j'en ai la certitude, moi qui arrive du grand air du dehors[1]. » Le monde de Loti, ce sont essentiellement « les rudes et les simples, qui ont leur haute noblesse eux aussi et ne sont presque jamais vulgaires[2] ». Il les aime, car il les connaît, il les envie peut-être, et il a mis tout son génie et tout son cœur à nous les faire connaître et à nous les faire aimer. Il y a merveilleusement réussi, et lui seul a su nous donner ce que nous attendions, ce que nous cherchions même dans certains romans naturalistes, de véritables *idylles*, à la fois réelles et délicates, où la fraîcheur, la poésie même des sentiments fût comme rehaussée par l'humilité des conditions et la simplicité des mœurs représentées.

Cet art si personnel et si neuf, si bien fait pour agir sur l'imagination et la sensibilité, est-il également capable d'exprimer des idées, de vraies idées, et, ce qui achève de classer les grands poètes, cet art enveloppe-t-il une philosophie véritable? Que le mot appliqué à Loti ne fasse pas sourire. Il arrive souvent que les poètes voient plus loin et plus profondément que les philosophes de profession, et là où les formules abstraites ne peuvent atteindre, qui sait si parfois les images ne nous font point pénétrer? Plusieurs des critiques qui ont étudié Loti, — Edmond Scherer, Ferdinand Brunetière entre autres, — ont été frappés de l'aisance avec laquelle, sans y songer, rien qu'en allant jusqu'au bout de sa sensation et en s'efforçant de la rendre, ce poète rencontrait de ces expressions fortes, profondes, toutes chargées de sens, qu'un métaphysicien pourrait lui envier et lui ravir. « Cet horizon, qui n'indiquait aucune

1. *Discours de réception à l'Académie*, p. 50-51.
2. *Id.*, p. 5.

région précise de la terre, ni même aucun âge géologique, avait dû être tant de fois pareil depuis l'origine des siècles, qu'en regardant il semblait vraiment qu'on ne vît rien, — *rien que l'éternité des choses qui sont et qui ne peuvent se dispenser d'être*[1]. » Elles ne sont pas rares dans Loti les phrases de ce genre, qui impliquent et suggèrent toute une conception de l'univers et de la vie; et cette conception il y a peut-être lieu maintenant de s'y arrêter et de la définir d'un peu plus près.

Il y a loin sans doute du « vague panthéisme inconscient » que Loti, encore adolescent, sentait sourdre en lui dans « la contemplation continuelle des choses de la nature » à celui qui s'exhale, si je puis dire, de presque tous ses livres; mais au fond, c'est bien la même doctrine, ici plus balbutiante, là plus raisonnée, et fortifiée de tout ce que la réflexion, l'expérience de la vie, le spectacle du monde, l'étude, plus ou moins approfondie, des sciences positives et des systèmes contemporains, peut lui fournir de points d'appui et de commencements de preuve. S'il y a une idée que suggère, — quand elle ne l'exprime pas formellement[2], — l'œuvre presque entière de Loti, c'est bien celle-ci que « l'homme n'est pas dans la nature comme un empire dans un empire, mais comme une partie dans un tout », que la vie, la mort, les religions, les civilisations et les races sont des phénomènes comme les autres, régis par les mêmes lois nécessaires, entraînés dans le même universel écoulement, prédestinés au même néant. On exagérerait à peine en disant que l'œuvre presque entière de Loti est la vivante, la poétique et sombre illustration de cette pensée, la même, notons-le, qui, vers l'époque où l'auteur d'*Aziyadé* commençait à écrire, résumait presque tout l'enseignement de Taine et de Renan, et qui, « en ces temps de vertige[3] », avait pénétré dans les intelligences les plus diverses. Phénoménisme, déterminisme, évolution-

1. *Pêcheur d'Islande*, p. 190.
2. Cf., entre autres passages, *Fantôme d'Orient*, p. 33.
3. *Rapport sur les prix de vertu*, p. 2.

nisme, comment, aux alentours de 1880, n'aurait-on pas lu passionnément le poète qui chantait, qui traduisait à sa manière, dans la langue la plus émouvante et la plus accessible, la doctrine de l'universelle illusion ?

Mais ce poète n'était pas un impassible. Soit qu'il eût feuilleté Schopenhauer, soit que, tout simplement, en vivant ou en écrivant, il se souvînt d'être homme, il n'avait pas conquis cette implacable « sérénité du cœur » que Taine, dans une page fameuse, souhaitait à nos descendants, et qu'il avouait, pour sa part, n'avoir pas atteinte. « La grande âme vague de la nature » ne l'empêchait pas d'entendre, en quelque lieu qu'il portât ses pas, « l'universelle chanson de la mort[1] ». « Faisons tant que nous voudrons les braves : voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde. » Que de fois, dans sa langue à lui, Loti ne nous a-t-il pas répété le mot terrible de Pascal! Il a vu trop souvent mourir autour de lui; et à chaque fois tout son être s'est ému, s'est révolté « contre le grand mystère d'épouvantement[2] ». Cette émotion, cette révolte, personne, de nos jours, ne les a éprouvées et rendues comme lui. La mort sous toutes ses formes et dans toutes ses attitudes a trouvé dans Loti son peintre et son poète, le plus frémissant, le plus éloquent, le plus tragique, le plus émouvant des poètes.

Une nuit de mars, la mort qui passait, allant à Brest achever quelques poitrinaires, s'arrêta pour le tordre. Elle lui mit la bouche de travers, lui chavira les yeux, lui recroquevilla les doigts et reprit sa course, le laissant raide sur son lit, figé dans la pose qu'il devait garder jusqu'au moment de tomber par morceaux dans la pourriture dernière[3].

Quel inoubliable vision! Ni Villon, ni Pascal, ni Bossuet, ni Hugo, n'ont rien de plus fort, de plus poignant, de plus sobrement pathétique. Est-ce que toute la sinistre tragédie de l'existence humaine n'est pas renfermée là, dans

1. *L'Exilée*, p. 259, 198.
2. *Le livre de la Pitié et de la Mort*, p. 241.
3. *Propos d'exil*, *Un vieux*, p. 321.

ces quatre lignes? Qu'on lise maintenant, dans *Mon frère Yves*, les pages sur l'ensevelissement de Barazère, dans *Figures et Choses qui passaient*, celles qui sont intitulées *Profanation*. C'est là du Shakespeare, le Shakespeare du cimetière d'Elseneur. Si le poème de la mort est quelque part dans la littérature d'aujourd'hui, il est dans l'œuvre de Loti, et tous ses livres sont des « livres de la Pitié et de la Mort ».

« La mort, a dit Schopenhauer, est le génie inspirateur de la philosophie. » Et à méditer la mort, Loti s'est élevé peu à peu à l'idée qui forme la conclusion dernière de la science comme de la spéculation contemporaine, à cette notion de l'*Inconnaissable*, qu'un Spencer, par exemple, a si fortement illustrée :

Et voilà toujours le terme auquel aboutit toute philosophie et toute science : la plus immense des formes que puisse revêtir aux yeux de notre esprit l'Inconcevable, l'Incompréhensible, l'Inconnaissable....

Et c'est bien quelque chose... ; car cela laisse un champ infini ouvert au cœur et à l'imagination ; cela affirme la notion de cet *Inconnaissable*, qui peut-être est Dieu [1] !...

Simple possibilité sans doute : mais qu'il ait pu l'entrevoir à certaines heures, cela nous prouve combien Loti a déjà dépassé le point de vue de la génération précédente, cette conception toute naturaliste et inflexiblement déterministe qui a été celle de Renan et de Taine [2], dont lui-même, nous l'avons noté, a été littéralement imbu et nourri, et qui, au total, inspire et soutient tant de ses livres. Et, d'ailleurs, cette simple possibilité rationnelle ne suffit-elle pas pour y fonder l'espoir chrétien? Écoutons là-dessus la rêverie du poète au Saint-Sépulcre :

1. *Fleurs d'ennui*, p. 110.

2. Si l'on veut saisir sur le vif, et sous une forme singulièrement dramatique, cette opposition doctrinale de deux générations successives, il faut lire l'admirable et émouvante lettre que Taine a écrite à M. Bourget à propos du *Disciple*, et qui a été publiée au tome IV de la *Correspondance* (p. 287-293). — Voir plus loin notre étude sur M. Bourget, § III.

Le Christ n'était pas chargé de soulever pour nous le voile des causes et des phénomènes inconnaissables, mais peut-être d'apporter seulement au petit groupe humain une lueur, une indication certaine de durée et de revoir en attendant les révélations plus complètes d'après la mort. Qu'importe, mon Dieu, un peu plus d'incompréhensible ou un peu moins, puisque par nous-mêmes, nous ne déchiffrerons seulement jamais le pourquoi de notre existence! Sous l'entassement des nébuleuses images, rayonne quand même la parole d'amour et la parole de vie!

Or, cette parole, que lui seul, sur notre petite terre perdue, a osé prononcer, — et avec une certitude infiniment mystérieuse, — si on nous la reprend, il n'y a plus rien; sans cette croix et cette promesse éclairant le monde, tout n'est plus qu'agitation vaine dans de la nuit, remuement de larves en marche vers la mort [1].

A cette « agitation vaine », à ce « remuement de larves en marche vers la mort » qu'il a si souvent et si éloquemments décrits lui-même, Loti, comme tant d'autres de sa génération, n'a pu finalement se résigner. Son hérédité, son éducation chrétiennes lui ont d'abord mis au cœur une inquiétude, une nostalgie du divin, qu'il a pu tromper, mais non pas détruire. « Je ne pourrai jamais marcher avec les multitudes qui dédaignent le Christ ou l'oublient [2]. » D'autre part, à courir le monde, il a vu trop d'humaines détresses, trop de bras levés vers un au-delà réparateur, vers une suprême justice et une suprême bonté, pour croire à l'efficacité des simples remèdes humains, pour admettre aussi « que tant de supplications ne soient entendues de personne ». « Un Dieu, — ou seulement une suprême raison de ce qui est, — ayant laissé naître, pour tout de suite les replonger au néant, des créatures aussi angoissées de souffrances, aussi assoiffées d'éternité et de revoir! Non, jamais la cruauté stupide de cela ne m'était encore apparue aussi inadmissible que ce soir [3] ! » Ses réflexions et ses lectures l'ont déjà amené à mettre en doute la

1. *Jérusalem*, p. 217.
2. *Id.*, p. 107.
3. *Id.*, p. 82.

tranquille assurance des négations courantes [1], et il entrevoit fort nettement la possibilité, pour « les plus compliqués et plus clairvoyants que nous sommes », de revenir à la foi des humbles « par un effort supérieur de notre raisonnement [2] ». Bref, il a senti, — combien plus profond en cela que Renan [3] ! — tout ce qu'il y a d'unique et d'irremplaçable dans le christianisme. Et, sans doute, tout cela n'est pas la foi. Mais, en dépit des incertitudes, et des doutes, et des retours offensifs de scepticisme et de désespérance, cet état d'âme est infiniment plus voisin de la foi que celui des maîtres les plus fameux de la génération antérieure. Et cela encore a rapproché de nous le poète de *Pêcheur d'Islande*.

Car c'est là ce qui achève de donner à son œuvre cet accent d'humanité supérieure sans lequel il n'y a ni grand artiste ni vrai poète. Loti, comme ses innombrables « frères de doute, de rêve et d'angoisse », Loti a été touché et mordu au cœur par la grande inquiétude. Cette inquiétude, il l'a promenée partout, il l'a amusée, il a multiplié les expériences de tout genre pour en adoucir ou en oublier l'amertume : toujours elle est revenue l'étreindre, d'autant plus obsédante et lancinante que plus d'efforts ont été tentés pour la chasser. Et toujours la même, l'éternelle question se posait, inexorable : Comment retrouver « les vieux espoirs morts » qui seuls donnent un sens à la vie, et qui réconcilient avec elle? Comment reprendre goût à la seule nourriture spirituelle que l'expérience des siècles ait montrée capable de calmer la faim de vastes commu-

1. Voir, dans *la Galilée* (p. 215-216), la curieuse page où il établit, « quoi qu'on ait voulu dire », la supériorité de Jesus sur Çakya-Mouni.

2. *Jérusalem*, p. 215.

3. Quand on demanda à Loti en 1902 de faire partie du Comité de patronage constitué pour l'érection d'une statue à Renan dans sa ville natale, il répondit par le billet suivant : « J'accepte avec une joie émue. J'aimais mon cher parrain à l'Academie française d'une tres respectueuse et particuliere affection, *malgré nos divergences d'idées*. Et combien me charmait son génie! » (*Le livre d'or de Renan*, Paris, A. Joanin, in-4°, 1903, p. 63.)

nautés humaines? Comment rentrer en communion d'âme non seulement avec tous ces simples qui meurent si tranquilles, « une prière enfantine, un sourire inexprimable[1] » aux lèvres, mais encore avec tant de hautes et nobles intelligences du passé et même du présent qui ont puisé lumière et force dans les saintes croyances d'autrefois? — Grave et douloureuse question, qui ne s'est jamais posée peut-être plus angoissante que de nos jours, et qui, en tout cas, depuis trente ou quarante ans, agite plus qu'aucune autre les consciences contemporaines. Au lendemain des événements de 1870, la pensée française, qui, jusque-là, s'était brillamment dispersée au dehors, s'est comme repliée sur elle-même[2]. Dans le sévère examen de conscience auquel elle s'est alors livrée, des problèmes qu'elle avait pu croire résolus, ou qui l'avaient laissée relativement indifférente, se sont imposés de nouveau à son attention dans des conditions nouvelles d'acuité et d'urgence. Ne s'agissait-il pas de remédier à l'état d'anarchie morale où nous nous débattions, de reconstituer dans une certaine mesure l'unité spirituelle du pays, d'organiser enfin la démocratie nouvelle, et de la sauver du matérialisme jouisseur où elle risquait de s'enlizer sans retour? Hélas! le même problème se repose aujourd'hui, et si les termes en sont peut-être plus clairs qu'il y a trente ans, on ne voit pas, à considérer l'ensemble des faits et des idées, que la solution en soit beaucoup plus prochaine. Du moins, il se pose à un grand nombre d'âmes, et même parmi celles qui ne l'ont point résolu, qui ne le résoudront peut être jamais, il n'en est aucune, — j'entends des nobles et des délicates, — qui n'en soit profondément troublée et agitée. Loti, quoi qu'on puisse penser de certaines parties de son œuvre, Loti est de celles-là. Il a senti passer cette angoisse collective; il en a éprouvé pour son propre

1. *Fleurs d'ennui*, p. 116.

2. Comme tous les écrivains de sa génération, Loti a été très profondément ébranlé par les événements de 1870 : voir là-dessus *les Derniers jours de Pékin*, p. 136-137. Cf. *Vers Ispahan*, p. 117, 168.

compte l'anxieuse amertume; et il l'a dite, il l'a chantée comme il l'éprouvait, avec un frémissement d'accent personnel, avec une ardeur de passion et d'éloquence qui ont conquis toutes les sensibilités généreuses. Et il est vrai qu'il n'a rien conclu; il l'avoue lui-même, et il s'en accuse :

Lorsqu'un écrivain met son talent, ses dons rares au service d'une thèse morale qui lui tient au cœur, si en outre elle est excellente, il me paraît que cela lui crée une supériorité sur ceux qui charment peut-être, mais qui ne prouvent rien, — par exemple, sur celui qui parle en ce moment et qui, sans jamais essayer de rien conclure, n'a su que chanter son admiration épouvantée devant l'immensité changeante du monde, ou jeter son cri de révolte et de détresse devant la mort[1].

Mais il n'est pas nécessaire de conclure pour être un poète, un grand poète. Il l'a dit encore, songeant évidemment à lui-même : « Les vrais poètes, — dans le sens le plus libre et le plus général de ce mot, — naissent avec deux ou trois chansons qu'il leur faut à tout prix chanter, mais qui sont toujours les mêmes : qu'importe, du reste, s'ils les chantent chaque fois avec tout leur cœur[2]! » Loti a chanté à sa manière, mais avec tout son cœur, « la vieille chanson » dont a parlé l'orateur socialiste. « Si on nous la reprend, il n'y a plus rien. » Il n'a pas été dupe de ceux qui croient avoir inventé mieux pour bercer et tromper la misère humaine. « Oh! la foi bénie et délicieuse!... Ceux qui disent : L'illusion est douce, il est vrai; mais c'est une illusion, alors il faut la détruire dans le cœur des hommes, sont aussi insensés que s'ils supprimaient les remèdes qui calment et endorment la douleur, sous prétexte que leur effet doit s'arrêter à l'instant de la mort[3].... » Cette « conclusion » en vaut bien une autre, et elle a, n'en doutons pas, pénétré au plus profond de la conscience d'aujourd'hui.

1. *Discours de réception à l'Académie*, p. 68-69.
2. *Id.*, p. 62.
3. *Jérusalem*, p. 119.

Il est assez rare qu'un écrivain, fût-il un grand poète, sans jamais cesser d'être lui-même, de parler sa langue et de chanter son âme, ait su en même temps se faire l'écho des aspirations, même confuses et contradictoires, de toute une génération d'hommes. Cette bonne fortune est échue à Loti, et nul doute qu'il ne lui doive une large part de son succès. Nous nous sommes reconnus et aimés en lui. Nous nous sommes laissé prendre à son art savant et ingénu, complexe et naïf tout ensemble, à la musique ensorcelante de ses phrases, à la magie de ses tableaux, à ses évocations de lointains pays, d'âmes primitives, de tragiques destinées. Nous lui avons pardonné tous ses défauts d'enfant gâté, parce qu'il avait la grâce, — et parce qu'il avait le charme, c'est le mot qui revient sans cesse sous la plume quand on parle de lui. — Et nous l'avons aimé pour sa grande sincérité, pour tout ce qu'il a mis de ses inquiétudes et des nôtres dans son œuvre. Nous l'avons aimé pour son superbe amour de la vie, pour son effroi passionné en face de la mort, pour l'ardeur de sa plaintive et nostalgique prière. En un mot, il a été notre poète. Il a été pour nous, à bien des égards, ce que Chateaubriand a été pour ses contemporains, voilà près d'un siècle : il a été l'*Enchanteur*, celui par qui nous sont versés à pleines mains les philtres douloureux, subtils et berceurs. Et l'enchantement, soyons en sûrs, ne cessera pas d'opérer après nous.

Ce mystérieux XXe siècle, — a-t-il dit, — va bientôt regarder dans le nôtre, pour y rechercher ce qu'il a eu d'un peu plus grand. Toute notre littérature, pour laquelle nous nous disputons si fort, va passer à ce crible des années, qui laisse tomber dans le vide sans fond les petites choses, la profusion des œuvres impersonnelles, banales, creuses, boursouflées d'habileté seule, pour ne retenir que celles qui valent [1].

Que Loti se rassure. Quand, de toute la production romanesque du XIXe siècle français, la postérité ne devrait

1. *Discours de réception à l'Académie*, p. 91.

retenir que dix œuvres seules, nos petits-neveux ne liront peut-être plus *Lélia*, mais ils liront *Pêcheur d'Islande*.

1er juin 1907.

Depuis que ces pages sont écrites, Pierre Loti a publié deux nouveaux volumes fort remarquables assurément, mais qui me semblent ne rien ajouter à la définition que j'ai essayé de donner, — osons dire, bien qu'il soit notre contemporain, de son génie d'écrivain. Il y a, dans *la Mort de Philæ*, des pages comparables aux plus belles qu'il ait écrites, — par exemple celles qui sont intitulées *En face du grand Sphinx*, — et qui ont ravi d'admiration tous ceux qui ont l'honneur de tenir une plume française. Et il y en a de bien touchantes aussi, — quelques-unes déjà connues d'ailleurs, — dans le *Château de la Belle au bois dormant*. Mais encore une fois, ces deux livres marquent plutôt le développement et le prolongement d'une œuvre que la transformation ou le renouvellement d'un talent. Et voilà pourquoi, en réimprimant cette étude, je n'ai pas cru devoir en tenir autrement compte.

J'avais demandé à Loti de vouloir bien me signaler les inexactitudes ou les méprises que j'avais pu laisser échapper dans l'article qu'on vient de lire. Il m'a répondu par la lettre suivante qu'on lira sans doute avec quelque intérêt :

Hendaye, 10 août [1907].

Cher Monsieur,

Ainsi que vous m'en aviez adressé la très gentille prière, j'ai relu sévèrement votre article, cherchant quelque chose à reprendre. Je n'ai rien trouvé, et ne puis que vous redire mon grand merci. Tout est d'une justesse et d'une pénétration auxquelles les critiques ne m'ont guère habitué; cela dédommage de beaucoup de louanges imbéciles, — je ne parle pas des injures, qui ne m'atteignent pas.

Bien vôtre.

P. Loti.

Des choses insignifiantes :

Page 626 [12], vous pourriez supprimer Leconte de Lisle, Baudelaire, Fromentin, Sully Prudhomme et Bernardin de Saint-Pierre que j'affirme n'avoir jamais lus. Chateaubriand, oui ; les *Natchez* ont laissé sur moi une forte impression vers ma dix-huitième année. De Renan, je n'ai lu et encore très tard, que l'exquise préface des *Souvenirs d'Enfance* et deux ou trois chapitres descriptifs de la *Vie de Jésus*, après avoir fait mon voyage et écrit mon livre de *La Galilée*. Presque rien de Goncourt, que *Idées et sensations*. Je n'ai jamais annoté aucun exemplaire de *Salammbô*, malgré ma profonde admiration ; où donc avez-vous pris cela ?

Page 633 [22]. « Les héros de Loti font bien le geste de la foi,... etc. » Mais c'est que j'ai observé cela, hélas ! chez tous les marins bretons : des messes, des images, des ex-voto, des superstitions et pas la moindre croyance à l'immortalité de l'âme ; un contre-sens qui se retrouve chez presque tous ces simples.

Page 651 [44]. « L'indépendance avec laquelle vous paraissez vous dégager,... etc. » Après avoir cité ce passage, vous ajoutez : « Loti, décidément, se connaît fort bien lui-même. » Mais ce n'est pas de moi, cela, c'est de Plumkett, mon collaborateur des *Fleurs d'ennui*, personnage très réel, officier de marine de ma promotion. Mais tout cela n'a *aucune importance*.

P. L.

II

FERDINAND BRUNETIÈRE

FERDINAND BRUNETIÈRE

> « Ce qu'il y a de certain, c'est que la poésie, comme aussi bien l'art en général, comme la philosophie, comme la religion, traversent en ce moment une crise dont il serait présomptueux de vouloir prédire ce qui en sortira. »
>
> (« La Poésie intime », *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1875, p. 684.)

J'AURAIS voulu, hélas! esquisser, de son vivant même, ce portrait qu'il ne verra pas. Il avait sa place marquée dans cette série d'études contemporaines dont il avait approuvé le dessein avec son ardeur de générosité coutumière. Car il n'a pas été seulement, comme l'a si bien dit M. Jules Lemaître, « une grande force bienfaisante » : il a été l'une des personnalités les plus originales et, en même temps, les plus hautement représentatives de ce dernier demi-siècle. Et l'histoire intellectuelle et morale de sa génération s'est si fidèlement reflétée à travers la sienne, qu'en étudiant l'une, c'est l'autre aussi qu'on se trouve involontairement retracer.

I

Lorsqu'il débuta à la *Revue des Deux Mondes*, en 1875, par un article, qui fit quelque bruit, sur *le Roman réaliste contemporain*, il n'avait pas vingt-six ans. « Ce maigre et pâle jeune homme, aux yeux dominateurs sous les verres de son lorgnon, avait déjà, comme répandue sur toute sa personne, cette puissance qu'il a gardée jusqu'à la fin.

malgré l'accablement physique des dernières années : l'*autorité.* » Et M. Bourget, à qui j'emprunte ce témoignage [1], nous a peint en termes saisissants le dur, l'héroïque et fécond noviciat auquel s'était d'abord condamné, pour vivre, pour apprendre, et pour percer, le futur maître écrivain des *Études critiques.* Répétiteur à l'institution Lelarge, passant ses nuits à « travailler », après avoir « besogné », lisant et retenant tout, s'intéressant à tout, discutant sur tout, il acquérait déjà ce fonds de savoir encyclopédique que, jusqu'au bout, il ne devait cesser d'accroître [2]. Quand il publia son premier article, où il est déjà tout entier, puisqu'il y cite déjà Bossuet, il était prêt à jouer, dans la lutte pour la vie spirituelle, le grand rôle auquel il était prédestiné par son talent, par son admirable énergie, par sa légitime ambition.

Regretta-t-il jamais sérieusement ces rudes années d'apprentissage? J'ai quelque peine à le croire. Il ne faut jamais se plaindre d'avoir eu des débuts difficiles : c'est là une expérience salutaire, et à laquelle rien ne peut suppléer dans l'avenir; ceux-là seuls comprennent bien la vie qui ont eu à en souffrir. Du moins, chez les fortes et hautes natures, rien ne vaut, au début de l'existence, pour tremper la volonté, une école de ce genre : elles en sortent munies, assurées contre les autres et contre elles-mêmes, pour toujours.

Tout le Brunetière qui s'est développé depuis avec tant d'éloquence, — nous dit encore M. Bourget, — était dans ses conversations de sa vingt-cinquième année. La maîtresse idée de son esprit était dès lors celle de l'ordre, et de l'*ordre français.* L'individualisme anarchique faisait l'objet de sa haine. Le XVII[e] siècle et Bossuet revenaient sans cesse dans ses propos. Je crois l'entendre me disant : « Ce coquin de Fénelon! » du

1. Paul Bourget, *Ferdinand Brunetière* (*Le Temps* du 6 décembre 1906).

2. Voir à ce sujet le très instructif, — et d'ailleurs incomplet, — *Catalogue de la Bibliothèque de feu M. Ferdinand Brunetière* (Paris, Emile Paul, in-8, 1908). Ces 12 000 volumes ne sont pas des livres simplement feuilletés: ce sont des livres *lus* et, souvent même, annotés.

même accent que s'il se fût agi d'un camarade indélicat, et dont il eût eu à se plaindre personnellement, tant était déjà forte sa ferveur pour l'impérieux évêque de Meaux [1]...

D'où provenait chez lui cette « passion de la règle », si rare d'ordinaire parmi les jeunes gens, et qui, à première vue, ne semble guère convenir aux individualités très fortes? Affaire d'éducation familiale, peut-être, ou d'hérédité, — car il était d'origine vendéenne; — affaire aussi de tempérament personnel, car il avait l'humeur volontiers contredisante, et, l'individualisme étant à la mode au temps de sa jeunesse, nul ne s'étonnera, — il l'a du reste avoué un jour [1], — qu'il ait été violemment tenté de rompre en visière avec cette dangereuse attitude de l'opinion contemporaine. Ajoutons que, qui dit individualité vigoureuse ne dit pas, en fait, et nécessairement, farouche individualiste. L'individualisme n'est pas toujours signe de force : il est souvent même une marque de faiblesse. Les vrais forts sont ceux qui créent autour d'eux l'ordre et la discipline : soit que, comme un Bossuet, ils ajoutent à la tradition l'autorité de leur voix et la force de leur exemple, soit encore que, comme un Calvin, ils refassent de toutes pièces une tradition qu'ils imposent aux autres. Brunetière ressemblait surtout au premier par l'ardeur impérieuse et par la brusque vigueur de l'élan. Quand il le rencontra sur sa route, il se reconnut, il s'aima en lui. Il aurait pu choisir plus mal.

1. « Au début de ma vie littéraire, je n'ai peut-être obéi qu'à un mouvement de mauvaise humeur, en attaquant ces nombreuses écoles dont les adeptes avaient la rage de se mettre toujours en scène, et de ne parler de rien, de ne s'intéresser à rien qu'à propos d'eux et de leur personne. Mais ma mauvaise humeur, en ce cas, m'avait bien inspiré. J'ai su depuis le reconnaître, et ce n'était pas en moi, mais hors de moi, qu'elle avait ses raisons et ses causes. *Dilettantisme, Individualisme, Internationalisme*, j'ai vu depuis que tout cela se tenait, et que les conséquences n'en étaient pas seulement littéraires, et que l'influence dissolvante en menaçait jusqu'aux plus chères et aux plus nécessaires des idées dont la France avait vécu jusqu'alors. » (Allocution du 13 février 1900, *Bossuet et Brunetière*, Besançon, Bossanne, 1900, p. 35-36.

Une autre influence décisive, et qui vint corroborer les précédentes, fut celle des événements de 1870. On ne saurait, je crois, s'en exagérer l'importance. C'est M. Jules Lemaître qui faisait récemment observer que d'avoir vu ou de n'avoir pas vu la guerre créait entre les Français une véritable différence de mentalité. L'observation est d'une pénétrante justesse, et elle ne s'applique à personne mieux qu'à Ferdinand Brunetière. Il avait vu la guerre, ayant fait, pendant le siège de Paris, tout son devoir, et même plus que son devoir de soldat ; il avait été témoin des convulsions anarchiques de la Commune. Et nul doute que cette douloureuse expérience nationale ne lui ait laissé, comme à tant d'autres, avec de sombres souvenirs et d' « inconsolables regrets », le désir passionné et l'espoir indéfectible d'une France unie, disciplinée, forte comme jadis de ses traditions et de ses gloires et, comme jadis encore, capable d'imposer sa volonté aux puissants de ce monde. Qu'on relise l'article *Un manuel allemand de géographie* [1], les discours sur *l'Idée de patrie*, sur *la Nation et l'Armée* [2], surtout peut-être l'émouvante allocution aux orphelines alsaciennes et lorraines du Vésinet [3], et l'on se rendra compte combien les impressions de l'année terrible ont laissé dans sa sensibilité et dans sa pensée même de traces profondes et durables. Le patriotisme a été l'une des maîtresses pièces de la personnalité morale de Brunetière, — un patriotisme d'autant plus vibrant, ombrageux et inquiet qu'il avait été plus éprouvé et plus alarmé dans sa fierté.

Et il a été aussi l'une des pièces essentielles de sa personnalité littéraire. La littérature a été de tout temps l'un des facteurs les plus agissants de la grandeur nationale. Aucune littérature moderne ne peut se vanter d'avoir exercé sur la pensée européenne une hégémonie aussi incontestée, aussi étendue et aussi prolongée que notre

1. *Histoire et Littérature*, t. I (1er juin 1876).
2. *Discours de combat*, 1re série.
3. *Discours académiques*.

littérature classique : Pascal et Molière n'ont peut-être pas moins fait que Louis XIV ou Napoléon pour répandre hors de nos frontières l'éclat du nom français, — et leur œuvre leur a survécu, et leur action n'est point encore achevée. Il suit de là que ce ne serait certes pas rendre un mince service au pays que d'entretenir dans les esprits le culte de nos grands écrivains et des rares qualités qui ont fait leur fortune ; que de veiller avec un soin jaloux à ce que rien n'altère et ne compromette le glorieux patrimoine qu'ils nous ont transmis ; que de contribuer, par ses conseils et par son exemple, sans rien répudier des nouveautés légitimes, à orienter la littérature contemporaine dans une voie conforme aux traditions les plus heureuses du génie français, de telle sorte qu'elle continue à mériter les suffrages admiratifs de l'étranger.... Voit-on naître ici l'inspiration secrète et toujours présente de l'œuvre critique de Brunetière ? Quand, après quelques mois passés dans une étude de province, il revint à Paris, avec une montre en argent et soixante quinze francs dans son gousset pour tenter la fortune[1], il n'est pas douteux qu'il obéissait déjà à une arrière-pensée de cette nature.

Il a exposé plus tard, à la fin d'un article *Sur la littérature*, son constant idéal et son programme d'alors dans une page décisive, et qu'il faut citer tout entière :

Si j'ai cru longtemps : — qu'en se faisant une loi de ne jamais toucher aux personnes, de les distinguer ou de les séparer de leur œuvre, et de ne discuter que les idées ou le talent ; — qu'en parlant de ses contemporains comme on aurait pu faire des Latins ou des Grecs, avec la même liberté, mais avec le même détachement de soi ; — qu'en essayant de se placer au point de vue de l'histoire, et de se dégager de son propre goût, sinon pour entrer dans les raisons du goût des autres, mais *pour maintenir les droits de la tradition, qui sont ceux de l'esprit français lui-même, et, en un certain sens, de la patrie* ; — qu'en ne négligeant aucun moyen d'accroître l'étendue de ses informa-

1. Comte d'Haussonville, Réponse au discours de réception de M. Brunetière (*A l'Académie française et autour de l'Académie*, Paris, Hachette, 1907, p. 10).

tions, d'en réparer laborieusement l'insuffisance ou la pauvreté; qu'en évoluant pour ainsi dire avec les auteurs eux-mêmes, et en s'efforçant de triompher du mauvais amour-propre qui nous fait mettre quelquefois l'accord de nos doctrines au-dessus de la sincérité de notre impression ; — qu'en se défendant de juger en son nom, et en réduisant au plus petit nombre possible les principes du jugement esthétique ou moral; — si j'ai cru que l'on réconcilierait les auteurs et la critique, je suis désabusé.... Mais, bien loin de décourager la critique, n'est-ce pas ce qui doit, au contraire, l'assurer de son utilité? Car ne provoquerait-elle pas moins d'impatience autour d'elle, si elle n'était pas *une forme de l'action*? Et si, d'autant qu'elle est plus impartiale, ou plus impersonnelle, qu'elle s'efforce au moins de l'être, et qu'elle s'en pique, il semble justement qu'on la trouve plus importune, est-il au monde une preuve plus claire que les *idées* sont des *forces*? et que la « littérature » est quelque chose de plus qu'un divertissement de mandarins, buvant du vin exquis dans « des tasses mille fois remplies », et traçant avec leur pinceau des « caractères légers comme des nuages de fumée »[1] ?

Cette page qui éclaire et domine toute son œuvre, le jeune homme qui, en 1875, commençait sa campagne contre le roman naturaliste, aurait pu déjà la signer et l'écrire. Il l'avait déjà dans l'esprit. Dès son premier article, il se pose pour ce qu'il sera presque exclusivement aux yeux de tous, quinze années durant, le *critique de la tradition* par excellence.

Au service de ses idées et de son œuvre il apportait des qualités de tout premier ordre, et qui eussent fait la fortune d'une volonté moins énergique que la sienne : une ardeur de passion singulière, et qui, pour la joie inlassée avec laquelle elle se dépensait dans la polémique, nous rappelait invinciblement Voltaire; une verve oratoire et une vigueur de dialectique capables de forcer, d'ébranler tout au moins les opinions les plus assurées; une abondance verbale, une promptitude d'éloquence parlée ou écrite, un besoin impérieux de croire, d'entraîner, de persuader, disons le mot, de convertir, qui faisaient de lui, par ins-

1. *Essais sur la littérature contemporaine*, p. 355-356.

tants, un véritable apôtre; une largeur, une force et une lucidité d'intelligence peu communes, et qui, servies par une merveilleuse mémoire, une facilité de lecture, une étendue et une précision d'information dont il n'y a pas beaucoup d'exemples, lui permettaient d'aborder en public les questions les plus hautes et les plus diverses; un sérieux de pensée et une âpreté de conviction qui ignoraient les ménagements, les compromis, et même l'indulgence; avec cela, une science et un art de la composition classique que, seul peut être de notre temps, un Taine a aussi pleinement possédés; un style enfin qu'à l'instar de celui de nos écrivains du grand siècle il fallait *parler* pour en saisir toutes les nuances et les ressources, mais qui, à la simple lecture visuelle, apparait déjà singulièrement ferme et fort de substance, et si original qu'on le reconnaîtrait entre mille autres.... Au total, une personnalité complexe et puissante, et qui, à quoi qu'elle s'appliquât, devait marquer de sa robuste empreinte le champ d'études ou d'action où elle allait s'exercer.

Ce champ d'action, ce fut d'abord la critique littéraire. Il y avait là une place à prendre. Sainte Beuve était mort. Nisard n'écrivait plus; Taine était plongé dans ses recherches d'archives. Seuls Edmond Scherer et Émile Montégut pratiquaient encore; mais le premier n'avait jamais eu qu'une autorité assez restreinte et souvent fort discutée, — voyez à cet égard les justes impressions de Taine dans sa *Correspondance*; — et quant à Émile Montégut, ce merveilleux esprit, si souple, si libre, si ingénieux, si pénétrant et si vivant, — Brunetière aimait à reconnaître tout ce qu'il lui devait, — il était incapable de se cantonner dans la pure « critique des livres du jour ». En 1875, il nous manquait donc un vrai juge autorisé et sûr des choses de l'esprit. Quelques années plus tard, en 1882, dans un article qui eut un certain retentissement, sur *la Critique contemporaine et les causes de son affaiblissement*[1], Caro le

1. *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1882.

déplorait encore. L'article se trompait un peu de date : car, à cette époque, avec Brunetière, la critique était en train de se relever.

II

Au moment où le jeune écrivain entrait en scène, la tradition nationale, dont il se déclarait le belliqueux champion, était menacée par trois sortes d'adversaires : les naturalistes, les derniers romantiques et les érudits. Les uns, les érudits, en vantant par-dessus les nues la littérature française du moyen âge aux dépens de la littérature classique, « mettaient en péril les plus rares qualités de l'esprit français » : ils tentaient à la lettre de « brouiller l'histoire, et de déplacer par un coup de force le centre d'une grande littérature[1] ». Les autres, les derniers romantiques, dramaturges sans talent comme Vacquerie, poètes malsains imitateurs de Baudelaire, critiques « impressionnistes », théoriciens de l'art pour l'art ou producteurs intarissables de « littérature personnelle », tous, dans leur fureur d'égotisme, se faisant le centre du monde, négligeaient d'étudier la nature et l'homme et, entre leurs mains, la littérature, au lieu d'être, comme au XVII[e] siècle, « un ornement de la vie commune[2] » et un moyen d'action sociale, devenait un divertissement puéril, ou un simple « instrument de volupté solitaire ». Et quant aux autres, les naturalistes, leur tort inexpiable était de « compromettre dans leurs aventures le bon renom d'une grande doctrine d'art » qui avait été précisément celle de nos grands classiques : au lieu de se faire une loi de « la probité de l'observation, de la sympathie pour la souffrance, de l'indulgence aux humbles, de la simplicité de l'exécution »,

1. *Études critiques*, 1[re] série, éd. actuelles, pp. 13, 14.

2. *Les Mémoires d'un solitaire de Port-Royal* (*Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1880). L'article, non recueilli en volume, est fort important pour qui veut se rendre un compte exact de ce que Brunetière aimait, et a aimé jusqu'au bout, dans le XVII[e] siècle. (Cf. *Sur les chemins de la croyance*, p. 89-90.)

ils affectaient « la superstition de l'écriture artiste, le pessimisme littéraire et la recherche de la grossièreté [1] ». Contre tous ces « ennemis de l'âme française », on sait avec quelle vigueur, quelle « vivacité de plume », quelle habileté polémique aussi Ferdinand Brunetière mena le bon combat. On peut dire qu'il ne cessa de lutter que lorsqu'il jugea avoir cause gagnée. Il n'est guère douteux, par exemple, qu'il n'ait avancé de plusieurs années, sinon même consommé « la banqueroute du naturalisme ».

Car c'est contre le naturalisme contemporain qu'il a tout de suite dirigé son principal effort. Avec une sûreté de coup d'œil bien remarquable, il s'était rendu compte que, « aucun autre genre n'égalant le roman en faveur et, par suite, en fécondité [2] », le meilleur moyen qu'il y eût d'agir sur la conception générale de l'œuvre littéraire, et, partant, sur les goûts et les idées du grand public, serait de redresser, dans l'esprit des écrivains et des lecteurs, la vraie notion de l'œuvre romanesque; et c'est à quoi il s'employa avec un succès croissant. Il est sorti de cette campagne un beau livre, *le Roman naturaliste*, simple « recueil d'articles », sans doute, comme l'auteur s'en excusait dans sa Préface, mais recueil ayant bien son unité intérieure, et dont quelques chapitres, — sur Flaubert, sur George Eliot, peut-être surtout, — ne sont pas loin de valoir tout un vrai livre. Peu d'ouvrages de critique ont rencontré, auprès de ceux qui lisent, une faveur aussi marquée et aussi continue [3]. C'est qu'à vrai dire *le Roman naturaliste* est une date dans l'histoire de la littérature contemporaine, une date qui, en un certain sens, n'est guère moins importante que celle même de *Madame Bovary*. Le livre marque le moment précis où l'école, fondée par Flaubert et continuée par Zola, en pleine possession apparente de l'opinion, commence

1. *Roman naturaliste*, dernières éditions, p. II-III. — Cf. *Études critiques*, 1re série, 2e édit. et suiv. : *Le naturalisme au XVIIe siècle*.

2. *Roman naturaliste*, édit. actuelle, p. 1.

3. *Le Roman naturaliste* était arrivé en 1905 à la 9e édition. La 1re édition est de 1882 ; le livre a été refondu à deux reprises, en 1891 et 1896.

à décliner et va prochainement s'effondrer sous ses propres excès, où ses disciples s'apprêtent à devenir ses transfuges, et où le goût public enfin se détourne d'elle et déjà réclame d'autres « formules » et d'autres œuvres. Les premiers livres de Loti et de M. Bourget, la publication du *Roman russe* allaient achever la débâcle. Quand on relit aujourd'hui, loin du bruit de la mêlée, *le Roman naturaliste*, on ne peut s'empêcher de songer, — la comparaison n'eût pas été pour déplaire à Brunetière, — aux *Satires* de Boileau, « ce vrai modèle, s'il en fut, du bon sens critique et de la probité littéraire [1] ». C'est bien le même combat que livrent les deux critiques, au nom de la même esthétique, contre ceux qui travestissent la nature; et tous deux frayent courageusement la voie à ceux en qui ils pressentent les maîtres de demain. Seulement, l'auteur du *Roman naturaliste* avait sur le vieux poète du XVII[e] siècle la supériorité d'une plus vaste culture et d'un esprit plus philosophique; et cela se sent dans son livre à l'abondance des renseignements et des aperçus et à l'intérêt des idées générales. D'autre part, les adversaires qu'il avait devant lui étaient loin d'avoir la médiocrité de talent que Boileau dénonçait justement chez la plupart de ses « victimes » : ni Flaubert, ni Daudet, ni Zola, ni Maupassant ne sont, certes, des écrivains méprisables. Brunetière aimait trop le talent, quel qu'il fût, pour ne pas s'en rendre loyalement compte, et pour ne pas le reconnaître bien haut. En dépit de quelques duretés, « inévitables, on le sait, dans l'entraînement de la polémique [2] », il a rendu pleine justice à chacun d'eux; et, s'il a plus appuyé sur leurs défauts que sur leurs qualités, c'est que, « naturaliste lui-même [3] », il en voulait aux prétendus naturalistes de discréditer la doctrine; mais il a très bien vu et très vivement senti leurs vraies qualités, et je ne crois pas qu'au moment de leur apparition, personne ait plus finement mis en lumière les

1. *Études critiques*, 1[re] série, 1[re] édit, p. 14.
2. *Roman naturaliste*, nouvelle édition, 1891, p. IV.
3. *Id., ibid.*, p. 367.

mérites et l'originalité de l'*Évangéliste* d'Alphonse Daudet, ou encore des *Nouvelles* de cet étonnant Maupassant. Ce juge difficile et même austère n'avait point en combattant perdu la faculté de goûter et d'admirer.

Mais il ne s'en tenait pas là. La littérature contemporaine, si féconde et diverse qu'elle fût, ne suffisait pas à absorber sa prodigieuse activité. Toujours prêt à dire son mot dès qu'une œuvre intéressante en elle-même, ou par les questions qu'elle posait, paraissait à l'horizon, il n'était pas homme à se cantonner, ou à s'ensevelir dans le présent. Peu d'hommes ont été aussi sérieusement convaincus, selon le mot d'Auguste Comte, qu'il aimait à citer, que « l'humanité se compose en tout temps de plus de morts que de vivants ». « O morts illustres ! — s'écriait-il un jour dans un très beau mouvement, — morts vénérés, morts aimés, qui vous reposez des agitations de la vie dans la paix de la gloire ou dans le calme profond du néant, nous ne vous oublierons pas[1] ! » Il les oubliait si peu, qu'il saisissait le moindre prétexte pour revenir à eux ou pour parler d'eux ; parfois même, il n'avait besoin d'aucun prétexte d'actualité pour leur consacrer de copieux et savants articles. Et ainsi, parallèlement à son œuvre proprement critique, la prolongeant, si l'on peut dire, dans le passé, il édifiait au jour le jour toute une œuvre d'histoire littéraire qui, pour l'originalité de la méthode, la justesse et la vivacité de l'intuition esthétique, la connaissance approfondie et personnelle des sujets et des textes, l'abondance des vues générales, égale souvent et quelquefois dépasse quelques-unes des études les plus vantées, sinon de Taine ou de Sainte-Beuve, tout au moins de Vinet et de Nisard. A tous ces maîtres d'ailleurs, Brunetière devait quelque chose, et il n'est que juste de leur faire leur part dans la formation de son esprit. Sainte-Beuve lui avait donné le sens de l'histoire, le goût de l'érudition précise et minutieuse ; Taine, celui des idées philosophiques et des

1. *Discours académiques*, p. 43

recherches scientifiques : Nisard lui avait enseigné le culte de la perfection classique, et Vinet le prix de la vie intérieure et de la pénétration morale. A Eugène Fromentin [1], à Émile Montégut, il emprunta aussi plus d'une observation de détail, plus d'une vue féconde sur la « technique » de l'art littéraire, sur la succession des écoles et des œuvres d'art, sur les littératures étrangères enfin. Mais tous ces enseignements et toutes ces influences, il les avait fondus dans l'unité d'une personnalité à la fois très réceptive et très forte ; et il y a trop ajouté de son propre fonds, pour qu'on soit en droit de nier sa robuste originalité.

Dans la Préface, — supprimée depuis, — de la première édition de ce recueil d'*Études critiques*, où il a successivement rassemblé ses principaux travaux d'histoire littéraire, Ferdinand Brunetière indiquait brièvement les remaniements et les corrections qu'il avait fait subir à ses articles en les réimprimant ; et il ajoutait : « J'ai surtout essayé, dans ce travail de revision, de lier entre eux ces morceaux et de les ramener tous, comme j'espère qu'on pourra le voir, à n'être que l'expression, diverse selon les sujets et les hommes, de quelques idées fondamentales, toujours les mêmes [2] ». Quelles étaient ces « idées fondamentales » ? Il est facile de les démêler. La première est qu'il y a une « tradition » : nous pouvons la méconnaître, nous pouvons même la nier et nous efforcer de la détruire, en quoi d'ailleurs nous avons tort et faisons œuvre de barbares : mais, en attendant, quoi que nous fassions, elle s'impose à nous : « les qualités dont nous sommes le plus fiers, et les défauts dont nous nous montrons le plus orgueilleux, c'est d'héritage que nous les tenons [3]. » Cette tradition, qui n'est point tout le passé, mais simplement ce qui surnage et survit du passé, elle nous vient, à nous autres, Français, des Grecs et des Latins. Mal connue,

1. Voir, dans les *Variétés littéraires*, la conférence sur *Eugène Fromentin et la Critique d'art*.

2. *Études critiques*, 1re série, 1re édit., 1880, p. v-vi.

3. *Id.*, *ibid.*, p. 379.

obscurcie, dénaturée pendant tout le moyen âge, elle nous est revenue à l'époque de la Renaissance; elle s'est épanouie avec une incomparable splendeur pendant tout le XVIIe siècle; elle a suffi alors à quelques-uns des plus beaux génies dont puisse s'honorer la littérature universelle, et que nous appelons classiques, parce qu'ils ont eu le bonheur de produire leur œuvre au moment où la langue qu'ils parlaient, les genres où ils s'exerçaient, et le génie national qu'ils exprimaient atteignaient toute leur perfection respective. Mais cette heureuse réussite n'a duré qu'un temps. Dès le siècle suivant, la tradition a été battue en brèche par ceux-là mêmes qui auraient dû la défendre. Et, peu à peu, il s'est formé en France une littérature toute nouvelle qui nous a certainement enrichis d'œuvres considérables, puissantes et neuves, mais qui, au total, nous a fait peut-être payer un peu cher les acquisitions dont elle nous a dotés [1]. Telle est bien, semble-t-il, la philosophie de l'histoire de la littérature française qui se dégage des innombrables études fragmentaires que Brunetière a consacrées à notre passé littéraire; et si elle est discutable, comme toutes les philosophies de l'histoire, nul ne niera qu'elle ne soit parfaitement cohérente, et qu'elle n'explique un très grand nombre de faits. J'en sais d'autres dont on ne pourrait en dire autant. Et il faut s'empresser d'ajouter que l'auteur des *Études critiques* a mis tant d'ardeur, d'ingéniosité, de science et de talent à la développer et à la défendre, qu'il a fini par la rendre persuasive pour un très grand nombre d'esprits. Je ne crois pas qu'à l'heure actuelle il en est une autre qui puisse lui disputer la maîtrise des jeunes intelligences françaises.

1. Voir, pour le développement de ces idées, dans les *Discours académiques*, le discours sur *l'Idée de Tradition*; dans *Histoire et Littérature* (t. III), l'étude sur *la Question du latin*, dans les *Nouvelles questions de critique*, l'article sur *le Mouvement littéraire au XIXe siècle*, et les *Études critiques*, *passim*, notamment les articles sur *l'Érudition contemporaine et la littérature française du moyen âge* (1re série), sur *Classiques et Romantiques* (3e série), et sur *le Caractère essentiel de la littérature française* (5e série).

Ce qui n'a pas peu contribué à faire le succès de ces idées, c'est que leur inventeur n'était rien moins que le « traditionaliste » figé, docile et étroit que l'on s'est parfois représenté. Ceux qui le comparaient à Gustave Planche, — ou même à Désiré Nisard, — ne l'ont sans doute jamais lu. On a dit de lui, — c'est un adversaire, — qu' « il apparut comme un démolisseur et un iconoclaste [1] »; et le mot ne laisse pas de comporter une large part de vérité. Cet orthodoxe avait souvent des allures d'hérétique. Ce conservateur faisait volontiers figure de révolutionnaire. Cet apôtre du bon sens excellait à donner à la vérité la forme d'un paradoxe. Ce défenseur de la tradition prenait avec elle des libertés singulières. Il a traité les anciens, tous les anciens, même ses chers classiques du XVIIe siècle, avec autant de vivacité et d'indépendance que ses contemporains : Fénelon n'a pas eu plus à se louer de lui que Zola, et Descartes que Renan. Il avait horreur des jugements tout faits et des vérités de convention; il prenait, à bousculer de vénérables légendes, le même plaisir qu'à « éreinter » de mauvais auteurs. Il avait un impérieux besoin de voir clair, de n'être dupe ni des idées ni des hommes, et de n'admirer qu'à bon escient. Aussi a-t-il, en histoire littéraire, redressé nombre d'idées fausses, de jugements erronés, et qui se transmettaient d'âge en âge. Toute son érudition n'allait qu'à lui permettre de serrer la réalité de plus près, et de la rendre telle qu'il la voyait. Et il la rendait, en effet, avec une rudesse de franchise, une brusquerie originale, un dédain des précautions oratoires, une âpreté d'accent qui donnaient à sa critique une saveur, une intensité, et comme une flamme de vie auxquelles, depuis longtemps, en cet ordre d'idées et d'études, on n'était plus habitué. Et, assurément, il se trompait quelquefois, comme nous nous trompons tous; et, comme à nous tous, il lui est arrivé de faire pencher la balance en faveur des écrivains dont les idées se rapprochaient des siennes; mais même dans ses duretés, ou, si l'on y tient,

1. M. Gustave Téry.

ses « injustices » à l'égard des auteurs qu'il n'aimait guère, il y avait, — ne parlons pas de sa sincérité qui est ici hors de cause, — avec bien des vérités mêlées, un désir d'impartialité, d'objectivité, une liberté de pensée et de langage que ses ennemis mêmes ont plus d'une fois été forcés de reconnaître. Traditionaliste, certes, mais le plus indépendant des traditionalistes, et qui, pour des raisons d'ordre général, consentait bien à se ranger sous la règle, mais qui voulait éprouver les titres de cette tradition qu'il était prêt à défendre, et qui n'a jamais abdiqué l'autonomie de son sens propre, ni aliéné les droits légitimes de son libre jugement.

Ainsi conçues et ainsi pratiquées, la critique et l'histoire impliquaient de toute évidence une philosophie générale, une certaine façon de comprendre non seulement l'art et la littérature, mais l'homme et la vie, dont le logicien qui était en Brunetière ne pouvait manquer d'avoir pris nettement conscience. De fait, il n'était pas homme à ne s'être pas interrogé et à n'avoir point pris, — au moins provisoirement, — parti sur les questions essentielles. « Mais pour les *Pensées*, écrivait-il un jour, quelle qu'en soit la valeur comme apologie du christianisme, le problème qu'y agite l'âme passionnée de Pascal n'a pas cessé d'être celui *qu'il faut* que tout être qui pense aborde, discute et résolve *une fois au moins dans sa vie* [1]. » Ce problème, comment lui-même l'avait-il tout d'abord résolu?

D'une manière générale, et d'assez bonne heure, trois principales influences semblent s'être partagé la direction de sa pensée : celle de l'évolutionnisme, celle du pessimisme, celle du positivisme.

Ferdinand Brunetière avait-il, dès sa première jeunesse, fait d'Auguste Comte l'étude approfondie que devait révéler l'un de ses derniers livres? On en peut douter, mais ce qui est sûr, c'est qu'il connaissait alors très suffisamment la doctrine, qui, d'ailleurs, s'apparentait avec le tour volon-

1. *De quelques travaux récents sur Pascal*, septembre 1885 (*Études critiques*, 3e série, p. 30).

tiers réaliste de son esprit, et qui, par Renan, par Taine, par Littré, de tous les points de l'horizon, en quelque sorte, lui arrivait comme l'un des éléments constitutifs de l'atmosphère de l'époque.

Il était né pessimiste, — « car on naît pessimiste, écrivait-il, on ne le devient pas [1] ». — « Et comme si c'était une loi de la nature humaine, — lisons-nous dans l'un de ses premiers articles, — le signe de son imperfection, *la marque indélébile de sa perversité foncière* [2].... » Quelles expériences intimes l'avaient-elles affermi dans cette conviction profonde? Nous l'ignorons : mais sur ce point de doctrine, nous le savons, il n'a jamais varié. Et pourtant, quand il s'exprimait ainsi, il n'avait pas encore découvert Schopenhauer : un compte rendu du livre de Caro sur *le Pessimisme*, daté de la même époque, — 1879 [3], — nous le montre encore fort ignorant de l'amère philosophie [4] dont il va devenir un adepte si fervent. Quand, cinq ou six ans plus tard, il aura pris contact avec elle, il ne perdra pas une occasion de la défendre contre ses adversaires, et, avec je ne sais quelle sombre et farouche éloquence, d'en célébrer la haute vertu moralisatrice : l'une de ses premières conférences, en 1886, et qui le révéla comme orateur, fut sur *les Causes du pessimisme* [5], et il s'y montrait déjà un apôtre enthousiaste de l'Evangile selon Schopenhauer.

Il était aussi, et de longue date, un disciple de Darwin. Un des premiers articles qu'il publia à la *Revue Bleue*, en 1875, étudiait l'*Évolution du transformisme*, et il ne cessa pas,

1. *Évolution de la poésie lyrique*, t. II, p. 15.

2. *Études critiques*, 1re série, édit. actuelles, p. 11 (*l'Érudition contemporaine et la Littérature française du moyen âge*, juin 1880).

3. *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1879 (non recueilli en volume).

4. « Nous, qui ne sommes point pessimistes », dira-t-il dans un article (non recueilli en volume) sur *le Pessimisme dans le Roman*, à propos de *Bel-Ami* et de *Cruelle Énigme* (*Revue des Deux Mondes* du 1er juillet 1885).

5. Cette très belle conférence n'a, malheureusement, pas été recueillie en volume, mais elle a été publiée par la *Revue Bleue* du 30 janvier 1886.

depuis lors, de se tenir au courant des théories et des recherches qu'avait provoquées *l'Origine des Espèces*. La doctrine de l'évolution lui apparaissait dès cette époque comme le dernier produit, philosophique et scientifique à la fois, de l'esprit humain; il n'en mettait point en doute la « moralité », — on sait que, sur ce point, sa pensée n'a guère changé. — Et peut-être se serait-il rallié avec moins d'empressement à la doctrine, s'il n'y avait pas eu entre elle et lui de nombreux points de contact : il était, quoi qu'on en ait dit, par nature d'esprit, un « évolutif » : et il l'a, du reste, par sa vie même et par son œuvre, très amplement prouvé.

Toutes ces lectures et ces influences — on ignore exactement à quelle date et dans quelles circonstances — semblent bien, de très bonne heure, l'avoir détaché de tout dogmatisme religieux. Si fermes et si motivées que dussent être d'ailleurs ses négations, il se gardait bien de les exprimer publiquement. Dans un curieux article de ses débuts, et qu'il n'a point recueilli en volume, sur Renan, il prenait contre l'exquis ironiste la défense des « préjugés sociaux », et « des choses dont parfois l'aspect peut être ridicule, mais est touchant dans son ridicule même, et nécessaire dans son fond à l'existence morale de l'humanité ». Et il ajoutait : « Nous sommes hardiment de l'école de ceux qui, s'ils avaient la main pleine de vérités, hésiteraient à l'ouvrir ou *ne le feraient qu'avec d'infinies précautions*[1] ». Mais sa pensée ne laissait pas de lui échapper quelquefois. A propos des *Blasphèmes* : « Si les doctrines que M. Richepin s'est proposé « de frapper jusque dans leurs avatars les plus subtils ou les plus séduisants » n'avaient jamais dû soutenir de plus rudes assauts que les siens, beaucoup d'entre elles seraient *aujourd'hui moins branlantes qu'elles ne le sont*[2] ». Ailleurs encore, à propos de simples « livres d'étrennes » : « Au fond de tout mysti-

1. *Réceptions académiques* (*Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1882).
2. *Les Blasphèmes*, par M. Jean Richepin (*Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1884; non recueilli en volume).

cisme, *même le plus pur*, il y a je ne sais quoi de malsain et de douteux[1] ».

A différents signes, cependant, on pouvait penser que la question n'était point définitivement résolue pour lui, qu'elle demeurait encore ouverte. « Ce qu'il y a de certain, — déclarait-il, dès son second article à la *Revue des Deux Mondes*, — c'est que la poésie, comme aussi bien l'art en général, comme la philosophie, comme la religion, traversent en ce moment une crise dont il serait présomptueux de vouloir prédire ce qu'il en sortira[2]. » Et autant il mettait de piété à étudier un Bossuet ou un Pascal, — Pascal, « celui de nos grands écrivains, disait-il, que j'aime et je respecte le plus[3] », — autant il mettait de vivacité à malmener les « libres penseurs », comme Molinier, ou comme Émile Deschanel[4], qui ne parlaient pas de ces grands et nobles esprits avec tout le « respect » qu'ils méritaient. Il faisait mieux : il s'en prenait, — avec quelle virulence ! — au maître de chœur, au patriarche de Ferney lui-même. Qu'on se rappelle les dernières pages de son premier article sur Voltaire, — il est de 1878, — et surtout le parallèle entre Bossuet et Voltaire qui le termine :

L'évêque n'a pris les armes que pour *soutenir*, *défendre* et *fortifier* ; le courtisan de Frédéric et de Catherine II n'est entré dans la lutte que pour *détruire*, *dissoudre* et *achever les déroutes* que d'autres avaient commencées. Bossuet n'a combattu que pour les choses qui donnent du prix à la société des hommes, religion, autorité, respect : Voltaire, sauf deux ou trois fois peut-être, n'est intervenu que dans sa propre cause.... Et le prêtre du XVIIe siècle a vu plus loin et plus juste que le pamphlétaire du XVIIIe[5].

Quand on est demeuré fidèle, depuis vingt ans, — écrivait-il

1. *Les livres d'étrennes* (*Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1878).
2. *Poètes contemporains : la Poésie intime* (*Revue des Deux Mondes* du 1er août 1875 ; non recueilli en volume).
3. *Questions de critique*, p. 290.
4. *Le Problème des Pensées de Pascal* (*Études critiques*, 1re série) ; *l'Enseignement de la littérature française au Collège de France* (*Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1885 ; non recueilli en volume).
5. *Études critiques*, 1re série, édit. actuelles, p. 252-253.

plus tard à un critique, — à cette haine constante de Voltaire et à ce respect pour Bossuet, on peut bien avoir varié d'opinion sur Marivaux, je suppose, ou sur les *Parnassiens*, mais il y a des chances pour qu'on soit demeuré au fond le même, et, vous l'avouerai-je? en dépit de l'évolution, j'ai eu peur quelquefois que ce ne fût mon cas [1].

Et enfin, il ne se contentait pas d'étudier, avec une respectueuse sympathie, le christianisme dans l'œuvre de ses représentants les plus qualifiés : il était — deux ou trois articles peu remarqués en témoignent — fort curieux de l'histoire des religions comparées, et en particulier des recherches relatives au bouddhisme. Le bouddhisme était, à ses yeux, « l'événement qu'on peut appeler, avec l'apparition du christianisme, le plus considérable de l'histoire du monde ».

Ce qu'on ne peut nier, ajoutait-il, c'est que ces spéculations sur l'évolution de l'esprit humain à la recherche d'un Dieu soient faites pour séduire les esprits même les plus fermes et les plus froids. C'est ici, quoi qu'on veuille et quoi qu'on puisse faire, le fort indestructible de toute religion, de toute théologie, de toute métaphysique. Car, comme on ne fera pas que tout homme qui pense ne s'interroge quelquefois sur le sens possible et sur le but de la vie, on ne fera pas que toutes religions et toutes métaphysiques, mortes ou vivantes, actuelles ou futures, ne contiennent le meilleur et le plus pur de ce qu'il y a dans l'esprit humain [2].

Si, d'ailleurs, il n'hésitait pas à souligner au passage les curieuses analogies que présentent les religions de l'Inde avec celle de Jésus, il avait déjà le pressentiment très net de l'originalité réelle, et on serait tenté de dire de l'*unicité* du christianisme. « S'il y a, — écrira-t-il par exemple, — s'il y a dans toute religion d'amour un principe d'erreur et de corruption prochaine, l'esprit du christianisme n'a rien négligé de ce qui pouvait en contrarier, en gêner, en

1. Lettre inédite du 16 septembre 1898.

2. *Vingt-sept années de l'histoire des études orientales* (*Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1880 ; non recueilli en volume).

étouffer enfin le développement, tandis que, dans l'Inde, au contraire, le tempérament d'une race également superstitieuse et sensuelle, ayant suivi sa pente, n'a recueilli du krichnaïsme que ce qu'il avait de plus dangereux [1]. » — Il est toujours facile, je le sais, de prédire après coup : il semble pourtant dès cette époque qu'un observateur attentif de sa pensée aurait pu saisir, dans les écrits de Ferdinand Brunetière, les traces visibles d'une certaine inquiétude religieuse, et prévoir que, sur ces questions, il n'avait pas dit encore son dernier mot.

Il est toutefois indéniable que, dans cette période de sa vie, le problème religieux est fort loin d'être sa préoccupation dominante : il s'y intéresse surtout, ou du moins il ne l'aborde publiquement que sous sa forme historique. Une autre question essentielle, et qu'il voulait délibérément ne compliquer d'aucune autre, — « je ne veux pas, dira-t-il quelque part, mêler la question religieuse à la question morale [2] », — l'attire, le retient, l'obsède au milieu de son œuvre de critique et d'histoire littéraire. On peut même dire que la façon dont il concevait sa tâche de critique et d'historien littéraire l'amenait presque nécessairement à l'étude et l'entretenait dans la méditation constante de ce problème, qui est le problème moral, tel qu'il se pose de notre temps. Qu'on se souvienne en quels termes, d'un accent si personnel, et presque confidentiel, Ferdinand Brunetière louait Caro et Émile Montégut. « Ce qui ajoutait, — disait-il de ce dernier, — à l'intérêt de sa conversation, c'est qu'elle *aboutissait toujours à la morale* ; et, en effet, dès qu'on les prend d'un peu haut, ce ne sont pas seulement les questions politiques, les questions historiques, les questions sociales *qui se changent en questions morales : ce sont aussi les questions esthétiques* [3]. » Si l'on rapproche de ce

1. *La légende et le culte de Krichna* (*Revue des Deux Mondes* du 1er juillet 1884 : non recueilli en volume).

2. *Questions de critique*, p. 285 (*M. Caro*, 1er juin 1888).

3. *Émile Montégut* (*Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1895 non recueilli en volume).

mot son article sur George Eliot, — l'un des écrivains auxquels il avouait devoir le plus, — ses deux articles sur *le Disciple* de M. Bourget et tant d'autres déclarations éparses un peu partout dans son œuvre, on se rendra compte que personne, de nos jours, n'a observé, n'a épié, d'un regard plus attentif et plus anxieux, en historien, en sociologue et en moraliste tout ensemble, « la crise morale des temps nouveaux[1] ».

Elle n'est pas nouvelle, cette crise; mais, depuis une trentaine d'années, en France surtout, et sous différentes influences, elle a pris une douloureuse, une terrible acuité. Ce qui est en question, ce sont nos raisons mêmes de vivre. Tant d'idées nouvelles ont été jetées dans la circulation, tant de théories ont été conçues, tant de doutes ont été formés sur les notions qu'on jugeait autrefois les plus évidentes, que nous ne savons plus si, oui ou non, la vie mérite qu'on la vive. Et nous savons moins encore comment nous devons la vivre. Nous rangerons-nous à la tradition? Ou tenterons-nous délibérément des voies nouvelles? Et si oui, entre les innombrables systèmes de morale qui se succèdent tous les jours, qui se disputent avec fracas la faveur publique, lequel choisirons-nous, et au nom de quel principe? Car ils se contredisent tous, et non pas seulement sur les idées générales qui les fondent, mais sur le détail des devoirs qu'ils imposent, ou des conseils qu'ils suggèrent. Positivistes, criticistes, évolutionnistes, pessimistes, idéalistes, naturalistes, que sais-je encore? autant d'hypothèses, et autant de solutions différentes du problème moral. S'il est entendu que la morale devra être indépendante de la religion, le sera-t-elle aussi de la métaphysique? Et si oui, sur quoi l'appuierons-nous? Sur une idée? sur un senti-

1. *La Crise morale des temps nouveaux* est le titre d'un livre récent et excellent qui, publié par M. Paul Bureau, au mois de mai 1907 (Paris, Bloud), est arrivé en quelques mois à la 10e édition, et qui prouve, par son succès même, que la crise est aujourd'hui plus actuelle que jamais, — et qu'elle n'est pas près d'être achevée.

ment? ou sur un fait? Sur la science? sur l'intérêt individuel? ou sur l'utilité sociale? Constituerons-nous une morale du « surhomme »? une morale de la concurrence? ou une morale de la solidarité? Et à la solidarité de fait qui nous unit à tous les autres hommes, — et que nous pouvons répudier d'ailleurs, — réussirons-nous à substituer la solidarité consentie, recherchée, poursuivie, aimée pour elle-même, celle qui oblige et qui lie, et qui est la vraie solidarité morale? Enfin, la morale que nous aurons édifiée sera-t-elle impérative, et à quel titre? Ou bien sera-t-elle sans obligation, ni sanction?... Et qu'on ne dise pas que toutes ces questions théoriques importent peu à la pratique : en fait, c'est bien à la pratique qu'elles aboutissent tôt ou tard. Suivant la réponse que nous y aurons faite, nous aurons telle ou telle opinion sur les droits respectifs de l'individu et de l'État, sur les rapports des sexes, sur le maintien ou l'abolition de la peine de mort, sur la notion de propriété, sur l'idée de patrie.... C'est en réalité tout le détail de notre vie quotidienne, et non pas seulement les actes décisifs de notre existence, qui se trouve ainsi engagé, réglé, déterminé. Et y a-t-il, on le demande, pour tout homme qui pense, problème plus troublant et plus formidable?

Et voici ce qui rend, pour nous, Français, à l'heure actuelle, le problème plus particulièrement angoissant. Autrefois, il se posait sans doute, mais il se posait surtout entre philosophes. Les spéculations sur la morale n'agitaient guère plus l'opinion publique que les discussions entre mathématiciens. Fortement assise sur ses bases, la tradition imposait à tous, aux individus, comme au corps social, comme à l'État lui-même, une même conception de la vie et de la conduite. Même en violant ces lois du devoir, on les respectait; en les transgressant, on les reconnaissait encore. Assurément, il y avait, comme il y en a toujours eu, des « libres penseurs » qui étaient en même temps des « libres viveurs », et qui ne manquaient pas de raisons spécieuses pour légitimer leur conduite. Ils

restaient des isolés : la propagande encyclopédique elle-même n'avait pas entamé la grosse masse de la nation. Aujourd'hui, il n'en va plus ainsi. D'abord, les philosophes ou du moins ceux qui se piquent de penser par eux-mêmes, sont devenus légion ; les systèmes se sont multipliés presque à l'infini. D'autre part, les idées abstraites ne sont plus comme jadis reléguées dans les lointains brouillards du ciel métaphysique : elles sont descendues sur la terre ; par tous les moyens de diffusion dont dispose la civilisation contemporaine, par la tribune, par la littérature, par la presse, elles sont allées atteindre les esprits les plus divers ; souvent, elles sont allées porter le trouble et le doute dans les consciences les moins préparées pour les recevoir : exprimées sans précautions, avec cette virtuosité logique, cette intempérance paradoxale, cette liberté sans frein qui caractérisent l'esprit français dépouillé de son lest héréditaire, elles ont déposé, dans combien d'âmes ! le germe du seul principe qui leur fût commun, le mépris de l'ancienne tradition.

A cette œuvre de destruction souvent involontaire les événements politiques sont venus à leur tour apporter un puissant appui. Le développement de notre démocratie a permis à de simples notions abstraites de devenir des forces sociales, vivantes et agissantes : les spéculations de nos philosophes ont passé dans les lois nouvelles : c'est au nom des théories, plus ou moins bien comprises, de Taine que Naquet a demandé et obtenu la législation du divorce. Au lieu de se raidir, comme n'eût pas manqué de faire l'État de jadis, contre les tendances nouvelles, l'État d'aujourd'hui les encourage, et, parfois même, les provoque. Ce n'est point parmi nos professeurs de philosophie, ni surtout parmi nos instituteurs, que la tradition trouvera ses derniers champions. Et ainsi, de proche en proche, tandis que, mal défendue parfois, attaquée de toutes parts, perdant de jour en jour des positions anciennes, la vieille règle des mœurs paraît s'effondrer sous les coups, en face d'elle se dressent mille doctrines

nouvelles, sans cohésion entre elles, sans prise directe et vigoureuse sur la majorité des consciences, et qui ne se réconcilient et ne s'unissent que dans leurs négations. Anarchie dans les idées, dans les âmes et dans la conduite, voilà le spectacle que présente à l'observateur impartial une portion notable, — et croissante, — de la société française contemporaine.

Cette « crise actuelle de la morale », Ferdinand Brunetière n'a pas été le seul, mais il a été l'un des premiers, et l'un des plus obstinés à en dénoncer la douloureuse gravité. Dès 1882, dans l'article sur Renan que nous rappelions tout à l'heure, commentant avec une approbative inquiétude le mot célèbre : « Nous vivons de l'ombre d'une ombre, du parfum d'un vase vide », il ajoutait :

Vous êtes-vous demandé cependant d'où venait, depuis quelques années, chez tous ceux du moins qui ne bornent pas leurs soucis à l'heure présente, cette préoccupation de l'avenir de la morale? et ces efforts multipliés, dans le désordre actuel des doctrines philosophiques, pour constituer les lois de la conduite sur des bases nouvelles? et ces tentatives enfin, pour trouver quelque part un premier anneau où suspendre la chaîne des devoirs? C'est que l'on sent bien, selon l'expression de M. Renan, que nous ne subsistons que d'un « reste de vertu ».... Ce que les préjugés sociaux, dont il n'est peut-être pas un qui n'ait eu sa raison suffisante, ce que les traditions héréditaires, capitalisées en quelque sorte pendant des siècles dans les mêmes familles, ce que « l'étroitesse d'esprit », puisque M. Renan a prononcé le mot, et ce que j'aimerais mieux appeler, si je n'avais peur du barbarisme, l'intransigeance du devoir, peuvent produire, et de quel secours ils peuvent être à l'humanité, nous le savons, et, à vrai dire, nous nous abritons encore dans l'édifice social qu'ils nous ont élevé. Mais quand cette « largeur d'esprit », qui, comprenant tout, excuse tout, aura triomphé de l'antique étroitesse, quand les traditions héréditaires auront disparu sans retour, et que nous en aurons dissipé le capital, quand enfin nous aurons débarrassé l'homme de tous les préjugés sociaux, il est permis de se demander ce qu'il adviendra de la morale à son tour, et quelles seront les lois

qui gouverneront la conduite, ou seulement s'il y aura des lois[1]....

Cette page, que Brunetière a, depuis, plusieurs fois récrite, n'est pas d'un pur critique : elle est d'un *moraliste*, je veux dire d'un homme « qui comprend toute la gravité d'un problème moral, qui en voit toutes les liaisons avec toute l'étendue de la conduite humaine, qui sent la difficulté d'en accorder la solution avec ces principes obscurs et cependant certains sans lesquels il n'y a plus de morale, à ce qu'il semble, *ni même de société des hommes*[2] ».

Et elle est d'un *moraliste social*. Ce qui préoccupe Brunetière, manifestement, c'est sans doute la question de savoir ce que l'homme individuel, dans le secret de sa conscience, doit décréter pour le bon aménagement de sa vie intérieure; mais c'est surtout la manière dont les hommes doivent vivre entre eux. L'homme qu'il a sans cesse devant les yeux, c'est « l'homme réel et vivant, l'homme social, engagé dans les relations de la vie quotidienne, l'homme enfin tel qu'on ne le peut abstraire de la société des autres hommes sans faire évanouir le sujet lui-même de l'observation[3] ». Il y a une belle parole d'un autre moraliste social, de George Eliot, que Brunetière cite quelque part avec admiration, et qui pourrait lui servir de devise : « Nos vies sont tellement liées entre elles qu'il est absolument impossible que les fautes des uns ne retombent pas sur les autres; même la justice fait ses victimes; et nous ne pouvons concevoir aucun châtiment qui ne s'étende en ondulations de souffrances imméritées bien au delà du but qu'il a touché ». Et conformément à cette pensée maîtresse, il demande qu'on ne touche à l'institution sociale « que d'une main prudente, presque timide, avec des précautions pieuses[4] », et

1. *Réceptions académiques* (*Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1882).
2. *Questions de critique*, p. 282. C'est à propos de Caro que Brunetière proposait cette définition du *moraliste*.
3. *Nouvelles questions de critique*, p. 368 (*Questions de morale*, 1er septembre 1889).
4. *Id.*, *ibid.*, p. 384.

quand lui-même abordera publiquement des « questions de morale », d'abord, ce seront des « questions de morale sociale », comme par exemple telle étude sur *la Recherche de la paternité*[1] qui semblait en annoncer d'autres analogues, lesquelles n'ont pas vu le jour; et ensuite, il se fera une loi de ne jamais quitter le terrain des faits, de ne jamais perdre de vue la réalité saisissable de l'expérience historique et de l'observation courante, de se défier toujours des solutions radicales et encore inéprouvées, et, au lieu de déclamer, comme il aurait pu en être tenté aussi bien qu'un autre, contre les « préjugés » vulgaires, il s'efforcera d'en rechercher et d'en montrer l'origine et le fondement dans les nécessités permanentes de la vie morale et sociale. Il y a des méthodes plus brillantes et plus faciles : ce ne sont peut-être pas les plus scrupuleuses et les plus utiles.

Ainsi donc, et dès ses premiers travaux, il y avait en Ferdinand Brunetière un moraliste très avisé, très anxieux aussi, très libre d'ailleurs et détaché de tout dogmatisme, d'autant plus ouvert et curieux de toutes les manifestations de la vie morale et même religieuse, un moraliste très prudent enfin, très soucieux des droits et des intérêts généraux de la collectivité, très armé contre les revendications intéressées de l'individualisme. Et ce moraliste-là, il n'était pas besoin de fouiller très avant, — ou de le contredire très longtemps, — pour le voir surgir et percer sous le critique littéraire. Mais il n'en est pas moins vrai que, à prendre les choses du dehors, la critique, l'histoire littéraire et l'esthétique absorbent alors le plus clair de son activité. La morale n'y perdait rien, puisque, nous l'avons vu, son œuvre critique était pour lui un moyen, et un moyen très efficace, d'agir sur les idées et, partant, sur les mœurs : mais, enfin, elle n'émergeait pas au premier plan. Nommé en 1886 maître de conférences de littérature française à l'École normale, il allait, quelques années durant, s'enfoncer plus que jamais dans son rôle de critique et

1. *Questions de morale sociale : I. La Recherche de la paternité* (*Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1883; non recueilli en volume).

d'historien littéraire. L'enseignement va produire en lui son effet naturel : les questions de méthode vont se poser à son esprit avec une insistance croissante, et du critique de la tradition ne va pas tarder à se dégager le *critique évolutionniste.*

III

« Je ne vois, — écrivait Scherer en 1884 dans son mémorable article sur *la Crise actuelle de la morale*, — je ne vois dans la philosophie que l'esthétique à laquelle on n'ait pas encore appliqué la méthode évolutionniste, et il faudra bien que l'esthétique se renouvelle à son tour en cherchant à la même source l'explication des questions sur lesquelles elle s'acharne depuis si longtemps avec de si minces résultats[1]. » Je ne sais si Brunetière a longuement médité ces lignes : on ne saurait, en tout cas, mieux définir l'œuvre critique à laquelle, de 1889 à 1895, et, même, jusqu'à la fin de sa vie, il allait délibérément se consacrer.

A dire vrai, cette idée d'appliquer à la critique et à l'histoire littéraire la méthode évolutive n'était pas nouvelle chez lui ; et il serait facile de montrer qu'en fait il s'y était toujours secrètement conformé, et même que, dès ses premiers articles, l'expression théorique en venait assez souvent sous sa plume.

Les genres littéraires, — écrivait-il, en 1879, dans un article non recueilli sur Vacquerie, — les genres littéraires ont leur fortune, et cette fortune est changeante. Comme toutes choses de ce monde, ils ne naissent que pour mourir. Ils s'usent à mesure qu'ils enfantent leurs chefs-d'œuvre. Comme des originaux dont on tirerait des copies, et de ces copies à leur tour des copies de copies, les épreuves successives iraient s'affaiblissant, perdant et gâtant chacune quelque trait du modèle, jusqu'à ce qu'enfin la dernière fût précisément ce que l'imitation plate et servile d'un écolier peut être à l'œuvre inspirée d'un maître : ainsi les genres littéraires périssent, et quelque effort que l'on

1. *Études sur la littérature contemporaine*, t. VIII, p. 165.

fasse, dès qu'ils ont atteint un certain degré de perfection, ne peuvent plus que déchoir, languir et disparaître [1].

La doctrine de l'évolution des genres est là en germe, et même déjà plus qu'en germe.

On sait qu'elle consiste essentiellement à assimiler les genres littéraires à de véritables espèces vivantes : comme les espèces de l'histoire naturelle, ils vivent, c'est-à-dire naissent, se développent et meurent; et il s'agit de savoir suivant quelles lois. *Naître* et *mourir* sont d'ailleurs des expressions impropres : rien ne naît, et rien ne meurt, mais tout *évolue*; la question à se poser à propos des genres est de rechercher de quoi ils se forment, et en quoi ils se transforment. Et comme ils ne sont pas isolés dans l'histoire, qu'ils vivent, ainsi que les espèces, d'une vie non pas seulement individuelle, mais collective, il y a lieu enfin d'étudier les rapports qu'ils entretiennent entre eux, et les lois de la « concurrence vitale » qui régit leur développement respectif.

Telle est, réduite à ses termes les plus généraux, la théorie originale que Ferdinand Brunetière, après l'avoir exposée dans son enseignement à l'École normale (1889-1890), a développée et illustrée dans une série de conférences, puis dans quatre volumes successifs, et dans nombre d'articles. Il a porté dans cette nouvelle campagne cette puissance d'information, cette abondance de preuves, cette virtuosité dialectique et cette intrépidité de conviction qui caractérisaient chacune de ses démarches. Les objections, bien loin de l'ébranler, le fortifiaient dans sa croyance intime, et souvent même, entre ses mains, se retournaient en arguments nouveaux contre l'adversaire. On a prétendu parfois que, sous la poussée des contradictions, il avait, d'assez bonne heure, dû reconnaître qu'il s'était épris d'une doc-

1. *Théâtre complet de M. A. Vacquerie* (*Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1879). — « Il y a quinze ou seize ans, quand j'ai commencé à parler de *l'Évolution des genres* », lisons-nous d'autre part dans un article daté de février 1898, sur *la Doctrine évolutive et l'Histoire de la littérature* (*Études critiques*, 6e série, p. 8).

trine un peu aventureuse, et qu'il s'en était intérieurement très vite détaché. C'est exactement le contraire de la vérité, et, entre tant de preuves qu'on en pourrait fournir, il suffit de se reporter à la courte Préface de son *Histoire de la littérature française classique* pour reconnaître que, aux yeux de son inventeur, la théorie de l'évolution des genres n'avait jamais cessé d'être l'expression d'une vérité peut-être provisoire, en tout cas, et, en attendant mieux, singulièrement utile et féconde.

Aventureuse d'ailleurs, ou véridique, l'hypothèse était de nature à séduire Brunetière, et il est aisé d'en entrevoir les raisons. D'abord, ainsi que le faisait observer l'auteur d'un livre sur Hæckel, Léon-A. Dumont, c'est une idée éminemment conservatrice que celle d'*évolution* : n'est-ce pas la traduction, en termes tout contemporains, du célèbre axiome : Rien ne se perd, rien ne se crée dans la nature? Elle est même, au fond, toute voisine de l'idée de *tradition* : car, qu'est-ce que la tradition, sinon l'évolution accomplie, réalisée dans le domaine de l'histoire littéraire ou morale, et dont nous recueillons les résultats? Le véritable évolutionniste ne risquera jamais de ne pas faire sa large part au passé [1], puisque le présent et l'avenir en sont le prolongement naturel et nécessaire. D'autre part, la doctrine évolutive, étant de date assez récente, et n'ayant pas encore été appliquée à l'esthétique et à l'histoire littéraire, elle avait de quoi scandaliser un certain nombre d'esprits, ce qui n'était point pour déplaire à l'auteur du *Roman naturaliste* : ses allures volontiers provocantes de théologien quelque peu hétérodoxe d'apparence s'accommodaient fort bien de ce rôle : n'allait-il pas lui permettre d'enlever à ses critiques le droit de le compter parmi les « réactionnaires », les simples « prophètes du passé »? Et enfin, à y bien réfléchir, n'était-ce pas à une tentative de cette sorte qu'abou-

1. « Pour rompre avec le passé, il faudrait rompre avec la dernière goutte du sang de nos veines. » Cette belle formule d'un philosophe évolutionniste et d'un Anglais, Herbert Spencer, ne pouvait naître que dans le pays de la tradition par excellence.

tissait après Sainte-Beuve et après Taine surtout, pour un esprit généralisateur et systématique, tout l'effort de la critique moderne? Si Taine, après 1870, avait commencé sa carrière critique, il est en effet infiniment probable qu'au lieu de s'appuyer sur les travaux de Geoffroy Saint-Hilaire et de Cuvier, il se fût appuyé sur ceux de Darwin et de Hæckel[1].

Venu après Taine, Ferdinand Brunetière ne pouvait manquer de suivre son exemple. Il s'en promettait au reste certains bénéfices qui, pour une nature comme la sienne, n'étaient pas à négliger. En premier lieu, il est certain que, si l'on parvenait à découvrir les vraies lois des genres littéraires, on posséderait un élément important du jugement critique : toutes choses égales d'ailleurs, une œuvre serait plus ou moins parfaite, suivant qu'elle se conformerait plus ou moins fidèlement à la loi du genre auquel elle appartient. De plus, la théorie de l'évolution fournit, à n'en pas douter, un moyen de simplifier et d'animer l'histoire littéraire : elle permet de la « désencombrer » de toutes les œuvres médiocres qui, n'ayant exercé aucune influence, sont restées comme en marge du courant de la vie; elle y introduit un principe d'unité et

1. On trouve dans un article que Taine n'a pas recueilli en volume, sur le *Ménandre* de Guillaume Guizot (*Revue de l'Instruction publique* du 10 mai 1855), une phrase qui nous offre, sinon la formule même, tout au moins la justification psychologique de la théorie de l'évolution des genres : « Les genres de l'art sont définis par la diversité des facultés qui le produisent et des besoins qu'il satisfait. » — On a publié, dans les *Feuilles d'histoire* du 1er février 1909 (p. 152-154), la lettre que Taine écrivit à Brunetière pour le remercier de la leçon qu'il lui avait consacrée dans *l'Évolution de la critique*. J'en détache les lignes suivantes : « Vous vous proposez un autre but que le mien et probablement vous ouvrirez une voie nouvelle. Votre comparaison des genres littéraires et des espèces animales ou végétales vous conduira sans doute très loin, et j'attends avec une vive curiosité vos prochains volumes. *Sur beaucoup de points et d'avance je suis d'accord avec vous*... A Paris, cet hiver, j'espère causer avec vous de ces grands sujets; on ne trouve presque personne à qui on en puisse parler... Soyez sûr que les découvertes que vous ferez dans ce champ presque vierge et si vaste n'auront pas de lecteur plus attentif que votre très obligé et dévoué serviteur. » (13 juin 1890.)

de continuité ; elle y fait pénétrer l'air, la clarté et le mouvement. Enfin, au lieu d'absorber, comme le faisait Taine, les hautes individualités dans leurs alentours et leur milieu, de les opprimer sous « les grandes pressions environnantes », elle leur rend leur rôle et leur action ; elle en fait des « facteurs » essentiels de l'évolution littéraire. Tous ces avantages, il semble bien que Brunetière les ait personnellement retirés de la méthode qu'il avait inaugurée. Un de ses libres disciples, M. Lanson, l'a dit avec une heureuse brièveté : « Il a ouvert et rempli un chapitre nouveau de l'histoire de la critique ».

Son lourd enseignement à l'École normale, ses multiples conférences de l'Odéon ou de la Sorbonne, sur *les Époques du théâtre français*, sur *Bossuet*, sur *l'Évolution de la poésie lyrique en France au XIXe siècle* lui laissaient encore le loisir de poursuivre son œuvre de critique au jour le jour, et même d'historien littéraire. En pleine possession de sa méthode et de son talent, il s'affirmait et se développait en tous sens. Très attentif à toutes les manifestations de la littérature contemporaine, même aux premiers balbutiements de la littérature de demain, il ne se contentait pas de juger, il conseillait, il dirigeait les talents nouveaux en quête d'un nouvel idéal ; il s'efforçait de leur révéler à eux-mêmes le vrai sens de leur effort et la légitimité de leurs tendances instinctives : tel est l'objet avoué, par exemple, des articles sur *la Réforme du théâtre*, sur *le Roman de l'avenir*, sur *le Symbolisme contemporain*. En 1889, il joignait à ses précédentes « spécialités », pour la conserver deux années durant, celle de critique dramatique. Surtout, il se révélait chaque jour davantage professeur et conférencier de tout premier ordre. Écrivain longtemps discuté, — à tort, selon nous, et par ceux qui ont un peu perdu le sens de la forte langue française, — il s'imposa du premier coup comme orateur d'idées. Quelle fut à cet égard sa maîtrise, E.-M. de Vogüé l'a dit au lendemain de sa mort en des pages qui décourageraient de plus téméraires que nous, et auxquelles il suffira sans doute de renvoyer nos

lecteurs[1]. Mais peut-être est-il bon d'insister sur son œuvre et son action comme professeur.

Il y aurait lieu de le faire longuement dans une étude détaillée sur Ferdinand Brunetière. Car son œuvre se fût-elle bornée à son enseignement oral à l'École normale, elle compterait encore dans l'histoire de la littérature d'aujourd'hui. Elle compterait autant que, dans un autre ordre, celle d'un homme qui n'a, pour ainsi dire, rien écrit, et qui pourtant a mis sa marque, directement et indirectement, sur tant d'esprits contemporains, qu'il a sa place fortement marquée dans l'histoire de la philosophie de notre temps : je veux parler de celui que Renan lui-même appelait « notre penseur éminent M. Lachelier, l'inventeur du mouvement tournant philosophique le plus surprenant des temps modernes depuis Kant[1] ». L'enseignement à l'École normale, — à l'ancienne École normale, — était pour un maître puissant et *complet*, comme l'était Brunetière, un moyen d'action incomparable. Former chaque année et discipliner un groupe de jeunes esprits actifs, indépendants, ou se croyant tels, et qui, à leur tour, en formeront d'autres, les munir d'idées générales, de méthodes de travail, de directions intellectuelles, c'était là pour lui une œuvre extrêmement séduisante et à très longue portée : il s'y donna avec une conscience, une activité, une fougue, dont ceux mêmes qui lui résistaient ont gardé le vivant souvenir. Tant de labeur dépensé pour les autres ne fut d'ailleurs point perdu pour lui-même. Il n'est que d'enseigner pour apprendre : Brunetière apprit donc beaucoup en préparant ses cours d'École normale : les articles et les livres sortis de cet enseignement sont là pour en témoigner. En même temps que son information s'étendait, sa méthode se précisait, opérait sur de plus vastes ensembles, acquérait à la fois plus de rigueur et plus d'ampleur; son

1. E.-M. de Vogüé, *Ferdinand Brunetière*, article recueilli dans *les Routes* (Bloud, 1910). — Cf. aussi notre opuscule, *Ferdinand Brunetière, notes et souvenirs* (Bloud, 1907, 3e édition).

2. Renan, *Feuilles détachées*, p. 374.

esprit s'assouplissait pour atteindre d'autres esprits, parfois exigeants et toujours difficiles; son talent d'exposition oratoire se fortifiait, s'élargissait, déployait toute la fécondité de ses ressources. Enfin, au contact de ses divers auditoires, il prenait pleinement conscience de sa rare puissance de persuasion : nos livres, quelques échos lointains qu'ils éveillent, ne nous donnent jamais, comme la parole publique, la sensation directe, immédiate, de la prise que nous pouvons avoir sur les âmes. Orateur-né comme il l'était, Ferdinand Brunetière ne pouvait pas ne pas sentir que, avec quelque sérieux qu'il traitât la critique et l'histoire littéraire, son éloquence, son succès, son action enfin dépassaient la pure littérature. J'imagine que, parfois, le mot célèbre de Pascal à Fermat sur la géométrie qui « n'est qu'un métier », et qui « est bonne pour faire l'essai, mais non l'emploi de notre force », devait lui traverser l'esprit, et qu'il ne pouvait manquer d'en faire l'application à la critique purement littéraire. La pensée d'un autre rôle à jouer et d'une mission peut-être plus haute à remplir devait lui être trop naturelle, pour que, de temps à autre, il ne l'accueillît pas avec faveur. Quand on a un tempérament d'apôtre, il est difficile de passer sa vie à prêcher la doctrine de l'évolution des genres.

Pourquoi ne le dirions nous pas? — s'écriait-il un jour, tout au début de sa carrière, — les hommes tels que M. Renan, dans la situation qu'il occupe, avec l'influence qu'il exerce, dans toute la maturité de l'intelligence et dans tout l'éclat du talent, ont un peu charge d'âmes. Ils ne vivent plus, ni ne pensent, ni ne parlent pour eux seulement, mais pour tous ceux qui les écoutent, et qui les lisent, et dont ils sont les guides. Car la jeunesse est toujours la même, le talent lui suffit; c'est son honneur d'y être toujours prise[1]...

Ce n'était point là le langage d'un pur « littérateur », c'était déjà celui d'un homme d'action, d'un homme que les questions littéraires ou historiques pourront bien

1. *Réceptions académiques* (*Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1882).

« divertir » un temps, mais qui n'y trouvera pas toujours, — si tant est qu'il l'y ait jamais trouvé, — « l'apaisement de son inquiétude ».

« Il n'y aura jamais, — écrivait-il huit ans plus tard, en 1890, — il n'y aura jamais dans la langue française de plus éloquente invective que les *Provinciales*; de plus beau livre que les fragments mutilés des *Pensées*; et de plus grand écrivain, que l'on doive plus assidûment relire, plus passionnément aimer, et plus profondément respecter que Pascal[1]. » A cette école, et à celle aussi de Bossuet, qu'il étudiait beaucoup vers le même temps, il apprenait, — ou réapprenait, — diverses choses qu'il définissait plus tard[2] en ces termes : l'horreur du dilettantisme; l'art d'aller au point vif des questions; et la distinction des différents ordres de vérités. Ce n'était point d'ailleurs qu'il fût disposé à accepter leurs conclusions à tous deux. Il le laissait clairement entendre dans un article, également daté de 1890, et l'un des plus suggestifs à tous égards qu'il ait écrits, sur Vinet :

Est-il bien nécessaire d'être « chrétien » pour penser comme lui? Ses préoccupations, qui sont pour lui la conséquence de son christianisme, ne pourraient-elles pas s'en détacher peut-être? Et, indépendamment de toute idée religieuse, ne peut-on pas croire que, de tous les problèmes, *le plus important et le plus tragique pour nous*, c'est encore celui de notre destinée? Je le crois, pour ma part; et qu'il l'est d'autant plus que nous sommes plus libres et plus dégagés de toute espèce de confession.... Moins nous sommes « chrétiens », plus ces questions ont donc d'intérêt et d'importance pour nous. Bien loin d'en diminuer la grandeur, on l'augmenterait plutôt en les *laïcisant*[3]....

Et, quelques mois après, dans un article capital sur *la Philosophie de Schopenhauer et les conséquences du pessimisme*, il précisait, il livrait toute sa pensée d'alors. Il y défendait

1. *Études critiques*, 4e série, p. 110 (*Des Provinciales*, septembre 1890).
2. *Ce que l'on apprend à l'école de Bossuet*, conférence faite en 1900 à Besançon, dans la brochure déjà citée sur *Bossuet et Brunetière*.
3. *Essais sur la littérature contemporaine*, p. 112-113.

éloquemment la doctrine contre les objections qu'on lui avait adressées; il montrait que, bien loin d'entraîner les conséquences décourageantes et immorales que l'on prétendait parfois, elle était au contraire génératrice d'énergie et de charité. Ses conclusions étaient significatives : « Ce qu'il y avait de plus élevé, disait-il, mais surtout de plus difficile à faire admettre aux hommes dans la morale du bouddhisme ou du christianisme, la gloire de l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation* est de l'avoir proprement et véritablement *laïcisé*.... L'enseignement que les grandes religions pessimistes avaient dérivé, pour ainsi dire, de la révélation, et à l'origine duquel, en mettant le miracle ou le mythe, elles avaient donc aussi mis l'obligation de croire, l'abdication du sens propre, l'acte de foi, Schopenhauer l'a tiré du seul spectacle de la vie. » Et, mêlant cette fois la question religieuse à la question morale, il ajoutait :

Les religions pourront donc passer, en tant que leurs mystères, sans lesquels elles ne sont que des philosophies, prétendront s'imposer à la raison, *désormais et pour toujours émancipée par la science*. Elles ne passeront point, en tant qu'elles sont quelque chose de plus et d'autre que la science; en tant qu'elles touchent à des problèmes qui, pour ne pas pouvoir être mis en équations, n'en sont pas moins réels ni moins graves; en tant qu'elles répondent à d'autres besoins, plus universels, plus profonds, — et plus nobles peut-être, — que celui de connaître.

Ne le voyons-nous pas bien depuis quelques années?... De là cette *renaissance de l'idéalisme*. De là ce *besoin de croire* (on a reconnu au passage les titres mêmes de deux futurs « discours de combat ») qui se manifeste quelquefois d'une étrange manière, il est vrai, mais qui n'en est pas moins sincère. De là cet effort que l'on fait un peu dans tous les sens et dans toutes les directions : ceux-ci pour démontrer « la vertu morale du christianisme », et que les morceaux en sont bons; ceux-là, dont on a tort de rire, pour acclimater parmi nous je ne sais quel bouddhisme; d'autres encore pour établir sur des bases nouvelles les vérités qui chancellent sur les fondements qu'on leur donnait jadis, et tous ensemble, si l'on y veut bien regar-

der d'assez près, pour sauver de la religion ce qu'ils sentent bien qu'on ne pourrait en laisser périr sans laisser l'homme retourner à l'animalité. Le pessimisme en général et la philosophie de Schopenhauer en particulier, nous en offrent les moyens. Croyons fermement avec lui que la vie est mauvaise.... Croyons que l'homme est mauvais.... Et croyons que la mort, dont on nous a fait si longtemps un épouvantail, est vraiment, au contraire, une libératrice; ce qui nous permettra de la regarder fixement, de vaincre ce que la peur que nous en avons mêle de lâcheté dans tous nos actes, et de la braver au besoin. *Croyons-le, parce que tout cela est aisé à croire*; *croyons-le*, parce que tout cela est bon à pratiquer; et croyons-le enfin parce que tout cela est maintenant court, simple, et facile à prouver [1].

Ces paroles sont assez claires. A l'époque où nous sommes parvenus, Ferdinand Brunetière croit avoir trouvé la solution du problème dont la hantise le poursuit depuis si longtemps; et, l'ayant trouvée, il se hasarde à sortir de se réserve antérieure, et à divulguer les « vérités » qu'il croit avoir découvertes. Très respectueux, certes, de la religion, de toutes les religions, car il sait « tout ce qu'elles ont inspiré d'efforts, de sacrifices et de dévouements [2] », très hostile aussi à toutes les mesures, ouvertes ou sournoises, de persécution irréligieuse, — son article de 1886 sur *la France juive*, de M. Drumont, est très net à cet égard, — il est convaincu que les diverses religions positives sont les formes périmées et dépassées de la pensée ou de l'activité humaines; mais il estime d'autre part que la science et la philosophie en ont laïcisé les parties durables et nécessaires, à savoir la morale. En un mot, il croit fermement à la possibilité de fonder une morale, une vraie morale, dont les prescriptions, assez peu différentes, semble-t-il, de celles de la morale chrétienne, s'imposeront, non seulement à l'homme individuel, mais à l'homme social, et de la fonder sur tout autre chose que sur l'idée religieuse.

1. *Essais sur la littérature contemporaine*, p. 76-80. L'article est du 1er novembre 1890.
2. *Nouvelles questions de critique*, p. 362.

J'ai cru, — écrivait-il plus tard à l'un de ces critiques, — j'ai cru, comment dirai-je?... à l'idée du *Congrès des religions*! Oui, j'ai cru un moment, et dix ans avant Chicago, que de la *totalisation*, si je puis ainsi dire, et de la *compensation* des religions les unes par les autres, on pourrait dégager une religion, ou une morale quasi laïques et indépendantes, non pas précisément de toute philosophie de la vie, mais de toute *confession* particulière. Et j'avais trente-cinq ans quand cela m'arriva. Et je l'ai cru six ou sept ans.... (16 septembre 1898.)

Mais son siège n'était pas si bien fait qu'il ne regardât pas visiblement encore, et avec une curiosité passionnée, du côté de la religion. Il reprochait par exemple à M. Lavisse, dans sa *Vue générale de l'histoire politique de l'Europe*, « de n'avoir pas fait la place assez large à l'histoire religieuse[1] »; il louait avec une vivacité singulière le livre de Léon Grégoire (Georges Goyau) sur *le Pape, les Catholiques et la Question sociale*. C'était d'ailleurs le temps où « un grand et bienfaisant pape » prononçait, en matière politique et sociale, des paroles libératrices; où l'Encyclique *Rerum novarum* faisait naître dans toute la jeunesse d'ardents enthousiasmes et de fécondes espérances; où un homme, dont on a pu dire qu' « il a été toute sa vie obsédé par le problème religieux », Eugène Spuller, osait parler d' « esprit nouveau »; où les passions politiques se calmaient; où une « République athénienne » semblait devoir se lever en France.... Comment Ferdinand Brunetière aurait-il été insensible à ce mouvement qui emportait alors tant de nobles esprits et séduisait tant d'âmes généreuses?

Mais les convictions lentement formées ne s'usent pas en un jour; « il y faut du temps, il y faut de la réflexion »; il y faut surtout l'épreuve de la vie et l'expérience des hommes. L'idée d'une laïcisation possible et souhaitable de la morale lui tenait trop au cœur, pour qu'il y renonçât sans coup férir. En février 1892, à propos du livre de M. Rébelliau sur *Bossuet historien du protestantisme*, il écrivait : « Bossuet a-t-il vu ce qu'aujourd'hui même encore

1. *Bulletin bibliographique* de la *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1890.

beaucoup de protestants ne voient pas ou ne veulent pas voir, qu'à travers toutes ces variations, s'il y avait comme un dessein plus secret dont la Réforme ne se fût jamais écartée, c'était celui d'émanciper du joug théologique et, comme nous dirions, de *laïciser* non seulement la pensée, mais surtout la morale?... Cette idée qu'une religion n'est pas nécessairement une morale, et que même elle en peut être le contraire, on la trouve déjà formée chez quelques contemporains de Bossuet.... Mais je doute qu'elle soit entrée dans l'esprit de Bossuet.... Il ne pouvait voir dans l'entreprise de séparer la religion d'avec la morale que libertinage et qu'immoralité. *Là serait le point faible de l'Histoire des Variations* [1]. » Quelques mois plus tard, à la fin d'un curieux article, un peu âpre d'accent, sur *la Critique de Bayle*, il disait : « Dans le temps où nous vivons, si rien ne serait plus urgent que de défendre l'institution sociale contre les assauts, ou plutôt contre les cheminements de l'individualisme ; si d'ailleurs il est vrai que la doctrine de l'évolution ait laïcisé le dogme du péché originel, et *s'il importe, enfin, pour deux ou trois raisons très fortes, que la morale achève de s'affranchir des religions positives* [2].... » Enfin, en juillet 1894, avec quelque témérité peut-être, dans un discours de distribution des prix, il posait publiquement la grave question de la croyance. Il y combattait avec sa vigueur habituelle le dilettantisme et l'individualisme. « Si vous cherchez, disait-il, les causes du désordre moral dont nous souffrons depuis plus d'un siècle, c'est là que vous le trouverez, dans cette apothéose de l'individu ; et si votre fortune veut un jour que vous en triomphiez, je vous le signale, voilà l'ennemi ! » Et, pour vaincre cet ennemi séculaire, il se demandait que faire, et que croire :

Mais que croirez vous? Car, enfin, ni nous ne croyons comme nous le voulons, ni nous ne croyons ce que nous voulons, mais seulement ce que nous pouvons! Je réponds que c'est ce qui

1. *Bossuet historien* (*Revue des Deux Mondes* du 1er février 1892 ; (non recueilli en volume).

2. *Études critiques*, 5e série, p. 182. L'article est du 1er août 1892.

n'est pas prouvé : que notre foi ne soit pas dans notre dépendance ; et *peut-être sommes-nous les maîtres de notre croyance dans la mesure exacte où nous le sommes de notre volonté*. Ainsi du moins l'ont pensé un Pascal ou un Kant. Mais si nous n'avions pas le courage de les suivre, qui donc a décidé qu'en cessant d'exprimer l'adhésion du fidèle aux enseignements de la religion, les mots de croyance et de foi, comme une écorce creuse, se videraient brusquement de toute espèce de sens et de vertu ? Ce qu'à Dieu ne plaise !... Contentons-nous donc, en ce cas, des certitudes que nous donne l'histoire.... Puisqu'il n'en faut pas plus pour nous révéler en nous autre chose que nous-mêmes, il n'en faut pas plus pour nous arracher au culte de nous-mêmes ; *et hæc est victoria, quæ vincit mundum : fides nostra. La véritable foi, celle qui vaincra l'égoïsme et qui nous communiquera la fièvre généreuse de l'action, c'est la foi de l'individu dans les destinées de l'espèce* ; et, quoi que les sceptiques en disent, n'est-il pas vrai que le passé nous est ici garant de l'avenir ?

Et il concluait en ces termes :

Croyons donc ce que nous pouvons, *mais croyons quelque chose*, puisque nous savons, puisque vous voyez qu'*il n'en faut pas davantage pour agir*. A défaut d'une autre croyance, faisons-nous une foi de ce besoin d'action qui est la loi même de l'humanité, puisque, à vrai dire, l'inaction et la mort ne sont au fond qu'une même chose. *N'en obscurcissons pas l'évidence d'une métaphysique inutile*... et je ne sais, après cela, si, comme on vous le promettait et comme je le souhaiterais, je ne sais

Si le siècle qui vient verra de grandes choses,

mais nous n'aurons du moins démérité ni de nos maîtres, ni de la France, ni de l'humanité[1].

Est-ce que je me trompe ? Il me semble sentir, dans ces dernières paroles, je ne sais quel accent de lassitude et de découragement. Cette foi un peu vague dans les destinées de l'espèce que l'orateur nous propose, il a l'air lui-même de n'être pas très sûr qu'elle suffise véritablement. Trois mois après, il partait pour Rome. Un homme nouveau commençait, — et la littérature même n'allait rien y perdre.

1. *Discours académiques*, p. 48-51.

IV

Je revenais de Rome, où j'étais allé, quoi qu'on en ait pu dire, sans autre intention que de renouveler des souvenirs déjà vieux de vingt-huit ans alors, et qui le sont donc aujourd'hui de quarante. Comme je l'avais été jadis à l'audience de Pie IX, j'avais eu l'honneur d'être admis à l'audience de Léon XIII, et pendant trois quarts d'heure je m'étais prêté, non sans quelque émotion, à l'interrogante, je serais tenté de dire « malicieuse » et paternelle curiosité de ce grand vieillard. Ai-je besoin ici de rappeler à quel point les choses de France l'intéressaient, et je ne sais, à ce propos, dans quelle mesure son influence avait pu contribuer, directement ou indirectement, au rapprochement de la France et de la Russie, mais, en ce temps-là, — novembre 1894, — rien ne lui tenait plus à cœur, et, pour en parler, comme aussi des suites qu'il en espérait, sa voix retrouvait une ardeur qui n'avait d'égale que la vivacité de sa gesticulation. Il me parla ensuite de ce qu'on appelait alors « l'esprit nouveau », et il me demanda ce que je croyais qu'on en pût attendre. Il se plaignit, avec un sourire, ce singulier sourire où il semblait que sa très grande bonté se masquât d'ironie, de ceux qui résistaient à ses « directions », — ce ne fut pas le mot dont il se servit, — et il me demanda s'ils y résisteraient toujours. Je lui répondis que je le craignais, et comme je n'eus pas de peine à voir que la réponse lui déplaisait, je me hâtai de dire que je ne parlais que de ses « directions politiques », mais qu'au contraire, en France, comme ailleurs, il n'y avait qu'une opinion sur ses « directions sociales », et ce fut une occasion de parler de l'Encyclique *Rerum novarum*. Il me demanda ce que je pensais ou je savais de l'impression qu'elle avait faite sur la jeunesse, et presque aussitôt, sans me laisser le temps de répondre, si je pouvais lui donner quelques renseignements sur l'état d'esprit de la jeunesse française. Enfin, il m'interrogea sur la *Revue des Deux Mondes* et, à ce propos, ce fut par des considérations sur le bien ou le mal dont la presse était capable que se termina l'audience.... J'avais compris qu'il aimerait qu'un écho de sa conversation lui revînt.

Rien ne pouvait m'être plus agréable, une fois de retour à Paris, que de satisfaire un désir dont l'expression m'honorait, et qui répondait d'ailleurs au besoin que j'éprouvais moi-même de m'expliquer sur des questions qui me préoccupaient depuis

une dizaine d'années. « Et vous, m'avait-on un jour demandé dans une réunion assez nombreuse, où chacun venait d'exprimer son opinion, que pensez-vous du christianisme? » J'avais répondu, ou à peu près, « que je ne connaissais pas encore assez la question pour répondre d'une manière précise, mais que je l'étudiais » ; et cette réponse avait beaucoup amusé. Ce n'était pourtant pas ce qu'on appelle une échappatoire, et il est vrai, — c'était aux environs de 1889, — que je refaisais mon éducation religieuse. J'admire toujours, sans leur porter envie, ceux qui ont une opinion sur le christianisme, sans l'avoir étudié. Pour moi, comme presque tous les jeunes « intellectuels » de ma génération, je connaissais beaucoup mieux, et j'avais bien plus étudié le bouddhisme....

C'est en ces termes que Ferdinand Brunetière, dans une note restée inédite, indiquait la nature, les conditions et l'objet de l'entretien qu'il eut avec Léon XIII[1]. On sait le reste : l'article retentissant qui en fut la suite, les polémiques qu'il souleva, les contradictions, approbations, répliques et contre répliques qui s'entre-choquèrent à ce sujet. « Je ne m'attendais guère, — écrivait l'auteur en

1. Un très fin et pénétrant critique qui a eu la bonne fortune de voir Brunetière le jour même de sa visite au Vatican, nous a laissé un vivant souvenir de cette entrevue : « Un soir de novembre 1894, écrit-il, je vis entrer dans le salon d'un hôtel de Rome quelqu'un dont je n'ai pu oublier les traits, bien que je ne l'aie pas approché ailleurs. « C'était un petit homme maigre, légèrement voûté, les yeux clignotants sous les verres du lorgnon dont le ruban était passé derrière son oreille, les cheveux bruns séparés sur la gauche par une raie, la barbe fine et rare comme celle d'un tout jeune homme, la moustache hérissée... » J'emprunte ce portrait à M. Fonsegrive qui nous a donné cette image pittoresque et exacte de Brunetière conférencier. Son pas « vif et saccadé » ne le conduisait pas vers une chaire d'orateur, mais vers un fauteuil où il s'assit en face de moi. A dire vrai, il semblait parler. Derrière les verres, les yeux brillants s'animaient. Ses lèvres s'entr'ouvraient comme pour laisser passer le trop plein d'une obsession débordante. Ses mains nerveuses avaient peine à ne point faire de geste. Elles roulaient des cigarettes. Elles rejetaient un journal qu'il avait essayé de lire. Sa pensée était loin... On sentait... qu'il devait songer à l'entretien qu'il avait eu le matin, avec un vieillard, au Vatican. » (Pierre de Quirielle, *l'Effort catholique de Brunetière*, *Revue hebdomadaire* du 29 février 1908, p. 607-608.)

réimprimant trois mois après son article en brochure, — je ne m'attendais guère qu'il dût provoquer tant de bruit[1]. »

Il disait vrai; et son étonnement peut surprendre, mais je crois qu'il était profondément sincère. Calculons-nous toujours la vraie portée de nos paroles, de nos articles ou de nos livres? Savons-nous quel écho telle page, pour nous toute simple, que nous avons écrite, peut trouver dans telle ou telle conscience obscurément préparée à l'accueillir? Renan lui-même se doutait-il, en écrivant la *Vie de Jésus*, de l'action qu'il allait avoir sur près d'un demi-siècle de la pensée française? Comme tous les actes de notre existence, nos livres nous entraînent, nous engagent dans l'avenir presque malgré nous : en vain nous voudrions nous ressaisir, échapper aux interprétations que l'on donne de notre propre pensée; nous ne le pouvons plus; « nous sommes embarqués »; la vie collective nous a pris dans son engrenage. On aurait pu rappeler à Brunetière ce qu'il disait jadis : « Les hommes tels que M. Renan, dans la situation qu'il occupe, avec l'influence qu'il exerce, dans toute la maturité de l'intelligence et dans tout l'éclat du talent, ont un peu charge d'âmes. Ils ne vivent plus, ni ne pensent, ni ne parlent pour eux seulement.... » De fait, quand parut l'article *Après une visite au Vatican*, par l'abondance et la variété de son œuvre antérieure, par son double talent d'orateur et d'écrivain, par son intervention enfin dans toutes les questions à l'ordre du jour, n'était-il pas le véritable successeur de Renan et de Taine? « En 1894, — écrivait récemment un adversaire, — en 1894, après la mort de Renan et de Taine, il était le guide incontesté de la pensée contemporaine[2]. » Comment, dans ces conditions, une

1. *La Science et la Religion, Réponse à quelques objections*, Paris, Firmin-Didot, 1895, p. v.

2. Georges Sorel, *le Mouvement socialiste*, 15 juillet 1907, p. 93. — A le bien prendre, l'article *Après une visite au Vatican* est une réplique à *l'Avenir de la Science*, livre écrit en 1848, mais publié, comme l'on sait, en 1890; et il est aussi la suite logique des pages de Taine sur *l'Église* (1891), en même temps qu'une reponse à ces pages. Combien il est regrettable que Taine n'ait pas assez vécu pour lire cet article,

parole décisive de lui, en un pareil sujet, alors plus « actuel » que jamais, et prononcée d'une pareille tribune, n'aurait-elle pas soulevé quelque durable émotion?

Voici comment il résumait lui-même le dessein de son article :

A la vérité, il y était question, sinon de la « banqueroute », en tout cas des « faillites » que la science a faites à quelques-unes au moins de ses promesses; mais je n'étais pas le premier qui se servît de ce mot, et dix autres avant moi l'avaient publiquement prononcé[2]. J'y louais, comme je pouvais, la généreuse initiative ou l'audace apostolique du pape Léon XIII; mais, bien loin d'être l'un des premiers, j'étais, au contraire, l'un des derniers à le faire, et, à cet égard, je n'ai qu'un regret, qui est d'avoir trop attendu. Enfin, très sommairement et très discrètement, j'insinuais que le christianisme, en dépit de nos exégètes, est encore, est toujours une force avec laquelle on doit compter; et il me semblait ne faire là que constater ce que l'on appelle une vérité d'évidence. Rien de tout cela n'était bien neuf, ni bien extraordinaire[3].

Il y avait pourtant quelque chose de plus. Tout en réservant formellement certains points, et en particulier « l'indépendance de sa pensée », tout en se refusant à « opposer la religion à la science », tout en déclarant que « chacune d'elles a son royaume à part », il posait tout autrement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors la question des rapports de la morale et de la religion, et il reprenait à son compte et commentait avec vivacité le mot célèbre de Scherer : « Une morale n'est rien si elle n'est pas religieuse ». Il allait plus

et pour nous dire ce qu'il en eût pensé! Quelque chose d'analogue sans doute à ce qu'il a pensé du *Disciple* (voyez plus loin l'étude sur M. Bourget, § III).

2. Brunetière avait grandement raison de dire, — il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter à l'article, — qu'il n'avait rappelé la formule « la banqueroute de la science » que pour la repousser aussitôt. — Il serait d'ailleurs curieux de savoir qui a le premier employé l'expression. Je la trouve, dès 1883, sous la plume de M. Bourget, dans un « dialogue » intitulé *Science et Poésie* (*Études et Portraits*, t. I, p. 202, voyez plus loin, p. 239).

3. *La Science et la Religion*, p. V-VI.

loin encore. « Pour tous ceux donc, disait-il, qui ne pensent pas qu'une démocratie se puisse désintéresser de la morale, et qui savent d'ailleurs qu'on ne gouverne pas les hommes à l'encontre d'une force aussi considérable qu'est encore la religion, il ne s'agit plus que de choisir entre les formes du christinianisme celle qu'ils pourront le mieux utiliser à la régénération de la morale, et je n'hésite pas à dire que c'est le catholicisme. » Et il signalait lui-même les principaux points de contact qu'il croyait trouver entre la doctrine catholique et la pensée contemporaine. La conclusion était significative :

Lorsque l'on tombe d'accord de trois ou quatre points de cette importance, il n'y a pas même besoin de discuter les conditions ou les termes d'une entente ; — et elle est faite. Si les bonnes volontés conjurées et continuées de plusieurs générations d'hommes ne suffiront certainement pas pour mettre ces trois ou quatre points hors de doute, *ce serait une espèce de crime*, et, en tout cas, la plus impardonnable sottise que *d'essayer de diviser ces bonnes volontés contre elles-mêmes*, *ou de les dissocier*, *pour des raisons d'exégèse et de géologie.* Supposé, d'ailleurs, que le *progrès social* fût au prix d'un sacrifice passager, — qui ne coûterait rien à notre indépendance non plus qu'à notre dignité, mais seulement quelque chose à notre vanité, — l'hésitation ne serait pas permise. Il faut vivre d'abord, et la vie n'est pas contemplation, ni spéculation, mais action. Le malade se moque des règles, pourvu qu'on le guérisse. Lorsque la maison brûle, il n'est question pour tous ceux qui l'habitent que d'éteindre le feu. Ou, si l'on veut encore quelque comparaison plus noble à la fois et peut-être plus vraie, ce n'est ni le temps ni le lieu d'opposer le caprice de l'individu aux droits de la communauté, — quand on est sur le champ de bataille [1].

Poser ainsi la question, n'était-ce pas, — à son insu peut-être, et, qui sait ? sans l'avoir formellement voulu, — n'était-ce pas prendre en quelque sorte l'engagement public de faire tout ce qui dépendrait de lui pour combler l'abîme qui le séparait encore de la foi positive ? C'était, en tout cas, faire

1. *La Science et la Religion*, p. 92-93.

acte d'apologiste du dehors. Mieux encore, c'était s'affirmer comme chrétien de désir. Les adversaires ne s'y trompèrent point, et ils s'empressèrent de crier à la conversion. Le mot était à la fois impropre et juste. Ferdinand Brunetière, en effet, ne faisait guère en somme que rassembler, coordonner les résultats de ses études et de ses réflexions antérieures; et il ne serait pas difficile de retrouver dans ses précédents articles, mais éparses et successives, toutes les idées dont l'article *Après une visite au Vatican* nous offre pour la première fois la synthèse [1]. Il restait d'ailleurs pessimiste, évolutionniste, positiviste, — et incroyant. En un certain sens, il n'y avait donc rien là de bien nouveau. Mais, ce qui était nouveau, c'était, précisément, de tirer les conclusions des prémisses posées; c'était de tourner ces conclusions en faveur de l'Église; c'était de les interpréter dans un sens déjà chrétien; c'était de leur donner une couleur déjà chrétienne, un accent apologétique. Et cela constituait bien un premier pas vers Rome, et, à certains égards, une relative conversion.

Et ce commencement même de conversion, qu'est-ce qui l'avait déterminé? Sans aller plus loin, sans faire appel à des aveux ultérieurs, nous pouvons répondre, nous avons déjà, au moins implicitement, répondu. Un homme chez lequel la préoccupation morale et la préoccupation sociale sont prédominantes, chacune des deux aidant et renforçant l'autre : n'est-ce pas ainsi que, si nous avions dû le faire d'un mot, nous aurions à peu près défini Brunetière? Et ne l'avons-nous pas vu, surtout dans les dernières années, très préoccupé de fonder une morale

1. Voir notamment les deux articles *A propos du Disciple* (*Nouvelles Questions de critique*), sur Vinet, sur *la Philosophie de Schopenhauer et les conséquences du Pessimisme* (*Essais sur la littérature contemporaine*). Et rappelons simplement les paroles significatives qui terminent le second article sur *le Disciple*, et que Brunetière lançait comme un défi à ses contradicteurs : « Et s'ils ne sont pas convaincus enfin qu'il ne saurait y avoir d'acquisition scientifique, — d'observations sur les gastéropodes ou de théorème sur les quaternions, — qui vaillent ce que je demanderai qu'on me laisse appeler la *déshumanisation* d'une âme, qu'ils le disent ! »

sur de tout autres bases que l'idée religieuse? Or, tel n'est plus maintenant son état d'esprit. Il a cherché à le faire, et il y a manifestement échoué.

Et je n'en suis pas absolument sûr, — disait-il plus tard dans une lettre dont j'ai déjà cité quelques lignes, — on n'est jamais absolument sûr de la chronologie de ce travail intérieur, mais, précisément, il me semble que c'est le *Congrès des Religions* qui m'a désabusé d'abord, et obligé de procéder à un nouvel *examen de conscience*.... Je ne crois plus à la possibilité d'une morale *purement laïque*, et je n'y crois plus pour y avoir cru plus fermement que d'autres, dont je n'ai garde aujourd'hui de suspecter la bonne foi, mais sur lesquels je revendique une supériorité, qui est celle d'avoir trois fois remis le problème à l'étude, et de l'y avoir remis dans des conditions d'absolu désintéressement [1]....

C'est ici le nœud véritable de cette évolution morale, de cette crise d'âme; c'est ce qui en fait l'intérêt symbolique et presque dramatique. Voilà un homme qui, comme tant d'autres de ses contemporains, a cru pouvoir fonder une morale, — une morale non pas seulement individuelle, mais sociale, — sur des idées philosophiques ou des constatations positives, et qui, un jour, s'aperçoit que ce fondement croule. Saisi de stupeur et d'inquiétude, incapable de dilettantisme ou de scepticisme moral, passionnément épris d'action, il cherche alors autre chose. Il sent vaguement qu'en dehors de l'idée religieuse, il n'y a pas de fondement solide à la morale; et même, qu'en dehors du christianisme, il n'y a point, pour une âme moderne, de religion véritable. Convaincu d'ailleurs que, selon le mot de Renan, le catholicisme est « la plus caractérisée, et la plus religieuse de toutes les religions », c'est alors qu'il se retourne vers Rome. Son entretien avec Léon XIII confirme ses pressentiments. De sa visite au Vatican, il a emporté comme la vivante vision de cette autorité morale qu'il cherche, de ce pouvoir spirituel qu'il désire, de cette révélation mystique dont il a besoin. Et sans doute il prend alors l'engagement

1. Lettre inédite du 16 septembre 1898.

avec lui-même de faire tout ce qui sera en son pouvoir pour faire tomber les derniers obstacles ou les dernières objections intimes qui l'écartent encore de cette croyance qu'il veut conquérir....

Il a bien tenu sa promesse; et d'ailleurs, si besoin en était, il y eût été bien encouragé par les contradictions, les aigres critiques, — elles ne lui vinrent pas toujours des adversaires, — et même les injures qui lui furent prodiguées. A quoi bon rappeler tout le détail de cette polémique, dont les derniers échos ne sont pas encore apaisés? Chacun s'entendit à faire de la publication de ce simple article un événement intellectuel aussi considérable que le fut, trente ans auparavant, l'apparition de la *Vie de Jésus*. « J'ai fini par me persuader, déclarait l'auteur, que j'y avais dit des choses bien plus intéressantes que je ne croyais moi-même[1]. » Et incapable qu'il était d'ailleurs de s'en tenir à la position nécessairement un peu inconsistante et provisoire qu'il avait prise tout d'abord, il entama dès lors une série d'articles ou de conférences qui, tous ou toutes, constituent comme les étapes successives d'une lente évolution religieuse dont le terme préfix était, — chose facile à prévoir, — l'adhésion définitive au catholicisme. Il mit cinq ans à faire les derniers pas. Très simplement, dans une réunion intime qui suivit une conférence prononcée à Besançon, le 25 février 1900, sur *Ce que l'on apprend à l'école de Bossuet*, il déclara que le « seuil du temple » était franchi :

Pour combattre ces doctrines (le Dilettantisme, l'Individualisme et l'Internationalisme), j'ai cherché un point d'appui, et après l'avoir inutilement cherché dans les leçons de la science ou de la philosophie, je l'ai trouvé, et je ne l'ai trouvé que dans le catholicisme. Oui, je n'ai trouvé qu'en lui l'aide et le secours dont nous avons besoin contre l'individualisme. C'est à la lumière de ses enseignements que j'ai compris aussi, à voir, dans le présent et dans le passé, comment le catholicisme et la grandeur de la France étaient inséparables l'un de l'autre, que

1. *La Science et la Religion*, p. VI.

nous n'avions pas de plus sûre protection ni d'arme plus efficace contre les progrès de cet internationalisme dont vous parliez tout à l'heure. Indépendamment de toute idée personnelle, ce sont là des faits certains, ce sont des vérités qui s'imposent, et du jour où l'évidence m'en est entièrement apparue, c'est de ce jour que je me suis déclaré catholique.

J'ajouterai ce soir que tout ce que j'ai vu depuis lors, toutes les épreuves que nous avons traversées m'ont affermi dans cette conviction. Ni dans les laboratoires, ni dans les systèmes, ni dans la vie de tous les jours, je n'ai rien découvert, on ne m'a rien montré qui l'ébranlât. *Si j'y suis venu, j'ai l'espérance que d'autres y viendront.* Et, Messieurs, puisque j'ai l'honneur de me retrouver une fois de plus au milieu de vous, je suis heureux, et il m'est doux que d'une évolution commencée à Besançon, voilà tantôt quatre ans, ce soit à Besançon que j'aie trouvé le terme [1].

On s'est souvent étonné que, dès le 1er janvier 1895, Brunetière n'ait pas proclamé son adhésion complète au dogme catholique. Mais, disait-il lui-même, « je ne crois pas avoir le droit, et dans un sujet d'une telle importance, je crois même avoir le devoir de ne pas m'avancer au delà de ce que je pense actuellement. C'est une question de franchise, et c'est une question de dignité personnelle [2]. » Les problèmes qu'il avait soulevés sont si complexes, et si délicats, qu'il voulait, et à juste titre, « se réserver la possibilité des reprises et des tâtonnements [3] ». « Il y a bien des chemins, disait-il encore, qui mènent à la croyance, et j'en ai exploré, j'en ai parcouru, j'en ai suivi plus d'un : je me suis aussi quelquefois fourvoyé [4]. » Quand, d'ailleurs, il se demandait, parmi toutes les « raisons de croire », quelles étaient celles qui avaient eu le plus d'action sur lui, « il me semble, avouait-il, quand je m'interroge, *que les raisons morales, ou plutôt les raisons sociales ont été les plus décisives* ». Et, précisant encore ce point, il ajoutait :

1. *Bossuet et Brunetière*, Besançon, Bossanne, 1900, p. 36-37.
2. *Discours de combat*, t. I, p. 340-341.
3. *Id., ibid.*, p. 57.
4. *Id., ibid.*, t. II, p. 45.

Je me rappelle avoir lu, dans la *Vie du Père Hecker*, qu'après avoir traversé plus d'une secte, — ou, comme ils disent là-bas, plus d'une *dénomination* protestante, — l'un des plus puissants motifs, l'un des motifs déterminants de sa conversion définitive au catholicisme fut la satisfaction et le frein, le frein et la satisfaction, que le catholicisme lui semblait seul capable de donner à ses instincts populaires et démocratiques. Il avait commencé, vous vous le rappelez peut-être, Messieurs, par être ouvrier boulanger. Ce dur apprentissage de la vie m'a été épargné! Mais, comme lui, je n'ai trouvé que dans le catholicisme le frein et la satisfaction des mêmes instincts et du même idéal.

> Ayant la nuque dure aux saluts inutiles,
> Et me dérangeant peu pour des rois inconnus,

je n'ai trouvé que là là justification de la devise (Liberté, Égalité, Fraternité) à laquelle je continue de croire, et dont j'ai tâché de vous montrer, Messieurs, que, si le fondement ne s'en rencontrait que dans l'idée chrétienne, là aussi, et là seulement, s'en pouvait rencontrer la véritable interprétation[1].

Et enfin, à ceux qui eussent été tentés de trouver que ces « raisons de croire » étaient bien *extérieures* encore : « J'en ai d'autres, disait-il, j'en ai de plus intimes et de plus personnelles[2] ! » Mais celles-là, il se refusait à les livrer. Il insistait au contraire sur les raisons d'ordre plus général et plus « actuel », parce qu'il estimait sans doute qu'elles pouvaient avoir prise sur un plus grand nombre d'âmes. C'est qu'en effet, — et toute la « littérature » qu'avait fait surgir l'article *Après une visite au Vatican* lui en était une preuve sensible, — c'est qu'en effet il se rendait bien compte que son « cas » n'était pas isolé, et que même il était beaucoup plus « représentatif » qu'il ne l'avait pensé tout d'abord. « Dans cette série d'études, — écrivait-il quelque part, — où nous voudrions, *en même temps que notre examen de conscience, faire celui de quelques-uns de nos contemporains*...[3] » Cette visible préoccupation apologétique expli-

1. *Discours de combat*, t. II, p. 45-46.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 45.
3. *La moralité de la Doctrine évolutive*, Paris, Firmin-Didot, 1896, p. 90.

que, ce me semble, non seulement la qualité et le choix de ses arguments, mais encore la lenteur calculée de sa progressive évolution religieuse. Très désireux de ne pas compromettre dans des aventures de pensée personnelle la doctrine à laquelle il allait bientôt apporter son adhésion, il tenait à vérifier loyalement et méthodiquement tous les titres qu'elle offrait à sa créance ; il voulait éprouver en quelque sorte lui-même tous les degrés de l'échelle, pour que d'autres pussent les gravir après lui.

V

Tant de soins et de travaux divers, — et je néglige à dessein dans cette étude son rôle et son activité de directeur de Revue, — raréfiaient un peu sa production critique, sans pourtant la suspendre entièrement. Aussi bien, il avait trouvé, pour le suppléer dans cette fonction, en M. Doumic, un écrivain de plume ingénieuse et brillante, au goût alerte et sûr, qui continuait librement son œuvre, et en prolongeait l'action. Il se réservait d'intervenir de loin en loin dans telle ou telle question qui lui tenait plus particulièrement au cœur ; et ce lui était chaque fois une occasion nouvelle de prouver que, bien loin d'avoir laissé, parmi de tout autres recherches, s'émousser les facultés qu'on était unanime à lui reconnaître, il les retrouvait plus vigoureuses et plus riches que jamais. Les « études critiques « de cette époque ont une plénitude de sens, une solidité de structure, une largeur de vues qui faisaient parfois regretter aux « littérateurs » de profession qu'il ne les multipliât pas comme jadis. Je ne sais rien, par exemple, dans toute son œuvre, — et dans l'œuvre d'aucun critique, — rien de plus fort, de plus puissamment maîtrisé, de plus profondément pensé, ou senti, ou *deviné*, de plus sobrement exprimé, que son article de 1899 sur *la Littérature européenne au XIXe siècle*. Ce sont peut-être, de tout ce qu'a écrit Ferdinand Brunetière, les pages qui, comme critique et historien littéraire, l'expriment le plus complète-

ment. A ses conceptions d'autrefois viennent ici s'ajouter ses préoccupations nouvelles, pour le plus grand bénéfice du sujet qu'il traite. A la fin de cette étude, il observe, en s'en réjouissant, que la littérature contemporaine s'ouvre de plus en plus aux questions morales et aux questions sociales; et il ajoute : « Parvenue à ce point de son développement, la littérature s'apercevra-t-elle alors que si les questions sociales sont des questions morales, elles sont aussi des questions religieuses? On peut l'espérer.... Aussi bien... la fin du siècle, sous ce rapport, n'aura-t-elle fait que répondre à ses commencements. On l'a pu croire agité d'autres soins, et, en effet, il l'a été. Mais si la question religieuse n'a pas toujours été la première ou la plus évidente de ses préoccupations, elle en a été certainement la plus constante, et disons, si on le veut, par instants la plus sourde, mais en revanche la plus angoissante. C'est en France particulièrement qu'on le peut bien voir.... » Et il le montrait brièvement, mais fortement. « Est-il rien, concluait-il, de plus saisissant et de plus instructif? En vain a-t-on voulu écarter la question, elle est revenue; *nous n'avons pas pu, nous non plus, l'éviter*; et ceux qui viendront après nous ne l'éviteront pas plus que nous. Et, dès à présent, ne nous faut-il pas les en féliciter, s'il n'y en a pas, pour tout homme qui pense, de plus importante, ni de plus « personnelle »; s'il n'y en a pas dont la méditation soit une meilleure école, même au point de vue purement humain, pour l'intelligence; et s'il n'y en a pas enfin... dont la préoccupation, évidente ou cachée, donne à la « littérature » plus de sens, de profondeur et de portée[1]? »

A dix ans d'intervalle, cette page fait directement écho à telle autre où il louait vivement Vinet, — celui de tous les critiques auquel il doit sans doute le plus, — « de mettre dans une histoire de la littérature française la question morale au premier plan ». « Il serait bien étonnant,

1. *Études critiques*, t. VII, p. 292-296.

disait-il déjà à ce propos, que la connaissance ou la curiosité des choses de la religion ne fussent pas de quelque secours à l'intelligence d'une telle littérature[1]. » Ce qu'il avait avancé là, Brunetière le prouvait maintenant par son propre exemple.

Il en fournissait une preuve plus développée et plus complète encore en publiant vers le même temps un *Manuel de l'histoire de la littérature française*, qui est bien l'une des œuvres les plus originales et les plus suggestives de notre temps, une de ces œuvres rares qu'on admire plus profondément à mesure qu'on les pratique davantage. On en sait la curieuse disposition, qui lui avait été suggérée, déclarait-il, par le *Précis d'histoire moderne* de Michelet. Au bas des pages, une suite de notices très concises, mais pleines, à en regorger, d'idées, de faits, d'indications de toute nature, simples programmes ou plans d'études, plus détaillées sur les principaux écrivains et les principales écoles de notre littérature. Dans la partie supérieure du volume, une sorte de *Discours sur l'histoire de la littérature française*, vaste tableau d'ensemble où l'on voit se composer, s'ordonner toutes les forces ou influences essentielles qui ont agi sur notre évolution littéraire; où les grandes œuvres, les grands écrivains et les grandes écoles apparaissent à tour de rôle, caractérisés les uns et les autres en quelques mots rapides, mais singulièrement justes et précis; où l'histoire des idées est menée de front avec l'histoire des faits, des œuvres et des hommes, et toutes ensemble sont rattachées à l'histoire générale; et tout cela, toute cette énorme matière dominée et maniée avec une aisance, une dextérité, j'allais presque dire une virtuosité dont on ne trouvera pas beaucoup d'exemples; et enfin, toute cette longue histoire conduite jusqu'à son terme d'un mouvement vif, pressant, impérieux.... Je ne voudrais pas multiplier les termes de comparaison trop ambitieux; mais, puisque, en composant son *Manuel*, Fer-

1. *Essais sur la littérature contemporaine*, p. 126-127.

dinand Brunetière avait, à n'en pas douter, pris Bossuet pour secret modèle, il est juste de dire qu'en le lisant, on songe plus d'une fois au *Discours sur l'histoire universelle*. Il n'eût pas, nous le savons, souhaité un autre éloge.

Le *Manuel* est, dans son ensemble, une nouvelle application, une application en grand de la méthode évolutive à l'histoire tout entière de la littérature française. Le fondement d'une pareille méthode étant la chronologie, et une chronologie rigoureuse, Brunetière avait cru devoir, — et il s'en félicitait vivement, — attacher aux *dates* une importance capitale. Une œuvre considérable étant donnée, son effort essentiel consistait à la « situer » exactement dans la série historique où elle venait d'apparaître, à déterminer avec précision les traits qui la rattachent à telle ou telle œuvre contemporaine ou antérieure, ceux qui lui appartiennent bien en propre et par lesquels elle a modifié le milieu littéraire contemporain, et exercé sur les œuvres ultérieures telle ou telle influence qu'il s'agit d'évaluer à son tour. Le maniement idéal de cette méthode exige du critique qu'il ait constamment présente à l'esprit toute une vaste période d'histoire littéraire, avec ses œuvres non seulement caractéristiques, mais secondaires, et leurs dates respectives ; et cela, certes, est délicat et difficile ; mais il est certain que les résultats obtenus sont loin d'être indifférents. D'une manière générale, la méthode ainsi conçue permet à l'historien littéraire d'être exclusivement un historien littéraire, je veux dire de ne tenir compte dans l'histoire de la littérature que de la littérature elle-même. D'autres, comme Sainte-Beuve ou comme Taine, avaient été des psychologues ou des moralistes, bien plutôt que des historiens littéraires proprement dits ; et la « littérature » leur était souvent un simple prétexte à des considérations « d'un autre ordre ». Pour Ferdinand Brunetière, au contraire, la « littérature » est, comme disent les philosophes, une « fin en soi ». Et assurément, il faisait bénéficier sa critique de tout ce qu'il avait appris d' « extérieur » à la littérature. Qu'on lise, par exemple,

dans le *Manuel*, l'admirable article sur *Pascal*, et l'on n'aura pas de peine à reconnaître que les préoccupations nouvelles de l'historien l'ont singulièrement aidé à bien comprendre les *Pensées*, et à en restituer le « dessein » primitif. Mais enfin, toutes ses connaissances de philosophie ou d'histoire, de sociologie ou d'exégèse, toutes ses expériences morales, sont ici subordonnées à l'examen de cette seule question : comment définir, et, sans quitter, ou en quittant le moins possible le terrain de la littérature, comment expliquer les différences originales qui séparent les unes des autres telles œuvres, ou telles « époques » littéraires successives? Ramener la question à ces termes, c'est s'obliger soi-même à y faire une réponse d'ordre surtout *littéraire*.

Et c'est aussi se contraindre à n'intervenir de sa propre personne que le moins possible dans les jugements que l'on porte sur la valeur respective des œuvres. La détermination des caractères originaux d'un roman ou d'un drame, l'action d'une comédie sur une autre comédie, sont surtout des questions de fait, où les sympathies personnelles, les « pensées de derrière la tête » n'ont, semble-t-il, rien à voir. Ferdinand Brunetière en était fermement convaincu : il croyait avoir trouvé « le fondement objectif du jugement critique » ; il se flattait que « la grande utilité de la méthode évolutive serait, dans l'avenir, d'expulser de l'histoire de la littérature et de l'art ce qu'elles contiennent encore de subjectif[1] ». J'en suis moins sûr qu'il ne l'était ; et si c'en était ici le lieu, je ne serais pas très embarrassé, je crois, pour montrer, par son propre exemple, que ce résultat désiré n'est point possible, ni peut-être souhaitable. Mais, dans sa haine de l'individualisme, il supportait malaisément les contradictions et les écarts du goût personnel[2]. Il allait jusqu'à écrire, en par-

1. *Études critiques*, t. VI, p. 34.

2. Voir à ce sujet l'article de Brunetière sur la *Critique impressionniste* (*Essais sur la littérature contemporaine*), son article *Critique* de la *Grande Encyclopédie* et la *Préface* qu'il a mise en tête du livre de M. Ricardou sur la *Critique littéraire* (Paris, Hachette, 1896).

lant de chacune des notices ou études qui composaient l'une des parties de son *Manuel* : « Naturellement j'ai proportionné les dimensions de cette étude, aussi mathématiquement que je l'ai pu, à la véritable importance de l'écrivain qui en était l'objet. Je dis : mathématiquement, parce que nos goûts personnels, en pareille affaire, n'ont rien encore à voir[1]... » Il rêvait de constituer la critique à l'état de science véritable. Chose curieuse, et peut-être contradictoire, l'autorité qu'il refusait à la science pure, aux sciences positives, il était tenté de l'attribuer à l'histoire littéraire et à la critique, telles qu'il les concevait. Et cela sans doute était un peu hasardeux. Mais on ne saurait nier, cependant, que l'ensemble de son œuvre historique et critique ne représente un effort très heureux pour restreindre la part du subjectif, et donc, de l'arbitraire, dans les jugements de la littérature et de l'art.

Ferdinand Brunetière n'a-t-il pas d'ailleurs, sur quelques points de détail, appliqué sa méthode avec quelque excès d'intransigeance et de rigueur? Je le crois volontiers, pour ma part. Désireux de ne retenir que les seuls écrivains « dont il lui paraissait que l'on pouvait vraiment dire qu'il manquerait quelque chose à la « suite » de notre littérature, s'ils y manquaient », « il y en a de très grands, disait-il, — pas beaucoup, mais il y en a deux : Saint-Simon et Mme de Sévigné, — dont je n'ai point parlé, parce que les premières *Lettres de Mme de Sévigné*, n'ayant vu le jour qu'en 1725 ou même en 1734, et les *Mémoires de Saint-Simon* qu'en 1824, leur influence n'est point sensible dans l'histoire[2]. » Il avouait du reste, en note, que, dans une histoire plus détaillée, il parlerait des lettres de Mme de Sévigné, mais « aux environs de 1734 », et qu'il « y rattacherait cette émulation de correspondance dont on voit en effet qu'à partir de cette date, un grand nombre de femmes d'esprit se piquent. » Mais n'aurait-il pas pu dire quelque

1. *Manuel*, p. VI.

2. Il n'a rien dit non plus de Calvin; mais c'est là, je crois, un oubli involontaire, car il a parlé de lui dans le *Discours*.

chose d'analogue de Saint-Simon? et l'influence de ce dernier, si elle n'est point capitale, n'est-elle pas assez reconnaissable pourtant dans la formation de l'idéal romantique? Et enfin, quand ni Mme de Sévigné, ni Saint-Simon n'auraient exercé aucune espèce d'action, et ne devraient jamais en exercer, — la méthode évolutive doit, semble-t-il, réserver aussi l'avenir, l'éventualité d'influences ultérieures, et ce qu'un philosophe appellerait les droits des « futurs contingents », — n'ont-ils pas mérité, du droit de leur génie d'écrivain, de n'être point proscrits d'une histoire de notre littérature nationale?

Ah! n'exilons personne! Ah! l'exil est impie!

Les exceptions, dit le proverbe, confirment la règle. Et l'histoire, comme la nature, comme la vie même, qu'elle a la prétention d'imiter, l'histoire doit comporter des exceptions, — surtout en faveur des écrivains de génie.

Mais qu'importent ces objections et ces chicanes! Le *Manuel de l'histoire de la littérature française* n'en est pas moins un chef-d'œuvre. Et puisque Ferdinand Brunetière n'a pas eu le temps d'achever lui-même la grande *Histoire de la littérature française classique* qu'il avait entreprise, et dont le *Manuel* n'était qu'une première esquisse, — « il n'osait dire la promesse », sentant déjà peut-être ses forces limitées et sa vie mesurée, — il faut se féliciter qu'il ait pris la peine de condenser en ce livre si riche de substance toute son expérience de critique et d'historien littéraire. J'ose dire que, dans cet ordre d'idées et de recherches, rien d'aussi considérable n'avait paru en France depuis la *Littérature anglaise* de Taine.

« J'admire donc Darwin et Auguste Comte, écrivait Brunetière un peu plus tard. Je les admire si fort qu'après avoir employé quelque trente ans de ma vie à me les « convertir en sang et en nourriture », selon le mot d'un vieil auteur, j'ai formé le projet d'en employer le reste à tirer de l'*Origine des Espèces* et du *Cours de philosophie positive* les moyens d'une apologétique nouvelle, qu'on trouvera, je le

sais bien, aussi hasardeuse que nouvelle, mais dans l'avenir de laquelle je ne mets cependant pas moins d'espoir que de confiance. » Et il ajoutait :

On a souvent loué l'Église catholique de la faculté qu'elle possédait, seule au monde et dans l'histoire, d'absorber la plupart de ses propres hérétiques, — et on entend par là ceux qui, dans une autre Église, telle que l'Anglicane ou la Russe, n'auraient jamais pu concilier leur opinion personnelle avec l'étroitesse du symbole et la rigueur de la discipline. Le moment approche où une nouvelle apologétique non seulement n'aura plus rien à craindre de ses plus éminents contradicteurs, mais les absorbera, comme l'Église a fait de ses hérétiques, et où, de leurs aveux, et même de leurs objections, nous verrons surgir de nouvelles raisons de croire.... Si la méthode a été jadis indiquée par le cardinal Newman, ses effets suffisent, depuis un demi-siècle, à en prouver toute la fécondité. C'est ce que je prendrai la liberté de rappeler à tous ceux que ce titre : *les Raisons actuelles de croire* a un peu émus. Et si, par hasard, je ne les avais pas convaincus, *je les supplie de songer*, en ce cas, qu'en dépit de l'orateur ou de l'historien qui l'explique mal, une méthode n'en conserve pas moins toute sa valeur; qu'à des nécessités nouvelles, il faut opposer de nouveaux moyens de défense ou d'action; et *que la tentative n'en saurait être dangereuse, lorsque l'on déclare hautement que, pour en être l'auteur, on ne s'en croit pas d'ailleurs le juge*[1].

Cette œuvre d'apologétique chrétienne fut, pendant trois ou quatre ans, — 1900-1904, — l'œuvre non pas unique, — il n'a jamais été l'homme d'une occupation unique, — mais capitale de sa vie. Elle était, à dire vrai, le prolongement tout naturel de son activité antérieure. Il avait, nous l'avons dit, un tempérament d'apôtre. Il le manifestait même en matière littéraire. Il était incapable de garder pour lui seul, de ne pas communiquer aux autres les « vérités » qu'il avait découvertes, et dont il avait personnellement éprouvé la solidité et la justesse. Avant même d'être, ou de se dire « chrétien », il était déjà apologiste. Telles études de lui sur *les Bases de la croyance*, ou

1. *Discours de combat*, t. II, p. 3-4, note.

sur *le Catholicisme aux Etats-Unis*[1], sont déjà des « introductions à la vie dévote ». Le titre même qu'il avait choisi pour désigner la suite de ses conférences sur des « questions actuelles », *Discours de combat*, — il aimait ces titres qui sentent la poudre, — indiquait clairement son intention de rompre des lances en faveur de certaines idées sociales et religieuses. Il faut ajouter qu'il était vivement encouragé dans cette attitude par les événements contemporains. L'idée de patrie traversait alors en France une crise qui n'est, hélas! point encore terminée, et qui alarmait profondément son patriotisme. Il se lança dans la mêlée avec sa décision et sa fougue habituelles; il écrivit des articles et prononça des discours qui lui valurent des « haines vigoureuses » et de tenaces rancunes : il déclarait si fortement que l'idée religieuse et l'idée nationale sont indissolublement liées qu'on put accuser son catholicisme naissant d'être une des formes de son patriotisme. Il n'en était rien au fond ; et quand la poussière de la lutte fut un peu tombée, quand, d'autre part, son adhésion intérieure au dogme fut entière, on vit bien qu'il faisait reposer sa croyance sur des raisons plus générales et plus hautes que l'utilité sociale et l'intérêt patriotique. L'homme d'action qu'il n'avait jamais cessé d'être se fit alors plus directement et plus complètement apologiste.

Deux volumes de *Discours de combat*, — les deux derniers, — quelques études fragmentaires, et surtout un livre sur *l'Utilisation du Positivisme*, qui formait la « première étape » « sur les chemins de la croyance », — les deux autres auraient eu pour titre *les Difficultés de croire* et *la Transcendance du christianisme*[2] : — voilà de quoi se compose cette œuvre

1. Recueillies dans *Questions actuelles*.

2. Le second volume a au moins été esquissé dans une conférence prononcée à Amsterdam en 1904 sur *les Difficultés de croire*, et qui a été recueillie dans la dernière série des *Discours de combat*. Dans ma brochure de *Notes et souvenirs sur Ferdinand Brunetière* (Paris, Bloud, 1907), j'ai publié quelques pages fort curieuses qui devaient faire partie de ce second volume. Enfin, il faut joindre au volume sur *l'Utilisation du positivisme* la *Défense* que Brunetière en a présentée

d'apologétique ; œuvre inachevée, par conséquent, et à peine esquissée, qu'on ne saurait donc juger dans son ensemble, mais dont on peut entrevoir le dessein et saisir l'esprit. Elle consiste essentiellement, et conformément à la vieille tradition chrétienne, — car, depuis qu'il existe, le christianisme n'a jamais fait autre chose que d'« utiliser » les philosophies profanes, le platonisme avant Albert le Grand et saint Thomas, et l'aristotélisme après eux, — elle consiste à incorporer à la doctrine catholique et à l'apologétique tout ce qu'on peut trouver de bon et d'assimilable dans les autres doctrines ; à dégager plus particulièrement du pessimisme, de l'évolutionnisme et du positivisme « l'âme de vérité » qu'ils renferment, et à en enrichir la conception chrétienne du monde et de la vie. L'avenir seul pourra dire si cette tentative, pour laquelle certains champions de l'orthodoxie intransigeante se montrent, en ce moment et, fort sévères, mérite toute la confiance que son auteur fondait sur elle. Les contemporains de saint Thomas lui-même avaient le droit de croire, — et ils en ont largement usé, — que tout essai de conciliation entre la pensée aristotélicienne et le dogme chrétien était voué à un échec irrémédiable ; en fait, Aristote, le véritable Aristote n'est-il pas beaucoup plus loin du catholicisme qu'un Auguste Comte, par exemple, ou un Kant ? En apologétique, comme en religion, la foi ne justifie pas sans les œuvres, — et sans le succès.

VI

Ferdinand Brunetière venait d'achever son *Utilisation du Positivisme*, et il se préparait à de nouveaux *Discours de combat*, quand le mal qui, depuis de longues années, le minait sourdement s'abattit sur lui pour ne le plus quitter. On sait quel héroïsme et quelle activité il déploya

dans la *Revue latine* du 25 décembre 1904, en réponse à un article de M. Faguet, réponse qui devrait être réimprimée dans une nouvelle édition de l'ouvrage.

pendant ces deux années de lente agonie physique et morale. Tout d'abord, reprenant une idée qu'il avait souvent exprimée, et qui semble lui avoir été de longue date familière [1], il songea à construire son *Port-Royal* : c'était une vaste étude sur l'*Encyclopédie et les Encyclopédistes*, dont il avait lentement amassé tous les matériaux, et qu'il se proposait d'essayer dans une série de conférences. Proscrit des chaires officielles, pour cause d'hétérodoxie, il avait aisément retrouvé une tribune et un public. Il ne put traiter que la première partie du sujet qu'il avait choisi, *les Origines de l'esprit encyclopédique*. C'en fut assez pour nous faire pressentir que le livre qui sortirait de ce cours eût été une très belle œuvre. Plus fortement construit que le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, aussi curieusement fouillé et documenté, et peut-être même, dans sa manière plus oratoire, aussi dramatique et aussi vivant, le livre n'eût pas eu une moindre portée philosophique et morale. Taine aimait à féliciter Sainte Beuve d'avoir « écrit la psychologie du Port-Royal [2] ». L'étude sur l'*Encyclopédie* aurait pu mériter un éloge identique. Ce qui en eût fait l'intérêt profondément humain et toujours actuel, c'est qu'elle eût été, dans son fond, l'illustration par l'histoire d'une véritable *psychologie de l'incroyance*. Et les notes, malheureusement trop brèves, où Brunetière a résumé, après coup, ses huit premières leçons, ne nous laissent aucun doute à cet égard [3].

1. Je lis dans un article daté du 15 août 1882, et non recueilli en volume, sur des *Publications récentes sur le XVIIIe siècle*, ces lignes caractéristiques : « Il y aura des choses neuves à dire des *philosophes* et de l'*Encyclopédie*, tant que nous n'aurons pas reconquis la tranquillité d'esprit qu'ils nous ont enlevée. » Cf. encore *Nouvelles Questions de critique*, p. 46-47, la brochure intitulée *la Moralité de la doctrine évolutive*, p. 2, note, et le grand nombre d'articles consacrés jusque vers 1890, dans la *Revue des Deux Mondes*, au XVIIIe siècle. — Dans une lettre à son frère, datée du 8 mai 1880, Brunetière parle de « son livre sur l'*Encyclopédie*, qui clopin clopant va son train ». (*Une Correspondance inédite de Ferdinand Brunetière*, avec préface et notes de Charles Brunetière, Vannes, Lafolye, 1910, p. 16.)

2. *De l'Intelligence*, 12e édit., t. I, p. 21.

3. Ces notes ont été publiées par M. René Doumic dans la *Revue hebdomadaire* des 9, 16 et 23 novembre 1907.

Ce fut sa dernière campagne oratoire. Forcé de renoncer à la parole publique, ce qui fut sa passion maîtresse peut-être, il revint, sans du reste s'y renfermer d'une manière exclusive, à la critique et à l'histoire littéraire. La « critique des livres du jour » lui avait toujours paru l'une des tâches essentielles du vrai critique. « Nous devons, écrivait-il à la veille de sa mort, nous devons toujours tenir, dans la mesure de nos forces, *toute l'étendue du clavier*, et nous conserver, si je puis ainsi dire, en état de parler de *Tristan*, aussi bien que de *la Courtisane* et du jeune M. Aruyvelde : ... notre *autorité* et, qui plus est, notre *ouverture intellectuelle* en dépendent. » Et, conformément à ce principe, on sait avec quelle abondance, vers la fin de sa vie, il multipliait les articles sur les sujets les plus divers. Il aimait d'ailleurs cette forme de la production littéraire, et peut être, lui qui était si capable d'écrire des livres, peut être a-t-il sacrifié à ce goût plus d'une œuvre considérable que, mieux que personne, il aurait su mener à bonne fin. D'autre part, il se trouvait progressivement ramené à ce qui avait été sa vocation première par le peu d'encouragement qu'il rencontrait tout autour de lui pour le rôle qu'il aurait voulu jouer en matière religieuse. Avec cette promptitude d'oubli et cette facilité d'ingratitude qui caractérisent certains milieux, et certaines âmes, un trop grand nombre de ceux qui l'avaient acclamé et exploité naguère lui manifestaient maintenant une défiance, et même une hostilité qui revêtaient, parfois, des formes bien désobligeantes. Il en souffrit cruellement. « Faisons de la littérature! » s'écriait-il, non sans amertume. Mais il ne pouvait s'empêcher d'intervenir encore, de temps à autre, dans les graves questions qui, depuis une dizaine d'années, sollicitaient sa curiosité et entretenaient son ardeur d'apostolat. On n'a pas oublié son article sur *Joseph de Maistre et le livre « Du Pape »*, et le livre qu'il écrivit en collaboration sur *Saint Vincent de Lérins*[1]; on a

1. *Saint Vincent de Lérins*, par F. Brunetière et P. de Labriolle, 1 vol. de la collection *La Pensée chrétienne* (Paris, Bloud, 1906). [illegible]

moins oublié encore son article : *Quand la séparation sera votée*, et la fameuse *Lettre aux évêques*. L'hiver même où il mourut, il se proposait d'écrire son livre projeté sur les *Difficultés de croire*. Ni les suspicions, ni les aigres critiques, ni même les injures, si elles l'attristaient quelquefois, ne le décourageaient donc, et ne pouvaient le détourner de ce qu'il considérait comme son impérieux devoir de Français et de chrétien.

Mais les Lettres consolatrices, aux heures douloureuses et assombries qui se multipliaient, hélas! lui offraient un refuge. Il avait promis à un éditeur américain un livre sur Balzac. Ce lui fut une joie de l'écrire pendant l'été de 1905. C'est la seule « monographie », — j'entends la seule « monographie » détaillée, — et l'un des rares « livres » que nous lui devions. Quelque peu montée de ton à mon gré, — que les balzaciens » me pardonnent ce blasphème : mais peut-on historiquement admettre que l'on doive immoler à celle de Balzac l'influence de Châteaubriand[1]? — un peu trop perpétuellement batailleuse aussi, cette *Étude* n'en est pas moins l'une des plus fortes œuvres de critique qui aient vu le jour depuis les mémorables pages de Taine sur le même sujet. Elle est d'une hauteur de vues, d'une étendue d'information, d'une beauté et d'une puissance de

dinand Brunetière ne s'est pas contenté d'écrire pour ce volume une importante Préface : il a mis la main à la traduction du *Commonitorium*.

1. Cette observation avait été présentée à Brunetière de son vivant même, et, plus docile à la critique qu'on ne le croit généralement, il y avait fait droit. « Il (Balzac) nous apparaît donc, avait-il écrit, comme l'un des écrivains qui, en France, au XIX[e] siècle, auront exercé l'action la plus profonde, et à la distance où nous sommes de lui et de ses contemporains, je n'en vois guère plus de quatre ou cinq dont on puisse dire que l'influence ait rivalisé avec la sienne. Il y a Sainte-Beuve, il y a Balzac, il y a Victor Hugo; il y a Auguste Comte.... » Et l'on peut lire encore ce passage à la page 309 du livre. Quand Ferdinand Brunetière publia ce dernier chapitre dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1906, je me permis de protester, et de dire que l'auteur du *Génie du Christianisme* ne méritait point peut-être qu'on le sacrifiât à l'auteur d'*Eugénie Grandet*. La protestation fut entendue; et on lit en effet dans la *Revue* (p. 339) : « Il y a Chateaubriand, il y a Sainte-Beuve... ».

construction ou d'*orchestration*, — le mot est d'Édouard Rod[1], — d'une originalité de méthode et de pensée, d'un mouvement enfin qu'on ne saurait trop admirer. Toujours fidèle à ses théories, l'unique objet de Brunetière est de « définir, d'expliquer et de caractériser » l'*œuvre* de Balzac; et c'est merveille de voir comment à ce dessein essentiel il subordonne, — et fait servir en même temps, — tout ce qu'il sait du grand romancier, de sa vie, de la bibliographie de ses livres, des jugements critiques qui ont été successivement portés sur eux, enfin de l'histoire générale du roman et de la littérature du XIXe siècle. Étudié ainsi en lui-même, et dans les circonstances qui l'ont « conditionné », le roman de Balzac nous apparaît avec ses caractères *propres*, c'est-à-dire avec ceux qui le différencient de tous les autres romans ses devanciers et ses contemporains : nous en comprenons la signification historique, la valeur esthétique et la portée sociale; nous en saisissons la vraie « moralité », — les pages que Brunetière a écrites là-dessus sont peut-être les plus pénétrantes du livre tout entier, — nous en mesurons enfin l'influence. Et conduits par un guide que la minutie du détail érudit n'empêche jamais de voir et d'embrasser les ensembles, nous sommes allés, en quelque sorte, jusqu'au fond d'une personnalité littéraire extrêmement riche et forte, et nous l'avons exactement « située » dans l'histoire du genre et dans l'histoire de l'art.

A tous ces mérites, il en faut joindre un autre qui explique peut-être l'intime préférence que de fort bons juges semblent avoir pour ce petit livre. Si Brunetière a

1. Dans un article sur le *Balzac*, à propos duquel Brunetière écrivit à l'auteur ces paroles à retenir : « Vous avez dit, en particulier, sur l'effort d'orchestration ou de composition que le livre représente, et que vous avez su voir, des choses que l'on n'avait pas dites ; et, avec notre sot amour-propre d'auteur, je me demandais quelquefois si je mourrais avant de les avoir lues ou entendues. C'est qu'aussi bien, là peut-être aura été mon principal effort, et, plus laborieux qu'on ne s'en doute, j'aurai dépensé mon labeur à la recherche et à l'expression de ces correspondances. »

parlé de Balzac avec tant d'enthousiasme et avec une chaleur de sympathie si communicative, c'est qu'il y avait entre le grand écrivain et son critique de secrètes affinités électives. Brunetière était un puissant, comme Balzac, et, comme lui, un infatigable ouvrier de Lettres, tout entier absorbé par son œuvre, vivant d'elle et ne vivant qu'en elle, intarissable en projets de toute sorte, dépensant généreusement et sans compter, en discours, en articles, en livres, en idées prodigalement semées, toute la verve qu'il sentait en lui. Il fut ainsi jusqu'au bout, par besoin inlassable de produire, de répandre sa pensée, d'agir sur les esprits par la parole et par la plume. On a pu dire de Sainte-Beuve, si fécond lui aussi, qu'il ne se sentait à l'aise pleinement à l'aise, qu'avec les écrivains de second ordre, un Bourdaloue, un Du Bellay, par exemple : ceux-là, en effet, il les embrasse tout entiers; il entre sans effort et comme de plain-pied dans leur intimité; rien en eux ne le dépayse; il est par excellence l'homme des « coteaux modérés »; les hauts sommets, les vastes horizons déconcertent et offusquent son regard; il est surtout un incomparable critique des *minores*. Rien de tel chez Brunetière. Non qu'il n'ait su rendre justice aux auteurs de second plan, et Sainte-Beuve lui-même n'a pas mieux parlé de Du Bellay et de Bourdaloue. Mais ces *minores*, il les étudie d'un peu haut, si je puis dire. Au contraire, toute sa sympathie instinctive et toute son admiration vont aux très grands écrivains, à ceux qui ont reçu en partage la fécondité et la force[1]. Ceux-là, il les comprend et il les pénètre de part en part. Souvent même, il les *devine* : il n'a besoin d'aucun effort pour s'élever jusqu'à eux. Quelque sévère qu'il soit parfois pour leur œuvre et leur action, il leur sait gré, au fond, d'être, à leur manière, des « forces de la nature ». Un Voltaire lui-même ne lui inspira pas moins

1. Dans son *Manuel*, il protestait par exemple (p. 169) contre « l'abus qu'il y aurait à faire de La Rochefoucauld un grand écrivain ». « Un grand écrivain, déclarait-il, *est toujours abondant*, et plus varié, surtout plus *fécond*, que ne l'a été La Rochefoucauld. »

d'admiration que de colère[1]. Les rudesses de sa critique sont une des formes de son respect, et les familiarités qu'il prend à l'égard de ces maîtres sont une marque de son estime. Il a dit aussi quelques dures vérités à Balzac ; mais Balzac n'en sort pas moins grandi de l'étude que Brunetière lui a consacrée. C'est encore une fois que l'historien saluait dans le romancier un de ces grands hommes de Lettres comme il les aimait, et, au fond, comme il était lui-même.

Il semblait que de si hautes et si rares qualités de critique dussent trouver leur naturel emploi dans une œuvre de plus longue haleine, dans une vaste *Histoire de la littérature française* qui répondît aux exigences nouvelles des esprits contemporains. Par toutes ses études antérieures, par son enseignement à l'École normale, par le tour essentiellement constructif de son esprit, Ferdinand Brunetière était admirablement préparé à une tâche de ce genre. Il paraît cependant avoir longtemps hésité à s'y vouer. « Il a presque suffi, écrivait-il en 1883, il a presque suffi à M. Désiré Nisard de lire nos grands écrivains, pour écrire cette classique *Histoire de la littérature française*, dont la beauté d'ordonnance et la rare perfection de forme *ont découragé ceux-là même qui, sentant bien qu'il y manque quelque chose, eussent été tentés de la recommencer*[2]. » Et à quatorze ans de là, en 1897, dans la Préface de son *Manuel*, il n'osait encore, nous l'avons vu, « promettre » au public de lui donner cette *Histoire*. Il s'y décida enfin, et, en 1900, quelques fragments de l'œuvre projetée paraissaient dans la *Revue des Deux Mondes*. Mais il eut soin de limiter son effort, et ce fut, non pas une *Histoire générale de la littérature française* qu'il annonça, mais simplement une *Histoire de la littérature française classique*. Il estimait du reste, et non

1. On peut voir pour s'en convaincre les très beaux fragments d'un livre inachevé sur *Voltaire* que l'un des plus distingués élèves de Brunetière, M. Joseph Bédier, a publiés dans la *Revue des Deux Mondes* des 1er et 15 novembre, 1er décembre 1910, et qui vont prochainement paraître à la librairie Hachette.

2. *Nouvelles Questions de critique*, p. 16.

sans raison, que la littérature du moyen âge, la littérature classique et la littérature moderne, « dont le romantisme a livré la première bataille », formaient bien trois littératures successives et différentes « dont l'unité de langue fait l'unique liaison[1] ». Et, dans ces conditions, il était très naturel qu'il s'appliquât à celle de ces trois littératures qu'il connaissait le mieux, et dont, aussi bien, l'évolution était complètement achevée.

Cette grande *Histoire* devait comprendre cinq gros volumes. Le premier n'a même pas été achevé. Deux fascicules sur trois ont été publiés par l'auteur lui-même : il travaillait au troisième quand il mourut. Il faut souhaiter qu'on nous donne, sous une forme ou sous une autre, la suite et la fin de cette *Histoire*, dont « chacune des parties a été professée à l'École normale[2] ». Telle qu'elle est aujourd'hui, dans son état d'inachèvement et presque d'ébauche, elle s'impose à l'attention et à la critique; et je sais des amis de la pensée de Ferdinand Brunetière qui, de toutes les œuvres qu'il avait entreprises, regrettent surtout cette dernière.

En composant son *Manuel*, Brunetière songeait à rivaliser avec le Bossuet du *Discours sur l'Histoire universelle* : en écrivant son *Histoire*, le modèle qu'il avait en vue, c'est l'*Histoire des Variations*. Ce qu'il admirait particulièrement dans ce livre célèbre, c'est l'heureuse et triomphante audace qu'avait eue l'auteur « d'atteler à trois ou à quatre », et l'art souverain avec lequel il avait su faire marcher de front le

1. *Nouvelles Questions de critique*, p. 191, 192.

2. Le meilleur moyen qu'il y aurait de réaliser ce vœu serait sans doute, à l'aide des notes du professeur et des élèves, de restituer purement et simplement le cours, tel qu'il a été professé. Assurément, cette restitution ne vaudra pas la rédaction définitive : car Brunetière, très difficile pour lui-même, se corrigeait et améliorait son texte jusqu'au dernier moment, — par exemple, le *Rabelais* publié dans la *Revue* a été refait pour le volume; — mais, enfin, nous aurions au moins là un certain état de sa pensée. L'un des meilleurs élèves de Ferdinand Brunetière, M. Gustave Michaut, s'est chargé de compléter et d'achever le volume consacré au XVI[e] siècle et c'est ainsi qu'il a compris sa tâche.

récit des faits, le développement des caractères, l'exposition des idées et la discussion des doctrines. Le secret de cette composition organique et vivante, Brunetière a essayé de le ravir à son illustre devancier, et il semble bien qu'il y ait réussi. Les trois principaux éléments dont se compose l'évolution littéraire, à savoir l'évolution ou l'histoire des idées, l'histoire des genres et l'histoire des œuvres, sont ici mêlés si étroitement et combinés en de si justes proportions que chacune de ces histoires respectives a l'air d'être traitée pour elle-même, et que la vive lumière dont elle est éclairée, loin de nuire à celle qui tombe sur ses voisines, lui prête un peu de sa clarté propre ; la contrariété des divers mouvements, comme dans la vie même, en se compensant et en s'équilibrant les uns les autres, finit par se résoudre dans l'unité d'une même « suite » d'histoire ; l'artifice nécessaire que présente toute exposition de faits ou d'idées se trouve ainsi réduit au minimum ; et le « discours », — car c'est un véritable *Discours* continu que toute cette vaste *Histoire*, — paraît reproduire dans sa complexité ondoyante et diverse tout le pêle-mêle apparent de la vivante réalité. Comme un habile conducteur de quadrige qui, les rênes en mains, tantôt lance en avant l'un de ses chevaux, tantôt le retient en arrière, modérant et excitant tour à tour leur commune allure, et, les ramenant toujours au terme lointain de la course, les y pousse d'un même élan ; de même ici, l'historien littéraire déroule devant nous tantôt telle série de faits et tantôt telle autre, et, sans jamais perdre de vue aucune d'elles, les maintient toutes ensemble sous notre regard, et, à force d'art et d'ingéniosité, réussit à leur imprimer ce mouvement ininterrompu, simple et complexe tout ensemble, qui rapproche l'œuvre littéraire de la vie qu'elle prétend imiter. Rien de plus malaisé que de « composer » de la sorte, et rien, quand on y réussit, qui marque mieux la maîtrise de l'écrivain. Quand l'*Histoire de la littérature française classique* n'aurait pas la valeur de fond qui, comme le *Manuel*, et quelques objections de détail qu'on lui puisse adresser, la

rend si précieuse aux hommes du métier, elle aurait encore, même inachevée, une valeur d'art telle qu'il n'est que juste de mettre cette valeur brièvement en lumière.

De quelque façon que l'on entende l'histoire d'une littérature, il y a une partie de la tâche qu'on ne saurait éluder : c'est l'étude directe et positive des œuvres. Mais les œuvres dont la somme compose une littérature donnée sont innombrables : lesquelles doit-on retenir définitivement pour en parler? Nous avons vu que la méthode évolutive fournissait à Brunetière un moyen non pas infaillible, mais excellent, de distinguer les œuvres qui comptent véritablement dans l'histoire, de celles qui ne comptent pas. Ce départ établi, et ce choix fait, il reste encore à savoir quel procédé adopter pour éviter « qu'à voir défiler triomphalement tant d'auteurs, le sentiment des distinctions et des distances qui les séparent ne finisse par s'y abolir ». Le procédé de composition employé ici par Brunetière est d'une savante et originale ingéniosité. Il est fondé sur cette observation très juste que, parmi les écrivains qui « comptent », il en est, — et ce sont les plus grands, — qui valent surtout en eux-mêmes, et par leur œuvre propre, et d'autres qui valent presque exclusivement par l'œuvre impersonnelle et collective à laquelle ils ont collaboré. Ces derniers, il y a donc tout avantage, — historique et artistique, — à les absorber en quelque sorte dans les chapitres généraux où l'on étudie les mouvements d'idées ou de faits auxquels ils ont prêté l'appui de leur personnalité et de leur talent. C'est ainsi que les principaux représentants de l'école lyonnaise, Maurice Scève, Louise Labé, Pontus de Tyard, ont leur place toute marquée dans le chapitre consacré aux *Origines de la Pléiade*; que les grands rhétoriqueurs, et Lemaire de Belges, François Ier, Guillaume Budé rentrent tout naturellement dans un chapitre général sur *la Renaissance en France*. Le terrain se trouve ainsi déblayé pour les rares études d'« individualités » d'écrivains que l'historien a finalement réservées comme étant les grandes causes agissantes de l'évo-

lution littéraire : Marot et Rabelais, la reine de Navarre et Calvin, Du Bellay et Ronsard, Baïf, Desportes, Du Bartas et Bertaux. Et il s'efforce de proportionner chacune de ces études particulières, — il eût volontiers dit « mathématiquement », mais nous aimons mieux dire « littérairement », — à l'importance respective que présente, dans l'évolution générale, chacune des œuvres auxquelles elles sont successivement consacrées.

De cette suite de monographies se détachent, — ou devaient se détacher, — en plein relief, dominant et symbolisant chacune des parties de cette histoire de la littérature française au XVI[e] siècle, trois amples études, trois grands « portraits littéraires », celui de Rabelais, celui de Ronsard, celui de Montaigne. Les deux premiers seuls ont été achevés [1]. Ce sont d'admirables pages de critique littéraire. L'historien n'a qu'une chose en vue : définir avec la dernière précision, caractériser avec toute la justesse possible l'œuvre et le génie qu'il met, après tant d'autres, sous nos yeux. Comme un peintre qui, les yeux obstinément fixés sur son modèle, met en œuvre tous les procédés connus et ne croit jamais avoir assez fait pour attraper la ressemblance intérieure qu'il veut fixer sur la toile, ainsi Brunetière a recours à tous les moyens dont dispose actuellement la critique pour mieux comprendre le vrai sens d'une œuvre et pour en mieux mesurer la vraie valeur : biographie, bibliographie, chronologie, philologie même, toutes les « sciences auxiliaires » de l'histoire littéraire sont tour à tour utilisées et fournissent leur contribution et leur apport. Et cela, sans préjudice de l'analyse littéraire, psychologique ou morale, et de tout ce que le contact direct et prolongé des textes peut déterminer d'impressions vives et d'intuitions originales dans un esprit délié, vibrant, extraordinairement muni et averti. Tous ces éléments divers et toutes ces données mêlés

1. Le dernier, celui de Montaigne, tel qu'il a été « restitué » par M. G. Michaut, sur les notes de Brunetière et de ses élèves, n'est pas indigne des deux autres.

ensemble sont comme des rayons divergents que rassemble un réflecteur puissant et qui, projetés par lui sur certaines figures, les éclaire d'une forte et soudaine lumière. Je sais, par exemple, peu d'études qui nous fassent aussi profondément pénétrer dans l'intimité d'une œuvre et d'un génie d'écrivain que le chapitre sur Rabelais. Ces pages sont mieux qu'une explication et qu'une interprétation : elles sont une *évocation*. On dirait que la verve endiablée du vieux conteur s'est communiquée à son critique. Le frémissement de cette poésie un peu brutale, mais si drue, si opulente, l'a gagné. Sans presque s'en apercevoir, il la transpose dans sa langue à lui. Jamais peut-être il n'a écrit d'un style aussi éclatant, aussi vivant, aussi joyeux. Sa manière forte, et grasse, et haute en couleur, rappelle ici certains portraits de l'école flamande où semble avoir passé toute la vie débordante de leurs modèles :

D'autres que Rabelais ont sans doute aimé la nature, mais on peut, on doit dire de lui qu'il en est littéralement « ivre », et pour la célébrer, son lyrisme n'a pas assez d'effusions, ni d'assez éloquentes, ni d'assez abondantes, ni d'assez débordantes. Il se noie, il se perd, il s'égare quand il entre au profond de ses abîmes. Infiniment féconde et infiniment bonne, infiniment complaisante aux instincts qu'elle a mis en nous, c'est Nature, qui de son ample sein, comme d'une source intarissable, verse à flots pressés, dans toutes les créatures, et y renouvelle incessamment le désir et la joie, l'orgueil et la volupté de vivre. Nature est tout en nous, et nous ne sommes rien qu'en elle. Tout vient d'elle, et tout y retourne. C'est pourquoi, jusque dans ses manifestations qu'on croirait les plus ordinaires, ou dans ses opérations les plus basses, il y a quelque chose de divin [1]....

Ce n'est pas là de la critique de miniaturiste, comme l'est si souvent celle de Sainte-Beuve ; c'est de la critique à fresque, si je l'ose dire. Et l'on peut compter ceux qui, s'en étant sentis capables, n'y ont point complètement échoué.

L'attention que Ferdinand Brunetière accorde aux œuvres particulières ne le détourne point d'ailleurs des

1. *Histoire de la littérature française classique*, t. I, p. 133.

grandes généralités sans lesquelles l'histoire ne serait qu'une collection un peu incohérente et comme une poussière d'études « monographiques ». Ni l'évolution des genres, ni le mouvement des idées ne sont négligés par lui; et son art, nous le répétons, consiste à n'avoir sacrifié aucun de ces éléments aux autres. L'évolution des genres littéraires aurait assurément été traitée avec plus d'ampleur dans la suite de cette *Histoire* : comme il est naturel, elle ne fait guère que s'amorcer dans les parties achevées, les « genres » ayant, à proprement parler, été constitués par les efforts de la Pléiade. Mais l'histoire des idées, elle, elle est à toutes les pages de ces premiers livres ; elle se mêle, elle s'entrelace à toutes les autres histoires; l'étude des œuvres particulières elle-même y aboutit. Et ce n'est que justice. De nos quatre siècles littéraires, le XVI[e] siècle est peut-être, — avec le XIX[e], — celui qui a eu la vie intellectuelle la plus intense. Idées littéraires, idées philosophiques et morales, idées religieuses, il a tout renouvelé, tout remis à l'étude. Et toute histoire, même littéraire, qui ne rendrait pas cette physionomie essentielle du siècle mentirait aux promesses mêmes de son titre.

Le XVI[e] siècle a jeté dans l'histoire un si grand nombre d'idées de toute sorte, qu'il est assez malaisé de les dénombrer toutes, et de les suivre dans leurs diverses vicissitudes. C'est pourtant ce que Brunetière s'est efforcé de faire, et avec un plein succès. Dans trois chapitres d'introduction, il s'est proposé de définir avec toute la précision possible le mouvement général de la Renaissance, de reconnaître au passage toutes les idées essentielles qu'elle a répandues dans le monde et, comme il aimait à dire, de vider le mot de tout son contenu. Rien de plus original et, je crois, de plus juste que la manière dont il a posé la question. Il distingue trois époques dans l'histoire de la Renaissance, ou, plus exactement encore, trois Renaissances successives : la Renaissance italienne, la Renaissance européenne et la Renaissance française, la Renaissance européenne dont Érasme est le principal

représentant, étant comme l'écran à travers lequel s'est réfractée la Renaissance italienne pour déterminer les diverses Renaissances nationales. Nous assistons ainsi à la genèse des principales idées qui ont alimenté la pensée française durant tout le XVI[e] siècle, et, à mesure qu'elles pénètrent dans de nouveaux milieux, nous les voyons se développer, se modifier aussi, s'enrichir de nouveaux éléments, engendrer de nouvelles conséquences. En un mot, nous voyons se composer peu à peu et se former sous nos yeux l'esprit du classicisme français, et, comme eût dit Taine, le modèle idéal qui va régner pendant près de trois siècles. Et l'historien peut alors conclure : « Nous sommes arrivés au seuil de l'histoire de la Littérature française classique; nous y touchons. Italiennes d'abord, « européennes » ensuite, françaises enfin, nous avons essayé, non pas de « préciser », — nous n'y réussirons, si nous y réussissons, qu'au bout de notre tâche, — mais de « nommer » au moins les idées que le mouvement de la Renaissance a jetées dans la circulation. C'est maintenant la propagation de ces idées, c'en est le jeu, la combinaison, les rapports ou les contrariétés entre elles, c'en est aussi la « dénaturation » qu'il s'agit d'étudier chez les hommes et à travers les œuvres [1]. »

Cette « dénaturation », Ferdinand Brunetière n'oublie jamais d'en rechercher l'expression dans toutes les œuvres particulières qu'il examine successivement. Il est un mot de Taine auquel il eût souscrit de tout son cœur : « Il y a une philosophie sous toute littérature. Au fond de chaque œuvre d'art est une idée de la nature et de la vie; c'est cette idée qui mène le poète : soit qu'il le sache, soit qu'il l'ignore, il écrit pour la rendre sensible, et les personnages qu'il façonne, comme les événements qu'il arrange, ne servent qu'à produire à la lumière la sourde conception créatrice qui les suscite et les unit. » Ces lignes auraient pu servir de devise ou d'épigraphe à cette *Histoire de la littéra-*

1. *Histoire de la littérature française classique*, p. 82.

ture française classique. Quel que soit l'écrivain, poète ou prosateur, qu'il analyse et apprécie, Brunetière l'interroge toujours sur la « philosophie » qui se dégage de son œuvre ; il excelle à extraire et à formuler l'âme de pensée que contiennent, parfois à l'insu de leurs auteurs, les livres en apparence les plus réfractaires à toute espèce de conception abstraite. Ainsi se précisent et se diversifient tout à la fois les idées générales qui sont entrées dans la composition du milieu intellectuel contemporain, et dont l'historien avait, tout à l'heure, reconnu l'origine et constaté la simple présence ; ainsi, chaque étude individuelle se trouve être une contribution nouvelle à l'histoire des idées, et celle-ci, bien loin d'être jamais perdue de vue par nous, s'enrichit à chaque page, pour ainsi dire, d'une précision, d'une nuance inédite, et on la sent progresser obscurément, même quand elle n'émerge pas au premier plan.

Nulle part peut-être l'intérêt et la puissance de la méthode n'apparaissent plus clairement que dans l'étude sur Rabelais. Brunetière a supérieurement montré que le *Gargantua* et le *Pantagruel* ont un sens, qui est d'être une apologie sans réserve de la nature. « Poète ou philosophe de la nature, comme on voudra l'appeler, Rabelais est profond de la profondeur même de cette idée de nature. » Et, en effet, à la lumière de cette idée, il semble que les apparentes contradictions du livre se ramènent à l'unité, que la nature des intentions de l'écrivain se précise, et que les qualités mêmes de sa langue et de son style, bref, que le fond même de son génie se révèle à nous dans toute sa plénitude. « Si l'on comprend bien toute l'importance de cette idée dans l'œuvre de Rabelais, si l'on voit bien comment elle en pénètre toutes les parties, nous ne dirons pas que toutes les obscurités de son livre en soient éclairées ou dissipées du même coup, mais elles en deviennent cependant moins obscures, et son objet même n'a plus rien d'une énigme[1]. » Et en même temps, et

1. *Histoire de la littérature française classique*, p. 135, 139.

indépendamment de sa valeur propre, le livre prend une signification générale toute nouvelle : Rabelais nous apparaît comme une sorte d'incarnation du génie de la Renaissance, et son œuvre comme la personnification et le symbole de cette restauration du paganisme antique qui a été, à n'en pas douter, le secret idéal de tant d'hommes du XVIe siècle.

Et enfin, Brunetière ne se contente pas d'interroger les écrivains qu'il étudie sur leur philosophie générale; il les interroge sur leur psychologie et leur philosophie religieuses. Ici se retrouve, — pour le plus grand bénéfice de l'historien littéraire, — le moraliste pénétrant et inquiet dont nous avons suivi le long pèlerinage passionné « sur les chemins de la croyance ». C'est qu'il avait parfaitement compris que toute philosophie est déterminée dans sa teneur générale par la position qu'on a prise sur la question religieuse. Là, encore, son expérience personnelle lui avait été d'un singulier secours. A force d'agiter pour soi-même, et sous leurs formes les plus diverses, les problèmes religieux, il avait acquis comme un secret et sûr instinct qui lui permettait de se représenter avec une remarquable exactitude et, pour ainsi dire, du premier coup d'œil, et de définir avec une lumineuse netteté l'état d'âme des écrivains les plus différents sur cette délicate matière. Voyez à cet égard les pages où il essaie de caractériser la « religion » de Ronsard et celle de Marot, celle de la reine de Navarre et celle de Calvin. Il faut au moins citer celles-ci, où l'on notera au passage, sous l'impersonnalité même des termes, comme un curieux et involontaire retour de l'écrivain sur lui-même :

... Les motifs de la conversion de Calvin à ses propres idées nous sont encore aujourd'hui mal connus. *Il n'y a rien, on le sait, de plus varié, ni de plus secret, — de plus caché souvent à elles-mêmes, — que les chemins qui mènent les âmes religieuses d'une croyance à une autre;* et, quand elles ne nous ont pas laissé de « confessions » personnelles qui nous guident, rien n'est donc plus difficile que de voir clair dans les motifs obscurs de

leur conversion. Or... Calvin... nous dit bien... que « combien qu'il fût obstinément adonné aux superstitions de la Papauté, Dieu, *par une conversion subite*, dompta et rangea à docilité son cœur trop endurci en telles choses » ; et nous savons, d'autre part, qu'il résigna ses bénéfices au mois de mai 1534, ce qui était la consommation de la rupture. Mais, pour « subite » qu'elle fut, sa conversion ne s'est pas faite en un jour, et on aimerait savoir quelles en furent les raisons.

Elles n'ont certainement pas été « philologiques » ; et ni avant sa conversion ni depuis, il ne semble que Calvin ait un moment douté de l'entière authenticité de la révélation. On le verra plus tard poursuivre en Sébastien Castellion le blasphémateur du *Cantique des cantiques*. Elles n'ont pas été « philosophiques », et ni le surnaturel général, ni ce surnaturel particulier dont l'action se mêle, sous le nom de Providence, à la vie quotidienne de chacun d'entre nous, n'ont offensé son rationalisme. Bossuet même et Joseph de Maistre ne feront pas plus tard une place plus considérable à la cause première dans le gouvernement des affaires de ce monde ! Ont-elles donc été « théologiques » ou « morales » ? Je crois qu'on devrait plutôt les nommer « historiques, » si, ce qui lui a paru le plus inacceptable du catholicisme, il semble bien que c'en soit le chapitre de la tradition. Serait-ce après cela le calomnier que de faire, dans le développement ou dans la formation de son protestantisme, une part à l'ambition de ne recevoir de loi que de lui-même ? *Etiamsi omnes, ego non !* Si quelqu'un n'a jamais admis que l'on pût avoir raison contre lui, ni qu'il eût tort contre personne, assurément c'est Jean Calvin....

S'il y a certes des points délicats, il n'y a point d'obscurité dans le dessein général de Calvin, ni dans ses intentions une fois formées, mais on ne saura jamais comment, dans quelles circonstances, à quelle occasion, sous l'impulsion de quel mobile il a commencé de les former. Il y aura toujours quelque chose d'énigmatique dans les origines de sa résolution.... Mais ce n'est pas aussi ce qui fait le moindre attrait, je veux dire le caractère le moins singulier de cette physionomie impassible et fermée. Le « secret » de Calvin, qui a fait en son temps une partie de sa force, continue de le servir encore, et la résistance qu'il oppose à notre curiosité nous inquiète, nous irrite, et finit par nous imposer [1].

1. *Histoire de la littérature française classique*, p. 199-201.

Voilà qui est vu, deviné, pénétré à merveille. N'est-il pas vrai que de telles pages éclairent non seulement une physionomie morale, mais une œuvre littéraire? Et le livre qui les renferme, et qui, sans parler de tous ses autres mérites, eût été, à sa manière, une histoire des idées religieuses, ce livre ne vaut-il pas qu'on parle de lui comme s'il eût été entièrement achevé?...

Pendent opera interrupta! D'innombrables travaux d'approche, et de multiples ébauches; çà et là, quelques rares œuvres de moindre envergure heureusement terminées, mais les grands édifices rêvés, et déjà commencés, abandonnés là en plein chantier : tel est le spectacle douloureux et mélancolique que nous laisse cette activité d'écrivain qui s'est fiévreusement consumée pendant plus d'un quart de siècle. Telle qu'elle est pourtant, son œuvre se suffit à elle-même, et tous ceux qui savent lire savent qu'elle est l'une des plus considérables et des plus originales de ce temps. Trente-deux volumes, deux brochures, cinq éditions classiques [1], une centaine d'articles disséminés un peu partout et non recueillis, voilà ce qui représente actuellement l'effort visible et tangible d'un homme qui n'a point été seulement écrivain, mais professeur, mais conférencier, mais directeur de *Revue*, et qui est mort à cinquante-sept ans. Critique, histoire, esthétique, sociologie, morale, pédagogie, philosophie, apologétique, théologie, il a touché à tout; et s'il n'a pas tout renouvelé, il a rarement laissé les choses exactement dans l'état où il les avait prises. C'est à ce signe que l'on reconnaît les vrais maîtres. Brunetière est probablement l'une des deux ou trois grandes influences qui se sont exercées sur la pensée française contemporaine.

1. *Sermons choisis de Bossuet* (Firmin-Didot); — *Chefs-d'œuvre de Corneille* (Hetzel); — Boileau, *Poésies et extraits des œuvres en prose*; — Pascal, *Provinciales*, I, IV, XIII; — Chateaubriand, *Extraits* (Hachette). Ces éditions, toutes « classiques » qu'elles soient, mériteraient d'être mieux connues du grand public; et, par exemple, les courtes notices qui accompagnent les *Extraits* de Chateaubriand sont,

Et en même temps, cette pensée, il l'a exprimée avec une force et une plénitude singulières. Littérairement, au lendemain de nos désastres, défiants de nous-mêmes, incertains de nos destinées, flottants au gré de tous les paradoxes et de toutes les retentissantes formules d'art, nous cherchions où nous prendre, et quelque point fixe où rattacher notre activité. Ce point fixe, Brunetière a puissamment contribué à nous le fournir : il a rudement, mais solidement rétabli dans ses droits un peu oubliés la tradition nationale ; il nous a rendu conscience de la mission essentiellement « sociale » du génie français ; il a ramené le naturalisme contemporain à une notion plus juste et plus saine de son rôle ; enfin, il a prévu, favorisé et hâté le mouvement qui, de proche en proche, allait dégager du pur naturalisme un art hautement idéaliste, et qui, au devoir d'imiter la nature, sût ajouter le droit de l'interpréter et de la juger. Philosophiquement, Brunetière n'a point sans doute inventé de nouveau système ; mais il a proposé d'ingénieuses interprétations, et il a poursuivi d'intéressantes applications des principales théories à l'ordre du jour, évolutionnisme, pessimisme et positivisme ; surtout, il nous a aidés à nous délivrer de la superstition de la science, conçue comme une « religion » nouvelle, comme le type unique du savoir, et comme l'unique forme de l'action ; enfin, par son œuvre tout entière, il a collaboré fort activement à ce mouvement général des esprits d'aujourd'hui qui les porte à une conception moins intellectualiste des choses, et leur fait dédaigner les abstraites données de la raison pure pour les humaines réalités de la raison pratique. Moralement, enfin, et religieusement, il a bien posé les problèmes comme, après Scherer et après Taine, on inclinait à les poser progressivement

à mon gré, ce qu'on a écrit de plus pénétrant et de plus fort sur l'auteur d'*Atala* depuis les mémorables études de M. Faguet et de E.-M. de Vogüé. Sur la conversion de Chateaubriand, sur la conception du *Génie du Christianisme*, il y a là quelques pages, ou, pour mieux dire, quelques lignes, dont on ne dépassera pas, ce me semble, l'alerte, concise et vigoureuse justesse.

autour de lui, et comme on les posera, semble-t-il, de plus en plus. Point de société sans morale, et point de morale sans religion. Point de religion sans christianisme, et point de christianisme vrai, durable et progressif en dehors du catholicisme. Chose plus méritoire encore, à quarante-six ans, à un âge où l'on ne change plus d'ordinaire, où les idées sont arrêtées, et figées, où l'on a *parié* une fois pour toutes, il a eu le rare courage, contre ses intérêts les plus manifestes, de commencer et d'achever l'une des évolutions morales et religieuses les plus importantes du siècle qui vient de finir, et de reconstruire sa vie intérieure sur des bases toutes nouvelles. C'est ce qu'il appelait, d'un mot qu'E.-M. de Vogüé a éloquemment commenté, et qu'il faut rappeler encore, « s'être en toute occasion laissé faire par la vérité ». Ce noble témoignage, il pouvait, en toute assurance, se le rendre à lui même.

Et ce fut par-dessus tout un superbe ouvrier de Lettres, toujours agissant, toujours combattant, toujours parlant, lisant, ou écrivant. Jusqu'à son dernier souffle, il a été su la brèche, et il est mort littéralement la plume à la main. Par son activité, par son désintéressement, par son stoïcisme, il a forcé l'admiration de ceux-là mêmes qui l'avaient le plus violemment combattu. Il avait provoqué, un peu gratuitement parfois, car il aimait la contradiction, des animosités assez vives. « Un critique est un buisson sur une route : à tous les moutons qui passent, il enlève un peu de laine. » On finira par oublier ces misères, et par rendre pleine justice à l'œuvre et à l'artisan. On saura gré à celui-ci d'avoir cru comme il l'a fait, — il le déclarait encore, presque solennellement, dans son tout dernier article, — au pouvoir des idées ». On lui saura gré, ayant pu être tant d'autres choses, d'avoir été un simple critique, un grand critique, et de n'avoir voulu être que cela. Mais de la haute et large façon dont il entendait son rôle et sa fonction, il a renouvelé parmi nous la notion de son art ; il a mêlé la critique à la vie morale et religieuse de son temps ; il a achevé

de la constituer en dignité. Et peut-être, pour résumer cette œuvre et cette vie, me sera-t-il permis de leur appliquer, en la modifiant à peine, une parole célèbre de ce Pascal qu'il aimait tant : « Ceux-là honorent bien la *critique*, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, et même de théologie. »

Mars-avril 1908.

III

M. ÉMILE FAGUET

M. ÉMILE FAGUET

« Il était né pour avoir des idées et ne jamais se lasser d'en avoir, pour comprendre toutes les idées des autres et ne jamais se lasser de les comprendre, au moins aussi bien qu'eux. »

(*Politiques et Moralistes du XIXe siècle*, t. III, p. 315.)

« M. Faguet fut surtout et est encore un critique universitaire. Très classique, et jugé par beaucoup d'un goût un peu exclusif, sinon étroit, il a donné sur les quatre grands siècles littéraires de la France quatre volumes très nourris, très francs, très probes, qui sont évidemment destinés à prouver que le XVIe siècle a été surfait comme siècle littéraire, et le XVIIIe comme siècle philosophique, et qu'il n'y a de considérable dans la littérature française que le XVIIe siècle et les cinquante premières années du XIXe. On lui reconnaît généralement une faculté assez notable d'analyser les idées générales et les tendances générales d'un auteur et de les systématiser ensuite avec vigueur et clarté, et si ce ne sont pas là des portraits, du moins ce sont des squelettes bien « préparés », bien ajustés, et qui se tiennent debout. Moins le pittoresque, il est évidemment ici l'élève de Taine, qui, du reste, s'en aperçut. Ce qu'il se refuse, probablement parce qu'il lui manque, c'est l'art de combiner les ensembles, de dégager l'esprit général d'un siècle, de suivre les lignes sinueuses des filiations et des influences, en un mot, c'est l'art des idées générales en littérature, et « l'esprit des lois » littéraires. Il affecte de n'y pas croire, et, comme presque toujours, le scepticisme n'est

sans doute ici que l'aveu un peu impertinent d'une impuissance. — Laborieux, du reste, assez méthodique, consciencieux, en poussant la conscience jusqu'à être peu bienveillant, il a pu rendre et il a rendu des services appréciables aux étudiants en littérature, qui étaient le public qu'il a toujours visé. Sans abandonner la critique, qu'il est à croire qu'il aimera toujours, il s'est un peu tourné depuis quelques années du côté des études sociologiques, où c'est à d'autres qu'à nous qu'il appartient d'apprécier ses efforts.... »

Cette page sur M. Faguet est de M. Faguet lui-même. S'étant chargé, il y a quelques années, dans une grande *Histoire de la littérature française*, de dresser pour ainsi dire l'inventaire de la critique contemporaine, il n'a pas eu la fausse modestie de passer son œuvre sous silence, ni la modestie, plus fausse peut-être encore, de céder la plume à un bienveillant confrère. Et bravement, honnêtement, sans précautions oratoires, ni mines effarouchées, il s'est représenté et jugé lui-même tel qu'il se voyait, et tel aussi qu'on le voyait généralement : cela rapidement, discrètement, sans trop se déprécier ni surtout se surfaire, avec une objectivité entière, avec une simplicité aimable, une bonhomie souriante qui sont du meilleur effet et du plus salutaire exemple.

J'aime, je l'avoue, cette robuste et saine franchise : je crois y voir le signe d'une disposition permanente d'esprit et même un trait de caractère. Et notez que le portrait, pour rapide et brusqué qu'il soit, n'en est pas moins, au total, ressemblant et fidèle. Il n'est pas flatté, certes, et, pour être pleinement équitable, il devrait l'être davantage. Mais, à tout prendre, les lignes, les indications essentielles y sont. Il n'y a qu'à les compléter, à les nuancer et à les suivre. Si l'on y parvenait, on aurait sans doute réussi à fixer l'une des physionomies les plus curieuses, les plus riches et les plus vivantes d'aujourd'hui.

I

Ceux qui avaient vingt ans vers 1890 se rappellent encore le bruit que fit à son apparition un petit volume d'aspect fort inoffensif, et quasi scolaire, et qui s'intitulait tout simplement et modestement : *Dix-huitième siècle, Études littéraires*. Il était comme une réponse un peu tardive, mais brillante et péremptoire, au mot célèbre de Michelet : « Le grand siècle, — je parle du XVIIIe. » — « Le XVIIIe siècle littéraire, — y lisait-on dès la Préface, le XVIIIe siècle littéraire, qui s'est trouvé si à l'aise dans les grands sujets et les a traités si légèrement, n'a été ni chrétien ni français.... Ses philosophes sont intéressants et décevants, de peu de largeur, de peu d'haleine, de peu de course, et surtout de peu d'essor. Deux siècles passés, ils ne compteront plus pour rien, je crois, dans l'histoire de la philosophie.... Le XVIIIe siècle, au regard de la postérité, s'obscurcira donc, s'offusquera, et semblera peu à peu s'amincir entre les deux grands siècles dont il est précédé et suivi. » Et dans une savante, spirituelle et mordante étude, Voltaire, analysé, résumé, discuté, pénétré de part en part, était défini, d'un mot perçant qui devait faire fortune, « un chaos d'idées claires ». Ce fut un beau tapage, et une admirable levée de boucliers. Tous les tenants de l'esprit du XVIIIe siècle, tous les porte-parole de la libre pensée officielle, tous ceux qui, n'ayant rien oublié ni rien appris, venaient de prononcer l'anathème contre les *Origines de la France contemporaine*, tous, petits ou grands, élevèrent des protestations indignées : qu'un critique, et qui pis est, qu'un universitaire se permît de contredire les jugements consacrés, de porter sur les idoles du jour une main sacrilège, et d'avoir, aux dépens mêmes du patriarche de Ferney, infiniment d'esprit et de bon sens, et de ferme raison, c'était plus qu'on n'en pouvait souffrir. On essaya même, si nous avons bonne mémoire, de faire appel au bras séculier. Vains efforts ! Le livre circulait parmi les « étudiants de lettres », s'imposait, de haute lutte, à la critique, au grand public, à l'Univer-

sité elle-même. L'auteur, professeur de son métier, était peu après appelé à la Sorbonne. Chacun comptait désormais avec M. Émile Faguet.

Il avait quarante-trois ans, étant né en 1847, et il n'était point, tant s'en faut, un inconnu pour ceux qui lisent, ayant déjà une vingtaine d'années d' « écriture » derrière lui. Ses premiers articles sont datés de 1869, et ce sont des articles politiques : M. Faguet soutenait alors, dans *le Courrier de la Vienne*, la candidature de Thiers contre la candidature gouvernementale. Un peu plus tard, en 1873, on le retrouve, sous le pseudonyme de Fabrice, collaborant au *XIXe Siècle* d'Edmond About. Dans l'intervalle, les graves événements que l'on sait avaient eu lieu. En ces années de jeunesse où les idées se forment, où les vocations se décident, le futur auteur des *Questions politiques* avait été témoin de la débâcle du second Empire, de la guerre, de la Commune. Comme tous les hommes de sa génération, son imagination, sa pensée même en restèrent très fortement ébranlées : il dut se dire dès lors, j'imagine, qu'il était d'un bon citoyen d'aider ses compatriotes à voir clair dans les problèmes politiques et sociaux, et à les résoudre en esprit de justice, de charité et de vérité. Ne nous étonnons pas non plus de rencontrer chez M. Faguet un patriotisme très clairvoyant, ombrageux même et fort peu « pacifiste ». Les « pacifistes » sont surtout ceux qui sont assez jeunes pour n'avoir pas vu de leurs yeux le spectacle de la guerre franco-allemande et de l'invasion étrangère. Leurs aînés sont toujours tentés de reprendre à leur compte, en l'arrangeant un peu, certain mot historique, et de dire : « Messieurs les Prussiens, désarmez les premiers ! »

Par goût personnel, par tradition de famille, — son père était professeur et fin lettré, et son grand-oncle paternel avait épousé une sœur de Rivarol, — par métier aussi, M. Faguet aimait les Lettres. Un professeur qui aime les Lettres, et qui a la démangeaison d'écrire, est presque fatalement voué, ou condamné à la critique. La critique, c'est l'enseignement prolongé et à peine déguisé ; et, en

pareille matière, déguiser, c'est souligner encore, et c'est aggraver. Mieux vaut en prendre bravement son parti, comme l'a fait de très bonne heure M. Émile Faguet. « Depuis huit olympiades, écrivait-il en 1903, je n'ai fait absolument que de la critique. Quelques vers entre la dix-huitième et la trentième année (ils étaient bien mauvais), quelques commencements de romans et nouvelles qui m'ont tellement ennuyé moi-même que je me suis persuadé qu'il était à supposer qu'ils n'amuseraient pas les autres ; c'est tout ce que je découvre dans mon passé, en dehors de cette envahissante et débordante critique.... *Il n'y a pas une année où*, soit en livres, soit en articles, soit en notes pour moi-même, *je n'aie écrit la matière de trois ou quatre volumes de critique*. Critique des livres, critique des mœurs, critique politique, je ne suis jamais sorti de là[1]. »

De ces cent cinquante volumes peut-être qui constituent actuellement l'œuvre écrite, sinon publiée, du plus fécond des écrivains contemporains, une quarantaine seulement en représente aujourd'hui la partie centrale et portative. Non qu'il n'y ait, parmi les innombrables articles que la verve intarissable de M. Émile Faguet répand sans compter un peu partout depuis quarante ans, et qu'il néglige de recueillir, bien des idées justes, fines, pénétrantes, bien des traits, — on en relèvera quelques-uns, — qu'il y aurait tout profit à ne pas laisser perdre. Mais qui pourrait se vanter, à part M. Faguet lui-même, d'avoir lu tout ce qu'a écrit M. Faguet ? Il faut se borner à l'essentiel ; et l'essentiel, n'en doutons pas, est dans ces quarante volumes de critique où, au total, se reflète assez fidèlement l'une des vies intellectuelles les plus complètes de notre temps.

Aimer les Lettres au temps de Louis XIV, ce pouvait être, c'était même le plus souvent s'intéresser à fort peu de chose en dehors des Lettres proprement dites ; il est certain que l'horizon d'un Boileau ou d'un Racine était assez borné. Depuis Voltaire, on a un peu changé tout cela.

1. *Menus propos sur la critique* (*Renaissance latine* du 15 janvier 1903).

et le véritable homme de Lettres, de nos jours, est ouvert à toute sorte de questions et de préoccupations. C'est bien le cas de M. Émile Faguet. Il n'est rien à quoi il ne soit capable de s'intéresser, et dont il ne soit capable de raisonner fort congrûment. C'est essentiellement un curieux, et son avidité de voir, de lire, de penser et d'écrire est incomparable : « Je ne puis voir un livre, nous dit-il, sans avoir envie de le lire, et je ne puis pas le lire sans mettre du crayon sur les marges, — cela se produisait bien avant que je ne fusse critique professionnel, — et je ne puis pas repasser en revue mes coups de crayon sans avoir envie de les rédiger pour en avoir une idée nette. » De toutes ces lectures qui, depuis sa plus tendre jeunesse, ont sollicité l'attention de ce souple et avide esprit, quelques-unes, comme bien l'on pense, ont été décisives. Lamartine, — cela est important à savoir, — a été lu avant Hugo, et Musset un peu plus tard, vers la dix-huitième année. Les livres de Taine et Renan, lus au fur et à mesure qu'ils paraissaient, ont eu, comme sur tous les hommes de la même génération, une très forte action sur cette jeune pensée en quête d'aliment spirituel : elle se cabrait parfois contre la maîtrise impérieuse de Taine; elle accueillait sans résistance le charme insinuant de Renan. La *Vie de Jésus*, lue vers la seizième année, au lendemain d'une courte crise religieuse, consomma le complet détachement à l'égard des croyances du passé. Ce ne fut que beaucoup plus tard, vers 1880, qu'une autre influence doctrinale, celle d'Auguste Comte, s'exerça fortement sur l'auteur de *l'Anticléricalisme*, et, sans aucun doute, lui fit prendre nettement conscience de quelques-unes de ses propres tendances. Il y avait en lui un positiviste qui s'ignorait encore : le *Cours de philosophie positive* le lui révéla à lui-même.

A toutes ces influences il en faut joindre une autre, que l'expérience de la vie et des livres n'a fait, ce semble, que renforcer, mais qui paraît bien, de tout temps, avoir été par M. Émile Faguet non pas subie, mais au contraire très docilement acceptée : c'est celle de l'esprit classique. Les

traditions de famille, l'éducation universitaire corroboraient ici les goûts personnels, et ceux-ci, à leur tour, étaient prédisposés à recevoir l'empreinte inéluctable du métier. Il existe, certes, — surtout quand ils sont jeunes, — des professeurs « romantiques » : ils sont la minorité; l'enseignement vit d'expérience et de tradition, et dans un pays de vieille culture comme le nôtre, la tradition est nécessairement classique. Esprit clair, ingénieux, lucide, d'une remarquable santé et d'un vigoureux réalisme, M. Faguet n'a jamais eu aucune peine à s'accommoder de ces vérités, d'ailleurs élémentaires; les « nuées », de quelque ordre qu'elles soient, n'ont jamais eu de prise sur la fermeté de son bon sens poitevin. Sans rigueur, sans étroitesse, sans dogmatisme, il a entretenu et parfois renouvelé le culte de nos chefs-d'œuvre classiques; il a aiguisé sa propre pensée dans leur constant et pieux commerce; et par son exemple, comme par ses conseils, il n'a jamais cessé de prêcher le maintien et le respect des hautes et traditionnelles qualités du clair esprit français.

Nous tenons là, croyons-nous, les principales influences qui, jusqu'aux environs de la trentième année, se sont exercées sur M. Émile Faguet, et les divers éléments qui sont comme entrés dans la composition de son talent. Il s'agit maintenant de voir le robuste et actif ouvrier construire allègrement son œuvre.

II

Quand M. Faguet publia son premier livre, il avait trente-six ans. Il avait déjà, nous l'avons vu, beaucoup écrit, pour lui-même et pour le public, mais pour le public des journaux. Il avait commis force chroniques, et déjà des chroniques dramatiques. Dès ce temps-là il était passionné de théâtre. Cette passion, qu'on pourrait croire exclusivement « boulevardière », est, au contraire, très « universitaire ». Les professeurs, — la perfection de notre « théâtre classique » en est sans doute la principale cause, — les profes-

seurs ont une tendance, fâcheuse quelquefois, excellente le plus souvent, à faire de la littérature dramatique le centre et presque le tout de notre production littéraire : Corneille, Racine et Molière sont pour eux des demi-dieux, dont le culte nuit parfois à celui de Pascal et de Bossuet. Quand ils se tournent vers la littérature moderne, c'est encore le théâtre qui presque toujours les attire. Bon universitaire encore en cela, comme avant lui Sarcey, M. Faguet a donc de très bonne heure baucoup aimé, beaucoup pratiqué le théâtre, et il y a, comme on sait, un an à peine qu'il a renoncé à son feuilleton dramatique du *Journal des Débats*. Il était tout naturel que son premier ouvrage fût consacré à la littérature dramatique; et en effet il le fut.

Il n'est pas assez connu, et il mériterait pourtant de l'être, — c'est souvent le sort des premiers livres, — ce volume sur *la Tragédie française au XVIe siècle*, dont Robert Garnier forme naturellement le centre. C'est une thèse de doctorat. Moins volumineuse, moins bourrée de notes et de citations, moins ennuyeuse aussi que les thèses d'aujourd'hui, cette étude a sans doute, sur quelques points de détail, été un peu dépassée depuis un quart de siècle qu'elle est écrite : elle n'en reste pas moins la meilleure et la plus sérieuse étude d'ensemble que nous possédions encore sur le sujet [1]. On y peut surprendre, — comme dans le livre *Drame ancien, Drame moderne*, qui, publié plus tard, en 1898, semble bien dater de cette première époque, — les traces d'une curieuse tendance d'esprit que M. Faguet, de propos évidemment délibéré, n'a pas laissée se développer en lui, celle-là même qui devait si triomphalement s'épanouir chez Ferdinand Brunetière : je veux dire une certaine virtuosité dialectique, une remarquable aptitude à manier et à assembler des idées générales, à philosopher largement sur les données de la littérature et de l'histoire, à les systématiser, l'art en un mot des reconstructions logiques de

1. Publié en 1883, le livre a été, il y a quelques années, réédité dans une *Collection de reproductions en fac-similé et de réimpressions d'ouvrages rares du XIXe siècle*, Paris, H. Welter, 1897, in-8.

la réalité historique. Le livre sur *la Tragédie française au XVIe siècle*, c'est, un peu à la manière de Brunetière, un chapitre de l'histoire d'un genre; le livre *Drame ancien, Drame moderne*, c'est, à la manière de Taine et de Brunetière encore, une philosophie de l'histoire de l'art dramatique. Soit désir de sauvegarder son originalité personnelle à l'égard de son « maître et ami », soit, après ces débauches d'abstractions, retour offensif d'un scepticisme de positiviste, M. Faguet s'est depuis interdit ces aventures métaphysiques; ses vues systématiques sur l'histoire d'un siècle ou d'un genre, il se contentera désormais de les ramasser dans les préfaces de ses livres. Mais il faut noter cette disposition, et retenir ce trait. Ce critique est un logicien.

Ces spéculations d'histoire littéraire et d'esthétique sont moins inutiles qu'on ne croit généralement à la profession de critique dramatique; elles y sont même, et M. Faguet en est la preuve, une excellente préparation : il est bon de connaître le passé de notre théâtre, et même des autres théâtres, pour bien juger des pièces actuelles ; et il est bon d'avoir réfléchi aux conditions et aux lois du genre dramatique pour discerner du premier coup d'œil si une pièce nouvelle est née viable, ou si elle ne l'est pas. M. Faguet était donc excellemment muni et armé pour ce rôle de « feuilletoniste théâtral » qu'il a tenu presque toute sa vie, et où il a produit une œuvre considérable et fort intéressante. Trois volumes, — qui n'ont pas été réimprimés, — de *Notes sur le théâtre contemporain*, quatre volumes de *Propos de théâtre* représentent aujourd'hui pour nous les trente ou quarante volumes de feuilletons dramatiques que M. Faguet a dispersés au jour le jour dans divers journaux, et que nous avons presque tous lus, mais que nos petits-neveux ne liront pas. Ce sont causeries écrites au courant de la plume, d'un style parfois un peu lâche et trop complaisant aux jeux de mots et même aux calembours, mais souvent spirituel[1] et, dans sa bonhomie fami-

1. « M. Henri Lavedan a de l'esprit... de ce genre d'esprit qui fait merveille en choses imprimées, de l'esprit de livre ou de journal, à

lière et un peu narquoise, d'un tel mouvement qu'on lui pardonne tout. Pour le fond, une grande bienveillance, une bonne volonté parfaite à l'égard des auteurs et des œuvres [1], le goût du théâtre, une entente remarquable des choses de la scène, de la conscience, de la probité, un fond de goût classique et de bon sens qui ne le quitte jamais, une franchise robuste et allègre qui va jusqu'au bout de son impression personnelle, et n'a point peur de braver, quand il le faut, les préjugés à la mode [2]. Ajoutez à cela une grande habileté à démonter les pièces, à les analyser et à les reconstruire avec une parfaite clarté, à mettre le doigt sur les points faibles : les « scènes à faire », — ou à refaire, — sont indiquées avec un sens très sûr; quelquefois même, le critique complète, en la corrigeant, et repense et recrée la pensée de l'auteur, et il esquisse à grands traits, — voyez à cet égard son feuilleton sur la *Jeanne d'Arc* de M. Jules Barbier [3], — le scénario d'un très beau drame à écrire. Et enfin, quand le sujet y prête, les réflexions justes, fines ou profondes de moraliste et de psychologue, les pages piquantes d'histoire littéraire abondent sous sa plume : on sent là un écrivain qui domine de haut son métier et sa matière, et qui n'a qu'à le vouloir pour être au moins l'égal, et quelquefois le maître, des meilleurs d'entre les auteurs sur lesquels il exerce son libre jugement. On peut regretter, en lisant les feuilletons de M. Émile Faguet, l'élégance innée, la finesse nonchalante, la grâce souveraine, le style exquis de M. Jules

la Chamfort ou à la Rivarol, *de l'esprit comme je voudrais bien en avoir quand j'écris un feuilleton.* » (*Notes sur le théâtre contemporain*, t. III, p. 202.)

1. « Nous étions tous là (aux *Filles de marbre*), avec religion, *moi éperdu de bonne volonté comme toujours*, et particulièrement ce soir-là. » (*Ibid.*, t. II, p. 81.)

2. « J'ai naguère déclaré que *la Puissance des ténèbres* était inepte. Quand on a une pareille intrépidité, on peut être traité d'imbécile, et je l'ai été copieusement : mais on ne peut être soupçonné de complaisance à l'égard de la littérature des pays froids, ni d'affectation exotique. » (*Ibid.*, t. III, p. 204.)

3. *Notes sur le théâtre contemporain*, t. III, p. 5.

Lemaître : mais peut-être, au point de vue proprement dramatique, manifestent-ils une plus grande sûreté critique, une science technique plus avertie. Et, en tout cas, ils me paraissent devoir être préférés à ceux de Sarcey qui, lui, a été vraiment trop indifférent à l'insignifiance littéraire, trop fermé aux nouveautés, trop asservi au goût routinier du public. Ce sont là des reproches qu'on n'adressera point à M. Faguet. Indépendant à l'égard de la critique, il exprime toujours à ses risques et périls, mais telle qu'il l'a librement formée, son opinion personnelle[1]. Et, assurément, il lui arrive, comme à tout le monde, de se tromper ; et l'on a pu, au moins une fois, lui reprocher quelque excès de lyrisme ; mais que les critiques qui ne se trompent ou, pour mieux dire, qui ne « s'emballent » jamais, lui jettent la première pierre ! Ceux-là ont perdu, ou n'ont peut être jamais eu la faculté d'admirer, c'est-à-dire de toutes les facultés celle qui est la plus nécessaire au vrai critique. C'est pour l'avoir conservée que les feuilletons dramatiques de M. Emile Faguet comptent dans l'histoire de la critique théâtrale.

Les mêmes qualités, avec certaines nuances, se retrouvent dans les innombrables études de critique ou d'histoire littéraire qu'il a prodigalement semées au jour le jour depuis trente ou quarante ans, et dont les quinze ou dix-huit volumes que nous possédons ne représentent sans doute qu'une portion assez minime. Là encore, la forme est souvent un peu négligée ; nous avons affaire à un écrivain qui, ayant beaucoup à dire, et déjà impatient de passer à un autre sujet, n'a pas le temps de donner le dernier coup de lime ; il le sait, et il s'en console. Ce n'est pas impuissance ou inconscience, c'est insouciance. D'ordinaire, d'ailleurs, la forme est si franche, si directe, si allante, si vivante surtout ; elle est si exactement moulée

1. « La pièce, du reste (*Une famille* de M. Lavedan), a réussi, a été chaudement applaudie, et c'est surtout — comme toujours d'ailleurs, — mon impression personnelle qu'il faut voir dans ce qui précède, plutôt qu'une traduction des sentiments du public, lequel s'est montré beaucoup plus favorable à la pièce que je ne le suis. » (*Ibid.*, t. III, p. 203.)

sur la pensée et comme entraînée par elle, qu'on lui passe aisément jusqu'à ses pires négligences, et que même, assez vite, on en arrive à les trouver savoureuses. Au reste, même dans les articles les plus improvisés de M. Faguet, à plus forte raison dans ses études longuement méditées, on rencontre nombre de pages qui, pour la vigueur, l'éclat, la verve pittoresque, ne le cèdent à aucune autre, et sont sans doute destinées à aller grossir les anthologies de l'avenir. Tels sont surtout ses « portraits » d'écrivains : ceux de Mme de Sévigné dans son *Dix-septième siècle*, de Voltaire et de Diderot dans son *Dix-huitième*, de Calvin et de Rabelais dans son *Seizième*.

Un docteur très savant, très laborieux, très grave dans l'exercice de sa profession et dans la suite persévérante de ses études, de bonne santé du reste, de bonne conscience et, partant, de naturel gai, a fini sa journée commencée à cinq heures du matin; il est huit heures du soir; il vient de dîner intelligemment, mais largement; ses amis sont là qui aiment à l'entendre causer; il cause, il se détend, il raconte des histoires, quelquefois grasses et en mots crus, car sa profession, depuis les dîners d'internat, lui a fait perdre la pudeur du mot; il égrène ses souvenirs, cite des anecdotes, rappelle de ses farces d'écolier, souvent se lance dans des imaginations énormes et des fantaisies plantureuses, fait des calembours, sème des brocards, rit le premier à gorge déployée et à panse redondante de ses bons mots et de ses folies; entre temps, laisse comme échapper sa science qui est prodigieuse, ou, à propos de n'importe quoi, montre sans y songer son bon sens ferme, sa raison lumineuse, point élevée, point distinguée, mais solide, droite, puissante et généreuse comme le coup de bistouri assuré et triomphant qu'il donnait ce matin de sa poigne robuste pour sauver un malade; et il renvoie son monde avec de bonnes tapes amicales, l'écoute un instant descendre avec des rires le grand escalier sonore, dit une parole affectueuse et cordiale au bon Dieu, et s'endort à poings fermés d'un gros sommeil de bon géant. Il n'y a rien de très compliqué dans ce brave homme et, à bien peu de chose près, il me semble que c'est Rabelais [1].

1. *Seizième siècle*, p. 77-78. Voir encore, entre autre belles pages.

Ce n'est pas là seulement une très belle page, forte, copieuse et drue, dans la manière même de son modèle, une véritable toile de Jordaens. Ce qu'il y a dans ce vivant portrait, et ce qui en fait la haute valeur presque symbolique, c'est une conception fort originale de la personne et de l'œuvre de Rabelais. M. Faguet, là comme ailleurs, ne décrit pas pour décrire ; il décrit pour comprendre et pour faire comprendre. Il est essentiellement un critique intellectuel. Essayons de nous rendre exactement compte de son procédé et de sa méthode.

Notons tout d'abord que ses livres de critique littéraire, — si nous mettons à part sa thèse et son *Histoire de la littérature française*, — sont tous des recueils de « monographies », des études sur des individus. Pourquoi cela ? Pourquoi cette brusque et volontaire rupture avec les tendances assez contraires que l'écrivain avait tout d'abord manifestées ? Il est possible que l'habitude du journalisme contemporain, plus favorable à la production d' « articles » qu'à la production de « livres », y soit pour quelque chose. Pourtant, je verrais là plutôt pour ma part le résultat de longues réflexions et l'influence, peut être parfaitement consciente, du positivisme. Il y avait toujours eu dans M. Faguet, à côté d'un goût très vif pour les idées générales et les discussions abstraites, un besoin non moins vif de sentir la réalité toute proche, de ne pas la perdre de vue, de s'y appuyer toujours, bref une certaine défiance instinctive à l'égard des chimères de l'idéologie, des folles équipées de la raison raisonnante. « La sensation du réel, dira-t-il quelque part, au cours d'un feuilleton dramatique, la sensation du réel, — *et l'on aura beau dire, c'est toujours un plaisir d'une vivacité singulière que la sensation du réel*, — nous l'avons eue ici à plusieurs reprises[1]. » Cette disposition d'esprit, peut être contradictoire de l'autre, la « découverte » d'Auguste Comte, aux alentours de 1880, ne pouvait

dans son *Dix-septième siècle* (25e édition, p. 184-185), celles où M. Faguet nous montre Racine rêvant *Athalie*.

1. *Notes sur le théâtre contemporain*, t. III, p. 57.

manquer de la développer, et, comme il était naturel, aux dépens de la faculté ratiocinante. C'est un excellent antidote au virus métaphysique qu'une lecture prolongée du *Cours de philosophie positive*. Il me semble que, comme plus d'un de ses contemporains, — comme Ferdinand Brunetière, par exemple, — M. Faguet est sorti de cette lecture assez transformé, ou, pour mieux dire, plus maître de sa vraie personnalité, plus conscient de ses vraies tendances. Sans renoncer à son goût pour les idées générales, il s'efforça d'en tirer un parti plus immédiatement utile; afin de mieux voir, il voulut limiter le champ de sa vision. Convaincu désormais que les systèmes sont trop faciles à construire pour être vrais, qu'ils déforment et mutilent la réalité, et nous donnent fâcheusement le change sur eux-mêmes, il résolut courageusement de s'en abstenir. Enfermer un siècle littéraire dans une formule, rien de plus séduisant, certes, mais rien de plus arbitraire, et rien de plus dangereux. La réalité de l'histoire et de la vie déborde de toutes parts nos pauvres petites étiquettes abstraites et ne se laisse pas emprisonner dans nos trop simples et trop commodes compartiments. Nous ne saisissons pas, ou nous ne saisissons guère les ensembles : nous ne saisissons que des faits, ou des individus. Étudions-les donc d'abord consciencieusement, minutieusement : les généralités, les systèmes, les vues d'ensemble ne viendront qu'ensuite, ou ne viendront pas, peu importe. L'essentiel est d'étreindre le réel, de le palper, de le sentir toujours là, sous sa main, de le comprendre, de le pénétrer, de tâcher de lui ravir son secret ; or, il n'y a de réel que des faits, ou des groupes de faits, c'est-à-dire des êtres concrets, des âmes vivantes particulières et *différentes* : tout le reste est chimère, fantaisie ou hypothèse. Telle est l'attitude de pensée à laquelle M. Faguet a été peu à peu conduit par sa modestie, par ses scrupules, je ne veux pas dire de savant, — car, pas plus que lui, je n'aime à parler de *science* en matière de choses morales, — mais de lettré et de philosophe. Très capable, et plus qu'aucun autre, d'idées générales, au lieu d'y faire

rentrer les individus qu'il étudie, et d'y subordonner toutes les parties de ses livres, quand l'étude des individualités l'a amené à quelques vues d'ensemble sur le mouvement général des esprits et des formes d'art dans un siècle déterminé, il ne se refuse point à les dégager, mais il les expose tout simplement, nous le répétons, dans une courte Préface, invitant en quelque sorte le lecteur, s'il y trouve quelque arbitraire, à ne point la lire ou à n'en pas tenir compte, et à s'attacher uniquement aux études particulières qui composent le volume. Mais, en fait, les Préfaces de son *Dix-huitième* et de son *Seizième siècle* sont extrêmement remarquables, et de fort beaux morceaux de philosophie historique. Pour ramasser et analyser en quelques pages substantielles et fortes les tendances maîtresses d'une époque, M. Faguet ne le cède en rien aux maîtres du genre, à Brunetière par exemple, et à Taine.

Mais encore, pour ses études particulières d'individus, comment procède-t-il exactement? Il me semble qu'on pourrait se représenter sa méthode de travail de la manière suivante. Soit, par exemple, Calvin, Voltaire ou Chateaubriand, qu'il s'agit d'embrasser et de définir. M. Faguet prend d'abord sur son auteur quelques rapides informations biographiques ou bibliographiques. Puis il s'enferme pendant un certain temps avec les œuvres de l'écrivain qu'il se propose d'étudier : il les lit attentivement, *dans une édition quelconque*, en prenant des notes, mais surtout il essaie de s'assimiler aussi complètement que possible toute la substance de cette œuvre imprimée. Cela fait, il ferme les livres, et il rêve : il analyse l'impression qu'ont faite sur lui ses lectures, il s'efforce de se représenter le plus exactement qu'il peut la personnalité intellectuelle et morale de l'homme dont il vient de lire les écrits; il rapporte à leurs causes profondes les multiples impressions qu'il en a emportées; il essaie de pénétrer à l'intérieur d'eux-mêmes, de décomposer le mécanisme délicat de leur tempérament, de leur caractère, de leur pensée. Et quand il a répondu à toutes les questions qu'il se pose à leur

endroit, quand il croit les avoir bien pénétrés et *compris*, quand l'image intérieure qu'il s'en forme est assez nette, alors, les yeux fixés sur elle, il tâche de la fixer sur le papier; il reconstitue en quelque sorte sous nos yeux, telles qu'il les conçoit bien entendu, cette âme, cette pensée, cette œuvre. Après avoir décomposé, il recompose. Il fait songer à un très habile horloger qui, après avoir démonté une montre, la remonte prestement devant nous. Ses « études littéraires », ce sont des reconstructions d'âmes d'écrivains. « Mon excellent camarade Faguet, disait de lui voilà déjà bien longtemps M. Jules Lemaître, vient d'écrire sur Mme de Staël, sur Benjamin Constant et sur Joseph de Maistre d'admirables études, qui sont assurément les plus puissantes reconstructions d'âmes et de systèmes qu'on ait vues depuis les premiers ouvrages de M. Taine. » Et, de fait, c'est bien à Taine que l'on songe, mais à un Taine moins épris de psychologie scientifique, moins artiste aussi, et plus préoccupé d'expliquer l'*œuvre* qu'il étudie.

Cette méthode, comme toutes les méthodes du monde, comporte des dangers, et elle a soulevé quelques objections.

Il n'est pas douteux tout d'abord qu'elle ne soit un peu subjective. C'est de l'impression personnelle qu'elle part, ce sont des impressions personnelles qu'elle met en œuvre. Une étude de M. Faguet, c'est un auteur, c'est une âme vue à travers son esprit. C'est donc là de l'impressionnisme, un impressionnisme très intelligent, si l'on veut, mais de l'impressionnisme. Le critique peut être parfois soupçonné de mettre dans ses représentations une logique qui n'est pas toujours dans la réalité.

Cette objection, je l'avoue, me frappe peu. Il me semble que, critiques ou historiens, nous faisons tous ainsi, et que, d'ailleurs, nous serions bien embarrassés de faire autrement. Nous ne voyons jamais une âme humaine, une œuvre humaine à l'état pur en quelque sorte, mais toujours à travers nous-mêmes. Et, au total, connaît-on

beaucoup d'esprits critiques qui représentent aussi fidèlement et déforment aussi peu la réalité que celui de M. Faguet ?

On lui a reproché aussi, — c'est M. Lanson, — son « indifférence à l'égard de l'érudition méthodique ». L'objection ici est plus spécieuse. Il est certain qu'on ne trouve pas, dans les livres de M. Faguet, grande accumulation de textes, de notes et de citations. Très « honnête homme », il a évidemment en horreur le pédantisme, l'étalage, toujours facile, d'une érudition qui est souvent de bien fraîche date. En général, d'ailleurs, il est très suffisamment informé, et il a fort bien lu les textes dont il parle. Et toutefois, avouons-le, on voudrait, pour être pleinement rassuré sur l'exactitude de ses constructions, sentir les textes souvent plus près de nous : des citations plus nombreuses seraient parfois les bienvenues. On souhaiterait aussi une connaissance plus large et plus approfondie de la « littérature » des sujets qu'il traite : M. Faguet oublie quelquefois, ou néglige, selon la belle formule de Taine, d' « ajouter à son esprit tout ce qu'on peut puiser dans les autres esprits ». Et il est possible qu'une information plus minutieuse l'eût conduit, dans certains cas, à des résultats un peu différents de ceux auxquels il aboutit. Il est vrai que si M. Faguet s'était encombré de tous les scrupules que l'érudition contemporaine inflige à ceux qui en ont le culte ou l'obsession, il eût moins écrit, traité moins de sujets, répandu moins d'idées. Or, c'est une question de savoir si cela eût au fond mieux valu. Je suis de ceux qui hésiteraient fort à la trancher par l'affirmative. L'essentiel, après tout, en critique comme ailleurs, c'est peut-être encore d'être intelligent.

Il y a un dernier reproche qu'on serait en droit d'adresser à M. Émile Faguet. Sa critique, comme d'ailleurs celle de Taine, est trop *statique* : elle immobilise, elle cristallise, si je puis ainsi dire, l'objet de son étude ; elle embrasse l'ensemble d'une pensée et d'une œuvre, et non pas la succession des époques d'une pensée et d'une œuvre ; elle tend à appliquer à des esprits très différents des cadres un

peu extérieurs et toujours les mêmes; bref, elle ne suit pas d'assez près le mouvement même de la vie, l'évolution d'une pensée et d'une âme. Et cela ne laisse pas de lui donner parfois, aux yeux d'esprits prévenus, quelque chose d'un peu abstrait et artificiel.

Mais tout ceci revient à dire que la méthode de M. Faguet, comme toutes les méthodes du monde, encore une fois, a ses inconvénients. Seulement, il faut s'empresser d'ajouter que les inconvénients seraient plus graves, si la méthode était maniée par des mains plus gauches, par des esprits moins consciencieux et moins vigoureux que M. Faguet. Dans son cas, ils sont aussi réduits que possible. Il a suivi sa pente, et il a bien fait de la suivre. Et il nous a donné sur tous les grands écrivains français des études plus psychologiques et morales peut-être que proprement littéraires, mais qui, le plus souvent, sont d'une justesse, d'une profondeur, d'une lucidité difficiles à surpasser.

Ces travaux, d'ailleurs, ne nous renseignent pas seulement sur les écrivains qu'ils ont pour objet d'étudier; ils nous renseignent aussi sur M. Faguet lui-même, sur son tour d'esprit et ses tendances générales.

Il est d'abord à remarquer que les purs artistes, poètes, romanciers, dramaturges, sont ceux qu'il a le moins bien traités. Sans doute il les comprend; car qu'est-ce que ne comprend pas M. Faguet? Mais, pourtant, il entre moins en eux, moins volontiers, et comme avec regret; on sent qu'il a pour eux une sympathie moins spontanée et moins profonde. Dans les études qu'il leur a consacrées, il y a beaucoup à prendre, certes; mais on pourrait y relever quelques erreurs, des méprises ou des lacunes. Il a, par exemple, été bien dur, — aussi dur que ce puritain de Scherer, — et, je crois, un peu injuste pour Gautier. Ne nous en étonnons point : il y avait entre l'auteur des *Émaux et Camées* et son critique une trop violente opposition de nature.

Mais les écrivains qu'aime visiblement M. Faguet, et

qu'il analyse et qu'il comprend à fond, ce sont ceux qui pensent, qui ont des idées. Et plus ils en ont, plus ces idées sont hautes et fortes, plus il est ravi, plus il leur est sympathique, mieux il les comprend et les fait comprendre. Son étude sur Montesquieu, par exemple, dans son *Dix-huitième siècle*, est presque du lyrisme. Cette fois, il est en compagnie d'un esprit de sa propre famille[1], et il s'en réjouit, et il s'y attarde. En revanche, s'il s'est montré si sévère pour Voltaire, c'est que Voltaire lui a causé une déception : il a été surpris, impatienté du petit nombre et de l'incohérence des idées qu'à l'épreuve il rencontrait chez le patriarche de Ferney : il s'attendait à trouver un penseur, et il n'a trouvé qu'un homme d'esprit. Il lui a fait payer un peu cher sa désillusion.

Tout ceci se ramène à dire que la marque propre de M. Émile Faguet comme critique est d'être un penseur lui aussi, un logicien même, un logicien d'une vigueur, d'une puissance, d'une lucidité incomparables. J'ai déjà prononcé le mot de lucidité à son sujet. Plus j'y songe, et plus il me semble que c'est le mot qui caractérise le mieux son talent. La lucidité, c'est la faculté maîtresse de M. Faguet.

III

L'originalité de cette critique ne s'est pas manifestée et imposée du premier coup, — les générations spontanées ne sont pas dans la nature ; — mais, au contraire, elle s'est peu à peu et progressivement dégagée. Elle n'apparaît pas très clairement encore dans le volume d' « études littéraires et dramatiques » sur *les Grands maîtres du XVII[e] siècle*, qui parut deux ans après la thèse de doctorat. Le livre est sans doute intéressant, personnel et vivant, mais c'est encore un livre de début, et un ouvrage un peu scolaire.

1. « On sent qu'il n'y a pas eu de vie intellectuelle plus forte, plus intense, et, avec cela, plus libre ni plus sereine. » Cette phrase de M. Faguet s'applique très bien à Montesquieu ; mais elle s'appliquerait tout aussi bien à M. Faguet lui-même.

Assurément nous avons été rendus, par ce qu'il a écrit depuis, un peu sévères pour M. Faguet : mais, à côté d'un excellent et très suggestif *Fénelon*, nous sommes tentés aujourd'hui de trouver que son *Bossuet* est un peu rapide, et son *Pascal* un peu maigre. Le livre a été remanié depuis lors, et augmenté de deux remarquables études sur Descartes et sur Malebranche; je ne sais si les autres études n'eussent pas gagné à être entièrement récrites par un maître en pleine possession désormais de sa méthode et de son talent.

L'année suivante paraissait le volume intitulé *Dix-neuvième siècle : Études littéraires*. Cette fois, l'auteur commençait à prendre rang dans tous les publics. Le livre eut du succès, un succès très justifié par son mérite et qui n'a fait que s'affermir[1]. Scherer, dans *le Temps*, Ferdinand Brunetière dans la *Revue des Deux Mondes*, lui consacraient d'importants et élogieux articles. De fait, il contenait sur Victor Hugo, sur Lamartine, sur Vigny, sur Chateaubriand quelques études de tout premier ordre, et dont l'une au moins, — sur Chateaubriand, — comme travail d'ensemble, n'a, je crois, pas encore été dépassée. Cette fois, il n'y avait pas à s'y méprendre : un vrai critique nous était né.

Et, quatre ans plus tard, dans les premiers mois de 1890, paraissait ce *Dix-huitième siècle*, qui reste une date dans l'histoire de la pensée contemporaine, et qui devait soulever tant de protestations et de clameurs. Pour bien comprendre la signification et la portée d'un événement littéraire, qu'on faillit transformer en un événement politique, il faut se reporter à l'époque, hélas! bien lointaine, quoique pourtant si proche de nous, où le livre fut publié.

On sortait de la crise boulangiste et de l'Exposition du Centenaire. Un apaisement se produisait dans les esprits. Le parti républicain triomphant faisait mine d'être géné-

1. L'ouvrage est aujourd'hui parvenu à la 34e édition.

reux et de tendre la main à ses adversaires : on allait bientôt parler d' « esprit nouveau ». Le vieil anticléricalisme voltairien semblait avoir fait son temps. La haute et cordiale intelligence d'un admirable pape allait prêcher la réconciliation politique et la justice sociale. Les passions se calmaient ; on jugeait avec plus de calme, plus de sévérité aussi, l'esprit de négation, d'individualisme et d'anarchie issu de la philosophie du XVIIIe siècle ; de nouvelles aspirations morales et religieuses se faisaient jour ; on se retournait avec attendrissement, avec envie parfois, vers les croyances du passé. Taine achevait ses *Origines*, et allait bientôt donner ses fameux articles sur *l'Église*. E.-M. de Vogüé venait de publier ses nobles *Remarques sur l'Exposition du Centenaire*. M. Bourget venait de faire paraître *le Disciple*, et Ferdinand Brunetière, en attendant des déclarations plus décisives, lui prêtait l'appui de sa vigoureuse éloquence. Édouard Rod méditait déjà les *Idées morales du temps présent*. M. Lanson écrivait son beau livre sur *Bossuet*, qu'il devait faire précéder d'une curieuse et suggestive Préface. M. Paul Desjardins allait publier *le Devoir présent*. Moment unique et douloureusement éphémère de notre histoire morale, et auquel maintenant on ne peut songer sans mélancolie. Que reste-t-il aujourd'hui de ces rêves, de ces illusions peut-être, dont se berçaient, il y a vingt ans, les plus généreux d'entre nous ? Entre la frivolité des uns, l'habileté, l'étroit dogmatisme ou les grossiers appétits des autres, quelle place y a-t-il désormais, — au moins extérieurement, — pour ces inquiétudes d'autrefois ?

Ce fut au milieu de ces préoccupations assez nouvelles que parurent les *Études littéraires sur le Dix-huitième siècle*. Rarement livre vit le jour plus à son heure, et, sans que l'auteur l'eût, je crois, délibérément voulu, répondit mieux au besoin général des esprits. M. Faguet y dressait pour ainsi dire le bilan de l'esprit du XVIIIe siècle ; cela avec une maîtrise du sujet, une vigueur dialectique, une justesse de formule, une autorité d'accent, une verve de style littéralement étourdissantes. Ce que Brunetière, d'une façon suc-

cessive, intermittente et fragmentaire, au cours de ses articles sur Voltaire, Rousseau, Diderot, par exemple, avait déjà supérieurement commencé, ce que Taine, quinze ans auparavant, avait en partie fait dans *l'Ancien Régime*, M. Faguet, librement, à sa manière et à son heure, le refaisait à son tour : il dénonçait fortement et en bloc ce que Brunetière devait appeler plus tard, au seuil de ses études sur *l'Utilisation du positivisme*, « l'erreur du XVIIIe siècle », qui est, essentiellement, d'avoir rompu avec la tradition de « cinq ou six siècles de civilisation et de culture nationales ». Et à discuter dans le détail les paradoxes que les principaux représentants de ce « siècle enfant » ont jetés dans la circulation, la lucidité spirituelle de sa droite raison s'élevait parfois jusqu'à une généreuse éloquence :

S'il est vrai, non d'une vérité de théorie, de spéculation et de souper, mais vrai historiquement, et dans le réel, que les hommes, les hommes en chair, les hommes qui vivent et souffrent, ont reçu un accroissement de souffrance du christianisme et des notions trop subtiles et dangereuses pour eux à manier qu'il apportait, — *ce que j'admets qu'on peut prétendre*, — si cela est vrai, ou si l'on en est convaincu, il ne s'agit pas de réserver cette vérité à une aristocratie de beaux esprits, et d'en écrire des *Ingénus*; il faut sauver ces hommes qui pâtissent et les arracher à leur torture. Dire : il faut un Dieu... pour le peuple, ce n'est pas trop loyal; mais j'admets cela. Dieu consolateur vague, Dieu rémunérateur et punisseur lointain, que vous n'y croyiez guère et que vous vouliez que les simples y croient, c'est un dédain, peut-être une pitié; ce n'est pas une cruauté. Mais dire : l'histoire, la réalité terrestre, est atroce à partir du Christ : il convient qu'elle cesse pour nous, et il nous est utile que pour les humbles elle continue, c'est cela qui est monstrueux.

Et ce n'est pas monstrueux, parce que c'est de Voltaire. Il est trop léger pour être cruel. Il dit des choses énormes en pirouettant sur son talon....

On cria naturellement au « cléricalisme ». En France, on crie toujours au cléricalisme, toutes les fois que certaines

« vérités » officielles sont atteintes : c'est le « tarte à la crème » de tous ceux qui ont gardé une mentalité « primaire ». Il était pourtant fort aisé de voir que l'auteur des très beaux articles sur Bayle, — « son cher Pierre Bayle », — sur Montesquieu, sur Buffon, même sur Voltaire[1], n'était rien moins qu'un fanatique. Loin d'être l'œuvre d'un « clérical » ou d'un « réactionnaire », ce livre sur le *Dix-huitième siècle* était, manifestement, l'œuvre d'un très « libre esprit », et même d'un « vieux libéral ». Si quelques-unes de ses conclusions sont favorables à la religion, M. Faguet n'a pas assurément la faiblesse de s'en alarmer, mais au fond il n'en a cure. Peu d'esprits, je crois, ont été plus détachés des croyances confessionnelles. « Je n'ai aucune disposition mystique », déclare Taine quelque part dans sa *Correspondance*. Ce qui n'était qu'à moitié vrai de Taine l'est, je crois, entièrement de M. Faguet ; et quand M. Faguet, parlant de Taine, dit : « Personne ne fut moins religieux », le mot s'applique surtout à M. Faguet lui-même. Il a pour les religions en général, et en particulier, comme il l'a dit d'un autre[2], « pour le catholicisme le respect bienveillant qu'ont eu pour lui la plupart des penseurs et des moralistes du XIXe siècle ; mais ce n'est pas pour un raffermissement du catholicisme en France qu'il travaille ». Il estime que l'état religieux est un état plutôt sain de l'esprit et, d'autre part, il sait trop quels étroits rapports la morale entretient avec la religion pour verser jamais dans l'anticléricalisme. Pour son propre compte, il est tout simplement, comme l'était déjà celui de tous nos grands écrivains qu'il aime peut-être le mieux, à savoir Montaigne, il est *areligieux*, et il l'est, pour la même raison qu'il est

1. L'article sur Voltaire allait être suivi, à quelques années d'intervalle, d'un livre sur Voltaire du même auteur, où il est permis de trouver, cette fois, un peu trop d'optimisme.

2. M. Paul Desjardins, à propos du *Devoir présent*. Tout l'article qui marque d'expresses, et d'ailleurs très justes réserves, auxquelles l'avenir devait donner raison, est à relire pour préciser, sur cette question religieuse, qu'il n'aborde pas très volontiers en face, la pensée de M. Faguet. (*Propos littéraires*, 4e série, p. 11.)

positiviste, parce qu'étant épris d' « idées claires et distinctes », la théologie lui fait l'effet d'une métaphysique aussi aventureuse que l'autre. « L'homme est un animal mystique, écrira-t-il dans son étude sur Bayle. Il aime ce qu'il ne comprend pas, parce qu'il aime à ne pas comprendre. » M. Faguet, lui, n'aime pas à ne pas comprendre. « On me connaît assez peut-être, — disait-il tout récemment encore, à propos d'Emerson, — pour bien penser qu'encore que je ne sache où jeter l'ancre, assurément je la jette encore moins qu'ailleurs dans ces nuages [1]. » Je sais, ou crois savoir ce que l'on peut répondre; mais il ne s'agit pas de réfuter M. Faguet, il s'agit de le définir. Et s'il est nécessaire, ce qui n'est peut-être pas entièrement prouvé, de n'avoir aucune espèce de parti pris pour avoir le droit d'aborder certaines questions, on ne pourra certes accuser M. Faguet de les aborder avec un parti pris religieux.

Et c'est précisément là ce qui fait la haute valeur et l'intérêt historique du jugement qu'il a porté sur le XVIII[e] siècle et sur ses principaux écrivains : son témoignage est celui d'un pur positiviste. N'ayant à défendre aucun *credo* philosophique ou religieux, n'appartenant à aucune secte, ni à aucun parti, le plus indépendant des hommes et le plus libre des esprits, armé du bon sens le plus droit et le plus rectiligne en quelque sorte, de la raison la plus loyale, la plus exigeante aussi et la plus réaliste qui fut jamais, il a étudié en conscience les hommes et les doctrines qui s'offraient à son examen; il leur a demandé et il a discuté leurs titres; et, son enquête une fois terminée, il en a exposé les résultats avec une vivacité alerte et spirituelle, qui n'a choqué que ceux qui n'aiment pas qu'on mette du talent au service des idées qu'ils ne partagent pas, mais avec une indéniable et presque candide impartialité. Il est possible que sur certains points, — et je le crois, pour ma part, — son verdict

1. *Revue latine* du 24 juin 1908, p. 361.

ait été un peu trop sévère. Mais qu'il ait été rendu avec sérieux, et après mûre délibération, c'est ce qu'il est impossible de contester. Il s'en dégageait, à vrai dire, très nettement le conseil de ne pas prendre pour conseillers et pour guides, dans nos affaires présentes, ceux que l'on était convenu d'appeler les « philosophes ». Et la leçon porta, d'autant plus persuasive qu'elle était discrète, et qu'elle ressortait du livre lui-même, mais qu'elle ne l'avait pas dicté.

Une chose aussi était à remarquer dans ces études dites « littéraires » sur le XVIIIe siècle : c'était combien y sont profondément étudiés ceux qui ont posé le problème politique et moral. Visiblement, le critique se sent particulièrement attiré par eux : des onze études qui composent le livre, celle qu'il a évidemment écrite avec le plus d'allégresse et d'amour, c'est celle qu'il a consacrée au « moraliste politique » Montesquieu, en raison sans doute d'une certaine affinité de nature entre le peintre et son modèle, en raison aussi des questions discutées par l'auteur de *l'Esprit des Lois*. Ces questions qui semblent bien avoir toujours préoccupé M. Emile Faguet le préoccupent maintenant de plus en plus. Et c'est en effet vers le même temps que, sans d'ailleurs renoncer à la critique proprement littéraire, il commence cette série d'études sur les *Politiques et Moralistes du XIXe siècle* qu'il n'achèvera qu'en 1900, et qui contient peut-être quelques-uns de ses plus assurés chefs-d'œuvre. Dans cet ordre d'idées, on n'a rien écrit de plus pénétrant, de plus fort, de plus lucide, — il faut répéter le mot, — que les pages que l'on connaît, sur Auguste Comte. J'aurais, personnellement, peut-être certaines réserves à présenter sur les articles relatifs à Lamennais, à Taine, surtout à Bonald. Mais combien d'autres, — sur Joseph de Maistre, par exemple, sur Benjamin Constant, sur Ballanche, sur Renan, — dont il sera difficile de surpasser, ou même d'égaler, la lumineuse et agile concision !

A ces nouveaux sujets d'études politiques et morales,

M. Faguet applique toujours la même méthode d'analyse et de reconstruction que nous avons essayé de définir tout à l'heure ; mais, cette fois, elle est appliquée à des esprits dans lesquels le critique entre pleinement, et qui ont agité des problèmes qui l'intéressent lui-même passionnément. Aucun, ou presque aucun des écrivains qu'il a étudiés dans ces trois volumes n'a écrit pour écrire, mais pour répandre des idées, et pour agir. Ce sont tous, à l'exception peut-être de ce pauvre homme de Stendhal, « des esprits penseurs ». Aussi, quelle joie d'entrer dans l'intimité de ces hautes intelligences, de contempler longuement les palais d'idées qu'ils ont construits et où ils voulaient abriter l'humanité tout entière, d'en examiner le fort et le faible, et, sans rien dissimuler des vices secrets de l'édifice, de le reconstruire sous les yeux du lecteur, parfois plus solide et plus harmonieux qu'il ne l'était dans la réalité de l'histoire ! M. Faguet s'est donné cette joie, et il nous l'a fait partager. Suivant son habitude, il a fait de chacun de ces trois volumes un recueil de monographies, et en tête de chacun d'eux il a mis une Préface où il ramassait les vues d'ensemble que ses études particulières lui suggéraient sur la période historique qu'il examinait. Mais, à la manière dont il a conçu sa tâche, ces trois volumes constituent une véritable enquête sur l'histoire morale du XIXe siècle. Essayons d'en indiquer l'esprit et d'en dégager les conclusions.

Ces études sur les *Politiques et Moralistes du XIXe siècle* sont la suite directe et logique des « études littéraires » sur le *Dix-huitième siècle*. L'attitude d'esprit qu'elles manifestent n'a pas varié : c'est, dans les deux cas, le témoignage très impartial, très objectif, d'un positiviste, mais d'un vrai positiviste, à la manière de Comte, non pas à celle de Littré.

Sur ces hautes questions de morale individuelle et sociale, de la solution desquelles dépend l'avenir prochain de la patrie commune, et peut-être même de l'humanité, les deux derniers siècles ont abondamment spéculé ;

ils ne se sont pas contentés de spéculer, ils ont agi ; les idées qu'ils ont remuées ne sont pas restées de simples notions abstraites, elles sont devenues véritablement des idées-forces ; comme les dieux d'Homère, elles sont descendues sur la terre : non contentes de séduire les intelligences, elles ont tenté d'agir sur les volontés. De tous ces systèmes et de tous ces efforts laborieusement poursuivis pendant deux siècles, que subsiste-t-il aujourd'hui ? Qu'a-t-on irrémédiablement détruit ? Et qu'a-t-on vraiment fondé ? Parmi les ruines accumulées, parmi les restaurations et les constructions nouvelles aperçoit-on quelques aménagements solides pour y abriter l'œuvre de l'avenir ? En un mot, quel est, non pas théoriquement, mais dans l'humble réalité quotidienne, le legs moral des deux siècles qui ont précédé le nôtre, et de quel viatique spirituel ont-ils finalement muni les jeunes générations qui arrivent maintenant à la vie ? Telle est, dans toute sa précision et dans toute son ampleur, la question qui domine l'enquête entreprise par M. Faguet sur les politiques et moralistes du XVIIIe et du XIXe siècle, et qui en fait la secrète et profonde unité. C'est pour y répondre qu'à travers mille autres besognes moins importantes ou moins graves, mille « divertissements » littéraires ou pédagogiques, il l'a poursuivie patiemment pendant plus de dix années de sa vie, et menée diligemment à bonne fin. Cette vaste et précieuse enquête, on l'a dit avec esprit et avec justesse, — n'est-ce pas Auguste Sabatier ? — c'est la « confession d'un enfant du siècle ».

Confession très sincère, mais au total singulièrement mélancolique. Elle se ramène à ceci : le XVIIIe siècle a détruit l'ancien pouvoir spirituel ; le XIXe siècle a essayé de le restaurer, ou d'en fonder un nouveau ; mais, dans les deux cas, surtout peut-être dans le second, il a radicalement échoué. « Ce siècle fécond en avortements, comme on a dit avec trop d'esprit et trop de vraisemblance, a été cruel à ceux qui ont cru que l'humanité a tellement besoin d'une direction morale que, quand elle en manque,

elle en restaure une ancienne ou en crée une. Je suis persuadé qu'ils ont raison; mais ils ont raison pour le passé et pour l'avenir; et ils n'ont pas été prophètes du présent. »

Voyez plutôt. « Le XVIIIe siècle, c'est une religion qui s'en va, emportant avec elle la morale où elle était comme liée. Les morales puissantes et durables se fondant à l'ordinaire, sous forme religieuse, ce que l'historien moraliste attend dans les premières années du XIXe siècle, c'est un essai de religion nouvelle, et il n'est rien, par exemple, qui l'étonne moins que la tentative saint-simonienne. » Mais c'est ce dont on ne s'avise pas tout d'abord. Tandis que les uns, comme Royer-Collard et Guizot, presque tout absorbés par le problème politique, songent surtout à assagir, à réprimer peut-être l'élan démocratique par le développement de la liberté, que d'autres, comme Mme de Staël et Benjamin Constant, protestants libéraux avant la lettre, rêvent d'un vague christianisme sans dogmes étroitement associé à un large rationalisme, d'autres enfin, comme Joseph de Maistre et Bonald, veulent tout simplement ramener les esprits aux fortes croyances religieuses du passé. — Puis vient une nouvelle génération de penseurs, moins engagés dans les voies du XVIIIe siècle, plus pénétrants, plus généreux, plus hardis surtout, et qui ceux-là posent le grand problème moderne dans toute sa force et sa complexité.

Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu?

Ce sont, ceux-là, des rénovateurs ou des fondateurs de religions. Les uns, — un Ballanche, un Lamennais, — prêchent un catholicisme rajeuni, progressif, évolutif, enrichi et agrandi de tout l'effort de la pensée moderne. Un autre, un fougueux et fumeux protestant, Edgar Quinet, veut un protestantisme « ardent comme une foi, combatif et ardent comme une secte et libre comme une philosophie ». Un autre, Fourier, « un pur anarchiste », divinise l'homme individuel et réalise en chacun de nous le miracle du pouvoir spirituel. Un autre, Victor Cousin, invente l'éclectisme,

en fait une religion nouvelle et de son « régiment » universitaire un nouveau clergé. Un autre encore, Saint-Simon, rêve le premier d'une religion inédite, et fut « comme un fondateur de religion qui n'aurait jamais songé qu'à constituer un clergé ». Un dernier enfin, Auguste Comte, « a vu tout le problème du pouvoir spirituel et l'a abordé avec une franchise et une hardiesse absolues ». Il a vénéré les religions disparues et périmées, et il en a fondé une de toutes pièces. Et tous ils ont échoué, comme leurs prédécesseurs. — Survient alors une dernière génération de hauts et vigoureux esprits, tous très différents les uns des autres, et dont le seul trait commun est de constater « la faillite générale » de ceux qui les ont précédés. Positivistes, sceptiques, ou simples observateurs, tous, Renan comme Taine, et Sainte-Beuve comme Proudhon, et Stendhal comme Tocqueville, tous ont complètement abandonné le rêve du pouvoir spirituel qu'avaient si passionnément caressé les philosophes antérieurs, et dont la vanité leur est trop clairement apparue. Venus après ces idéalistes intrépides, « ils ont visé moins haut, ont embrassé l'avenir avec moins de confiance et de hardiesse, ont tenté de moins grandes choses, nous laissent sur une impression plutôt de découragement, de désillusion et de lassitude ». Et ainsi, de proche en proche, on en est revenu, ou peu s'en faut, à l'état général des esprits, des doctrines et des âmes qui régnait chez nous à la veille de la Révolution. C'est, à proprement parler, la banqueroute de l'idéal spirituel du XIXe siècle.

Voilà, rapidement et grossièrement esquissée, la philosophie de l'histoire morale du siècle qui vient de finir, telle du moins qu'elle ressort de la longue et consciencieuse enquête instituée par M. Faguet. Je ne puis malheureusement donner une idée de la haute sérénité de l'impartialité pénétrante, de la verve inventive, de l'ingéniosité spirituelle et souvent profonde, de la vigueur logique, de la souveraine clarté enfin avec laquelle cette enquête a été conduite. Est-ce à dire d'ailleurs que

ces rares qualités n'aient point parfois leur rançon? Si certaines parties de cette vaste synthèse donnent vraiment l'impression du définitif, d'autres n'appelleraient-elles pas certaines restrictions et réserves? Cette vue d'ensemble du mouvement philosophique et religieux au XIXe siècle serait-elle si lumineuse, si, çà et là, les lignes générales n'en étaient pas un peu simplifiées? La réalité de l'histoire est peut-être plus complexe, plus ondoyante et plus diverse que, parfois, ne le laisse entendre M. Faguet. Par exemple, — et cette observation, je le reconnais, ne change en rien les conclusions générales de l'historien moraliste, — est-il bien sûr que Taine âit été de tous points « le positiviste pessimiste » et sans espérance que l'on nous représente? Lui aussi, ce me semble, a cru, et jusqu'au bout, à l'avènement d'un « pouvoir spirituel », qui était celui de la *Science*: et je sais, je crois même l'avoir dit, qu'à cet égard son tempérament démentait sa doctrine, et que s'il avait l'intelligence optimiste, il avait au contraire la sensibilité profondément pessimiste; mais enfin, en matière doctrinale, nous avons à tenir compte des idées plus que du tempérament personnel. D'autre part, — et M. Faguet paraît bien, à plus d'une reprise, avoir entrevu l'objection, — d'autre part, est-il entièrement prouvé que le XVIIIe siècle ait définitivement ruiné les « pouvoirs spirituels » d'autrefois? Si, par hasard, — un siècle est peu de chose dans l'histoire de l'humanité, — ces pouvoirs spirituels n'avaient subi qu'une éclipse momentanée et qu'ils dussent, quelque jour, rallier à nouveau l'adhésion générale des consciences? Pure hypothèse, dira-t-on. Sans doute; et il faut laisser à l'avenir le soin de trancher la question. Mais une chose est sûre cependant. Ces anciens pouvoirs spirituels ne sont pas morts : le catholicisme et le protestantisme, pour les appeler par leur nom, ont tous deux survécu à l'assaut de la philosophie du XVIIIe siècle; ils ont continué à vivre, à se développer, à évoluer durant tout le cours du XIXe siècle; ils ont continué, pour un nombre considérable d'âmes, à remplir leur ancien office

et, dans l'histoire morale du siècle qui vient de s'achever, leur histoire respective n'est point chose négligeable. Or, c'est cette histoire qui manque dans le livre de M. Faguet. L'histoire réelle et vivante du catholicisme en France au XIXe siècle n'est pas tout entière contenue dans l'œuvre de Joseph de Maistre et de Bonald, de Ballanche et de Lamennais; et, pareillement, Mme de Staël et Constant, Guizot et Quinet ne sont pas tout le protestantisme français au siècle dernier. Il manque donc un élément essentiel à la puissante synthèse tentée par M. Faguet : il ne nous a guère présenté, si je puis dire, que la face livresque de la pensée religieuse et morale du XIXe siècle. Si quelque jour il entreprend d'écrire cette *Histoire philosophique du christianisme* qui l'a quelquefois tenté, il comblera, j'en suis sûr, cette importante lacune, et, sans peut-être modifier grand'chose à ses conclusions, il sera amené à retoucher un peu, sur certains points, le tableau d'ensemble qu'il nous a magistralement tracé.

Ce sont là, je le sais, chicanes un peu pédantesques. C'est la part de l'envie, comme disait Pascal. M. Faguet, d'ailleurs, je l'ai dit, a si bien pressenti l'objection qu'il écrit lui-même ceci, dans l'Avant-propos de son dernier volume :

> Et, pendant ce temps-là, les vieilles forces intellectuelles et morales qui se trouvaient en présence dans toute l'Europe au XVIIIe siècle, *catholicisme contre protestantisme, se sont retrouvées face à face et se partagent les esprits* que la philosophie indépendante a comme laissés échapper ; et ce phénomène, qui étonne quelques-uns, n'a rien qui puisse beaucoup surprendre, après l'avortement du nouveau « Pouvoir spirituel » rêvé par les chimériques tant raillés de 1840... Je ne serais pas étonné du tout qu'il y eût au XXe siècle une France catholique très vigoureuse; et que Dieu nous en préserve, car elle ne serait pas tendre pour la minorité protestante et libre penseuse. Et je ne serais pas étonné, — car ce n'est pas toujours la majorité numérique qui gouverne, — qu'il y eût au XXe siècle une France protestante très énergique ; et que Dieu nous en garde pour la même raison que tout à l'heure en sens inverse.

Pour son propre compte, ses vœux vont ailleurs, et ils sont intéressants à enregistrer. Ce que souhaite avant tout M. Faguet, c'est « qu'il vienne un homme qui, par l'autorité du génie », développe en « ce pays si éprouvé » le culte énergique et passionné du patriotisme. Il voudrait encore que ce héros de demain déshabituât les Français de la dangereuse et décevante « chimère de l'égalité », et enfin qu'il « se donnât surtout pour mission d'instruire de ses devoirs et de ses intérêts l'aristocratie qui s'élève ». Quelle sera cette aristocratie qui se forme? Ploutocratie, Église catholique, Église protestante, armée? On ne sait encore. On ne sait qu'une chose, c'est que « le secret social est parfaitement dans la devise : Liberté, Égalité, Fraternité. La Liberté et l'Égalité sont contradictoires, mais l'antinomie qu'elles constituent, la Fraternité la résout. » Et l'historien conclut par cette noble page :

Tout nous ramène à cette vérité qu'il n'y a d'élément actif dans l'humanité que l'amour, et particulièrement dans une nation que le patriotisme, et que « aimez-vous les uns les autres » est le dernier mot et tout le secret; et que si l'on a dit avec raison qu'au fond la question sociale est une question morale, cela tient à ce que toutes les questions politiques sont au fond une question morale.

C'est pour cela que j'avais choisi pour titre de cette série d'études les mots : *Politiques et Moralistes*. C'est pour cela que je ne m'y suis occupé que de ceux qui, en même temps que des politiques, ont été des moralistes, ou ont prétendu l'être. C'est pour cela que j'appelle de mes vœux un grand penseur, ou plusieurs, qui, comme la plupart de ceux que je viens d'étudier, se posent toujours en même temps le problème moral et le problème politique et s'efforcent sans cesse d'éclaircir l'un aux lumières de l'autre. Je souhaite que les moralistes politiques qui nous viendront au prochain siècle aient tout le talent de ceux du siècle qui finit et plus de bonheur à fonder quelque chose [1].

1. *Politiques et Moralistes du XIXe siècle*, 3e série, p. xv.

IV

M. Faguet a essayé d'être l'un de ces « moralistes politiques ». Il était comme prédestiné à l'être. L'homme qui, dès 1869, écrivait des articles politiques dans un journal de province, ne pouvait manquer d'en écrire plus tard, de plus amples et de plus mûris, dans des journaux ou dans des revues de Paris. C'était là d'ailleurs le prolongement naturel, l'aboutissement presque nécessaire, sinon de toute son œuvre antérieure, tout au moins de la partie la plus forte, la plus grave et la plus méditée de son œuvre antérieure. Déjà, nous l'avons indiqué, dans son *Dix-huitième siècle*, dans son *Seizième siècle* aussi, dans ses *Politiques et Moralistes du XIXe siècle*, il ne se contente pas d'analyser et de résumer les systèmes de politique ou de morale qui s'offrent à son examen ; il les critique, il les discute ; incidemment, et particulièrement dans ses Préfaces, nous venons de le voir, il donne librement son avis, soit sur des points de détail, soit même sur d'assez importantes questions actuelles. Il n'était pas besoin d'être fort perspicace pour deviner que sa pensée était comme hantée par le problème politique et social, et que ce problème, un jour ou l'autre, il l'aborderait directement. Ce jour ne tarda pas à arriver. En 1899, paraissait un premier volume de *Questions politiques*, simple recueil d'articles dont les plus anciens étaient datés de 1897. Ce volume fut suivi de plusieurs autres : *Problèmes politiques du temps présent*, *la Politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire*, *le Libéralisme*, *l'Anticléricalisme*, *le Socialisme en 1907*, *le Pacifisme*, *Discussions politiques*. A l'aide de ces sept ou huit volumes, on peut caractériser, dans leurs lignes générales, les conceptions politiques de M. Faguet.

Comme les études littéraires sur le *Dix-huitième siècle*, ces études politiques et sociales paraissaient bien à leur heure. Depuis une dizaine d'années, — il est devenu banal de le constater, — la vie intérieure du pays traverse une crise qui n'est peut-être pas près d'être terminée, et dont il est

bien difficile, tant est confuse la mêlée des intérêts et des doctrines, de prévoir ce qui pourra sortir. Quel sera le sort des multiples expériences que les partis au pouvoir tentent tumultueusement tous les jours? Quelle en sera la répercussion sur notre politique extérieure, et la place que nous occupons dans le monde en sera-t-elle accrue ou diminuée? Vers quelles destinées, glorieuses, médiocres ou obscures la France d'aujourd'hui s'achemine-t-elle fiévreusement? La question est de celles que ne se pose pas sans angoisse tout esprit réfléchi et sincère; et l'on conçoit sans peine que tous ceux qui ont qualité pour parler et se faire entendre croient devoir exprimer leurs inquiétudes et donner sur les questions en cours de discussion leur avis librement motivé. « Par l'effet tout naturel, — écrivait M. Faguet, il y a huit ans, — par l'effet tout naturel de causes qu'il serait bien inutile d'énumérer, tant elles sont évidentes, la plupart des hommes de lettres considérables qui ne s'étaient depuis vingt ans occupés que de littérature, se sont depuis quelques années préoccupés avec inquiétude, avec ardeur et même avec passion, de questions politiques. C'est M. Jules Lemaître, c'est M. Anatole France, c'est M. Coppée, c'est M. Brunetière. Je ne nomme que les plus grands. » A tous ces noms on peut joindre celui de M. Faguet. Et il y a des chances pour que la consultation politique qu'il nous donne vaille bien en désintéressement, en générosité et en sagesse, celle de tel politicien en renom.

Elle est en tout cas singulièrement séduisante de forme et de ton. « Le style d'un bon auteur, a-t-il dit quelque part, est avant tout le style d'une conversation entre « honnêtes gens » convenablement instruits[1]. » Jamais peut-être M. Faguet n'a réalisé plus complètement son idéal que dans ses livres sur les « problèmes politiques du temps présent ». On y retrouve toutes ses qualités habituelles : parfaite possession et domination des sujets traités, remar-

1. *Dix-neuvième siècle*, p. 323.

quable lucidité de l'exposition, vigueur entraînante de la dialectique, mais rehaussées peut-être par l'aimable familiarité du tour, par la vivante allure de la causerie. Rien de pédant, rien de gourmé dans ces livres de sociologie : une aisance merveilleuse dans la discussion des questions les plus abstruses ; une clarté, une agilité, un besoin d'être toujours compris qui sont comme une déférence perpétuelle à l'égard de la pensée du lecteur ; une bonne grâce infatigable et volontiers souriante, même quand elle s'attriste ; de l'esprit, beaucoup d'esprit, ce qui ne gâte rien ; un ton de bonne compagnie qui charme et qui surprend, tant il nous dépayse. En effet, M. Faguet nous reporte à deux siècles en arrière ; il a lu et bien lu Montesquieu : il est ce qu'on eût appelé jadis « l'honnête homme » de la science politique.

Un autre trait de cette série d'études, c'en est, si je puis dire, le *réalisme* supérieur. « Le bon sens, écrivait Descartes, est la chose du monde la mieux partagée. » Si le mot bon sens avait, dans la langue du XVIIe siècle, exactement la même valeur que dans la nôtre, on dirait volontiers que voilà bien le propos d'un tout jeune homme, qui n'a rien vu, rien observé, et qui, pour le trancher net, a appris à vivre uniquement dans les livres. En fait, rien n'est plus rare que le vrai bon sens, j'entends cette qualité qui consiste à ne pas être dupe des mots, ni des théories toutes faites, à se défier de son sens propre comme des préjugés régnants, à s'affranchir de tout parti pris, à voir les faits tels qu'ils sont, dans leur complexité et dans leur relativité, à y accommoder ses vues, à y conformer ses jugements, à y revenir toujours pour contrôler toutes ses déductions, pour éprouver toutes ses démarches. Le bon sens ainsi compris, s'il n'est pas plus rare que le génie, est assurément plus rare que le talent, — et il est plus précieux. C'est mieux qu'une qualité, c'est, par le temps qui court, une véritable vertu. Et c'est, en matière politique, la qualité, la vertu éminente de M. Faguet. On songe involontairement, en le lisant, à cette belle parole de Bossuet,

dont Pasteur avait fait sa devise, et qui devrait être celle de tous les philosophes politiques : « Le plus grand dérèglement de l'esprit, c'est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient, et non parce qu'on a vu qu'elles sont en effet ». M. Faguet, lui, regarde la réalité face à face; il s'efforce de la comprendre : il essaie de l'expliquer; il tâche de modeler sur elle sa pensée. S'il ne trouve pas toujours la réalité conforme à ses désirs, — qui, de parti pris, sont modestes, — il cherche dans la réalité elle-même le moyen de la corriger; il demande aux faits des remèdes contre les faits. Il observe le réel, il en induit le possible, il indique le souhaitable. Et ses conseils, fondés sur l'expérience, dictés par une raison très ferme et sans illusions, mais non pas sans idéal, sont assurément parmi les plus justes et les plus utiles qu'on nous ait donnés depuis vingt ans.

Un de ceux sur lesquels il est revenu le plus souvent, c'est la nécessité urgente et croissante, dans nos démocraties contemporaines, d'un patriotisme ardent et, en quelque sorte, inconditionnel. A entendre certains théoriciens du pacifisme, la patrie ne mériterait d'être aimée et défendue que dans la mesure où elle aurait étendu généreusement sa protection matérielle et morale sur chacun de ses enfants. Admirable sophisme, et qui relèverait les enfants des pauvres de toute obligation de respect et de tendresse à l'égard de leurs parents! *Ubi bene, ibi patria.* Ce sophisme et d'autres analogues, M. Faguet les a entendus, il les a discutés et réfutés avec une courtoisie qui lui a valu l'indulgence relative de nos pacifistes; mais il les a fortement écartés. L'idée de patrie a eu en lui l'un de ses plus courageux et plus éloquents défenseurs. « Le serment des jeunes Athéniens, dit-il, était : « Je jure de « laisser la patrie plus grande que je l'ai trouvée ». Le serment de tous les Français devrait être au temps actuel : « Je jure de laisser l'idée de patrie plus grande et plus « forte que je l'ai trouvée ». C'est qu'à vrai dire, pour nous Français particulièrement, au milieu d'une Europe divisée

et jalouse, le patriotisme est le fondement même de notre existence nationale ; il est inutile de songer à organiser notre vie civile, si nous ne sommes pas prêts à tous les sacrifices pour nous défendre contre les envahisseurs toujours possibles, et pour faire respecter la dignité du nom français. La religion de la patrie est la dernière religion qui doit disparaître du sol de France.

Sur cette patrie solidement assise, jalousement aimée et vaillamment défendue, comment, sur quelles bases, suivant quelles règles communes, la vie politique devra-t-elle se constituer? M. Faguet accepte sans discussion métaphysique préalable le régime historiquement issu de la Révolution française et actuellement en vigueur ; mais il ne se refuse nullement à l'améliorer. Il a écrit toute une étude *Sur notre Régime parlementaire* dont il est peu probable qu'on réalise jamais les idées, précisément parce qu'elles sont trop sages et trop simples, et qu'elles procèdent trop d'un prudent esprit de réformes. Si jamais l'on revise notre Constitution, ce n'est pas M. Faguet que l'on ira consulter : mais on pourrait plus mal choisir.

Ces réformes, ces améliorations qu'il propose, de quels principes généraux s'inspire-t-il pour les recommander à notre attention? Car, si épris des faits qu'il soit, M. Faguet est trop, de sa nature, un « esprit penseur » pour ne pas avoir une doctrine liée, une philosophie politique. Ses vues théoriques sur cette matière, il les a exposées en un volume dont le titre seul est un symbole et un programme : *le Libéralisme*. M. Faguet se définit lui-même un « vieux libéral », et son livre débute, en guise d'introduction ou de préface, par les deux *Déclarations des droits de l'homme*, celle de 1789 et celle de 1793. C'est là sa « charte », comme il le dit en propres termes ; une « charte » d'ailleurs qui, toute respectable qu'elle lui paraisse, ne laisse pas d'être très librement critiquée et rectifiée par lui. « Quand les auteurs, écrit-il, quand les auteurs, parfaitement vénérables, de nos deux *Déclarations des droits de l'homme* ont rédigé ces très belles chartes de

liberté, d'abord ils ont tout brouillé et confondu, ensuite ils ont ici multiplié les droits, et là ils les ont limités et en ont oublié. Leur œuvre est un peu confuse en même temps qu'elle est incomplète. » Et c'est à débrouiller cette confusion et à combler ces lacunes que M. Faguet a employé ses rares facultés dans ce livre qui a, je crois, ses secrètes préférences, et qui est bien, je n'ose dire son chef-d'œuvre, mais, en tout cas, l'un de ses chefs-d'œuvre. Qu'il ferait bon vivre en France, si l'on y était gouverné par ces « modérés très énergiques » dont il souhaite quelque part l'avènement, et suivant les principes du libéralisme de M. Faguet ! Car, tout libéral qu'il soit, son libéralisme n'est pas, comme chez tant d'autres libéraux, synonyme d'anarchisme. Il n'est pas d'idée dont il soit plus pénétré que l'homme à l'état d'être isolé n'existe pas, et qu'il n'existe, à proprement parler, que dans, par et pour la société. « Pour moi, — écrit-il, et ce sont presque les premières lignes de son livre, — l'homme est né en société, puisqu'on ne l'a jamais vu autrement qu'en société, pareillement aux fourmis et aux abeilles, et, comme né en société, il est né esclave ou, tout au moins, très obéissant. » Nous voilà bien loin des purs individualistes, ou même des individualistes mitigés, comme l'était par exemple Taine. Pour Taine, on le sait, l'État est en quelque sorte un simple chien de garde : à l'égard des individus qui composent le corps social, il n'a aucun droit; il n'a que des devoirs : et son rôle est purement négatif. Pour M. Faguet, l'État est autre chose : son rôle est vraiment positif; il a non seulement des devoirs, mais des droits. « Il n'y a pas de droits de l'homme, déclare-t-il expressément. Il y a une société. Cette société dont nous vivons et sans laquelle nous ne pourrions pas vivre, *a tous les droits*.... La société a tous les droits, d'abord parce qu'elle les a, puisque personne n'en est pourvu; ensuite, parce que, ne les eût-elle pas, ce sera, dans la pratique, absolument comme si elle les avait. » « Seulement, — s'empresse-t-il aussitôt d'ajouter, — j'estime qu'elle ne doit user que de ceux qui lui sont utiles et

s'abstenir soigneusement de ceux dont l'exercice lui serait nuisible et n'irait qu'à satisfaire ou flatter ses passions. » Telle est la formule même du libéralisme de M. Faguet. Les « étatistes » ne lui reprocheront pas, — ou plutôt ne devraient pas lui reprocher, — de faire à leur « nouvelle idole » une trop maigre part. En fait, peu d'esprits ont été plus armés, plus en défiance contre l'individualisme que M. Faguet. Seulement, s'il rend très volontiers à l'État ce qui appartient à l'État, il ne consent pas à tout lui sacrifier. Il reprend à son compte, et il développe, et il commente le mot célèbre de Benjamin Constant : « Le gouvernement en dehors de sa sphère ne doit avoir aucun pouvoir; dans sa sphère, il ne saurait en avoir trop. » Mais, quand il s'applique, dans le détail, à « tracer les contours de cette sphère », il le fait avec cet esprit de prudence, de mesure, d'entière soumission aux faits et aux réalités, qui est la marque propre de son tempérament.

C'est ce même esprit de sage libéralisme qu'il a porté dans l'étude des questions sociales. Dans son premier volume de *Questions politiques*, on pouvait lire un long, un capital article sur *le Socialisme en 1899*. Il y avait là, en une centaine de pages, un exposé, une discussion critique des principes du socialisme, qui me paraît être un modèle accompli de bon sens, de loyauté, de lucidité, et, en même temps, un curieux essai d'« utilisation » du socialisme, dans ce qu'il peut avoir de bon, de juste, — et de pratique. Je ne sais jusqu'à quel point les théoriciens du socialisme contemporain ont su gré à M. Faguet de ce généreux effort ; mais en tout cas, cet effort même ne dénote point, on en conviendra peut-être, un esprit étroit, fermé aux nouveautés, figé dans un conservatisme rigide et inhospitalier. Peu d'esprits de nos jours, à vrai dire, ont été, — peut-être même quelquefois y met-il une certaine affectation de coquetterie, — plus naturellement accueillants que M. Faguet. Il nous disait tout à l'heure de lui-même qu'« il poussait la conscience jusqu'à être peu bienveillant ». Il se calomniait. « Bienveillance de pessimiste pour les personnes », c'est

une des qualités que lui reconnaît à juste titre M. Jules Lemaître. Cette bienveillance s'étend aux idées. Ce « libéral » n'a pas peur du socialisme, et ni le mot, ni la chose ne l'effarouchent. La chose même l'effarouche si peu qu'il a, plus récemment, et dans le même esprit, repris et remis au point et développé son article de 1899 en un juste volume sur *le Socialisme en 1907*. Quelque « radical » que soit, de son trop modeste aveu, le « scepticisme » de M. Faguet touchant « sa force de persuasion », le succès même de ce livre doit lui prouver qu'on le lit [1] ; et, si on le lit, qui sait si on ne l'écoutera pas quelque jour?

De toutes ces études politiques et sociales, une conclusion générale se dégage sur l'état actuel et sur le probable état futur du monde moderne. Ces vues d'ensemble, M. Faguet les a exposées dans un très bel et très suggestif article qu'il a intitulé : *Qu'est-ce que sera le XXe siècle?* et que je me reprocherais de résumer. J'en détacherai seulement cette page, qui est non pas seulement d'un « moraliste politique », mais d'un poète :

De tout cela résulte un monde triste, énergique, dur, sombre, qui se sent mal à l'aise, et qui, vaguement, se sent coupable; un monde surtout qui va trop vite, qui passe trop rapidement d'inventions en inventions nouvelles, d'état social en nouvel état social, d'état international en état international nouveau, et qui s'use comme une machine puissante lancée imprudemment à fond de train. De là ce phénomène curieux que l'on peut appeler l'instabilité morale. Le monde actuel n'est pas immoral; il cherche une morale, en trouve dix, et n'en choisit aucune. Il hésite et vacille sur le sable mouvant d'une conscience incertaine. Il n'a plus de base solide. Les progrès du désespoir viennent de là et semblent en raison directe du progrès matériel....

Le monde moderne est à la fois laborieux ardent, et intimement désenchanté, comme s'il était un fakir oisif, épris du Nirvana. Il se bat éperdument, et tout en combattant, non pas en mourant, comme le héros antique, mais les jambes tendues et le bras levé, il rêve du repos perdu et du calme du cœur.

1. Publié en 1907, le livre avait, en 1908, atteint le huitième mille.

dulces reminiscitur Argos. Somme toute, il est inquiet. Comme le train sans mécanicien d'un roman de Zola, il roule follement, avec un bruit de ferrailles froissées, des rumeurs de vapeur haletante, des chansons de guerre, des chansons d'amour, des cris de dispute, des discussions railleuses, des projets de conquêtes, des remarques sur les paysages, quelques mots de prière dans un coin écarté, en se demandant un peu où décidément il peut bien aller et s'il a été bien aiguillé.

Je donnerais bien des articles pour avoir écrit cette page.

Et cependant, à cette philosophie politique et sociale, pour être complète et « remplir tous nos besoins », comme disait Pascal, il manque encore quelque chose. Rappelons-nous : « J'appelle de mes vœux un grand penseur, ou plusieurs *qui... se posent toujours en même temps le problème moral et le problème politique et s'efforcent sans cesse d'éclaircir l'un aux lumières de l'autre* ». C'est M. Faguet qui parlait ainsi lui-même. Or, s'il est vrai, comme il le disait encore, que « toutes les questions politiques sont au fond une question morale », il n'est pas moins vrai que la question morale est au fond une question religieuse. C'est ce qu'Auguste Comte, M. Faguet l'a très bien montré, avait vu admirablement. Ce double problème, le problème moral et le problème religieux, M. Faguet ne l'a point encore abordé en face et directement. Même dans son livre sur *l'Anticléricalisme*, je crois bien l'avoir fait jadis observer[1], il ne l'envisage que sous son aspect en quelque sorte négatif. Est-ce discrétion, réserve, crainte peut-être de blesser des convictions respectables et d'étaler un scepticisme inopportun? Je ne sais; mais ce qui est sûr, c'est qu'il y a là, au moins actuellement, dans l'œuvre doctrinale de M. Faguet, une importante et grave lacune. Assurément, en rapprochant certains mots, certains aveux, certaines pages dispersées, il ne serait pas impossible d'entrevoir, sur ce point, les lignes essentielles, les direc-

1. Voir dans nos *Livres et Questions d'aujourd'hui* l'étude intitulée *Anticléricalisme et Catholicisme*.

tions générales de la pensée de M. Faguet. On pressent, par exemple, qu'il a peu de sympathie pour le protestantisme, et qu'il en a au contraire une assez vive, quoique très libre et un peu extérieure, pour le catholicisme. « Ce qui fait que je n'aime pas les protestants, écrira-t-il, c'est en général qu'ils sont ultra-catholiques[1]. » Et tout récemment, dans un article sur le livre, singulièrement surfait, de William James sur *l'Expérience religieuse* : « C'est singulier comme je me découvre catholique, quand j'y réfléchis[2] ». Mais des vues éparses, des boutades peut-être, ne forment pas une doctrine cohérente et liée. Et d'une doctrine de ce genre, personne ne serait plus capable que M. Faguet, je n'en veux pour preuve que cette curieuse et éloquente page qu'il écrivait, il y a plus plus de dix ans, à propos de Manning :

Drames terribles des grandes âmes! Combien en avons-nous vus en ce siècle, qui parfois nous paraît plat, et qui est aussi tragique que le XVIe ou que celui que vous voudrez! C'est Scherer, qui rompt avec le protestantisme pour venir à la pensée libre et pour aboutir au scepticisme, ou plutôt à l'agnosticisme le plus complet, le plus intégral que peut-être on ait jamais vu. C'est Renan, qui rompt avec le catholicisme pour aboutir à une autre forme de scepticisme, au scepticisme qui consiste à croire à tout, et à accueillir tous les contraires comme des aspects divers de la vérité. C'est Manning, qui abandonne le protestantisme pour se jeter dans le catholicisme le plus tranché et le plus intransigeant.

Qu'est-ce à dire? Que les âmes ont des besoins divers et contraires, et que chaque doctrine établie répond à un de ces

1. *Le Libéralisme*, p. 332.

2. *Revue latine* du 25 août 1908, p. 457. On entrevoit aussi qu'il n'a aucune espèce de foi dans la religion de la science : « M. Hæckel, écrira-t-il, a cherché une fois de plus à fonder une religion sur la science. Tout en croyant jusqu'à présent que c'est impossible, je ne demande très sincèrement pas mieux.... Il faut bien reconnaître que contempler la vie inspire difficilement une pensée vraiment religieuse. Non, la vie n'engendre pas précisément une religion. Hélas! la vie n'engendre que la mélancolie. Je doute que la religion de la nature devienne jamais la religion de l'humanité. » (*La Religion de la Science*, *Revue Bleue* du 30 décembre 1897.)

grands besoins en lui sacrifiant les autres, sans qu'aucune jusqu'à présent soit assez vaste pour les satisfaire tous. Oui, le besoin d'autonomie spirituelle, d'indépendance spirituelle, d'individualisme spirituel, est légitime; et le protestantisme y répond et le satisfait. Oui, le besoin de libre recherche et d'éternelle discussion et de doute renaissant pour aiguillonner et stimuler à des recherches nouvelles est une forme encore, et essentielle, et légitime, de la vie de l'âme. Oui, le besoin d'union, d'unanimité, de communion universelle dans une même pensée est légitime aussi, et le catholicisme se présente pour y satisfaire. Et où se trouvera la doctrine qui pourra concilier tant d'exigences diverses et contradictoires et contenir en son sein une humanité qui a besoin et d'indépendance et de cohésion, et qui a le désir du port et aussi de la tempête? Il n'est guère à espérer que cette doctrine se rencontre jamais. Respect, en attendant, à tous les hommes de foi et de bonne volonté, et Manning fut assurément un de ces hommes là....

Et si cette doctrine de conciliation existait peut être? Si ce « pouvoir spirituel » dont a rêvé Auguste Comte n'était point une chimère? La question, en tout cas, vaudrait la peine qu'un « moraliste politique » comme M. Faguet se la posât nettement, fermement, directement. Et s'il y vient de lui même quelque jour, j'ose lui prédire qu'il n'aura pas écrit de livre qui réponde mieux à l'attente de ceux qui, il y a vingt ans, dévoraient passionnément son *Dix-huitième siècle*.

J'ai conscience, au terme de cette longue étude, d'avoir bien imparfaitement embrassé et cerné ce souple, fécond et puissant esprit. Je n'ai pu que dégager et mettre en relief les « masses » essentielles de son œuvre, et marquer les principales étapes successives de sa pensée. J'aurais voulu, et j'aurais dû peut être donner une idée plus exacte et plus complète de sa prodigieuse activité. J'aurais dû le représenter menant allègrement de front, sans parler de son enseignement, les travaux les plus divers : feuilletons dramatiques, chroniques, articles littéraires ou politiques, préfaces, souvent importantes, aux ouvrages d'autrui, livres même, toujours prêt sur tous les sujets, tendant

une Revue, la *Revue latine*, pour l'alimenter, lui presque tout seul, du trop-plein de sa pensée, se reposant de ses études sociologiques par un savoureux volume sur *Flaubert*, ou un élégant et solide *André Chénier*, ou une intéressante, vivante et instructive et amusante *Histoire de la littérature française*, ou encore ces charmants volumes de moraliste ou de philosophe qui s'intitulent *Pour qu'on lise Platon*, *En lisant Nietzsche*, *Amours d'hommes de lettres*.... Je n'ai rien dit de tous ces livres, dont le plus vieux remonte à dix ans, et je renonce à en parler, à suivre dans tous ses méandres cette pensée toujours en éveil et qui jamais ne s'exerce à vide, que tout sollicite et qui ne sait se refuser à rien, et qui épanche prodigalement, sans compter, les traits d'esprit et les jeux de mots, les saillies imprévues, mais, plus que tout le reste, les observations sages, lumineuses et pénétrantes, les vues ingénieuses, suggestives, les conseils de bon sens et de souriante raison. Le mot de Michelet sur Dumas père s'appliquerait assez bien à cette verve toujours jaillissante : C'est une force de la nature qu'un pareil écrivain. Que de fois, — et non pas à tous égards, heureusement, — il m'a fait songer à ce Diderot qu'il connaît si bien, et dont il n'a pu s'empêcher de parler avec une sévérité tempérée de quelque sympathie : « Et il est laborieux comme un paysan, fournit sans interruption pendant trente ans un travail à rendre idiot, a comme une fureur de labeur, ne trouve jamais que sa tâche est assez lourde, écrit pour lui, pour ses amis, pour ses adversaires, pour les indifférents, pour n'importe qui, bûcheron fier de sa force qui, l'arbre pliant, donne par jactance trois coups de cognée de trop. » Rappelons-nous aussi son mot significatif sur Voltaire : « C'était simplement un homme très instruit, se tenant au courant, bien renseigné, qui réfléchissait très vite, qui a vécu longtemps, et *qui écrivait deux pages par jour, ce qui est très considérable, non pas stupéfiant*. » Il faut, pour avoir le droit de parler ainsi, écrire soi-même cinq ou six pages par jour; et c'est cela qui est stupéfiant.

Que toute cette besogne, souvent excellente d'ailleurs, de journaliste, ne nous donne pas le change sur les côtés, je ne veux pas dire vraiment sérieux, mais tout de même plus graves, de cette pensée, sur les hautes et durables portions de cette œuvre. Une quarantaine de volumes sont là pour témoigner, aux yeux de ceux qui savent lire, de ces quarante années de vie intellectuelle. « Dédaigneux de la musique, dédaigneux de la couleur », spirituel, trop spirituel quelquefois, mais admirablement translucide, et vivant de la seule vie des idées qu'il exprime, le style de M. Faguet ne vise ni à évoquer, ni à peindre, mais uniquement à faire comprendre, et c'est à quoi il réussit à merveille : c'est essentiellement le style d'un « esprit penseur » appliqué à la critique. La critique sous toutes ses formes, tel est, en effet, le domaine propre de M. Faguet. Un peu sévère quelquefois, nous l'avons dit, pour les purs artistes, pour les écrivains de pure imagination ou de sensibilité dominatrice, il est aujourd'hui sans rival dans la critique des écrivains à idées. Il y a des critiques dont les études, d'ailleurs ingénieuses et agréables, sont dépassées par les livres mêmes dont ils parlent ; tel n'est jamais le cas de M. Faguet : il remplit toujours toute la tâche du vrai critique ; il rend un compte exact, fidèle des ouvrages qu'il étudie ; il les juge, — et il les dépasse. C'est dire que, plus philosophe que beaucoup de ceux qui portent ce titre et « tiennent boutique » de philosophie, ce critique *pense*. Seulement, il pense presque toujours à propos des travaux d'autrui ; il semble qu'il ait besoin d'un stimulant extérieur, et que la pensée des écrivains qu'il étudie lui serve surtout à mettre en branle la sienne propre. Je serais bien étonné qu'il n'eût pas songé à lui-même quand il disait : « Certains écrivains aiment les livres des autres sur les sujets qu'ils traitent eux-mêmes, *parce qu'ils discutent avec ces livres, et que la discussion leur donne des idées*. » Mais qu'importe la manière ? L'essentiel est de penser par soi-même, et c'est là un mérite que nul ne refusera à l'auteur des *Politiques et Moralistes du XIXe siècle*. Quand on l'a beaucoup lu et lon-

guement pratiqué, on reste émerveillé du grand nombre de questions qu'il a successivement abordées et sur lesquelles il a promené son ferme, tranquille et clair regard. Certaines visions du monde sont peut-être plus hautes, plus subtiles, ou plus profondes : la sienne, plus limitée sans doute, a du moins une vigueur de relief incomparable. « Je vois en lui, — a dit justement M. Jules Lemaître dans une « figurine » qui pourrait dispenser de lire ces pages, — je vois en lui une des pensées par qui les choses sont le plus profondément comprises et *le moins déformées;* une pensée calme, incroyablement lucide, d'une pénétration sereine ; bref, un des cerveaux supérieurs de ce temps. Et tant pis pour ceux qui ne s'en doutent pas ! »

1er juillet 1909.

Il n'y a pas deux ans que cette étude est écrite, et depuis cette époque M. Faguet a multiplié les preuves de son extraordinaire activité, il a prodigué les articles et les livres. Si intéressants que puissent être en eux-mêmes ses nouveaux volumes, la 5e série de ses *Propos littéraires* et la 5e série de ses *Propos de théâtre*, ses livrets sur *l'Amour*, *l'Amitié*, *l'Amour de soi*, *la Famille*, *la Vieillesse*, ses livres sur *le Culte de l'Incompétence*, sur *Mme de Sévigné*, sur *le Féminisme*, ses *Commentaires du Discours sur les passions de l'amour* attribué à Pascal, il me semble qu'ils n'ajoutent aucun trait vraiment nouveau à la physionomie du fécond écrivain, telle qu'elle m'est apparue au cours d'un long commerce avec son œuvre, et telle que j'ai essayé de la décrire ici.

Il aurait dû en être tout autrement de son livre sur *la Démission de la Morale*, et, comme j'en avais, dans les pages qui précèdent, souhaité la publication, j'espérais bien, en l'ouvrant, qu'il allait me fournir matière à de longs développements, à des rectifications peut-être, ou tout au moins à des additions. Cet espoir a été déçu, et si je me plaçais à mon point de vue d'*auteur* plutôt qu'à mon point de vue

d'*homme*, je ne devrais pas m'en plaindre, puisqu'en revanche ce livre apporte une confirmation singulière à quelques-uns des pressentiments que j'avais cru devoir formuler plus haut. Même dans ce livre où il semble qu'il aurait dû nous livrer toute sa « pensée de derrière la tête », M. Faguet garde toujours je ne sais quelle discrète réserve. Il y examine avec sa lucidité, avec sa vigueur habituelles les principaux systèmes de morale contemporains; et toute cette partie historique et critique du livre est, comme à l'ordinaire, des plus remarquables. Mais quand l'ingénieux moraliste en vient à la partie personnelle et constructive de sa tâche, quand il nous expose sa propre conception de la morale, et ce qu'il appelle « la morale de l'honneur », il faut avouer que sa pensée devient beaucoup plus discutable et infiniment moins persuasive. La morale qu'il nous propose est quelque chose de si subjectif, de si vague, de si frêle qu'on s'étonne qu'une conception de cette nature puisse suffire à un esprit aussi ferme et aussi exigeant. A parler franc, cette « morale de l'honneur » manque de base ou de fondement. Et si c'est bien là le dernier mot de M. Faguet moraliste, le contenu de son livre répond trop bien au titre — spirituel et mélancolique — qu'il lui a donné : c'est bien *la démission de la morale* qu'il constate, — en y comprenant celle de M. Faguet lui-même.

C'est qu'à vrai dire, — et j'ai peine à croire que ce ne soit pas un peu volontaire, — M. Faguet est, si je ne m'abuse, passé à côté de la vraie question que soulevait son livre. Cette question, c'est, à mon gré, celle des rapports du problème moral et du problème religieux. Qu'on m'entende bien. Je n'ai pas l'impertinence de reprocher à M. Faguet de ne pas trancher la question de *la Crise actuelle de la Morale* comme je la trancherais moi-même, si j'écrivais le livre, que j'écrirai peut-être un jour, sur ce sujet. Non, je veux dire tout simplement ceci. En fait, il existe actuellement un certain nombre de morales, plus spéculatives que pratiques, des « arts de vivre » plutôt que de vraies morales, — et une morale religieuse, la plus agissante et

la plus efficace de toutes. Parlons plus nettement encore. Cette morale religieuse, pour nous autres Occidentaux, s'appelle de son vrai nom la morale chrétienne. Cette morale, l'accepterons-nous, ou la rejetterons-nous? Et quelles sont nos raisons de notre acceptation ou de notre rejet? Le nœud de la question morale à notre époque est là, et il n'est pas ailleurs. Et quiconque se dérobera à l'obligation de poser la question en ces termes pourra bien être un historien des idées et un critique de tout premier ordre : je crains qu'on ne puisse l'accuser d'avoir donné sa « démission » de vrai moraliste. M. Faguet voudra-t-il qu'on dise cela de lui? Et ce livre, — qui n'eût point contenté Scherer, — ce livre encore une fois, est-il vraiment son dernier mot sur le plus haut et le plus grave problème du temps présent?

P.-S. — La note précédente était écrite, et même imprimée, quand ont paru (février 1911) *les Préjugés nécessaires*. Il n'y a vraiment que M. Faguet, à l'heure actuelle, pour écrire comme en se jouant sur un pareil sujet un livre de cette valeur : livre ingénieux, piquant, souvent spirituel, parfois profond, parfois un peu paradoxal, toujours intéressant et vivant. Ce qu'il appelle « préjugés nécessaires », ce sont les croyances instinctives, vraies ou fausses, — il ne s'en préoccupe pas, — mais indispensables à l'homme pour vivre en société : libre arbitre, morale, religions, vie future, réversibilité des fautes, etc.; M. Faguet étudie chacune de ces données en pur positiviste, avec cette lucidité, cette fermeté de bon sens réaliste qui caractérisent son tour d'esprit et son talent. Sans en avoir l'air d'ailleurs, ce livre d'un moraliste sans illusion est un livre hautement patriotique, une protestation contre l'action dissolvante de la raison raisonnante, et les Français de notre temps feraient bien de méditer le très beau discours que, tout à la fin de son ouvrage, M. Faguet prête à « nostre mère Nature ». — Je ne reprocherais guère à ce livre que, çà et là, d'être trop « construit » : on dirait que M. Faguet a vu, de ses yeux vu, cet « homme primitif » qu'il nous décrit si bien. D'autres, plus sévères ou plus métaphysiciens, pourraient lui reprocher aussi d'être trop sceptique : peut-être, en effet, pour recommander les « préjugés nécessaires », — le titre primitif était : *les Illusions bienfaisantes*, — faudrait-il y croire davantage. Ajoutons enfin que la question des rapports de la morale et de la religion y est, en plusieurs endroits, posée peut-être un peu de biais, mais qu'elle y est posée, ce qui nous permet d'espérer encore que M. Faguet n'a pas dit là-dessus son dernier mot.

IV

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ

> « ... L'esprit le plus naturellement généralisateur qu'il m'ait été donné de rencontrer. Le plus menu fait n'était pour lui qu'un prétexte à s'élancer vers les hauteurs de la synthèse. »
>
> (*Souvenirs et Visions*, p. 31.)

Un grand style; une haute et même altière pensée, mais infiniment souple, généreuse et hospitalière; une faculté d'enthousiasme et de lyrisme même qui survivait à toutes les déceptions de la vie, à toutes les amertumes de l'expérience, une puissance et une vivacité d'intuition que les « spectacles contemporains » les plus divers ont tour à tour sollicitée; bref, un penseur qui serait un poète, et un homme d'action qui ne dédaignerait pas d'être un grand écrivain : ce sont là les principaux traits qui ont gravé dans notre mémoire la physionomie d'Eugène-Melchior de Vogüé. Il y a une triste douceur, maintenant, hélas! qu'il n'est plus, à suivre dans son développement intérieur une personnalité de cet ordre, et à tenter d'en faire le tour.

I

« Au temps de mon enfance, dans la province où j'ai grandi, la bibliothèque de tout bon Vivarois contenait deux livres de fonds : ouvrages obscurs, presque introuvables aujourd'hui, qui furent pour moi les premières, les inépuisables sources de l'enchantement du cerveau, des curiosités passionnées, des visions intérieures. » Ainsi débute un

curieux opuscule d'E.-M. de Vogüé, ces *Notes sur le Bas-Vivarais*, dont l'éloquente dédicace, — *Montibus patriis... exul*, — dit assez l'intime, la profonde signification. Ces deux ouvrages, les *Commentaires du soldat du Vivarais*, « livre admirable de férocité candide », et le romantique *Album* d'Albert du Boys « montraient à l'enfant le seul monde *vrai* pour lui, un monde merveilleux et conforme à ses rêves ». Quand un critique ami, Armand de Pontmartin, ne nous signalerait pas « la nature poétique et rêveuse » du futur auteur de *Jean d'Agrève*, il semble qu'à ces lignes, comme à bien d'autres signes, nous aurions pu la deviner. C'est là, à n'en pas douter, le fond primitif, l'apport individuel et inaliénable. E.-M. de Vogüé est né poète, et il restera toujours tel.

Le poète est « exilé » parmi nous; il n'est point « déraciné ». Voyez avec quelle joie il retourne à ses « montagnes paternelles », à son « pauvre vieux berceau », avec quelle émotion il salue « cette triste source de son sang », en quels termes il décrit ce sol âpre et « nerveux », combien il est heureux de noter « l'humeur indépendante qui fut de tout temps le trait caractéristique de cette race », « race pauvre, modeste, mais solide et ardente comme sa montagne, où le feu couve sous le granit ». La rude Auvergne n'est pas loin, et déjà, un peu plus bas, le Midi commence, la Provence ensoleillée, toute palpitante de chaleur et de clarté. La griserie de ce vibrant soleil a gagné notre écrivain : « Pourquoi essayer, s'écrie-t-il, d'en faire comprendre l'ivresse *aux gens du Nord*? Ils n'entendront jamais ce qu'il y a de délicieux et d'éperdu dans la plainte de *nos* cigales [1]. » Un Daudet n'aurait pas dit mieux : le complexe, ardent et chaud génie de ce coin de terre s'est communiqué à celui de ses enfants qui ne l'a jamais renié.

A cette influence toute générale il en faut joindre une autre, plus particulière et plus intime. On ne descend pas impunément d'une longue lignée militaire et féodale : le

1. *Notes sur le Bas-Vivarais*, p. 5-6, 8-9, 28-29, 85, 105, 51-12.

geste héréditaire se prolonge dans le petit-fils. Si tout ce qu'a écrit E.-M. de Vogüé, — et jusqu'à ses moindres billets[1], — a « grand air », si son style a « de la race », si la hauteur, l'indépendance des vues lui était comme naturelle, nul doute qu'il n'en faille rapporter le mérite à sa naissance[2]. Il me revient à ce propos en mémoire une page de Brunetière qui m'a toujours paru bien suggestive : elle lui a été inspirée par le cas de Chateaubriand et de Mme de Staël :

Quand les aristocrates sont intelligents, ils ne le sont pas plus que nous, mais ils le sont d'une autre manière, plus libre, en quelque sorte, plus indépendante, et plus dégagée surtout de la tradition. Car, d'abord, ils sont plus ignorants, moins grécaniseurs et moins latiniseurs, moins respectueux d'Aristote et d'Horace, qu'ils considèrent toujours un peu comme des bourgeois de Rome et d'Athènes; encore moins respectueux de Voltaire, de Marmontel ou de La Harpe, qu'ils ont connus, dont ils ont raillé les ridicules, dont ils estiment peu la personne. Ils ont, d'ailleurs, tout naturellement plus de confiance en eux-mêmes.... Encore, et en tout temps, ils se sont piqués, ils se piquent de juger par eux-mêmes, de ne pas aisément soumettre leur façon de penser à l'opinion publique; et même, assez souvent, nous voyons que, pour s'en distinguer, comme par exemple un Joseph de Maistre, ils exagèrent leur originalité jusqu'au paradoxe, et le paradoxe jusqu'à l'impertinence[3]....

Je ne prétends pas que tous ces traits s'appliquent à l'auteur du *Roman russe* : niera-t-on que beaucoup d'entre eux s'appliquent à lui ?

Ces prédispositions natives furent entretenues et développées par les livres. Les livres que nous lisons et que nous adoptons dans notre première jeunesse sont l'un des facteurs les plus puissants de notre personnalité morale.

1. J'espère bien qu'on recueillera quelque jour sa très abondante *Correspondance*; ce ne serait pas la moins belle de ses œuvres.

2. Sur les origines de la famille, voir la réponse de Heredia au discours de réception académique de M. le marquis de Vogüé.

3. *Évolution de la critique*, p. 172.

ils la manifestent, et, en même temps, ils l'informent. Parmi ceux qui durent contribuer à l'éducation intellectuelle ou littéraire de l'écrivain, je crois en entrevoir quelques-uns qu'il importe de signaler : chez les classiques français, Bossuet, Pascal, peut-être Saint-Simon, trois poètes où l'on a pu justement dénoncer « le romantisme des classiques » ; il citera souvent plus tard les deux premiers, et, visiblement, le pénétrant essayiste qui, à Saqqarah, « chez les Pharaons », médite sur les *Pensées*[1], s'est mis de longue date « à l'école de Pascal[2] ». A quelle époque peut-on faire remonter le premier contact avec Rousseau? Je ne sais; mais je crois bon de noter cet aveu : « Les années où je relis *la Nouvelle Héloïse*, je ne puis plus supporter de longtemps la lecture d'un autre roman[3] ». Rousseau n'est point d'ailleurs le seul romantique qui ait enchanté cette imagination juvénile : Hugo était là pour le séduire. « Les *Orientales*, déclare quelque part E.-M. de Vogüé, chantent encore dans notre mémoire comme la plus délicieuse musique qui ait grisé nos vingt ans[4]. » Mais les vrais maîtres de sa pensée et de son jeune talent, ce sont les trois poètes gentilshommes dont l'œuvre résume ce qu'il y a de meilleur et de plus élevé dans le romantisme français, et sur lesquels il devait écrire plus tard de si éloquents et féconds articles : c'est Chateaubriand, « l'aïeul qu'il admire et qu'il aime le plus[5] » ; c'est Lamartine, qui a « façonné son âme » et lui a appris à « nommer ce qui avait été jusqu'alors sans nom[6] »; et c'est Vigny, « qui fut l'un des compagnons assidus de sa vie[7] ». Joignons à toutes ces influences celle, maintes fois avouée, de Taine[8], celle aussi, moins continue peut-être et

1. *Histoires orientales*, p. 11-12.
2. *Sous l'horizon*, p. 24, article sur le *Pascal* de M. Boutroux.
3. *Histoire et Poésie*, p. 175.
4. *Le Fils de Pierre le Grand*, etc., p. 211.
5. *Livre du centenaire du Journal des Débats*, p. 13.
6. *Heures d'histoire*, p. 42.
7. *Regards historiques et littéraires*, p. 311. — Cf. *le Rappel des Ombres*.
8. Voir dans l'*Enquête sur l'œuvre de Taine*, publiée par la *Revue Blanche* du 15 août 1897, la lettre d'E.-M. de Vogüé; et dans la *Revue*

plus diluée, de Renan [1], et l'on aura, si je ne m'abuse, les principaux éléments livresques qui ont contribué à former ce beau tempérament d'écrivain.

Et l'on voit peut-être le sens concret et la signification convergente de toutes ces « affinités électives ». Un ardent besoin de haute poésie, d'images éclatantes, de somptueux idéalisme; un goût passionné d'anticipation impatiente pour l'Orient, le pays par excellence du rêve romantique et de l'histoire; une personnalité qui s'affirme volontiers du triple droit d'un lyrisme natif, de la naissance et du talent; une hautaine indépendance à l'endroit de la tradition esthétique ou religieuse et une sympathique curiosité à l'égard de toutes les hardiesses de la pensée ou de l'action : voilà, semble-t-il, les tendances en partie innées, en partie acquises, ou du moins fortifiées par la culture intérieure, qui, avant toute œuvre écrite, ou plutôt imprimée, durent se manifester de bonne heure chez E.-M. de Vogüé au cours de sa pensive et rêveuse jeunesse.

Jeunesse assez triste aussi, partagée entre la lointaine vie de collège et les longues, les monotones journées solitaires du vieux château de Gourdan, — ce Combourg d'un nouveau René, — « perdu au milieu des bois sur le versant des Cévennes »; les événements de ces années, si décisives toujours pour la formation de l'être intime, ce furent sans doute les lectures, avec les émotions qu'elles suscitaient, « les obscurs désirs » qu'elles provoquaient; ce furent les fouilles pratiquées dans la vieille bibliothèque; ce fut, par exemple, la triomphale découverte des *Méditations* et des

des Deux Mondes, du 1er avril 1894, son article, non recueilli en volume, sur le *Dernier livre de Taine*, p. 689.

1. « Réaction tardive [contre Renan]; pour beaucoup d'entre nous, nos efforts pour nous reprendre seront peut-être vains. Nous avons tous dormi de délicieux sommeils à l'ombre du mancenillier. » (*Heures d'histoire*, p. 305.) — « Nous tous dont l'esprit a été formé en partie par ces deux hommes [Taine et Renan], nous ne faisons qu'appliquer leurs leçons. » (*La lutte démocratique des Écoles*, *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1893, p. 221.) L'article n'a pas été recueilli en volume.

Harmonies, un peu plus tard, celle de *Raphaël*[1]. Et, peu à peu, la vocation s'éveillait. Quand, à vingt ans, libre enfin, le jeune enthousiaste de Lamartine partait pour l'Italie, il emportait avec lui ses premiers vers, — de « mauvais vers[2] », dira-t-il plus tard, — des odes, des élégies, des sonnets, et le prologue d'une tragédie florentine[3].

La grande tragédie française se préparait alors dans les coulisses de l'histoire. Surpris comme tant d'autres par nos premiers désastres, le poète de vingt-deux ans saisit d'instinct l'arme héréditaire et vint l'offrir à la patrie violée. Son jeune frère sortait de Saint-Cyr ; il s'engage avec lui et va le rejoindre à Rethel. A Reichshoffen, à Patay, deux autres Vogüé succombent sous les balles allemandes. A Sedan, c'est le propre frère du futur écrivain qui tombe à ses côtés ; lui-même blessé, fait prisonnier, est interné à Magdebourg. Dures leçons de l'expérience : aucun de ceux qui les ont reçues à leur entrée dans la vie n'ont jamais pu en détacher leur pensée ; il y avait trop loin du rêve caressé à la douloureuse réalité. « J'arrivais, a écrit un quart de siècle plus tard E.-M. de Vogüé, j'arrivais avec l'espoir d'assister à des spectacles grandioses.... J'avais une forte provision de papier dans mon sac », — tel Chateaubriand partant pour l'armée des princes. — « *Ayant toujours et partout rapporté toutes choses à mon métier d'écrivain, depuis que j'ai conscience de moi-même*, j'escomptais d'avance les belles notes que j'allais prendre pour le livre à écrire au retour si je revenais. Je n'ai pas crayonné trente lignes, s'il m'en souvient bien, sur ce papier perdu avec le reste[4]. » Je ne crois pas qu'on puisse exagérer l'influence qu'ont eue sur lui les événements de 1870 : sa sensibilité, son imagination, sa pensée tout entière en ont été ébranlées pour toujours. L'idée de la guerre, du relèvement matériel et moral de la patrie est sans cesse présente à son

1. *Heures d'histoire*, p. 42-43.
2. *Syrie, Palestine, Mont-Athos*, p. XII.
3. Edmond Rousse, *Réponse au discours de réception d'E.-M. de Vogüé.*
4. *Devant le siècle*, p. 246-247 : — *Heures d'histoire*, p. 322.

esprit : elle reparaît à chaque instant dans ses livres, provoquant des comparaisons, des réflexions singulièrement clairvoyantes. Soit qu'il parle de *la Débâcle*, ou de Marbot, soit qu'il s'adresse « à ceux qui ont vingt ans », ou aux jeunes élèves du collège Stanislas, et jusque dans *Jean d'Agrève*[1], le souvenir des « sombres jours » revient sous sa plume avec une obsédante persistance. On peut dire que presque toutes ses idées ultérieures, toute sa philosophie procède de là, de ce grand ébranlement intellectuel et moral. Aucune sensiblerie niaise ou déclamatoire ; mais, au contraire, une sorte de pudeur virile dans l'émotion contenue, et d'autant plus prenante. A Strasbourg, dix ans après la guerre : « Comme j'arrivais sur la plate-forme du clocher d'où l'on contemple le pays, j'entendis une aigre musique de fifres et de tambours ; un régiment de la garnison défilait en bas, tout petit sur le pavé ; *mes yeux devinrent mauvais*, ils ne purent rien voir alentour[2] ». Et, d'autre part, aucune concession aux mensonges épeurés ou aux candides illusions du pacifisme ; mais, au contraire, l'affirmation, la constatation plutôt, discrète et forte tout ensemble, que toute patrie, comme disait déjà Renan, est une création militaire, que l'armée, « c'est l'autel d'airain sur lequel il faut sacrifier beaucoup de superfluités pour être assuré de garder les biens nécessaires », et que ces biens sont étrangement fragiles, « lorsqu'on ne bâtit point sur les fondations solides, cimentées par le sang, où une loi mystérieuse a voulu asseoir toute grande existence historique[3] ».

Les épreuves ont ceci de bon qu'elles mûrissent vite ceux qui leur survivent. A son retour en France, E.-M. de Vogüé n'était plus le pur élégiaque, le littérateur désinté-

1. « En avant ! *Vorwärts !* Je me le rappelle, ce cri rauque des soldats allemands qui emmenaient quelques-uns des nôtres, après la sortie malheureuse du fort d'Issy ; ils harcelaient de cet aiguillon les prisonniers qu'ils poussaient à leur bivouac. » (*Jean d'Agrève*, 7e édit., p. 232-233.)

2. *Regards historiques et littéraires*, p. 38.

3. *Pages d'histoires*, p. 30, 38.

ressé qu'il avait, j'imagine, commencé d'être. Une préoccupation nouvelle s'imposait à lui, dans ce naufrage des illusions nationales : collaborer à l'œuvre de réparation nécessaire, et, d'un seul vieux et noble mot, *servir*. Justement, une occasion s'offrait de concilier avec ses ambitions nouvelles sa vieille passion des longs voyages, et « le plus ancien de ses rêves[1] », son désir de connaître enfin ce prestigieux Orient dont tous ses poètes lui parlaient. Son cousin, un passionné d'Orient, lui aussi, le marquis de Vogüé, venait d'être nommé ambassadeur à Constantinople; le soldat improvisé se fit diplomate, il allait pouvoir récrire à sa façon l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

Ce fut son premier livre, ce « voyage au pays du passé » qui, daté, sous sa première forme, de novembre et décembre 1872, n'a vu le jour, après les retouches et les remaniements nécessaires, qu'en 1875. E.-M. de Vogüé y est déjà tout entier, avec sa passion des idées générales, avec son active curiosité, avec son ardeur d'imagination, avec son inquiétude morale. Il n'a manqué à ce livre que d'être suivi de quelques autres d'une tonalité analogue, pour assurer à son auteur la maîtrise incontestée des choses d'Orient parmi les écrivains de sa génération. Venu avant Loti dans ce Stamboul qui leur est si cher à tous deux, il s'est laissé, aux yeux du grand public, distancer par son heureux rival dans l'exploitation littéraire de ce merveilleux domaine oriental. Au fond, le public n'aime bien que l'homme d'un seul livre; et ce livre, il faut peut-être l'écrire plusieurs fois, pour que le public consente à en reconnaître et à en adopter l'auteur; la diversité des aptitudes et des « spécialités » le gène et le déconcerte; il immobilise dans une même attitude ceux qu'il admire; il a décrété, une fois pour toutes, que le poète ne doit avoir qu'une seule corde à sa lyre. J'ai peur que le voyageur-poète de *Syrie, Palestine, Mont-Athos* n'ait été la victime de cette très naturelle disposition d'esprit, et que l'on ne

1. *Syrie, Palestine, Mont-Athos*, p. 4.

méconnaisse, ou même que l'on n'ignore l'originalité et le mérite de ses études orientales[1]. Il y aurait pourtant une intéressante comparaison à instituer entre sa manière propre et celle des principaux écrivains d'Orient, Volney et Chateaubriand, Lamartine et Loti. C'est Chateaubriand, ce me semble, qu'il rappelle le plus. Loti est plus passif en face de cette nature orientale qu'il reflète avec un charme si insinuant. E.-M. de Vogüé, lui, domine ce monde extérieur qu'il évoque et fait passer sous nos yeux ; ses impressions de voyageur lui servent surtout de thèmes à méditations ; on y sent une pensée plus haute, plus virile, moins entraînée au flot des sensations et des images. Ce qu'il est allé chercher en Orient, c'est « le secret de l'histoire » ; c'est déjà aussi une réponse aux questions de l'heure présente ; c'est une leçon de volonté, d'énergie morale qu'il est allé demander à « ce pays, que tout homme doit venir interroger avant de formuler sa pensée définitive sur les grands problèmes de l'âme » ; et il lui « doit d'entrevoir la vérité divine et de sortir d'ici, malgré tout, fortifié, mûri et consolé[2] ».

Et, certes, celui qui parle ainsi n'est pas un homme pour qui le monde intérieur seul existe. Il y a de très belles pages descriptives dans *Syrie, Palestine, Mont Athos* ; il n'y en a pas de plus belles que celle-ci, que j'emprunte à *Vanghéli*, la première nouvelle qu'E.-M. de Vogüé ait écrite, sorte de récit symbolique où il a « résumé les souvenirs de six années d'Orient » :

1. Dans le curieux Avant-propos d'une édition séparée de *Vanghéli* (Paris, Borel, 1901, p. II-III), je lis ceci : « Oserais-je contrarier ici les critiques qui me firent l'honneur d'appliquer leurs facultés psychologiques à mes premiers travaux? Ils m'ont composé une figure toute russe, ils ont ingénieusement expliqué la plupart de mes écrits par des influences slaves. Je laissais dire avec admiration, parfois avec un sourire, oh ! très respectueux pour les critiques. Ils ne me persuadaient pas. Je savais trop bien que *tout mon être pensant et imaginatif s'est formé dans l'Orient méditerranéen*, et que, s'il existe un pays dont j'aie une connaissance intime, c'est le vieil Orient de ma jeunesse, bien plus que la Russie de mon âge mûr ».

2. *Syrie*, etc., p. IX, 250, 236.

Nous nous étions attardés à l'étape : la nuit nous prit tout en haut des pentes qui vont s'évasant jusqu'à la plage, une nuit de printemps mélodieuse et tiède tressaillant d'énergies sourdes qu'ignorent celles de nos pays, une nuit où l'on sentait vivre les choses et les êtres d'une vie si ardente, si enivrée, que la mort et la peine semblaient bannies d'un monde plus heureux. Le petit chemin douteux se perdait dans les méandres des marécages qui continuent le lac ; des myriades de lucioles promenaient des essaims de flammes dans les roseaux, d'où montaient les chansons nocturnes des rainettes et des rossignols. Nous chevauchions au travers des bouquets de platanes, de lauriers et de chênes verts, guidés dans l'ombre par la voix des muletiers ; ces gens simples, gagnés insensiblement par cette majesté, reprenaient en cœur un lent refrain romaïque : nous les suivions, assoupis sur la selle dans un demi-rêve par la fatigue d'une rude journée ; nul cependant n'eut la pensée de se plaindre des heures allongées et de mesurer la descente des étoiles dans un ciel si doux. Il était minuit quand la lune décroissante, apparue sur les hautes crêtes de l'Olympe de Bithynie, nous montra la nappe réposée du lac : la ligne dentelée des remparts de Nicée moirait d'ombre le bleu des eaux [1].

Connaît-on, dans la prose pittoresque du XIXe siècle, beaucoup de pages qui vaillent celle-là ?

Après l'Orient turc, l'Orient africain. Chargé d'une mission diplomatique en Égypte, E.-M. de Vogüé découvrit avec ravissement cette terre enchanteresse où il devait revenir souvent dans la suite, et qui lui inspira quelques-unes des plus belles descriptions du *Maître de la mer*. Là, sous la direction de cet admirable Mariette, auquel il a rendu un si émouvant et pénétrant hommage, il s'initie à l'égyptologie : au musée de Boulaq, à Saqqarah surtout, il a la révélation, que personne peut-être n'a plus éloquemment traduite, de cet infini du temps dont les découvertes historiques de notre époque nous donnent parfois le frisson. Car c'est toute une société, vieille de sept ou huit mille ans, qui, brusquement, surgit du sol : « pour peu qu'on les interroge avec patience, *ces morts parlent*, leurs

1. *Histoires orientales*, p. 58-59.

ténèbres s'illuminent, un monde s'ouvre[1]. » D'avoir pénétré ce monde, et d'avoir éprouvé ce frisson, cela donne à l'esprit une hauteur et une largeur tout ensemble, auxquelles, sans cette expérience, il est peut-être difficile d'atteindre. Ce qui est sûr, c'est qu'E.-M. de Vogüé en a recueilli l'entier bénéfice.

Et après l'Orient africain, l'Orient slave. Dans le volume, trop peu connu, à mon gré, qui est intitulé *Histoires Orientales*, et qui date de 1879, il y a une curieuse étude historique qui a pour titre : *De Byzance à Moscou, voyages d'un patriarche*. Ce voyage, E.-M. de Vogüé l'a fait pour son propre compte. Nommé secrétaire d'ambassade en Russie, il arriva à Saint-Pétersbourg au mois de décembre 1876. Là commencèrent pour lui six années particulièrement fécondes en enseignements et en révélations de toute sorte. Par des voyages poursuivis en tous sens, par l'étude approfondie de la langue, de la littérature et de l'histoire, par l'observation attentive des mœurs et des caractères, par la pratique des hommes et des choses de son métier, il s'efforça d'entrer aussi profondément que possible dans l'intimité de ce monde russe dont il avait bien pu prendre comme un avant-goût, au cours de ses pérégrinations antérieures, mais qui ne laissait pas de lui être encore fort étranger, comme il l'était alors à tous les Français, quoique M. Anatole Leroy-Beaulieu et Alfred Rambaud eussent déjà écrit sur cette matière[2]. Avec cette rapidité aiguë d'intuition et cette clairvoyance de patriotisme qui ne le quittaient guère, il dut se dire d'assez bonne heure qu'il y avait

1. *Chez les Pharaons* (15 janvier 1877), *Histoires orientales*, p. 13. — Le premier article que l'écrivain se proposait de donner à la *Revue des Deux Mondes*, si la mort le lui avait permis, était une étude sur l'état actuel des études égyptiennes. — Voir, dans *les Routes* (Bloud, 1910), son article sur *le Scarabée de Karnak*.

2. Les belles études de M. Anatole Leroy-Beaulieu sur *l'Empire des Tsars et des Russes* ont commencé à paraître dans la *Revue des Deux Mondes* à partir de 1873. E.-M. de Vogüé déclarait « qu'il faut faire dans le mouvement de notre génération une place hors de pair à l'auteur de cette œuvre capitale ». (*Regards historiques*, p. 85.)

là non seulement, pour l'écrivain qu'il était, un champ presque vierge à défricher et à exploiter, mais encore qu'en travaillant, par les moyens en son pouvoir, à rapprocher l'un de l'autre deux peuples, ou, pour mieux dire, deux mentalités qui s'ignoraient, à les renseigner l'une sur l'autre, il rendrait à son propre pays un très signalé service[1]. On sait de reste si l'événement lui a donné raison.

Il semble qu'il ait d'abord un peu hésité sur la nature des travaux par lesquels il allait poursuivre son dessein. Soit que sa situation lui ait rendu difficiles d'autres études, soit tout simplement que l'histoire, qu'il a d'ailleurs toujours aimée, l'ait alors plus particulièrement attiré, ce sont des essais historiques qui, deux ou trois ans, vont, — au moins extérieurement, — absorber son activité. Ces études sur divers épisodes de l'histoire de Russie, — *les Voyages du Patriarche Jérémie, la Révolte de Pougatchef, le Fils de Pierre le Grand,*[2] *Mazeppa, la Mort de Catherine II,* — sont du reste extrêmement remarquables : exactitude de l'information, ingéniosité du sens critique et psychologique, haute liberté des jugements et des vues, clarté de l'exposition, vivacité entraînante et colorée du style, — il y avait là des qualités de tout premier ordre, et qui auraient pu et dû signaler l'auteur de ces pages à l'attention des historiens de métier. Mais, là encore, il aurait fallu redoubler et poursuivre : les « spécialistes » n'adoptent et ne consacrent que ceux qui s'enrégimentent dans leurs rangs sans espoir de reprise ou de retour.

E.-M. de Vogüé n'était pas homme à se laisser enrégimenter quelque part. Au risque de passer pour un dilettante ou un amateur, il continuait silencieusement la vaste enquête qu'il avait entreprise sur le monde et sur l'âme russes, essayant diverses directions, mais sans laisser voir,

1. Les rapports que le jeune secrétaire d'ambassade adressait à ses chefs sur l'état des questions russes sont demeurés célèbres au quai d'Orsay.

2. Dans une lettre à son frère publiée récemment, Brunetière disait des articles sur *le Fils de Pierre le Grand* : « C'est un des très solides et très jolis travaux historiques que j'aie lus depuis longtemps ».

— peut-être d'ailleurs l'ignorait-il encore lui-même, — sur quel point précis il allait faire porter son principal effort. Cherchait-il encore sa voie? Ou bien, l'ayant intérieurement trouvée, ajournait-il à dessein le moment de s'y engager publiquement? Je ne sais; et les biographes futurs nous renseigneront sans doute là-dessus quelque jour[1]. Ce qui est bien certain, c'est qu'à l'époque où nous sommes parvenus, — octobre 1883, date de l'article sur Tourguénef, — rien ne pouvait faire pressentir qu'E.-M. de Vogüé se tournerait prochainement du côté de la critique littéraire. Il écrivait depuis près de dix ans : des notes de voyage, une nouvelle, des études d'art ou d'archéologie, des essais historiques, tels étaient les genres où s'était tour à tour exercé son jeune et souple talent d'écrivain; pas un seul article critique dans tout cela, à moins qu'on ne veuille compter deux minces comptes rendus, dont l'un, il est vrai, sur *Guerre et Paix*[2]. Qui aurait pu, parmi toutes ces tentatives littéraires, deviner ou prévoir l'auteur du *Roman russe*?

Cependant, un événement essentiel s'était produit dans la vie de ce dernier : en 1878, il avait épousé une Russe, la sœur du général Annenkoff, qui devait être pour son œuvre, et en particulier pour le *Roman russe*, la plus discrète et la plus infatigable des collaboratrices, et, en 1882, il s'était fait mettre en disponibilité. « Il est écrivain et diplomate, écrivait-il plus tard d'un de ses confrères. Oh! le déplorable ménage que celui de ces deux vocations! »

1. Une lettre, publiée depuis que ces lignes sont écrites, semble donner plutôt raison à la seconde hypothèse. L'idée de faire connaître aux lecteurs français les grands écrivains russes a été suggérée par une Russe, « femme extraordinaire, universelle », la comtesse Alexis Tolstoï. « Je repoussai d'abord cette idée, comme une chimère insensée, avouait plus tard l'écrivain... Je m'enhardis peu à peu à une tâche *dont le succès me paraissait le préliminaire indispensable de tout effort politique sérieux.* »

2. Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1879. Il annonçait d'ailleurs, dans ce compte rendu de deux pages, l'intention de revenir quelque jour en détail sur Tolstoï. L'autre, sur les *Lettres du Bosphore*, par M. C. de Mouy, a paru dans la même *Revue* du 15 août 1879.

C'est une brouille de toutes les minutes, tant que la plus forte des deux n'a pas réclamé le divorce à son profit[1]. » Chez lui, c'est la vocation littéraire qui avait fait prononcer le divorce en sa faveur. Mais le ménage, pour « déplorable » qu'il fût, n'en avait pas moins eu quelques-uns des bons résultats qu'entraîne toute union régulière[2]. Heureux ceux qui n'ont pas mené trop jeunes la vie de l'homme de lettres parisien! Leur expérience n'est pas limitée à celle du boulevard. « Il n'y a pas que la Bièvre, disait spirituellement Flaubert : le Gange aussi existe. » A vivre plus de dix ans à l'étranger, E.-M. de Vogüé y avait acquis ce qui ne s'apprend pas en France, le sens des relativités nationales[3]; l'horizon de sa pensée s'était singulièrement élargi; le point de vue « européen », ou même « mondial », lui était devenu comme naturel: il avait connu d'autres civilisations, pénétré d'autres âmes que les nôtres; l'Orient, la terre du passé, et peut-être de l'avenir, « l'Orient, terre des miracles et piédestal des immenses destinées[4] », lui avait été révélé : il en avait sondé les réserves mystiques. Dans la steppe russe, ou sur les routes de la Judée, il avait semé bien des préjugés français, acquis bien des idées nouvelles. De plus, ses fonctions mêmes, en le mêlant à la vie réelle, lui avaient appris tout ce que l'on n'apprend pas dans les livres. Ainsi muni et ainsi averti, que cet écrivain de

1. *Regards historiques et littéraires*, p. 40.

2. C'est ce dont il a publiquement convenu lui-même. Il écrivait, à propos de l'auteur des *Lettres du Bosphore* (*Revue des Deux Mondes* du 15 août 1879) : « Il (M. de Moüy) a connu cette lutte irritante entre le devoir professionnel qui dit : « Mystère! » et le tempérament de l'écrivain qui crie : « Raconte! » Lutte saine et bienfaisante, au surplus, qui affine le jugement et aiguise le style. »

3. « On sait que le bruit public, pour nous, c'est le bruit de Paris. Pourtant, en dehors de ce lieu sonore, la terre est bien grande, les esprits des hommes sont bien divers, parfois bien puissants et influents sur les destinées du monde. » (*Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1884, article sur *Tolstoï*). En recueillant son article en volume, l'écrivain a supprimé ce passage.

4. Discours prononcé au nom de l'Institut pour l'inauguration du monument de Ferdinand de Lesseps à Port-Saïd le 17 novembre 1899, p. 9.

trente-quatre ans, qui a fait déjà ses preuves, s'attaque à l'un de ces sujets qui permettent à un riche et souple talent de se déployer tout entier et de donner toute sa mesure. Après s'être un peu dispersé, il s'y concentrera ; après avoir un peu déconcerté l'attention publique par la variété de ses dons et la diversité de ses métamorphoses, il la frappera par l'unité intérieure et la vivante originalité de sa pensée : il prendra rang parmi les maîtres qu'on écoute et qu'on suit. Son livre sera une date dans l'histoire intellectuelle et morale de son temps. Et ce sera le *Roman russe*.

II

A quelque point de vue qu'on se place pour l'étudier, le *Roman russe* reste un beau livre, et un grand livre. Au bout d'un quart de siècle, nous pouvons aujourd'hui l'affirmer : c'est l'un des livres essentiels de la fin du XIXe siècle. Pour la nouveauté des renseignements et des directions qu'il ramassait, pour l'abondance et la portée des idées générales qu'il mettait en œuvre, pour l'influence exercée enfin et pour l'éclat du style, il évoque invinciblement deux autres termes illustres de comparaison : l'*Histoire de la littérature anglaise* et le livre *De l'Allemagne*. Moins fortement composé peut-être que le livre de Taine, mais plus entièrement neuf, pour nous, Français, et aussi éloquent, aussi brillant de forme, il lui ressemble encore à un double titre : de même que le grand ouvrage de Taine avait, pour de longues années, exprimé le nouvel idéal littéraire, celui du naturalisme contemporain, de même le *Roman russe* a eu le mérite de formuler le programme d'une littérature hautement idéaliste qui, depuis, a porté ses fleurs et ses fruits ; et, d'autre part, comme la *Littérature anglaise*, dont il s'inspire d'ailleurs, le livre d'E.-M. de Vogüé est, en son fond substantiel, une étude de psychologie ethnique. Taine s'en était bien aperçu, et il en avait su beaucoup de gré à l'auteur : « Je vous fais d'abord, lui écrivait-il, mon compliment bien sincère sur le grand morceau où vous

faites la psychologie du Russe, d'après son histoire; à mon avis, c'est le plus fructueux de tous les genres d'histoire, car il expose la formation du caractère, et du caractère dépend presque tout le reste. Cela est tout à fait neuf et fécond[1]. » Et il n'est pas douteux non plus qu'à son heure, le *Roman russe* ait eu toute l'importance révélatrice de l'admirable livre *De l'Allemagne*. Comme jadis dans le grand ouvrage de Mme de Staël, c'était tout un monde, nouveau pour nous, de mœurs, d'idées, de sentiments, qui, soudain, nous était ouvert, et où nous avons largement puisé, comme au temps du romantisme. Et encore, ne faut-il pas ajouter qu'E.-M. de Vogüé avait plus d'une supériorité sur sa célèbre devancière? Son information est plus sûre et plus complète : Mme de Staël connaissait fort peu d'allemand, et elle n'a guère vécu en Allemagne; elle devinait beaucoup plus qu'elle ne savait à proprement parler. Au contraire, les intuitions de l'auteur du *Roman russe* reposent sur une connaissance approfondie de la langue, de la littérature et de la vie russes, et la longue familiarité que, durant six années de séjour en Russie, et quatre autres années d'études persévérantes[2], il a contractée avec les œuvres de ce lointain génie donne à ses études une justesse et une intimité d'accent, et à ses lecteurs une sécurité qu'il semble bien difficile d'égaler, et, à plus forte raison, de surpasser. Et enfin, si Mme de Staël est, certes, un très grand auteur, elle n'est peut-être pas un très grand écrivain : elle n'a pas du moins ce qui constitue essentiellement le grand écrivain, je veux dire *un*

1. *Correspondance de Taine*, t. IV, p. 217.

2. On nous dira sans doute un jour, avec plus de details que je n'en puis donner ici, de quel labeur prodigieux et de quelle « reussite » peut-etre unique est sorti le *Roman russe* : lectures incessamment reprises et longuement poursuivies dans le texte original, et sans l'aide d'un dictionnaire, de l'œuvre integrale des grands écrivains russes : commentaires oraux; traductions faites en commun et remaniees sans relache, — jamais peut-être l'assimilation d'un génie etranger par un autre esprit, et, si je puis dire, la transposition ou la transfusion d'une ame dans une autre âme ne s'est operée avec autant de conscience, de méthode et de succès.

style à soi, une forme qui lui appartienne bien en propre, qui se reconnaisse entre mille autres, et qui s'imprime et se grave à tout jamais dans l'esprit ou dans l'âme du lecteur. Ce don-là, E.-M. de Vogüé l'a au plus haut degré, et c'est ce qu'il faut tout d'abord essayer de mettre en lumière.

Voici venir le Scythe, le vrai Scythe, qui va révolutionner toutes nos habitudes intellectuelles. Avec lui, nous rentrons au cœur de Moscou, dans cette monstrueuse cathédrale de Saint-Basile, découpée et peinte comme une pagode chinoise, bâtie par des architectes tartares, et qui abrite pourtant le Dieu chrétien....

A la brusquerie de l'attaque, — c'est le début de l'étude sur Dostoïevsky[1], — à l'impétuosité du mouvement, à ce besoin qu'éprouve visiblement l'écrivain, l'idée abstraite à peine énoncée, de la reprendre sous une forme plastique, de la compléter, de la nuancer, et de l'éclairer au moyen d'une image formant symbole, n'avez-vous pas reconnu l'accent, et le ton, et le procédé habituel du poète ?

Relisez maintenant tout l'ouvrage. Rappelez-vous telle page célèbre : la comparaison du style de Tourguénef avec le clair tintement du vieux rouble suspendu au cou d'une petite paysanne de l'Ukraine sur la carafe qu'elle apporte au voyageur altéré ; la poignante et dramatique évoca-

1. La phrase : « Voici venir le Scythe, le vrai Scythe qui va révolutionner toutes nos habitudes intellectuelles » figurait d'abord dans les premières pages, — en grande partie retranchées depuis, — de l'article de la *Revue des Deux Mondes* sur Tolstoï (15 juillet 1884). En remaniant ses articles pour en composer son livre, avec ce sûr instinct qu'ont tous les vrais écrivains, E.-M. de Vogüé a vu là le début presque nécessaire d'un chapitre, et, comme la phrase pouvait s'appliquer aussi bien, et presque mieux encore, à Dostoïevsky qu'à Tolstoï, il l'a transportée tout au début de l'étude sur Dostoïevsky. — Je note ici, une fois pour toutes, en attendant l'« édition critique » du *Roman russe* qu'on ne manquera pas de nous donner quelque jour, que les articles de la *Revue des Deux Mondes*, en passant dans le livre, ont été très profondément remaniés. Les articles de la *Revue* sont, comme il convient, des *articles*, des morceaux isolés, se suffisant chacun à eux-mêmes, et rattachés à des préoccupations d'actualité ; dans le livre, ils sont devenus de véritables *chapitres*, les parties indissolubles d'un tout

tion des scènes qui suivirent la mort et les funérailles de Dostoïevsky; les toutes dernières lignes : « Voilà ce que j'ai entrevu sous cette terre russe. Pauvre terre pâle! ses fils diront peut-être que je l'ai peinte trop maussade, que je n'ai pas su respirer son parfum amer... ; » ou encore la conclusion de l'étude sur Tourguénef :

Dans presque tous ses livres, un noble souffle passe, élève et réchauffe le cœur; c'est peu de chose et c'est beaucoup, ce souffle léger resté d'une ombre, qui nourrira à jamais des milliers d'âmes. Ivan Serguiévitch a disparu comme ces paysans de son pays d'Orel, qui vont semant le grain dans les labours d'automne; la plaine de blé est immense, le sillon noir fuit à l'infini; l'homme le remonte, décroît, s'évanouit dans la brume et va s'asseoir, épuisé de fatigue, là-bas derrière les versants; s'il est trop vieux, si quelque mal le prend cet hiver, on le couchera sous son labour, on l'oubliera. Qu'importe? Disparais, pauvre homme de peine qui agitais tes bras dans le vide, sur la terre nue. La semence demeure et vit : aux soleils de l'été prochain, le blé va sortir, mûrir, rouler sur la steppe des vagues d'or, et dispenser aux multitudes le bon pain, le pain de force et de courage.

Que nous voilà loin ici de la littérature de manuel, ou même de cette critique de régent de collège qui, pâle, décharnée, exsangue, remplit de son plat bavardage tant de chroniques soi-disant « littéraires »! Au moins, voilà un critique qui sait écrire, qui connaît et qui prouve par son propre exemple la valeur persuasive et évocatrice du style! Avoir un style, savoir écrire, c'est, — rien de plus, mais rien de moins, — c'est mettre un peu de son âme dans son verbe; c'est faire passer dans les mots, c'est, par leur intermédiaire, communiquer à d'autres âmes les émotions qui nous agitent au moment où nous prenons la plume. Telle est la leçon que nous donnent tous les vrais écrivains, fussent-ils critiques; et telle est celle aussi que nous donne E.-M. de Vogüé. En nous parlant de Pouchkine ou de ce « prodigieux » Tolstoï, de Gogol ou de Tourguénef, il est au fond parmi ses pairs : écrivain d'une autre espèce sans doute, moins puissant et moins créateur assurément, mais

qui pourtant, au milieu d'eux, n'est point dépaysé, et se retrouve comme en famille. Et écrivain qui, comme eux aussi, est poète, si c'est être poète que de ne pouvoir s'empêcher d'imprimer à sa phrase le frémissement de sa sensibilité intime et d'inventer perpétuellement de nouvelles images pour exprimer les « correspondances » qui existent entre le monde matériel et le monde de l'âme.

Les poètes passent pour être généralement de bien médiocres critiques. C'est qu'ils ne daignent pas d'ordinaire utiliser l'instrument incomparable qu'ils ont entre les mains. En quoi consiste, en effet, et à quels termes exacts se ramène le problème proprement critique? Une œuvre étant donnée que le lecteur est censé ignorer entièrement, il s'agit, en quelques pages, de suppléer de telle sorte à son ignorance, de lui donner de cette œuvre inconnue une idée si juste, si complète, si lumineuse et si adéquate, qu'une lecture intégrale doublée d'une étude approfondie ne saurait lui en fournir une notion plus exacte et plus précise. Cette opération, toujours extrêmement délicate, et qui exige, avec beaucoup d'art et de tact, plus d'esprit de finesse que d'esprit géométrique, devient presque décourageante quand l'œuvre à révéler est une œuvre étrangère, et par conséquent éloignée de nos goûts, de nos habitudes d'esprit : heureux, quand le critique parvient à nous y intéresser, à nous en faire simplement, d'un peu loin, pressentir les beautés ! En ce qui concerne les grands écrivains russes, ces barbares de génie, mais d'un génie si lointain, les difficultés pouvaient paraître insurmontables. Les lecteurs du *Roman russe* savent avec quelle maîtrise E.-M. de Vogüé en a triomphé. Certes, il avait eu dans son œuvre de savants et d'ingénieux précurseurs, et il était le premier à signaler et à recommander les traductions de Mérimée, de Viardot, de Xavier Marmier et de Victor Derély, les beaux travaux de M. Anatole Leroy-Beaulieu, de Rambaud, de M. Courrière et de M. Ernest Dupuy. Mais enfin, personne avant lui n'avait écrit le *Roman russe*, à savoir le livre qui a définitivement donné droit de

cité, non seulement dans la littérature française, mais on peut bien dire dans la littérature européenne, à Gogol, à Tourguénef, à Dostoïevsky, à Tolstoï. Et que dis-je, dans la littérature européenne! Sait-on en France qu'en Russie même le livre d'E.-M. de Vogüé a été pour ces grands écrivains la consécration définitive, que les Russes, grâce à lui, découvrent dans leurs propres romanciers des finesses, des nuances et des beautés qu'ils n'y avaient point encore aperçues? Songeons, pour mesurer ce mérite à sa vraie valeur, à ce que, nous autres Français, nous pouvons apprendre des critiques étrangers sur Racine et sur La Fontaine! Et concluons que le *Roman russe* n'est pas loin de réaliser le haut et rare idéal qui devrait s'imposer à toute œuvre critique vraiment digne de ce nom.

Comment l'auteur de ce livre mémorable a-t-il réussi à remplir tout son objet? Il l'a brièvement, et partiellement, indiqué dans sa Préface. D'abord, très préoccupé de montrer, dans les écrivains qu'il étudiait, « l'homme autant que l'œuvre, et, dans les deux, l'expression d'une société », il s'est volontairement interdit l'emploi d'une méthode d'exposition toute didactique, et, en quelque sorte, rectiligne. « Sans grand souci des règles de la composition littéraire, écrit-il, j'ai dû accueillir tout ce qui servait mon dessein : détails biographiques, souvenirs personnels, digressions sur des points d'histoire et de politique, sans lesquelles tout serait inintelligible dans les évolutions morales d'un pays si caché. Il n'y a peut-être qu'une règle, c'est d'éclairer par tous les moyens l'objet que l'on montre, et de le faire comprendre et toucher sous toutes ses faces [1]. » De plus, et toutes les fois qu'il s'agit de nous faire entendre tel trait de caractère ou telle nuance de beauté peu conforme à nos manières habituelles de voir ou de sentir, il s'ingénie à multiplier les comparaisons, les moyens termes, les rapprochements, tous les innombrables états intermédiaires que lui suggère sa vaste cul-

1. *Le Roman russe*, 7e édit., p. x.

ture, et qui, peu à peu, par degrés insensibles, nous acheminent à l'intelligence plus complète de l'objet à définir. « Mourasof, — dira-t-il, par exemple, d'un héros de Gogol, — Mourasof, c'est M. Madeleine des *Misérables*, dégonflé du grand souffle épique [2]. » Un long portrait détaillé nous en apprendra moins que cette simple ligne. « Tourguénef, dira-t-il encore, a la grâce et la poésie de Corot ; Tolstoï, la grandeur simple de Rousseau ; Dostoïevsky, l'âpreté tragique de Millet [1]. » Nous voilà admirablement préparés à les aborder tous les trois. Mais il faudrait toute une longue étude pour mettre dans une juste lumière l'art prodigieux et le tact infini qu'a déployés E.-M. de Vogüé pour nous conduire comme par la main, à travers des sous-bois familiers, jusqu'aux plus sombres et plus touffus taillis de la forêt russe [3]. Et c'est ici qu'interviennent, pour achever et parfaire son œuvre, ses dons propres de poète. Il n'est pas vrai, comme on le prétend trop souvent, que le véritable esprit critique soit réfractaire à la poésie. Si le vrai critique est celui qui non seulement juge, mais comprend et fait comprendre, il ne saurait lui nuire d'être doublé d'un poète. Pour entrer dans l'intimité d'une âme ou d'une

1. *Le Roman russe*, p. 122.
2. *Id.*, p. 204.
3. Il n'est pas jusqu'à l'ordre dans lequel les études qui devaient composer le *Roman russe* se sont succédé dans la *Revue des Deux Mondes* qui ne soit à cet égard fort significatif. Non pas que je veuille infirmer le témoignage direct de l'écrivain : « C'est par lui, disait-il de Gogol, c'est par lui qu'il eût fallu commencer, si j'avais pris ces études dans leur ordre naturel de succession. Malgré moi et sans calcul, je les ai prises dans l'ordre de justice ; j'ai couru tout d'abord au plus pressé de l'inconnu, au plus vif de mon plaisir ; j'ai recommandé à mes lecteurs les romanciers qui m'avaient le plus séduit et qui représentent le génie de leur pays dans son entier épanouissement. » (15 novembre 1885, p. 241-242.) En ce cas, son instinct l'a bien servi : Tourguénef, Tolstoï, Dostoïevsky, Gogol, il a commencé par celui qui nous était le plus familier, étant déjà presque nôtre, et le plus accessible, et, de proche en proche, il est arrivé jusqu'à ceux qui étaient le plus loin de nous. Et c'est aussi pour nous acclimater à Tolstoï, qu'il a, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1882, publié une traduction de *Trois morts*, en tête de laquelle il annonçait une étude ultérieure sur le grand écrivain russe.

œuvre étrangère, surtout pour y faire entrer les autres, la raison pure et discursive ne suffit pas ; l'âme tout entière doit intervenir, et, notamment, ce qu'il y a de plus profond dans l'âme, ces « puissances invincibles du désir et du rêve » qui seules nous permettent de communier directement avec les grands poètes de tous les temps. On ne dira jamais assez combien est juste le mot du moraliste : « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût ». L'imagination, la sensibilité, quand elles veulent bien ne pas s'exercer à vide, et s'appliquer aux fermes données du réel, sont des facultés critiques de tout premier ordre. Pour *évoquer* aux regards, — ce qui est peut-être l'obligation essentielle du critique, — tel genre particulier de beauté, pour en donner, si je puis dire, la sensation directe et vivante, — la notation sincère d'une émotion personnelle, une fraîche ou éclatante image vont souvent mieux et plus vite à leur but que les analyses les plus consciencieuses ou les plus subtiles. Dans un admirable article sur l'*Histoire de la littérature anglaise*, ce merveilleux et complet critique qu'était Émile Montégut écrivait : « Pour quiconque a lu les écrivains dont parle M. Taine, il y a dans son livre des métaphores, des images et des comparaisons qui équivalent à des traits de génie. » En bon disciple de Taine, E.-M. de Vogüé mérite pareil éloge. Comment, par exemple, mieux faire entendre, en trois lignes, le croissant « pouvoir du monde extérieur sur l'âme humaine » : « Le classique avait fait de la nature un décor, le romantique en fit une lyre où chantaient toutes ses passions ; nous avons renversé les rôles ; aujourd'hui, *c'est l'homme qui est la lyre passive, résonnant au moindre souffle du grand Pan*[1] ? » Et quel est le critique qui n'aurait voulu trouver cette phrase sur Tourguénef : « En vérité, je ne lui connais pas de rival pour la sûreté du goût, la tendresse, je ne sais quelle *grâce tremblante* également répandue sur chaque page, *qui fait penser à la rosée du*

1. *Le Roman russe*, p. 93.

matin[1]? » ou cette autre sur Dostoïevsky, après *Crime et Châtiment* : « Avec ce livre, le talent avait fini de monter. Il donnera encore de grands coups d'aile, *mais en tournant dans un cercle de brouillards*, dans un ciel toujours plus trouble, *comme une immense chauve-souris au crépuscule*[2]? » Il faudrait plaindre ceux qui ne sentiraient pas tout ce qu'il y a, dans ces poétiques images, de justesse critique et de vérité concentrée.

La poésie est plus proche parente qu'on ne le pense quelquefois de la philosophie. Œuvre d'un grand écrivain et d'un critique de la grande espèce, le *Roman russe* est l'œuvre aussi d'un vrai penseur. Quand, à chaque instant, dans le cours de l'ouvrage, nous ne trouverions pas, sur la vie, sur le monde et sur l'homme, nombre de vues ingénieuses ou pénétrantes, qui feraient honneur à un philosophe de profession, nous serions amplement avertis des aptitudes philosophiques de l'auteur par la magistrale préface qu'il a mise en tête de son livre et où il s'est délibérément proposé de « lier quelques idées générales ». Quelles sont ces idées? Il suffira de les rappeler brièvement pour en indiquer la vigueur, l'originalité et l'intérêt.

Aux yeux d'E.-M. de Vogüé, le trait caractéristique de notre temps, c'est, dans tous les ordres de la pensée et de l'action, « la remise du monde aux infiniment petits ». Naissance et débordement de la démocratie dans l'ordre politique et social, avènement du réalisme dans l'ordre philosophique, scientifique et littéraire, ce sont là des faits connexes, nécessaires et universels. Mais en France, sous l'influence de diverses causes — développement du rationalisme sec issu de l'*Encyclopédie*, « résistances chagrines de l'orthodoxie », culte du fait et superstition de la science positive, le réalisme était devenu une doctrine étroite, partiale et grossière, uniquement préoccupée de voir et de peindre l'extérieur et le plus bas côté des choses, affranchie de toute intention morale ou religieuse, et s'en glori-

1. *Le Roman russe*, p. 192.
2. *Id., ibid.*, p. 255.

fiant puérilement. Anémiée par cette fausse notion du réel, et par la pratique qui en résultait, « notre littérature laisse perdre par ses fautes l'empire intellectuel qui était notre patrimoine incontesté ». Comment lui rendre vie, santé et puissance? Le réalisme russe, qui a gardé les plus précieuses vertus dont nous nous sommes fâcheusement dégagés, peut nous offrir des leçons et des exemples. Inspirons-nous librement de lui, comme nous nous sommes inspirés des Allemands et des Anglais, des Italiens et des Espagnols, et peut-être, si nous la méritons, comme jadis, l'hégémonie spirituelle nous reviendra-t-elle. « L'esprit français est grevé d'un devoir héréditaire, le devoir de tout connaître du monde, pour continuer l'honneur de conduire le monde[1]. »

Telles étaient en substance les hautes et généreuses idées qui formaient le fond du *Roman russe*. Exprimées dans une langue chaude, et tour à tour éloquente ou imagée, qui en soulignait et en redoublait la portée, elles eurent vite conquis les imaginations et les cœurs. C'était le moment où la pensée française, lasse des excès du naturalisme, commençait à tenter d'autres voies, s'ouvrait à de nouveaux horizons. La virulente campagne de Brunetière contre l'école de Médan commençait à porter ses fruits : parmi les meilleurs disciples de Zola, les uns à petit bruit, comme Édouard Rod, les autres avec plus de fracas, comme M. Paul Margueritte, se détachaient peu à peu du maître et consommaient la banqueroute de la doctrine qu'il avait prêchée. Les premiers romans de Loti et de M. Bourget avaient éveillé des goûts nouveaux et suscité de nouvelles exigences. On regardait du côté de l'étranger. Des idées nouvelles s'infiltraient dans les esprits. En même temps que du naturalisme, on s'affranchissait du culte superstitieux de la science. La préoccupation morale et religieuse semblait renaître dans les âmes. D'autre part, un souci croissant des humbles s'emparait d'un grand

1. *Le Roman russe*, p. 204.

nombre de cœurs. Idéalisme, symbolisme, ces mots dont on avait désappris le sens, devenaient ou redevenaient à la mode. Le *Roman russe* a donné un corps à toutes ces tendances : en même temps qu'il les exprimait, il leur apportait un encouragement et un aliment, et non pas seulement des théories, mais des exemples. On voulut connaître directement ce réalisme idéaliste dont la vertu rajeunissante nous était si éloquemment vantée. On se jeta avec passion sur les livres russes ; on les traduisit avec une indiscrétion contre laquelle, E.-M. de Vogüé fut le premier à protester[1]. Les trois volumes de la traduction française de *Guerre et Paix* qui, jusqu'alors, moisissaient dans les sous-sols d'un grand éditeur parisien, devinrent subitement, après l'article sur Tolstoï, l'un des plus éclatants succès de librairie de la fin du siècle dernier. A ce contact, l'âme française perdit un peu de la sécheresse ironique ou « marmoréenne » que les théoriciens de l'impassibilité lui avaient comme inoculée ; elle s'attendrit ; elle osa ne plus s'interdire la chaleur de l'émotion ou de la pitié. « L'homme sensible », comme au temps de Rousseau, faillit renaître. Il n'y a que les grands livres pour déterminer dans les esprits des changements de cette nature : je ne sais si, depuis la *Vie de Jésus*, par les conséquences littéraires et morales qu'il a entraînées, aucun livre avait aussi fortement agi que le *Roman russe* sur le mouvement des idées de notre temps.

En analysant et en appréciant le roman russe, on peut dire, sans exagérer, que M. de Vogüé s'ajoute lui-même aux Gogol, aux Tourguenef, aux Tolstoï, aux Dostoïevsky, ne leur rend pas moins de son propre fonds qu'ils ne lui ont prêté, dégage leur pensée des voiles ou des brouillards dont elle aime à s'envelopper, et, en leur faisant leur place dans l'histoire de la pensée contemporaine, y marque avec eux profondément la sienne. M. de Vogüé se montre, dans ce livre, toujours égal à son sujet, souvent supérieur, et ce sujet, pour bien des raisons,

1. Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1886, son article, non recueilli en volume, sur les *Livres russes en France*.

était l'un des plus vastes, presque le plus neuf, l'un des plus complexes et des plus difficiles que pût choisir l'ambition d'un critique et d'un historien philosophe [1].

Ces lignes, que Brunetière écrivait au lendemain de la publication, resteront, je crois, sur le *Roman russe*, le jugement même de la postérité.

III

Le *Roman russe* n'est pas un livre de pure curiosité désintéressée; c'est un livre d'action. La cause de l'idéalisme y était prêchée au nom de l'intérêt patriotique. Ce n'était pas seulement la France littéraire, c'était la France politique et sociale qui, dans la pensée de l'écrivain, devait bénéficier de ce rapprochement intellectuel entre les deux peuples; et c'est en effet ce qui arriva [2]. Mais, poser ainsi la question, c'était prendre en quelque sorte l'engagement public de ne pas en rester là, de travailler, par tous les moyens en son pouvoir, à cette renaissance idéaliste dont E.-M. de Vogüé se faisait le théoricien et l'apôtre. Et cet engagement, il l'a tenu. Sans renoncer à la littérature d'imagination, — les *Histoires d'hiver* sont de 1884, *le Manteau de Joseph Olénine* est de 1889 [3], — ni aux notes de voyage, il se fait surtout, et de plus en plus, essayiste. Non qu'il ne se fût déjà révélé sous cet aspect; mais, nous l'avons dit, jusqu'au *Roman russe*, il s'était à peu près borné à l'essai historique. Il va désormais assouplir et élargir sa manière, et suivant que tel ouvrage ou telle question du jour attirera son attention, sollicitera sa curiosité, il en donnera son avis librement, dans une série d'essais, articles de

1. *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1886 (*Bulletin bibliographique*).

2. Voir les *Discours prononcés par MM. E.-M. de Vogüé, Tatischeff*, etc., au banquet franco-russe du 26 octobre 1893, Paris, A. Colin, 1893.

3. Ces deux morceaux, publiés d'abord séparément, le premier à la librairie Calmann-Lévy, le second à la librairie Conquet, ont été réunis, à partir de 1893, dans le volume intitulé *Cœurs russes* (Armand Colin, éditeur) : ce sont, sous forme de récits et nouvelles, de bien curieuses études de psychologie russe.

journaux ou de revues qui, malheureusement, n'ont pas tous été recueillis en volumes, mais dont l'ensemble constitue l'une des œuvres critiques les plus variées, les plus originales et les plus brillantes de notre temps. A ne prendre que la partie portative de cette œuvre, ces livres aux titres somptueux et piquants, *Souvenirs et Visions*, *Spectacles contemporains*, *Regards historiques et littéraires*, *Heures d'histoire*, on n'aura pas de peine à reconnaître une pensée singulièrement avertie, ouverte et accueillante à tous les problèmes, à toutes les initiatives que notre fièvre contemporaine enfante infatigablement. Et si, de préférence à toute autre, E.-M. de Vogüé, comme son ami Brunetière, a choisi cette forme de l'*essai*, c'est que, plus que toute autre, elle est celle qui convient aujourd'hui à celui qui veut agir par la plume. Où est-il le temps où, pour soulever des tempêtes, il ne fallait rien moins que des in-folio, comme l'*Augustinus* par exemple, et où il se trouvait des gens comme Pascal, pour déclarer que l'ouvrage n'était point « si gros » à lire? Les lecteurs d'à présent, gens pressés, gens affairés, n'ont guère qu'une heure, quelquefois moins, à nous consacrer : le livre même, si modeste et réduit qu'il soit, les épouvante ; ils estiment qu'en quelques pages on peut et on doit dire tout ce qu'on a d'important à leur dire : à nous de nous concentrer, de nous ramasser, de frapper juste et fort, au bon endroit, d'assèner d'une main sûre et pourtant légère les vérités essentielles que nous croyons avoir à formuler. Si nous y avons réussi, si, comme une flèche qui frappe le but, et dont le dard reste dans la plaie, l'idée que nous avons lancée s'est implantée dans l'esprit du lecteur, le poursuit et le hante aux heures de rêverie solitaire, notre tâche est remplie, — et nous pourrons recommencer demain. Il nous est arrivé à tous de médire de notre temps, de notre métier de journaliste ou d'essayiste, en songeant au livre durable que nous avons rêvé, commencé peut-être, au livre qui devra « tout dire », — et que nous n'écrirons sans doute jamais. Soyons francs. Mettons à part, peut-

être, les œuvres d'imagination. Les écrits qui ont le plus agi dans ce dernier quart de siècle, ce ne sont pas des « livres », — le *Roman russe* lui-même n'est, à le bien prendre, qu'une suite d'essais, — ce sont des articles, des « extraits », comme on disait très bien jadis : c'est l'article de Brunetière *Après une visite au Vatican*; c'est, huit ans plus tôt, l'article que E.-M. de Vogüé a publié sous le titre d'*Affaires de Rome*.

Je viens de le relire, cet admirable article, et qui vaut bien des livres, et j'en ai été peut-être encore plus vivement frappé qu'au premier jour. Avoir très nettement vu, dès ce moment-là, 1887, à un tournant difficile de l'histoire contemporaine, que l'Église n'avait rien à gagner à unir trop étroitement sa cause à celle de l'Allemagne bismarckienne, mais qu'au contraire, en se rapprochant de la France et en intervenant généreusement dans les questions sociales, elle risquait, à très brève échéance, de recouvrer tout son ancien prestige; esquisser à grands traits, mais avec précision, avec franchise et tact tout ensemble, ce qui pouvait être, ce qui allait être bientôt, quinze années durant, le programme et l'œuvre du pontificat de Léon XIII... : c'est le cas de se rappeler que les Latins n'avaient qu'un mot, *vates*, pour désigner le poète et le prophète : s'il y a, dans la littérature contemporaine, des pages qui méritent d'être appelées prophétiques, assurément, ce sont celles-là. N'ont-elles d'ailleurs été que prophétiques? N'ont-elles pas, comme la plupart des prophéties, aidé l'histoire du lendemain à se dégager des obscurités, des contingences, des mille virtualités contradictoires qui pèsent lourdement sur elle et l'empêchent parfois d'affleurer au jour? C'est ce que les futurs explorateurs des archives du Vatican nous diront sans doute à leur heure[1]. Généreux, informé et hardi, comme il l'était, curieux de toutes les démarches

1. Voyez, en attendant, le très beau et très suggestif ouvrage du P. Lecanuet, *l'Église de France sous la troisième République*, notamment le tome II, *Pontificat de Léon XIII*, 1878-1894; Paris, Poussielgue, 1910, *passim*, et p. 504-509; et l'article d'E.-M. de Vogüé dans le *Figaro* du 3 mars 1892.

de la pensée laïque, courtoisement déférent pour toutes les bonnes volontés et pour toutes les compétences, je serais étonné que Léon XIII eût ignoré ces pages et qu'il ne les eût pas méditées. En tout cas, d'autres les ont lues, qui ont essayé de leur donner raison.

D'autres, il est vrai, « y virent un rêve chimérique », et d'autres enfin, paraît-il « des personnes pieuses, s'en affligèrent ». Je me représente sans trop de peine les scrupules timorés de ces dernières. Le publiciste des *Affaires de Rome* les avait pourtant prévenues qu'il apportait à l'étude de la question « une indépendance absolue, une pensée dérobée à toute discipline de paroisse ou de parti[1] ». Et elles avaient pu lire dans la Préface du *Roman russe* quelques lignes assez dures sur les fautes commises, au cours des deux derniers siècles, par les défenseurs épeurés d'une orthodoxie trop étroite, toujours en état d'hostilité armée contre les tentatives qui manifestent la vitalité profonde et la puissance d'évolution de la doctrine qu'ils professent :

Les orthodoxies, — déclarait l'écrivain, — aperçoivent rarement toute la force et la souplesse du principe qu'elles gardent ; soucieuses de conserver intact le dépôt qui leur a été transmis, elles s'effrayent quand la vie intérieure du principe agit pour transformer le monde suivant un plan qui leur échappe.... Le signe le plus manifeste de la vérité d'une doctrine, c'est le don de s'accommoder à tous les développements de l'humanité, sans cesser d'être elle-même ; ne serait-ce pas qu'elle les contenait tous en germe? L'incomparable puissance des religions leur vient de ce don ; quand l'orthodoxie le méconnaît, elle déprécie sa propre raison d'être[2]....

« L'incomparable puissance des religions », c'était là le fait essentiel qu'E.-M. de Vogüé avait observé durant toutes ses pérégrinations à travers le monde, en Orient notamment et en Russie. Les leçons d'idéalisme moral et religieux que les romanciers russes, pensait-il, pourraient donner à notre littérature nationale, il les leur avait

1. *Spectacles contemporains*, p. 1, 6.
2. *Le Roman russe*, p. XXII.

demandées, lui tout le premier. « Et nous, disait-il à la fin de son étude sur Tolstoï, — ces lignes n'ont point passé dans le livre, — et nous, comment échapperons-nous au nihilisme, au pessimisme, ces phénomènes si peu français, qui ont envahi depuis quinze ans notre littérature et éclatent aux yeux les moins exercés?... Finirons-nous par le mysticisme? Il est à croire que notre tempérament national nous en préservera; *il est permis d'espérer qu'une idée religieuse, terme nécessaire de la progression, viendra consoler ces jeunes talents qui nient et souffrent avec tant d'amertume, ou en susciter d'autres si ceux-là ont sombré.* » Mais cette idée religieuse, il avait trop étudié dans le passé et dans le présent les œuvres du génie français, il était bien trop historien, pour concevoir qu'elle pût se constituer en dehors des données traditionnelles. Il acceptait donc sans difficulté la vieille foi héréditaire. Même il constatait que « toutes les transformations de notre temps conspirent pour l'Église », que le double mouvement démocratique et cosmopolite qui caractérise nos sociétés modernes est pour ainsi dire en harmonie préétablie avec le principe même du catholicisme. « Ainsi, concluait-il, dans toutes les directions où s'emploient les énergies de l'Église, on constate une évolution formelle de cette institution permanente, en rapport avec l'évolution des idées et des faits dans le monde contemporain [1]. » Et il s'applaudissait de cette évolution : bien loin de faire effort pour la retarder, il eût été plutôt tenté de la précipiter. Très frappé des exemples qui lui offrait l'Église d'Amérique, il rêvait d'un « catholicisme élargi » qui se fût assimilé dans ses parties légitimes et saines toute la culture moderne et qui se fût pleinement adapté à toutes les conditions de la vie des sociétés contemporaines. Il le voyait reconquérant le monde anglo-saxon et le monde slave, passant les mers, civilisant et baptisant les innombrables peuplades des nouveaux continents découverts, unique pouvoir spirituel des

1. *Le Vatican*, par MM. Georges Goyau, A. Pératé et P. Fabre, *Épilogue*, par E.-M. de Vogue, Firmin-Didot, 1895, édition in-4, p. 766.

temps nouveaux, seule doctrine ayant survécu à la ruine de toutes les autres doctrines, et seule capable de fournir à l'humanité renouvelée l'abri moral dont elle aura toujours besoin. Et il saluait, dans le pape Léon XIII, « le plus grand homme de ce temps », le plus généreux ouvrier de cette œuvre d'avenir....

Cette philosophie religieuse, dont il est à tout le moins difficile de contester la noblesse, c'est celle qu'on retrouve au fond de la suite d'essais qu'E. M. de Vogüé a publiée en 1889 sous le titre, peut-être trop modeste, de *Remarques sur l'Exposition du Centenaire*. Ce livre, qui n'a pas eu tout le succès qu'il méritait, est l'un des plus significatifs qu'ait signés l'auteur du *Roman russe*. Une grande Exposition, c'est l'inventaire de l'humanité dressé par elle-même au point précis de civilisation où elle est parvenue. Il n'est pas de « spectacle contemporain » plus complet et plus instructif pour l'observateur philosophe. Il a en main toutes les données nécessaires pour porter sur sa propre espèce le jugement d'ensemble qu'elle semble solliciter de lui. C'est ce qu'E. M. de Vogüé a fort bien compris : ses *Remarques sur l'Exposition* sont son « examen de conscience philosophique », la « somme » de sa pensée à cette date sur le monde et sur l'homme. Dans ce « journal d'un étudiant », il manifeste une fois de plus une variété de culture et une active curiosité d'esprit dont on ne trouvera pas beaucoup d'exemples. Tout l'attire et tout le retient, tout l'intéresse et l'amuse dans cette immense foire aux idées et aux faits : découvertes industrielles ou géographiques, sciences ou arts, études sociales ou économiques, politique ou littérature, histoire ou ethnographie, il s'informe de tout, et sur toutes choses il émet des réflexions ingénieuses ou piquantes, discutables ou paradoxales parfois, souvent profondes. Jamais peut-être un homme n'a fait de meilleure foi un effort plus libre, plus soutenu et plus heureux pour comprendre tout son temps, pour en accepter toutes les tendances, pour le juger avec plus d'optimisme. Cet optimisme ne va-t-il pas

jusqu'à poétiser la Tour Eiffel? Je n'ai garde de le lui reprocher! En pareille matière, l'optimisme, même excessif, implique plus de générosité, plus d'ouverture d'intelligence et de chaleur de cœur que l'ironie dénigrante. Il faut aimer son siècle pour agir sur lui. « Car c'est un très grand siècle, — écrivait déjà l'essayiste des *Affaires de Rome*, — n'en déplaise à tous les cœurs qu'il a froissés dans de chères habitudes; bien aveugles ceux qui le quitteront sans être fiers d'y avoir vécu! » Les *Remarques sur l'Exposition* sont, à bien des égards, le commentaire et la justification de ces lignes.

Cet optimisme s'étend jusqu'à l'ordre politique et social. E.-M. de Vogüé n'a aucun goût pour « la séculaire et lamentable procession des émigrés à l'intérieur » : « notre chère France nouvelle » ne lui est pas moins chère que « notre chère France royale » : il accepte sans maugréer, et même avec un certain entrain, les conséquences de fait de l'œuvre révolutionnaire; la formule républicaine ne le gêne en aucune façon; l'avènement de la démocratie lui paraît chose non seulement logique et inéluctable, mais heureuse; il se contente, sur ce chapitre, d'exprimer le vœu si sage de Littré et de Stuart Mill : « c'est qu'en démocratie il importe de reconstituer, non une aristocratie fermée, ce qui est impossible, mais une aristocratie ouverte, et de lui emprunter tous les correctifs qu'exige la domination démocratique. » Enfin il ne peut partager la défiance que le suffrage universel inspire à tant de gens, y compris « ses serviteurs les plus empressés » : « J'ai moins mauvaise opinion, déclare-t-il, de l'épouvantail, à la condition qu'on n'y recherche pas un ressort régulier de gouvernement, *mais une sorte de régulateur mystique des autres ressorts, au sens de l'adage : Vox populi, Vox Dei.* »

Est-ce à dire que tout soit bon et parfait dans ce monde moderne, tel que nous l'ont fait la Révolution d'une part et le développement scientifique d'autre part? Bien naïf ou bien aveugle qui voudrait le prétendre! Certes, la science est une grande et noble chose, et pour en célébrer les

conquêtes, pour en définir la méthode et l'esprit, l'auteur des *Remarques* a plus d'une fois trouvé des paroles dont les savants de métier, nous le savons, ont vivement goûté la fine et souvent divinatrice justesse. Mais la science a ses limites; ses pouvoirs expirent au seuil du monde moral. Là commence un nouveau domaine, un « ordre » nouveau au frontispice duquel il faudrait écrire : Que nul n'entre ici, s'il n'est *que* géomètre. Il serait puéril de le nier, « si le développement de la science est indéfini, le secours qu'elle dispense pour la conduite de la vie est limité[1] ». Il y a plus : à qui voudrait suivre jusqu'au bout et transporter dans l'ordre humain, où elles n'ont que faire, les indications fournies par la science positive, les notions les plus élémentaires de la vie morale deviendraient bien vite étrangères; la science, comme la nature qu'elle interprète, suggère l'immoralité. « Qu'on relise les articles du symbole scientifique; ils semblent inventés pour servir de préambule au code du despotisme et de la violence, ils peuvent justifier toutes les férocités de l'égoïsme, tous les caprices de la force heureuse. » Si donc nous voulons que notre civilisation contemporaine, fondée en grande partie sur les données de la science, ne retourne pas, comme elle n'y a déjà que trop de pente, à la barbarie primitive, il nous faut lui donner un correctif extérieur et supérieur à elle même, et, de toute nécessité, recourir à un principe moral. « Ce principe moral,... qui peut seul donner un fondement solide à la notion du devoir, on le chercherait en vain dans tout le monde des idées rationnelles; l'humanité ne l'a jamais ressaisi que dans le fort où il réside, dans le sentiment religieux[2]. » Et ainsi, en dépit des malentendus actuels qui séparent les partisans exclusifs de la « science » des partisans exclusifs de la « religion »,

1. *La Ligue démocratique des Écoles*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1893, p. 222. — En rapprocher le très beau *Préambule* du livre intitulé : *Un Siècle, mouvement du monde de 1800 à 1900*. Paris, H. Oudin, 1901.

2. *Remarques*, p. 259, 260.

voici que, de proche en proche, nous sommes ramenés à l'idée d'une réconciliation future et souhaitable et possible entre le christianisme et la science. Et l'on sait en quels termes d'une haute poésie symbolique et d'une rare éloquence E.-M. de Vogüé a conté la vision qu'un soir de juin 1889 il crut avoir au sommet de la Tour, à la suite d'un imaginaire et douloureux dialogue entre les « vieilles tours abandonnées » de Notre-Dame et leur orgueilleuse rivale d'aujourd'hui :

En m'arrêtant au premier palier, je reportai encore une fois mes regards sur le sommet. Les deux bras lumineux s'étaient relevés dans l'espace, ils continuaient leurs évolutions. Pendant une minute, sur le ciel noir dont ils semblaient toucher les bornes, il me sembla qu'ils traçaient une croix éblouissante, gigantesque *labarum*. Le signe de pitié et de prière était dressé sur la tour par cette lumière neuve, par la force immatérielle qui devient là-haut de la clarté. Dans cette minute, la tour fut achevée; le piédestal avait reçu son couronnement naturel.

Écrire ces lignes l'année même où M. Paul Bourget publiait *le Disciple*, — ce livre dont nous essaierons de dire plus loin la profonde signification historique, — et Édouard Rod, *le Sens de la vie*, où l'on applaudissait au Salon les *Bretonnes au Pardon*, de M. Dagnan-Bouveret, où *l'Angelus* de Millet, dans une vente, « soulevait des transports d'enthousiasme », c'était faire noblement écho aux préoccupations contemporaines, et celui qui les avait écrites avait le droit de « se sentir en communion avec toutes les fibres françaises[1] ».

Il l'était si bien, et on le sentait si vivement autour de lui, que l'autorité lui venait de toutes parts. Le retentissant succès du *Roman russe* lui avait ouvert à quarante ans l'Académie française; la jeunesse, à laquelle il adressait, le 1er janvier 1890, un émouvant appel[2], l'acclamait, le saluait comme un maître; les étudiants de l'Université de

1. *Remarques*, p. 238.
2. *A ceux qui ont vingt ans*, Préface des *Regards historiques et littéraires*.

Paris le choisissaient pour présider un de leurs banquets, et, en présence d'un Jules Ferry, il osait leur parler de l'au-delà et de la grâce : « Nous ne diminuerons pas, disait-il, la valeur de nos méthodes scientifiques en constatant ce fait d'expérience, qu'elles ne peuvent rien pour la découverte d'une vérité *sans le bonheur de l'intuition*. Ici, ajoutait-il, j'aimerais me servir d'un vieux mot et dire : *sans le secours d'une grâce*[1].... » Et il se faisait applaudir. C'était le moment où l'on ne rêvait que d'union politique et sociale, d'action morale, de réconciliation religieuse, de « néo-christianisme » enfin. C'était le moment où les cigognes annonciatrices d'une ère nouvelle et porteuses du vert rameau d'olivier frôlaient les tours de Notre-Dame, en attendant que l'une d'elles allât s'abattre dans les fiers bureaux de *l'Action*. Illusions sans doute, qu'E.-M. de Vogüé a partagées avec beaucoup d'autres, mais illusions généreuses, et qui valent bien celles dont on s'est bercé depuis.

Quand, d'ailleurs, elles n'auraient pas eu d'autre résultat, on ne peut nier qu'elles n'aient eu d'heureuses conséquences littéraires. La générosité ne crée pas le talent, mais elle l'élargit, elle l'élève et elle l'alimente ; l'idéalisme n'est pas un mauvais maître de beauté. Jamais le talent d'E.-M. de Vogüé n'a eu plus de souplesse, de force et d'éclat tout à la fois que dans ces dix années qui vont du *Roman russe* à l'entrée dans la vie politique ; jamais il n'a revêtu d'une forme plus originale, plus brillante et plus simple, en dépit de quelques métaphores un peu hardies, et, çà et là, de quelque préciosité, une plus grande diversité de sujets, de questions et d'idées. Il touche à tout, il s'intéresse à tout, il est ouvert à tout. Il excelle à tirer

1. *L'Université de Paris*, mai 1890, p. 82. — Jules Ferry, ce même soir, prononçait un discours poliment contradictoire, où il déclarait : « La solution du problème que j'appellerai le problème du bonheur, n'est pas dans la foi ; plus nous allons et plus nous avons besoin d'une foi démontrable... », et où il faut relever cette perle : « Il y a longtemps que ce commode oreiller dont parle Montaigne, *l'oreiller de la foi*, sur lequel des générations entières, des siècles entiers s'étaient endormis, ne nous suffit plus... »

d'un gros livre toute la substance vivante, à en composer, en quelques pages, des portraits d'histoire remarquables de couleur et de relief : voyez son étonnant article sur la *Chronique de Bernal Diaz*, ou encore ses articles sur *Talleyrand* ou sur *Hyde de Neuville*. Les problèmes coloniaux le passionnent, et il les traite à la rencontre, — voyez ses études sur les *Indes-Noires* ou sur l'*Exploration du commandant Monteil*, — avec une précision d'information technique, une lucidité d'exposition, un réalisme même qui feraient honneur à un spécialiste. S'il aborde la critique littéraire ou morale, c'est pour nous donner sur les écrivains qu'il a bien pratiqués, un Lamartine, un Chateaubriand, un Vigny, de curieuses et perçantes études d'âmes : Chateaubriand, en particulier, « cette âme de désir » qui avait tant de rapports avec la sienne, a été pénétré et deviné par lui « de poète à poète ». Qu'on relise aussi ses articles sur *la Débâcle* de Zola, ou *Après M. Renan*, et qu'on dise s'il est possible d'apprécier avec plus d'intelligence, de mesure et d'élévation deux œuvres toutes contemporaines. Et enfin, devant *l'Été* de Puvis de Chavannes, ou auprès du lit de mort de Taine, l'émotion qu'a ressentie l'écrivain a été si forte, qu'il en a été comme soulevé au-dessus de lui-même, et que les pages qu'il a écrites sous cette impression, par la profondeur et l'intimité d'accent qu'elles trahissent, resteront comme un admirable exemple de ce que peut la critique, alliée à la poésie, pour comprendre, jusque dans leurs derniers replis, une œuvre ou une âme étrangères, et pour les faire comprendre à d'autres[1].

Une idée circule, toujours la même, à travers ces essais dont elle inspire la méthode générale et dont elle détermine le commun esprit. Et cette idée, qui remonte en droite ligne jusqu'à Pascal, c'est que « le cœur a ses rai-

1. A propos de cet article sur *l'Été*, Puvis de Chavannes écrivait un jour à M. André Michel : « Pour l'artiste, le plus doux, le meilleur de la renommée tient moins à son œuvre toute d'instinct *qu'à la divination de certaines âmes* qui la dégagent pour ainsi dire et dotent magnifiquement sa mémoire d'une œuvre accomplie. » (André Michel, *Puvis de Chavannes*, *Journal des Débats* du 26 octobre 1898.)

sons que la raison ne connaît pas »; c'est que « tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment ». Oui, la raison analytique et discursive ne va au fond jamais bien loin dans la recherche de la vérité; elle dissocie ce qui est uni; elle mutile ce qui est organisé; elle dissèque ce qui est vivant; elle se joue à la surface de l'être; elle n'atteint que des formes mortes. Tout ce qui est art, beauté, âme, délicatesse, vie morale ou sociale, échappe entièrement à ses prises. La vie ne se révèle qu'à la vie, l'âme ne se manifeste qu'à l'âme. Pour pénétrer dans ce domaine réservé, il faut avoir recours à la faculté vivante par excellence, à l'intuition. « Les syllogismes et les théorèmes de la raison mécanique ne forcent plus notre conviction; une raison de dessous, toute intuitive, nous crie que les opérations de notre intellect sont ruinées sans relâche par un principe supérieur[1]. » Et encore : « Tout me crie que nous faisons fausse route, avec notre rage analytique, avec notre confiance dans le document de détail, avec notre prétention d'expliquer la vie par des dissections d'amphithéâtre[2] ». S'il est vrai que « le besoin urgent des esprits » soit un « besoin de synthèse et de reconstruction », il ne faut pas craindre de « rétrograder sur la pente » où, depuis un demi-siècle, nous nous sommes trop laissé entraîner : « Si nous continuons à désagréger le peu de terrain solide qui nous porte encore, si nous ne reconstruisons pas, notre dissolution intellectuelle et sociale nous rendra bientôt impropres aux œuvres de vie[3] ». — Ainsi se complète et se couronne la doctrine que nous avons vue s'esquisser sous ses divers aspects, littéraires, sociaux, religieux, dans les autres œuvres d'E.-M. de Vogüé : pour ne pas se présenter sous forme trop abstraite et systématique, elle n'en est pas moins cohérente et précise; elle est en rapports étroits avec les tendances qui, depuis une trentaine d'années, de Ravaisson

1. *Regards historiques et littéraires*, p. 125.
2. *Heures d'histoire*, p. 111.
3. *Id.*, p. 71.

à M. Lachelier, à M. Boutroux et à M. Bergson, se sont fait jour dans la pensée française contemporaine, et on la définirait assez bien : une philosophie de l'intuition.

IV

Cette philosophie qui faisait si large crédit, en matière politique et sociale, aux façons de penser et de sentir d'aujourd'hui, impliquait à l'égard du dilettantisme intellectuel une si profonde hostilité, qu'elle pouvait aisément se présenter comme une naturelle introduction à la vie publique. On ne fut donc pas trop surpris quand, en 1893, on vit entrer E.-M. de Vogüé au Palais-Bourbon comme député de l'Ardèche. Il y fut accueilli comme l'on sait. Il avait trop bien auguré de Caliban. Caliban n'aime guère que ceux qui le flattent et qui le dupent, et la supériorité de la naissance et de la pensée lui cause un certain malaise et une invincible défiance. Dans une démocratie comme la nôtre, un écrivain comme l'auteur du *Roman russe* est fait pour inspirer l'action, non point pour y prendre part. Noble erreur qu'il a cruellement expiée. De cette fâcheuse expérience il n'a guère emporté qu'une grande désillusion et un peu d'amertume. Je me trompe : il en a rapporté les impressions et les images d'où sont sortis *les Morts qui parlent*.

Car, entre temps, comme pour fuir le monde réel qu'il devait, décidément, trouver trop vulgaire, et sans d'ailleurs renoncer à sa vocation d'essayiste, il s'était improvisé romancier. Chose curieuse : le roman est si bien devenu, comme jadis la tragédie, le genre par excellence de nos sociétés modernes que tous ceux qui ont quelque imagination et quelque style ont voulu s'y exercer : les deux plus mémorables exemples de cette tendance générale sont Renan et Taine; et si *Patrice* et *Etienne Mayran* avaient été achevés, je ne suis pas sûr que les deux œuvres n'eussent pas tenu, dans l'histoire du genre, une place aussi importante que *Dominique*, cet autre roman d'un roman-

cier accidentel. Pour E.-M. de Vogüé, on peut s'étonner qu'il ait débuté si tard, et qu'il ait attendu presque la cinquantaine pour donner sa première œuvre romanesque. La riche imagination que manifestent ses moindres écrits et qui, à chaque instant, dépasse la réalité concrète qu'il veut étudier et qu'il prétend décrire, il semble qu'elle dût frémir d'impatience de se sentir astreinte à la discipline des idées abstraites, asservie à l'observation minutieuse des faits, et qu'elle dût brûler de s'affranchir, de s'échapper, de créer en toute liberté des formes et des âmes vivantes. Que si, d'ailleurs, par doctrine ou par instinct, l'écrivain était soucieux de ne pas perdre de vue le réel, l'exemple du roman russe était là pour lui prouver que cette conception était parfaitement conciliable avec les droits de l'imagination la plus puissante. N'est-elle pas de lui cette très belle formule qui définit si bien la tâche du romancier moderne : « Le réaliste est celui qui fait exact et voit juste, mais qui voit pourtant à sa façon, en dessous et au-dessus de la chose regardée[1] ? » En vertu de cette timidité un peu fière qu'on a notée si justement en lui, se réservait-il, hésitait-il à joindre l'exemple au précepte ? Ou bien encore ne se sentait-il pas l'imagination proprement romanesque, la vocation impérieuse qui pousse un Balzac, un Maupassant à entasser récits sur récits, à inventer sans trêve de nouvelles figures ? Ce qui est sûr, c'est que ce ne fut qu'au bout de vingt années de vie littéraire qu'il se décida à écrire et à publier son premier vrai roman. Mais, auparavant, il s'était « fait la main » par plusieurs nouvelles ou courts récits qui presque tous, chose à observer, mettent en œuvre des faits vrais, comme s'il avait quelque peine à quitter le terrain solide de la réalité, à construire en pleine fantaisie.

C'est qu'à vrai dire la fantaisie pure n'était guère son fait, et il semble qu'ici nous touchions au caractère particulier, original de son imagination. Il y a un mot de

1. *Remarques sur l'Exposition du Centenaire*, p. 117.

M. Maurice Barrès sur Taine que j'aime à citer, parce qu'il m'a toujours semblé la justesse même : « L'imagination philosophique, *le don de rendre émouvantes les idées, de dramatiser les abstractions*, voilà le trait essentiel qu'il faut souligner, et souligner encore chez M. Taine[1] ». Ce mot de l'auteur des *Déracinés*, je l'appliquerais bien volontiers à E.-M. de Vogüé, avec une variante, cependant : plus encore que philosophique, je crois qu'il avait l'imagination *symbolique*. De là, chez lui, ce besoin presque tyrannique de traduire perpétuellement une idée abstraite par une image : de là cet instinct qui le poussait à voir dans le plus humble fait une signification générale imprévue ; de là enfin cette habitude constante de terminer, et, en quelque sorte, de couronner chacune de ses études, portrait historique, essai critique, exposition doctrinale, par une vision concrète qui en résume le sens et, en même temps, ouvre à l'imagination toutes grandes les portes du rêve. Voyez, par un exemple, pris entre beaucoup d'autres, comme le symbole naît spontanément dans son esprit. Dans un petit port de Thessalie où il attend plusieurs jours qu'un bateau vienne le prendre, un cafetier de Salonique qu'il a emmené avec lui fait depuis une semaine l'office de vigie, guettant le premier vapeur qui paraîtra à l'horizon. Le fidèle Christo lui remet en mémoire « le poétique début de l'*Orestie* » :

Un esclave, placé en sentinelle sur la terrassse du palais d'Agamemnon à Argos, épie le retour de la flotte, attardée aux rivages troyens : oisif et plaintif, il use ses yeux depuis de longues années à interroger les flots vides : aucune voile n'apparaît. — Qui de nous, en lisant cette page, ne s'est pas retrouvé dans cet homme? Esclaves de nos rêves, nous usons nos yeux sur l'horizon de la vie, comme la sentinelle argienne sur celui de la mer, à attendre on ne sait quoi.... Sans doute ces vaisseaux que nous avons lancés à vingt ans, chargés à couler bas de chimères et d'espérances, vers les rives inconnues : flotte trom-

1. Maurice Barrès, *l'Influence de M. Taine*, dans *le Journal* du 6 mars 1893.

peuse, qui sombre en haute mer aux premiers coups du vent d'automne, qu'on attend toujours, et qui ne revient jamais [1] !

On se rappelle l'admirable page de Taine sur la *Niobé* de Florence. Entre ces deux belles évocations symboliques, je ne veux pas avoir la cruauté de choisir.

Un pareil genre d'imagination peut faire un grand poète lyrique ou un grand historien philosophe ; je doute qu'il puisse faire un très grand romancier. Car, d'une part, l'écrivain doué de l'imagination symbolique est parfaitement capable de voir et de rendre les faits directement observés, les sentiments d'ordre intime, ou encore les caractères, les situations, les personnages réels ; et, d'autre part, il est éminemment apte à exprimer des idées générales, à brosser de larges fresques synthétiques. Mais l'imagination romanesque est tout autre chose : elle consiste essentiellement à inventer des événements et des figures qui, tout fictifs qu'ils soient, aient l'air vrais, et donnent l'illusion de la réalité. Le vrai romancier est presque le contraire d'un lyrique et d'un historien, et il n'a que faire de vues d'ensemble : il en serait peut-être gêné ! On ne saurait tout avoir en ce monde ; et la poésie lyrique, l'histoire ou la philosophie sont d'assez grandes Muses pour ne point jalouser l'art du conteur.

S'explique-t-on maintenant tout à la fois les mérites et les manques des romans d'E.-M. de Vogüé ? Œuvres fort intéressantes, certes, qu'il serait à tout jamais regrettable qui n'eussent pas été écrites, et qui, à tous égards, valent infiniment mieux que nombre de romans « réussis », mais œuvres dont on peut se demander si ce sont vraiment des « romans », et si les parties proprement romanesques n'en sont pas les moins personnelles et, peut-être, les moins durables. Question d'ailleurs assez oiseuse. Que la « tension oratoire », — ou plutôt lyrique, — du style puisse surprendre les lecteurs habituels de romans, il est possible ; mais cette forme éclatante et chaude, où l'esprit

1. *Histoires orientales*, p. 208.

même et l'ironie ont je ne sais quelle ardeur secrète, cette forme n'en est pas moins admirable, et suffirait, à elle toute seule, à mettre hors de pair les récits qu'elle a revêtus. Ceux qui composeront plus tard des *Pages choisies* d'E.-M. de Vogüé pourront y puiser à pleines mains[1]. Le style n'est assurément pas tout : mais c'est quelque chose, même dans le roman, qu'un beau style ! Ici, d'ailleurs, le style recouvre un fond singulièrement riche. L'intrigue pourrait être plus ingénieuse et plus subtilement conduite? Tel personnage n'est pas très vivant? Peut-être! Mais voyez, dans ces romans comme tout ce qui est « chose vue », observation directe ou ressouvenir, à peine transposé, de la réalité, — paysages, caractères, psychologie individuelle ou collective, scènes de la vie moderne, — comme tout cela est pris sur le vif, décrit avec vigueur, gravé d'un trait robuste et sûr! Et surtout, que d'idées dans ces livres un peu hautains, peu faits, j'imagine, pour plaire à la foule, que de pressentiments de toute sorte, que de visions anticipées de l'avenir, et dont quelques-unes déjà sont réalisées, — par exemple, l'avènement du socialisme au pouvoir, dans *les Morts qui parlent*, — que de matières à réflexions pour tous ceux qui aiment à philosopher sur l'homme et sur la vie! Si l'art de conter est un grand don, l'art de penser en est un autre : je sais des esprits assez pervertis pour préférer Kant à Balzac lui-même.

Nous sommes sans doute trop près des œuvres pour discerner très nettement si, dans l'histoire des trois genres romanesques où l'écrivain s'est successivement essayé, — roman passionnel, roman politique et social, roman « mondial », — ses livres marqueront une date essentielle, laisseront une trace longtemps reconnaissable. J'inclinerais, pour ma part, à penser, et peut-être parce que le roman sort plus directement de la réalité vécue et toute

1. Il va paraître, très prochainement, à la librairie Plon, un volume de *Pages choisies d'E.-M. de Vogüé*, préparé par les soins et avec une Introduction de M. Paul Bourget.

prochaine, que le chef-d'œuvre d'E.-M. de Vogüé romancier est encore *les Morts qui parlent*[1] : cette peinture satirique des mœurs parlementaires restera, je crois, comme un témoignage non pas peut-être absolument impartial, mais singulièrement pénétrant, sur notre temps. *Jean d'Agrève* est « un beau poème de rêve et de passion[2] » ; mais l'influence de Chateaubriand, et celle aussi de d'Annunzio s'y manifestent un peu trop peut-être : le romancier n'y est pas encore pleinement maître de son instrument, et l'on dirait qu'il veut déverser dans son œuvre tout le romantisme dont il est comme imprégné. Quant au *Maître de la mer*, les personnages de premier plan tournent peut-être un peu trop vite au symbole, et l'intrigue qui les met aux prises et les promène à travers le monde n'est pas dénuée de quelque artifice. Mais, en revanche, que de splendides descriptions, quelle intelligence des grandes questions qui font et feront de plus en plus la vie économique et morale des sociétés modernes ! Fils d'une Anglaise, ce poète avait un sens tout anglo-saxon des affaires ; cet idéaliste fervent avait dans le tour d'esprit plus de réalisme qu'on ne l'a bien voulu dire.

La vie politique et l'œuvre romanesque avaient un peu raréfié, mais non point suspendu sa production d'essayiste. « Pour qui sait regarder, disait-il à des collégiens, tout est matière à s'émerveiller, tout est source à réflexion[3]. » Ce mot aurait pu être sa devise. Il savait regarder, et, quelque spectacle que lui offrissent la vie ou les livres, il était toujours prêt à s'émerveiller de tout. Sa souplesse, son ouverture d'esprit étaient admirables, elles allaient croissant avec les années. Il passait d'une étude sur *la Civilisation et les grands fleuves historiques* à une autre sur *Cathe-*

1. J'ai reparlé des *Morts qui parlent* dans quelques pages qui servent de Préface à une nouvelle édition du livre, dans la collection Nelson.
2. Le mot est d'E.-M. de Vogüé, est précisément dans *Jean d'Agrève*, où il est appliqué à un poème de Shelley.
3. Discours prononcé à la distribution des prix du Collège Stanislas, en 1892.

rine Sforza, sur *Pasteur*, sur *Rudyard Kipling*, ou sur *Gorky*. Il écrivait sur la *Renaissance latine* et sur *D'Annunzio* un retentissant article qui fut, pour l'écrivain italien, ce qu'avait été pour le grand romancier russe l'article sur Tolstoï ; il en écrivait un autre, non moins divinateur, sur *Robinson Crusoé*. Et, peu à peu, ces articles, qu'il n'a pas toujours pris la peine de recueillir, allaient composer ces volumes qui s'intitulent *Histoire et Poésie*, *Devant le siècle*. *Pages d'histoire*, *Sous l'horizon*. Mais c'est surtout quand un homme qu'il avait beaucoup aimé venait de disparaître, — Taine, Ferdinand de Lesseps, Gaston Paris, Heredia, Puvis de Chavannes, Brunetière, — qu'il trouvait, pour faire connaître l'homme et pour juger l'œuvre en quelques pages, les mots émus, profonds, révélateurs, qui deviennent inséparables de la personnalité à laquelle ils s'appliquent. Les plus belles oraisons funèbres laïques de ce temps ont été composées par E.-M. de Vogüé, et le dernier article de journal qu'il ait écrit était, comme il convenait à un écrivain qui avait été soldat, pour glorifier la mémoire de *Ceux de Bir-Taouil*, et pour célébrer la vertu de leur sacrifice.

Certes, — y disait-il, — l'action de guerre qui fauche en pleine vigueur de pareils hommes, dans des conditions aussi atroces, est en soi une chose navrante, révoltante pour la raison superficielle, et dont on voudrait éviter le retour à tout prix. C'est pourtant ce scandale de la raison qui resserrait entre les cœurs, à l'église, dans cette foule d'inconnus, un lien nécessaire et plus fort que tous les autres. D'instinct, chacun sentait dans l'assistance que ces morts sacrifiés nous sont plus utiles que des milliers de vivants, parce qu'ils maintiennent l'idéal national, parce qu'ils *rachètent*, parce qu'ils sauvent notre face devant le monde, un peu plus sûrement que les bons acteurs et les grands couturiers[1].

Un quart de siècle plus tôt, il écrivait déjà :

1. *Ceux de Bir-Taouil* (*Figaro* du 26 février 1910). — L'article a été recueilli dans le livre posthume intitulé *les Routes*, et dont M. d'Haussonville a écrit la fort belle Préface (Bloud, 1910).

Cette loi qui commande aux empires de servir les destinées générales au prix de leur propre existence, c'est la même qui contraint le ver à mourir en tissant son fil de sa substance, l'artiste à produire en donnant sa vie à son rêve, c'est la loi en vertu de laquelle tout agent de l'œuvre éternelle, insecte, homme ou nation, crée par le sacrifice.... Création par le sacrifice, c'est tout l'ordre et le secret de Dieu [1].

Car sa philosophie n'avait point varié avec les années. Elle était toujours en son fond une protestation du cœur, de l'instinct traditionnel et vivant contre les abus de « la raison sèche et contente d'elle-même », de « la raison raisonnante », que le mystère importune et scandalise. Si, sur quelques points de détail, il était devenu plus sceptique, notamment en ce qui concerne la confiance que lui inspirait jadis notre régime démocratique, la faute en était à l'expérience personnelle qu'il avait faite de ce régime, plus peut-être qu'à lui-même. Au reste, grâce à la faculté qu'il possédait de penser toujours par ensembles, de construire dans l'avenir, il se reprenait vite à l'espoir. Les hauts et fermes penseurs sont rarement des pessimistes : les misères, les contingences individuelles vont se perdre dans les vastes courants d'idées ou de faits dont ils aiment à deviner le sens et à suivre les mouvements. D'autre part, il aimait trop la France pour jamais désespérer d'elle : il savait par l'histoire quelles infinies ressources de vitalité profonde il y a dans ce peuple dont la vie parlementaire est si loin d'être la vie tout entière ! Et il se rassurait, et il revenait à son labeur d'écrivain. Car il aimait son métier d'homme de lettres, « noble et cher métier quand même, disait-il, digne travail qui donne le pain, l'indépendance, la communication utile avec nos semblables [2] ». Et jusqu'au bout il travailla.

1. *L'Annexion de Merv à la Russie*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1884, p. 200. — L'article n'a pas été recueilli en volume ; mais la conclusion, d'où ces lignes sont tirées, a été rapportée à la fin des *Lettres d'Asie* (*Spectacles contemporains*, p. 222-223).

2. *Le Rappel des Ombres*, p. 224.

Vers la fin cependant, il se détachait visiblement des travaux de longue haleine : il avait commencé, il laissait inachevé ce roman de *Claire* qu'il avait annoncé; le grand article de Revue, qui longtemps avait été sa forme préférée, semblait moins lui sourire; les articles de journaux, où il était plus inégal, lui suffisaient. Il lui restait pourtant plus d'un livre à écrire. Poète et historien, penseur et philosophe politique, peintre d'autant plus vivant et véridique qu'il avait mieux vu, de ses propres yeux, ce qu'il racontait, que n'écrivait-il, me suis-je dit souvent, ses *Mémoires d'Outre-Tombe*! Ce petit-fils de René aurait trouvé là le meilleur emploi, et le plus complet, de tous ses talents, de toute sa pensée, de toute son expérience de la vie et des hommes....

« Gaston Paris, Heredia, Sorel, Brunetière.... La hache du noir bûcheron m'environne », s'écriait-il, il y a peu de temps encore, en pleine Académie[1]. La hache du noir bûcheron l'a atteint à son tour.... Et, ainsi, ils s'en vont tous, avant l'heure, et l'un après l'autre, tous ceux qui ont été nos maîtres à penser et à écrire, tous ceux qui ont agrandi notre imagination, affiné notre sensibilité, formé notre intelligence, tous ceux qui nous ont appris à regarder le monde et à le juger. Et, bientôt, nous serons seuls, découronnés de toutes nos vraies gloires, isolés, privés de nos meilleurs guides, coupés de toutes nos communications vivantes avec le passé, semblables à ces orphelins qui sentent brusquement retomber sur leurs seules épaules tout le poids et toute la responsabilité de la vie....

Heureusement, leur œuvre nous reste, et, par leur œuvre, leur présence réelle nous redevient vivante, leur personnalité morale reprend forme à nos yeux, leur pensée s'anime et reparaît plus agissante.

Embrassons-la donc d'un dernier regard, cette mobile et noble figure qui vient de sombrer sous l'horizon. Avant tout, et j'y reviens inlassablement, c'était un poète

1. En réponse au Discours de réception de M. Maurice Barrès.

qu'Eugène-Melchior de Vogüé. Il l'était par le style, où l'on sentait passer, sous l'éclat vibrant des images, le frémissement d'une sensibilité fière et ardente, ouverte à tous les souffles du large. Il l'était par le tour de son imagination qui, si fermement qu'elle s'appliquât à la réalité, la dépassait, la débordait en tous sens. Il l'était par le mouvement même de son esprit qui, par delà les apparences fugitives, était toujours en quête des causes immuables et profondes. Il l'était enfin par sa vision pathétique du monde qui, toujours impatiente des plates explications rationnelles, ne trouvait à se satisfaire que dans l'intuition des grandes lois mystérieuses qui président à nos éphémères destinées. Il y a un mot de lui qui le peint tout entier : « La première condition, dit-il quelque part [1], la première condition de la beauté dans l'art, dans la poésie, dans la vie, *est de manifester un symbole, une évocation du tout derrière la partie, de l'invisible derrière le visible* ». Mot de poète, s'il en fut, et de poète invinciblement idéaliste. C'est par cette disposition qu'il a profondément agi sur les esprits de notre temps. Il savait bien que c'était là le secret de sa force. « Quel que soit son déguisement, déclarait-il, tout grand écrivain qui s'empare des hommes est nécessairement un idéaliste [2]. » En littérature, en art, dans les questions politiques, religieuses ou sociales, dans tous les ordres d'études qu'il a successivement abordés, il est venu rappeler, selon le mot célèbre, que « l'homme ne vit pas seulement de pain », estimant avec raison qu'à « l'âme éparse de la France » on ne saurait faire entendre une plus opportune leçon. Et comme il mettait dans sa prédication une ardeur de générosité singulière, et comme, étant poète, il avait lui aussi « le secret des mots puissants », sa voix a été par plus d'un entendue et comprise. La croisade où s'engagea ce descendant des anciens preux n'aura pas été inutile...

1. *Le Rappel des Ombres*, p. 215.

2. *Les Livres russes en France*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1886, p. 826.

Sur le petit lit de camp où il reposait, nous l'avons revu une dernière fois le rare écrivain, le poète inspiré qui si souvent, de son verbe somptueux, nous avait versé chaleur et lumière. Comme si elle n'avait pas osé le regarder en face, la mort l'avait pris traîtreusement, elle l'avait lâchement poignardé par derrière. Mais, en le quittant, elle avait répandu sur toute sa personne une noblesse sereine, une majesté extraordinaires. Ces yeux qui s'étaient remplis de tant d'images et de visions diverses, qui avaient projeté tant de regards émerveillés sur le monde, s'étaient clos sur des pensées de paix. Sur la poitrine, la médaille militaire, la seule décoration qu'il portât et dont il fût fier, rappelait la grave idée qui, toujours présente, avait dominé sa vie. Les deux mains s'étaient rejointes pour atteindre le crucifix, terme lointain de son long effort vers les vérités éternelles. On songeait aux ancêtres qui l'attendaient, couchés sur leur tombe de pierre, sûrs d'avance qu'après une vie tout entière passée dans la mêlée des idées, il reviendrait dormir son dernier sommeil à leurs côtés. Avec des armes toutes modernes, il avait combattu le bon combat qu'ont livré ses pères. Comme eux, il s'était croisé; comme eux, il avait chevauché sur les routes de Palestine, et, comme eux, il avait rapporté d'Orient les hautes leçons d'idéalisme moral et religieux qui ont fait si longtemps prospère la patrie de saint Louis et de Jeanne d'Arc.

15 mai 1910.

V

M. PAUL BOURGET

M. PAUL BOURGET

« Quand je passe la revue de cette suite de livres déjà longue, je crois y reconnaître les étapes d'une conscience toujours en marche. »

(Paul Bourget, *Lettre autobiographique*, en tête des *Extraits choisis*, par M. Van Daell; Ginn, Boston, 1891, p. 13.)

« Vous me demandez, à propos du *Disciple*, si je connais Paul Bourget. Mais oui, ma cousine, je le vois assez souvent, et je l'aime beaucoup. — Et comment est-il? — A peu près le contraire de ce que le public veut qu'il soit... Beaucoup se représentent l'auteur de *Cruelle Enigme* sous les espèces d'un délicieux jeune homme paré, coquet, affecté, efféminé et languide...

« Eh bien! ce n'est pas ça du tout, ma cousine, — mais, là, pas du tout!

« Je vous le dis, parce que je le sais : il n'est pas d'esprit plus sérieux ni plus mâle que Bourget. Cet efféminé travaille dix ou douze heures par jour. Ce dandy a une conscience et des préoccupations de prêtre. Pas une lettre d'adolescent en peine à laquelle il ne réponde gravement et longuement (et je vous assure, ma cousine, qu'il faut pour cela un fier courage). Ce mondain raffiné sait, quand le devoir commande, secouer cette tyrannie, la peur du ridicule. Il l'a bien prouvé dans sa préface du *Disciple*... Enfin, si vous passez son œuvre en revue, si vous considérez l'austérité de quelques-uns de ses sujets, la probité scrupuleuse de l'exécution, l'effort continuel vers quelque

chose de nouveau..., vous sentirez peut-être ce que tout cela suppose de volonté et d'énergie patiente.

« Oui, vous dis-je, Bourget est un Auvergnat, — comme Pascal. Il a d'abord le nez, il a le menton volontaire, le menton romain des hommes de sa province... Pourtant, ma cousine, je ne voudrais pas le faire plus Auvergnat qu'il n'est, et je tiens à vous dire que sa force est très enveloppée de grâce. Le poète des *Aveux*... a une extrême gentillesse de façons, beaucoup d'esprit, et du plus jaillissant..., et, dans sa voix imperceptiblement et joliment nasillarde, quelque chose de doux, de caressant, et, volontiers, d'un peu plaintif. Ajoutez une sensibilité excessive, un besoin de bienveillance autour de lui, un art merveilleux et déplorable de se faire souffrir avec rien ou pas grand'-chose... Disons donc, si vous le voulez bien, qu'il a, avec une intelligence et une volonté viriles, des nerfs un peu féminins. C'est là une combinaison très distinguée.

« Mais, je vous le répète, pas du tout « romancier des dames! » Un peu « esthète », oui, c'est tout ce que je puis vous accorder. Au fond, un montagnard pensif. Parfaitement[1]! »

On a reconnu là le style exquis, la finesse aiguë d'observation, et le sourire de M. Jules Lemaître, dans l'un de ses plus jolis « billets du matin ». Et l'on pensera sans doute que le romancier de *l'Étape* ne saurait mieux nous être présenté que par l'auteur des *Contemporains*.

I

Je suis né en 1852, — nous dit M. Bourget lui-même, — d'une famille qui me semble représenter assez bien quelques-unes des conditions de la bourgeoisie française contemporaine. Mon père était un fonctionnaire de l'État et le fils d'un ingénieur civil, lui-même fils d'un cultivateur de campagne. Les uns et les autres venaient d'une province du centre de la France. Mais le métier de mon père, — il était professeur de mathématiques, —

1. Jules Lemaitre, *les Contemporains*, t. V, p. 227-229.

l'avait déjà promené, lors de ma naissance, d'une extrémité à l'autre du pays. Baptisé à Amiens, j'ai commencé d'apprendre à lire à Strasbourg, pour faire mes premières études à Clermont en Auvergne et les achever à Paris... Ce déracinement a cette autre conséquence qu'il croise de la manière la plus disparate les races encore si distinctes chez nous lorsqu'on regarde de près les paysans de nos diverses provinces. C'est ainsi que du côté de ma mère je me rattache à une famille lorraine venue d'Alsace, il n'y a pas cent ans, et auparavant d'Allemagne. Cette hérédité complexe a quelquefois ses avantages. J'en ai surtout senti les défauts, je veux dire l'extrême difficulté à mettre d'accord des tendances trop contrastées. *Il y a toujours eu en moi un philosophe et un poète de la race germanique en train de se débattre contre une analyste de la pure et lucide tradition latine*[1]. Peut-être ai-je dû à la coexistence de deux formes d'esprit si opposées ce goût d'une culture complexe et cosmopolite, dont la trace se trouve dans tant de mes pages. J'ai cru du moins concilier ainsi les courants très différents que je sentais jaillir dans les profondeurs de ma nature intellectuelle[2]...

Il ne faut pas attacher trop d'importance aux influences ataviques : il ne faut pas les négliger non plus quand on peut, presque à coup sûr, en préciser l'étendue : « Toutes vos racines héréditaires plongent dans le granit sérieux de notre Vivarais, » disait à M. Bourget E.-M. de Vogüé en le recevant à l'Académie. Est-il téméraire de conjecturer que ces fortes générations de robustes travailleurs, dont aucune n'a prématurément franchi « l'étape », ont transmis à l'écrivain, avec un fonds solide de santé et même de gravité morale, de laborieuses habitudes de claire raison analytique et positive, et quelques-uns des goûts et des modes

1. On pourrait dire et on a dit la même chose de Taine. « Taine, a écrit avec profondeur Émile Boutmy, avait une imagination germanique administrée et exploitée par une raison latine. » Cette ressemblance mentale est certainement entrée pour quelque chose dans le culte que M. Bourget a de tout temps professé pour Taine et dans l'affection que Taine témoignait à M. Bourget. — Voyez aussi dans l'étude sur *Amiel* (*Nouveaux Essais de psychologie*) le chapitre sur l'*Influence germanique*.

2. *Lettre autobiographique*, etc., p. 15.

de pensée qui sont le propre de l'esprit *classique*[1]? De sa mère, qu'il n'a guère connue, et dont un beau sonnet des *Aveux*, *Mortuæ*[2], évoque la douce sensibilité rêveuse et triste, et volontiers un peu mystique, il tiendrait sans doute ce qu'il y a en lui de nervosité, d'inquiétude morale et religieuse, d'aptitude métaphysique, d'imagination constructive, de poésie enfin et de poésie *romantique*.

Un autre trait essentiel, et qui, je crois, nous fait toucher du doigt jusqu'au fond même de cette organisation d'artiste, est à relever dans ces trop courtes pages d'autobiographie psychologique :

Autant que l'on peut se connaître soi-même, je crois que ma faculté maîtresse, comme disait mon vénéré maître, M. Taine, a toujours été l'*imagination des sentiments*. *Médiocrement doué pour l'évocation des formes*, j'ai de la peine à me rappeler avec exactitude un endroit, un tableau, une statue. Je serais embarrassé de dire la couleur des yeux et des cheveux d'une personne que j'aurais vue seulement deux ou trois fois. En revanche, *le souvenir des plus légères émotions demeure si vivant dans ma mémoire que j'ai la puissance de les ressentir*, *pour ainsi dire à nouveau avec toute leur douceur et toute leur amertume*, même quand il s'agit de joies ou de douleurs aussi lointaines, par exemple, que celles de mes premiers jours de collège. Il m'est impossible aussi de m'intéresser à quelqu'un, sans me figurer avec une intensité presque égale à celle de mes souvenirs personnels, ses

1. Voici, sur le père de M. Bourget, un intéressant témoignage que j'emprunte à l'*Annuaire des anciens élèves de l'École normale*, année 1888, p. 34 : « En entrant à l'École normale, en 1842, Bourget apportait un fonds d'études solides, *une grande ardeur au travail*, un esprit net, *avide de rigueur*. » Justin Bourget a beaucoup publié. On lui doit d'importants travaux relatifs à la mécanique céleste et à la physique mathématique. Né à Savas, dans l'Ardèche, il mourut en 1887, recteur de l'Académie de Clermont.

« Tout homme reste du pays où il a ses morts, surtout lorsque cet amalgame d'une race et d'une terre a duré pendant des siècles ! Ça a été le cas pour mes modestes aïeux, dont les uns, simples cultivateurs, les autres soldats ou petits officiers, ou bien n'ont jamais quitté leur village, ou sont revenus y dormir leur dernier sommeil. » (*Allocution* prononcée le 3 février 1908, au banquet de la Société des Ardéchois à Paris.)

2. *Œuvres de Paul Bourget*, *Poésies*, 1876-1882, éd. Lemerre, p. 292.

façons de sentir, ses goûts et ses dégoûts, ses plaisirs et ses chagrins... C'est ce don qui me semble avoir fait de moi un écrivain[1]...

C'est ce don, en tout cas, qui explique l'intérêt passionné avec lequel, dès l'âge de cinq ou six ans, l'enfant lisait Shakespeare et Walter Scott ; les chroniques de la Guerre des Deux Roses le ravissaient. En même temps, le goût d'écrire s'éveillait en lui. A six ans, il commençait un « grand ouvrage qui devait renfermer un tableau complet des bêtes d'Auvergne et l'histoire de ses promenades à leur recherche[2] ». L'ouvrage ne fut pas achevé, mais de ces promenades, et des impressions de nature qu'elles déposèrent dans l'âme de l'enfant nous devons avoir un écho dans les belles pages descriptives du *Disciple*, l'un des livres où M. Bourget, je crois, a mis le plus de lui-même. Et l'on se rappelle aussi, dans la *Préface* de ce même *Disciple*, l'enthousiaste éloge de la bourgeoisie française : « Ah ! la brave classe moyenne, la solide et vaillante bourgeoisie que possède encore la France !... » Nul doute que nous n'ayons là comme le résidu de l'expérience sociale de ces années juvéniles, dans ce milieu simple, laborieux, strictement attaché à la minutie, méritoire parfois jusqu'à l'héroïsme, des humbles devoirs quotidiens.

« Bon élève, sans rien de saillant, avec une infériorité marquée sur ses propres forces, quand il s'agissait d'un examen ou d'une composition importante », l'enfant, qui vivait beaucoup en lui-même, souffrit infiniment de l'internat.

1. Même disposition encore chez Taine : « Pour mon compte, je n'ai qu'à un degré ordinaire la mémoire des formes, à un degré un peu plus élevé celle des couleurs... *La seule chose qui, en moi, se reproduise intacte et entière, c'est la nuance précise d'émotion*, âpre, tendre, étrange, douce ou triste, qui jadis a suivi ou accompagné la sensation extérieure et corporelle ; *je puis renouveler ainsi mes peines et mes plaisirs les plus compliqués et les plus délicats...* » (*De l'Intelligence*, 3e édition, t. I, p. 78-79).

2. *Lettre autobiographique*, p. 5. — Cf. aussi la Lettre de M. Bourget dans la *Revue des Revues*, mars 1904. J'y relève cette indication : « Ma précocité, si précocité il y a, s'arrêtait à ces deux points : le goût d'écrire et celui de lire des ouvrages d'imagination. »

dont il devait plus tard dénoncer les vices secrets avec une virulence singulière [1]. « Dans les deux lycées, nous dit-il, où je passai cette première partie de ma jeunesse, à Clermont d'abord, puis à Paris, la discipline n'existait guère et la surveillance de nos lectures était si superficielle que nous vivions dans la familiarité des ouvrages les plus difficiles à bien comprendre pour de très jeunes intelligences. A quinze ans, mes camarades et moi nous savions par cœur les deux volumes de vers d'Alfred de Musset, nous avions dévoré tous les romans de Balzac et ceux de Stendhal, *Madame Bovary* et les *Fleurs du mal.* » Joignons-y Taine et Renan, un peu plus tard sans doute, puis Barbey d'Aurevilly, et peut-être surtout Gœthe. Après Shakespeare et Walter Scott, voilà les inspirateurs de cette jeune pensée, voilà les maîtres dont les *Essais de psychologie* nous diront bientôt la persistante influence. Les inconvénients d'une pareille intoxication livresque, quand elle est ainsi prématurée, sont de plus d'un genre. Ne parlons pas des inconvénients moraux qui sont réels, quoi qu'on en puisse dire. La brusque invasion dans un cerveau d'adolescent sans défense de tous ces livres modernes, où tant d'éléments troubles et malsains se mêlent aux idées bienfaisantes, peut fausser à tout jamais sa conception du monde et de la vie.

Le vrai danger de ces lectures, — écrit à ce propos M. Bourget, — était dans la précocité de désenchantement qu'elles risquaient de nous donner et dans le déséquilibre intérieur qui devait en résulter. Réellement innocents et naïfs, nous ne pouvions manquer d'être désorientés par cette initiation anticipée aux dessous cruels ou violents du monde. Pour ma part, et dominé que j'étais par cette imagination qui sans doute me rendait les analyses des maîtres trop vivantes, je commençai d'entrer dans une sorte de désarroi intérieur aussi insupportable qu'indéfinissable. Ma personnalité véritable sembla s'évanouir pour moi et se disperser dans celle des auteurs que je m'étais assimilés si voracement. Qui étais-je? Qu'aimais-je? Que voulais-je? Que croyais-je? Aujourd'hui et à la distance des

1. Voyez notamment *Un crime d'amour*, ch. II.

années, je la distingue bien cette personnalité réelle de celle que je me façonnais tour à tour d'après les descriptions des livres. Mais, sur le moment, cette distinction était impossible pour moi à établir et même à concevoir [1]...

« Que croyais-je? » A une enfance qui avait été très pieuse succéda apparemment une longue période non pas d'impiété, ni même d'incrédulité proprement dite, mais d'incertitude et de trouble que certaines pages de la confession du « disciple » doivent nous rendre assez exactement : « Un esprit de doute grandissait en moi sur la valeur intellectuelle des croyances catholiques. Cette défiance fut alimentée par une espèce d'ambition naïve qui me faisait souhaiter, avec une ardeur incroyable, d'être aussi intelligent que les plus intelligents, de ne pas végéter parmi ceux du second ordre [2]. » Je serais bien étonné que ce ne fût pas là la transcription très fidèle d'un état d'esprit personnel.

Et ce fut dans ces dispositions d'esprit et d'âme que

1. *Lettre autobiographique*, p. 8-9. — Ailleurs, dans une Préface écrite pour un livre posthume de Pierre Girard, *[illegible]* (Paris, Société d'édition du *Livre à l'auteur*, 1902), M. Bourget revient avec force sur les défauts d'esprit que présente presque toujours « l'adolescent moderne, tel que l'éducation du lycée le façonne ». « La révélation anticipée et tout intellectuelle de l'univers sentimental ne lui permet pour ainsi dire pas d'attendrir son cœur. » (p. vii).

2. *Le Disciple*, éd. originale, Lemerre, 1889, p. 122. — M. Bourget, on le sait, a commencé en 1900 la publication d'une édition définitive de ses *Œuvres complètes*, à la librairie Plon ; neuf volumes de cette édition in-8 sont actuellement publiés. Le texte en a été soigneusement revu et corrigé, et la comparaison entre le texte primitif et le texte définitif est, — nous en donnerons quelques exemples, — fort intéressante et instructive. Ces corrections pourraient se grouper sous trois chefs principaux : corrections de style, corrections doctrinales et corrections « de chasteté », comme disait spirituellement Lamartine en parlant de sa *Chute d'un ange*. Le principal intérêt de ces « essais d'histoire morale contemporaine » résidant peut-être dans le scrupule avec lequel nous essayons de nous conformer à la chronologie et de suivre dans le *développement* de leur personnalité et de leur œuvre les écrivains que nous étudions, nous renverrons toujours, sauf exception voulue, aux éditions originales des œuvres de M. Bourget.

l'année terrible vint surprendre le futur écrivain de *la Barricade* : il n'avait pas dix-huit ans. Ce furent « les heures les plus cruelles de sa jeunesse, celles où il eut, adolescent, presque enfant, une trop précoce révélation de la férocité de la vie[1] ». Comme pour bien d'autres jeunes hommes de sa génération, l'ébranlement moral fut profond en lui. Que de fois, dans son œuvre, le souvenir des sombres jours reparaît, avec son cortège de visions désolantes ou funèbres, avec l'idée, aussi vibrante qu'alors, du « grand devoir du relèvement de la Patrie ». Qu'on se rappelle *Pendant la bataille* (*Recommencements*), *le Père Theuriot* (*les Cousins d'Adolphe*), et la Préface du *Disciple*, « à un jeune homme » : « Tu n'as plus, toi, pour te soutenir, la vision des cavaliers prussiens galopant victorieux entre les peupliers de la terre natale. Et de l'horrible guerre civile tu ne connais guère que la ruine pittoresque de la Cour des Comptes... Nous autres, nous n'avons jamais pu considérer que la paix de 71 eût tout réglé pour toujours[2]. » Ces images et ces pensées sont de celles qui mettent un pli de tristesse indélébile sur le front.

Hélas ! pour résoudre les questions vitales qui s'imposaient à cette jeunesse anxieuse, la génération précédente, il faut bien l'avouer, ne lui avait pas légué de bien fermes principes, ni de bien encourageantes perspectives. Les *Origines* de Taine ne seraient pas ce qu'elles sont dans l'histoire de la pensée contemporaine, si elles n'exprimaient avant tout l'effort, presque tragique, d'un puissant et généreux esprit pour réagir contre une partie de son œuvre, contre lui-même, pour tâcher de trouver un

1. *Pendant la Bataille* (*Recommencements*, Plon, in-16, p. 249).

2. *Le Disciple*, éd. originale, Préface, p. VI. — Dans *les Sensations d'Italie* (édition définitive, in-16, Plon, p. 324), l'écrivain nous parle du « claquement des fusillades qu'il entendait sur Paris du fond de son collège au mois de mai 1871 » : « Ah ! jamais je ne l'oublierai ! » s'écrie-t-il. — Voyez aussi, dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* du 30 octobre 1910, une lettre de M. Bourget, datée du 27 mai 1871, et adressée avec des vers à Agar : la lettre et les vers du jeune poète sont comme « un cri de son cœur épouvanté ».

remède au malaise moral et social qu'il sentait grandir autour de lui. Dans les premières pages de *l'Échéance*, M. Bourget a rendu avec une rare force de pénétration et de style ce malaise qui fut celui de toute sa génération. « Foi absolue à la science », croyance au « dogme de la nécessité », tel était le premier article du *credo* qu'elle héritait de Taine et de Renan.

Pour des jeunes gens, de telles hypothèses ne dégageaient qu'un principe de négation et de pessimisme, et cela, précisément à l'heure où les désastres de la guerre et de la Commune venaient de frapper si durement la patrie et d'imposer à nos consciences l'évidence du devoir social, l'obligation de l'effort utile et direct... Nous voyions, d'un côté, la France atteinte profondément. Nous sentions la responsabilité qui nous incombait dans sa déchéance ou son relèvement prochains. Sous l'impression de cette crise, nous voulions agir. De l'autre côté, une doctrine désespérante, imprégnée du déterminisme le plus nihiliste, nous décourageait par avance. Le divorce était complet entre notre intelligence et notre sensibilité. La plupart d'entre nous, s'ils veulent bien revenir en arrière, reconnaîtront que l'*œuvre de leur jeunesse fut de réduire une contradiction dont quelques-uns souffrent encore*[1]...

C'est le propre des contradictions de ce genre de ne pas se réduire en un jour : il y faut le temps, il y faut l'expérience de la vie, il y faut la réflexion solitaire, il y faut surtout une bonne volonté toujours en éveil et toujours tendue. La bonne volonté, dans le cas de M. Bourget, ne devait jamais faire défaut. Mais d'abord, il fallait vivre ; il fallait découvrir sa voie, et trouver un utile emploi de son activité. Né écrivain, et écrivain d'imagination, soit qu'il déférât au vœu d'une famille, éprise, comme toutes les familles, de régularité et d'ordre établi, soit qu'il voulût essayer ses forces en divers sens et se donner une solide et complète culture, soit qu'il fût tout simplement très indécis, nous le voyons en 1872 passer brillamment une licence, puis suivre assidûment un cours de philologie

1. *L'Échéance* (*Drames de famille*, Plon, in-16, p. 3-5).

grecque à l'École des Hautes-Études, puis commencer, à l'exemple de Sainte-Beuve, des études de médecine. Aucun de ces essais ne sera perdu pour le futur critique et romancier. Mais enfin les Lettres l'emportèrent sur les exigences familiales. Ayant « dû, pour suffire à ses besoins, accepter le pénible métier de professeur libre », compagnon de chaîne de Brunetière à l'institution Lelarge, il fréquente, à ses heures de liberté, les jeunes cénacles, collabore à leurs recueils éphémères, *la Renaissance*, *la Revue indépendante*, *la République des Lettres*, *la Vie littéraire*. Dans ce milieu très artificiel et tout livresque, il risquait de bien apprendre son métier d'écrivain, mais de désapprendre la vie. « Je voulais composer des romans, a-t-il dit plus tard, et je n'avais rien observé ; des vers, et je n'avais rien senti. » Parmi « ces aimables compagnons qui laissaient insatisfaite la partie la plus intime de son intelligence... dès lors beaucoup plus préoccupé d'analyse que de style, et de psychologie que d'esthétique, » il « s'étiolait [1] ». Il écrivait cependant ; il écrivait des articles de critique, quelques nouvelles ; il écrivait, ou du moins il publiait surtout des vers. C'est comme poète que M. Paul Bourget s'est d'abord fait connaître en librairie.

Ce n'est pas un très grand poète que celui qui a signé les trois recueils intitulés *la Vie inquiète* (1875), *Edel* (1878), *les Aveux* (1882), — et Dieu veuille, quand elles paraîtront, que *les Nostalgiques* nous démentent [2] ! — Mais c'est un fin, subtil et joli poète. Il a le souffle un peu court, et son inspiration ne laisse pas d'être parfois quelque peu laborieuse. Mais les vers de vrai poète jaillissent souvent de sa plume :

> Nul n'adora peut-être avec plus d'espérance
> L'âme de notre obscur et mystique univers [3]...

1. *L'Échéance* (*Drames de famille*, p. 8, 13).

2. Quelques pièces des *Nostalgiques* ont paru dans la *Revue des deux Mondes* du 15 décembre 1894. — D'autres pièces, des sonnets tirés sans doute aussi du même recueil, ont été publiées dans la *Nouvelle Revue* du 15 février 1887.

3. *Poésies* (1872-1876), éd. actuelle, petit in-16, Lemerre ; *Remords*

Sous les rosiers, au bord des flots calmes et bleus,
Dont le bruit apaisé semble un chant merveilleux,
A l'heure où le grand soleil tombe [1]...

Il y a de plus dans ces deux volumes nombre de pièces qui, de toute éternité, semblent destinées à figurer dans les anthologies : *Sur la Falaise* :

Les papillons bleus, les papillons blancs
Sur les prés mouillés et les blés tremblants
Vont battant des ailes.
C'est sous le soleil un frémissement
Qui fait s'incliner les fleurs doucement
Sur leurs tiges frêles [2].

Nuit d'été :

O nuit, ô douce nuit d'été, qui viens à nous
Parmi les foins coupés, et sous la lune rose,
Tu dis aux amoureux de se mettre à genoux,
Et sur leur front brûlant un souffle frais se pose [3] !

ou encore, dans *Edel*, cette charmante nouvelle en vers qui est peut-être l'œuvre la plus originale de M. Bourget poète, la délicieuse élégie qui commence par :

Plus tard, quand, exilé loin de vous, chère aimée [4]...

ou encore, dans les *Aveux*, la si jolie *Romance* :

Voici juste un an, jour pour jour [5]...

ou celle-ci encore

La Mort viendra, compagne douce et tendre [6]...

Ces vers ne sont pas seulement d'un poète ; ils sont d'un artiste qui a étudié, de près, en amoureux des vers, mais aussi en technicien, les poètes anciens et modernes, et qui

dans l'avenir, p. 24. — L'édition originale (*la Vie inquiète*, éd. Lemerre, 1875, in-16, p. 31) porte :

« Nul n'effrayait peut-être... »

1. *Id.*, *ibid.*, *George Ancelys*, p. 192.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 9.
3. *Poésies* (1876-1882), éd. Lemerre actuelle, p. 225.
4. *Id.*, *ibid.*, p. 49-53.
5. *Id.*, *ibid.*, p. 169-170.
6. *Id.*, *ibid.*, *Romance*, p. 287-288.

s'est efforcé de leur ravir et de s'assimiler leurs secrets ou leurs procédés : témoin, par exemple, cette strophe d'une pièce de *la Vie inquiète*, *A Maurice Bouchor*, qu'on pourrait croire échappée d'un recueil de Ronsard :

Là, ton rêve s'en allait
Au volet
Doucement battre de l'aile,
Et longuement tu sonnais
Des sonnets
Doux-sonnants et faits pour elle [1]...

Et la suite, qui n'est ni moins jolie, ni moins significative :

Je veux lire aujourd'hui les sonnets de Ronsard,

dit ailleurs le poète [2], imitant un sonnet célèbre. Mais les vieux auteurs français ne sont pas les seuls dont il se soit inspiré. Une étude détaillée sur M. Bourget poète devrait tenir grand compte des sources étrangères, et surtout anglaises, auxquelles il a puisé. Les lakistes, Keats, Swinburne, surtout peut-être Shelley, ont été souvent ses modèles, et il a fait passer quelque chose d'eux dans ses vers. Et enfin, il s'est nourri de tous les poètes français contemporains dont la sensibilité maladive ou souffrante, la tristesse pensive lui rendaient comme un écho agrandi de sa propre nature : Musset, Vigny et Leconte de Lisle, parmi les grands, Sainte-Beuve, Baudelaire, Coppée, Sully Prudhomme, parmi les autres, — Sully surtout,

Le délicat Sully qui fit les *Solitudes* [3],

Sully, « ce rêveur adorable dont les vers ont le charme d'un regard et d'une voix, un regard où passent des larmes, une voix où flotte un soupir [4] ». Dans un article à propos des *Aveux*, Scherer en rattachait l'auteur à Baudelaire [5], et

1. *Poésies* (1872-1876), éd. actuelle, p. 141.
2. *Poésies* (1876-1882), éd. actuelle. *En lisant Ronsard*, p. 204.
3. *Poésies* (1872-1876), éd. actuelle. *Après une lecture de Sully Prudhomme*, p. 34.
4. *Études et Portraits*, éd. originale, t. I, p. 232.
5. Edmond Scherer, *Études sur la littérature contemporaine*, t. VIII, *Baudelaire et le Baudelairisme*, p. 85-93 (septembre 1882).

l'enveloppait dans une virulente diatribe sur le « baudelairisme ». A propos de son premier recueil, Brunetière apparentait le poète à Coppée et à Sully Prudhomme[1]. C'est au total Sully Prudhomme qu'il rappelle le mieux, — un Sully Prudhomme plus artiste peut-être, mais moins simple, moins profondément ému et moins personnel. Le « frisson nouveau » qui se communique aux parties les plus intimes de notre sensibilité quand nous lisons le poète de *la Vie intérieure*, nous ne le retrouvons plus guère quand nous lisons le poète de *la Vie inquiète*. C'est qu'il y a trop de livres entre ce dernier et nous ; il a sur la sienne greffé trop de personnalités diverses. Il l'a du reste reconnu lui-même très ingénument plus tard : « En feuilletant, nous dit-il, le premier volume de mes poésies, composé dans la période qui suivit ma sortie du collège, je retrouve la trace de cette curieuse maladie. Il n'est pas de pièce de ce recueil qui ne soit à la fois sincère et artificielle, pas une qui n'ait été sentie, et pas une qui corresponde à une réalité simple et nue[2]. »

Et c'est ce qui nous dispense de rechercher à travers ces poésies l'état exact des sentiments et des idées du poète. Qu'y a-t-il de vrai, de réel et de vécu, dans ces *Débauches* et dans ces *Spleens*, dans cette *Nostalgie de la Croix*, dans cette « tristesse athée » dont il nous parle ? Il serait bien téméraire et sans doute un peu vain, de vouloir le démêler à tout prix. Ce qu'on entrevoit de plus clair parmi tous ces « aveux », c'est qu'ils sont l'œuvre d'une âme troublée et inquiète. *La Vie inquiète !* Ce titre d'un de ses recueils sym-

1. F. Brunetière, *la Poésie intime* (*Revue des Deux Mondes* du 15 août 1875).

2. *Lettre autobiographique*, etc., p. 9. — Dans une très intéressante *Préface* qu'il a écrite pour un livre de Léon Cladel, *le Deuxième Mystère de l'Incarnation*, Paris, Rouveyre et Blond, 1883, in-16, M. Bourget a bien montré la nécessité, et, au total, le bénéfice de ces imitations juvéniles : « L'artiste, en effet, commence et il doit commencer par des œuvres d'imitation et de volonté, dans lesquelles il brise et renforce les muscles de son esprit, comme un gymnaste fait les muscles de son corps... » (p. XII).

bolise, ce me semble, avec beaucoup de justesse, l'inspiration générale qui a dicté les vers de M. Bourget. Relisons aussi la dernière pièce des *Aveux*, qui est éloquente et qui est belle, et où la sincérité d'accent me paraît indéniable; elle est intitulée : *Confiteor*.

Le fantôme est venu de la trentième année.
Ses doigts vont s'entr'ouvrir pour me prendre la main,
La fleur de ma jeunesse est à demi-fanée,
Et l'ombre du tombeau grandit sur mon chemin.

Le Fantôme me dit avec ses lèvres blanches :
« Qu'as-tu fait de tes jours passés, homme mortel ?
« Ils ne reviendront plus t'offrir leurs vertes branches.
« Qu'as-tu cueilli sur eux dans la fraîcheur du ciel ? »

— « Fantôme, j'ai vécu comme vivent les hommes;
« J'ai fait un peu de bien, j'ai fait beaucoup de mal.
« Il est dur aux songeurs, le siècle dont nous sommes.
« Pourtant, j'ai préservé mon intime Idéal !... »

Le Fantôme me dit : « Où donc est ton ouvrage ? »
Et je lui montre alors mon rêve intérieur,
Trésor que j'ai sauvé de plus d'un noir naufrage,
— Et ces vers de jeune homme où j'ai mis tout mon cœur.

Oui ! tout entier : espoirs heureux, légers caprices;
Coupables passions, spleenétique rancœur,
J'ai tout dit à ces vers, tendres et sûrs complices.
Qu'ils témoignent pour moi, Fantôme, et pour ce cœur !

Que leur sincérité, juge d'en haut, te touche,
Et, comme aux temps lointains des rêves nimbés d'or,
Pardonne, en écoutant s'échapper de leur bouche
Ce cri *d'un cœur resté chrétien* : *Confiteor*[1] !

Le poète ne dit pas tout : ces dix années de rêveries et d'efforts poétiques ont été plus fécondes qu'il ne pense. D'abord, il a pris place, non loin de Sainte-Beuve et de Baudelaire, parmi les *poetæ minores* de notre âge. Et puis, comme tous ceux qui ont écrit beaucoup de vers, — tous, sauf Sully Prudhomme, — il a appris à bien écrire en

1. *Poésies* (1876-1882). *Épilogue*. — Le texte de l'édition originale est un peu différent :

(Que leur sincérité, Juge *cruel* te touche...
(Ce cri *du grand pardon* chrétien : *Confiteor*...
(*Les Aveux*, Lemerre, 1882, in-16, p. 200.)

prose ; il a assoupli son instrument, il s'est rendu maître de tous ses moyens d'expression ; à ciseler ses vers, il a pris l'habitude et gardé le goût des phrases habilement rythmées, des heureuses alliances de mots, des fines trouvailles verbales, des formules ingénieuses, concises, originales, des images saisissantes, bref, de tout ce qui est la vie du style et donne au véritable écrivain sa valeur propre. Et enfin, son imagination et sa sensibilité même se sont affinées, enrichies, et par le progrès de l'âge comme par celui de la culture, elles ont senti croître leurs ressources intérieures ; elles sont mûres pour s'appliquer maintenant à des objets plus impersonnels. Dans tout ce qu'écrira désormais M. Bourget, — critique, notes de voyage, romans, nouvelles, théâtre même, — on reconnaîtra l'élégant et inquiet poète des *Aveux*.

II

Dans un article sur Sardou, qu'il n'a point recueilli en volume, M. Bourget parle des « fortes qualités acquises dans la lutte et du légitime orgueil d'avoir gagné le terrible pari que tout homme de lettres jeune et pauvre fait avec soi-même, pari dont il est à la fois le joueur et l'enjeu. »[1] Ce pari, il fut un moment sur le point de croire qu'il l'avait perdu. Ses vers n'avaient pas eu très grand succès. D'autre part, la discipline presque exclusivement livresque à laquelle il s'était soumis depuis son adolescence portait ses fruits naturels.

« Étant donné les vices d'esprit dont je souffrais déjà, elle me fut si continûment funeste qu'en 1880, c'est-à-dire tout voisin de ma trentième année, j'en étais encore à me demander quelle formule de poème ou de roman devait être adoptée. L'espèce de conte parisien que j'ai intitulé *Edel* traduit d'une manière assez exacte cette crise d'où j'allais sortir, éveillé précisément par l'insuccès absolu de cette tentative[2].

1. Article sur le *Daniel Rochat* de Sardou dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1880.

2. M. Bourget s'exagère à lui-même cet insuccès. J'ai recueilli de

Voyant en effet l'âge venir et ma destinée littéraire si incertaine, j'éprouvai à cette époque un accès d'irrémédiable désespoir, et je me mis à chercher la cause ou les causes de cet avortement constant de mes efforts, depuis déjà dix années que je m'appliquais à écrire. Cette cause, je crus la trouver — où elle était en effet — dans cette sorte d'intoxication littéraire qui m'avait empêché de vivre ma vie à moi, de me façonner des goûts à moi, de sentir par moi-même enfin. Réfléchissant à ce fait, il me sembla que mon mal ne m'était point particulier. Je reconnus que beaucoup de contemporains, troublés du même trouble, avaient pareillement demandé aux livres d'être des éducateurs de leur sensibilité. Obligé d'avouer par ma propre expérience que cette façon de comprendre les Lettres était le principe de bien des misères, j'y aperçus pourtant autre chose qu'un caprice ou qu'une déformation. La facticité de cette existence n'avait pas été complète, puisque cette intoxication littéraire avait été toute moderne, et qu'aucun auteur ne m'avait dominé à ce point qui ne fût contemporain. *Si les livres de ces auteurs avaient eu sur moi une influence si profonde, c'est qu'ils avaient correspondu à des besoins de ma pensée et de mon cœur inconnus de moi-même.* Ces écrivains avaient été des hommes de ce temps, avec toutes les passions, toutes les joies et toutes les douleurs des hommes de ce temps. Derrière leur œuvre, et derrière l'influence exercée sur moi par cette œuvre, qu'y avait-il, sinon l'époque tout entière? J'entrevis la possibilité de dégager la Vie de cet amas de littérature, *et j'entrepris d'esquisser un portrait moral de ma génération à travers les livres dont j'avais été le plus profondément touché.* Les *Essais* et les *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine* ont été composés avec cette idée [1].

Il fallait citer tout entière cette page capitale d'autobiographie intellectuelle : elle nous donne la clef de tout le développement ultérieur de l'écrivain. Des livres, il va progressivement marcher vers la vie. Pour échapper à son moi, il va se réfugier dans l'impersonnel. Et, pour commencer, ce poète intime va se faire critique.

curieux témoignages touchant l'action exercée par *Edel* sur la jeunesse d'alors.

1. *Lettre autobiographique*, etc., p. 10-11.

Critique, à vrai dire, il l'avait toujours été; il l'avait été, — tel jadis Sainte-Beuve, — jusque dans ses vers. Et il l'est toujours demeuré, jusque dans le roman peut-être, et en tout cas dans les articles même les plus courts et les plus hâtifs qu'il a depuis trente ans publiés. Pour qui sait lire, M. Bourget est un critique de race, et il n'eût tenu qu'à lui de marquer dans ce genre sa place aussi fortement qu'un Montégut, un Taine ou un Brunetière, pour ne parler ici que des morts. Les vrais critiques se reconnaissent à ceci : sur un auteur ou sur un sujet qui vous est familier vous apprennent-ils quelque chose que vous ne saviez pas? Vous font-ils voir surtout des choses que vous n'aviez pas vues, et qui y sont en effet? Éveillent-ils en vous des impressions dont vous aurez à tenir compte désormais pour apprécier cet auteur ou ce livre, et qui entreront comme élément dans le jugement que vous aurez à en porter? Si oui, n'en doutez pas, l'article est bon et « fait de main d'ouvrier »; vous êtes en présence d'un véritable critique, et vous pouvez, sinon vous fier toujours, du moins attacher quelque prix à ses opinions. Tel est exactement le cas de M. Bourget. Qu'on veuille bien relire les articles que de 1879 à 1886 il a donnés au *Parlement*, au *Journal des Débats*, à la *Nouvelle Revue*, et dont il a recueilli un certain nombre dans ses *Études et Portraits* : il n'en est aucun qui ne fît le plus honneur à un critique de profession. On peut ne pas être entièrement de l'avis de l'écrivain sur Chateaubriand ou sur Barbey d'Aurevilly : il serait imprudent, même pour le contredire sur ces divers sujets, de ne pas s'enquérir de sa manière de voir. Il serait plus imprudent encore, sur Pascal et sur Vigny, sur Rivarol et sur Lamartine, sur Victor Hugo et sur George Sand, de formuler un jugement d'ensemble, sans avoir médité au préalable les courtes, mais fécondes études que M. Bourget a consacrées à ces penseurs ou à ces poètes. S'il m'est permis d'apporter ici un témoignage personnel, je dois beaucoup pour ma part à l'article que, dès 1879, M. Bourget écrivait sur l'auteur des *Pensées*, et je suis bien sûr que les « pascalisants » qui

ont lu cet article n'auront aucune peine à me comprendre. Qu'on fasse mieux encore. Qu'on lise, — à défaut des feuilletons dramatiques que pendant trois ans, de 1880 à 1883, M. Bourget a donnés au *Globe* et au *Parlement*, et qu'il n'a pas recueillis en volume, — qu'on lise les trois ou quatre chroniques théâtrales que, vers la même époque, 1880, il a signées dans la *Revue des Deux Mondes*. Qu'on y lise surtout encore, puisque son auteur semble l'avoir oublié, le premier article que M. Bourget ait publié dans cette même *Revue*, sur *le Roman réaliste et le Roman piétiste*, et qui, fond et forme, est si remarquable. Cet article est daté de 1873. Qu'un écrivain de moins de vingt et un ans puisse, en un sujet si délicat et si complexe, faire preuve d'un jugement si mûr, d'un sentiment si vif des nuances littéraires et morales, d'une pénétration psychologique et philosophique si rare, d'une décision de pensée si ferme, d'une entente si complète de la composition et du style, c'est de quoi étonner tous ceux qui savent juger des « ouvrages de l'esprit ». Il était évident pour ceux-là qu'un critique de premier ordre nous était né.

La suite ne devait pas démentir ces heureuses promesses. Quand M. Bourget n'eût écrit que les quelques articles qu'il a cru devoir jusqu'ici réunir en volumes, son œuvre compterait dans l'histoire de la critique contemporaine infiniment plus que celle de tant d'autres critiques professionnels qui se croient tenus de nous livrer leurs impressions ou leurs jugements sur les livres du jour. A cet égard, il a des dons aussi rares que précieux. D'abord, un style « direct et vibrant », poétique même, et qui tranche heureusement sur les banalités scolastiques, les formules toutes faites, la grise rhétorique qui, des bancs du collège, a envahi tant de bureaux de rédaction. Il y a des comparaisons ou des images qui font mieux comprendre un talent que les définitions abstraites les plus ingénieuses : « Les bergers de la fable coupaient au bord d'un lac le roseau où ils taillaient leur flûte; on dirait que Vigny a coupé, lui, pour moduler ses mélodies plaintives, un roseau

pensant, — comme celui dont parle Pascal, — et quoi d'étonnant si notre cœur défaille à écouter le soupir idéal que son souffle arrache à cet instrument de rêve? » Il y a beaucoup de phrases de cette valeur dans les articles de M. Paul Bourget. Il a de plus, — et cela se sent à toutes les lignes, — une vaste et solide culture non seulement littéraire, mais historique, et philosophique, et scientifique même qui, à chaque instant, lui fournit ou lui suggère des rapprochements curieux, des impressions originales, et qui donne à ses moindres pages une plénitude, une largeur d'horizon, dont je ne sais pas beaucoup d'exemples. D'autre part, et surtout, nous n'avons pas seulement affaire en lui à un esprit qui sait, mais à un esprit qui pense. Il ne s'est pas contenté de lire Pascal et Kant, Spinoza et Spencer; il a réfléchi pour son compte aux problèmes posés par Pascal et par Spencer; il s'est fait une opinion personnelle sur les solutions que ces problèmes sont aujourd'hui susceptibles de recevoir. De là toutes les vues générales d'esthétique et de psychologie, de métaphysique et de morale qui sont répandues dans ses divers articles, vues qui, parfois même, — voyez dans les *Études et Portraits* les études intitulées *Science et Poésie, Réflexions sur l'art du théâtre*, — s'organisent d'elles-mêmes en ingénieuses théories, subtilement et fortement déduites, et d'où il serait assez facile de dégager toute une philosophie véritable. De là cette profondeur qu'atteint si rarement la critique purement littéraire, et qui, avant les études de M. Bourget, caractérisait déjà celles de Taine. Dès 1880, M. Bourget apercevait avec une parfaite netteté les vraies limites de la science, et déjà il en dénonçait, — il prononçait le mot, — « la banqueroute » : « Je n'ignore pas, écrivait-il, que la science révèle un fonds incurable de pessimisme, et *qu'une banqueroute est le dernier mot de cet immense espoir de notre génération, — banqueroute dès aujourd'hui certaine pour ceux qui ont mesuré l'abîme de cette formule : l'Inconnaissable*[1] ». Cet

1. *Études et Portraits*, éd. originale, in-16, 1889, Lemerre, t. I, p. 202 (*Science et Poésie*, 1880).

abîme, l'auteur des *Notes d'esthétique* l'a mesuré. Il a lu, depuis peu sans doute [1], les *Premiers principes* de Spencer; il y a trouvé le ferme principe qui lui permettra « de mettre en accord le déterminisme intellectuel et l'action civique », cette féconde théorie de l'*Inconnaissable*, qui « remplit », comme eût dit Pascal, « tous les besoins » de notre nature, et par laquelle se réconcilient les exigences de la raison scientifique la plus sévère et les aspirations les plus impérieuses d' « un cœur resté chrétien ». C'est cette philosophie sous-jacente qui va faire désormais l'unité intérieure des écrits de M. Bourget; et c'est elle, dont les conclusions, de plus en plus nettement formulées, vont apparaître avec une vigueur croissante dans la suite de ses œuvres.

Un dernier trait caractérise les études critiques de M. Bourget. Lui-même nous le signale en ces termes dans l'Avant-Propos de ses *Études et Portraits* : « Leur véritable unité, nous dit-il, réside tout entière dans une méthode d'analyse psychologique appliquée tour à tour à des talents d'écrivains, à des problèmes d'esthétique générale, à des impressions de voyages et à des sensations variées de nature ou d'art [2] ». M. Bourget critique est, en effet, essentielle-

1. Les *Premiers principes* sont de 1862 : ils ont été traduits pour la première fois en français par Cazelles en 1871 : ce fut sans doute quelques années plus tard que M. Bourget en fit la découverte. Il le dit en termes très nets dans une lettre à Charles Ritter datée du 13 mai 1902 et bien intéressante : « Le début des *Premiers principes* de Spencer enfermait ce développement. C'est de là que je suis parti en 1878 pour arriver à mes conceptions actuelles. » (*Charles Ritter, ses amis et ses maîtres*, Fischbacher, 1911, p. 290.) — Voyez encore, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1880, ce curieux passage de M. Bourget sur le *Daniel Rochat* de Sardou : « Au risque de passer pour pédant, je renverrai M. Sardou à la profession de foi religieuse que le positiviste le plus autorisé de ce temps-ci, M. Herbert Spencer, a mise au début de son grand ouvrage : *les Premiers Principes*. M. Sardou y verra que, de toutes les négations, la négation moderne est précisément celle qui respecte le plus la variété infinie des croyances, précisément parce que, rangeant les solutions sur les premiers problèmes dans la catégorie de « l'inconnaissable », elle ne se reconnaît en aucune manière le droit de combattre aucune de celles que l'imagination suggère aux fidèles des diverses religions. »

2. *Études et Portraits*, édition originale, p. 1; cet Avant-Propos n'a

ment un psychologue, et son dessein et sa manière rappellent exactement la manière de Taine, dont il est l'héritier direct et le plus fidèle disciple. La filiation des méthodes et des points de vue est déjà très apparente dans les *Études et Portraits* ; elle est plus visible encore dans les *Essais de psychologie contemporaine*. Il est temps d'en venir à ce livre, l'un de ceux qui ont le plus fortement marqué dans la mêlée des idées de ce temps.

Les *Essais de psychologie* renferment dix études sur Baudelaire, Renan, Flaubert, Stendhal, Taine, Dumas fils, Tourguénef, Leconte de Lisle, Amiel et les Goncourt ; ces études ont paru successivement de 1881 à 1885, dans la *Nouvelle Revue*. L'écrivain nous a dit lui-même tout à l'heure l'origine intérieure de cette vaste enquête sur les auteurs modernes auxquels il était personnellement le plus redevable. Il les considérait non pas précisément comme des auteurs, mais comme des hommes, je veux dire comme des éducateurs d'âme. Partant de ce principe, emprunté à Taine, que « la littérature est une psychologie vivante », il envisageait leur œuvre à tous, non pas comme un effort ou une réussite d'art, mais comme l'expression d'un certain état d'esprit et d'âme qu'il s'agissait d'analyser et de définir. Distinguant « le point de vue plus désintéressé du psychologue » du point de vue de l'artiste et de celui du philosophe, il disait :

Le psychologue *ne s'inquiète guère du bien et du mal, formules mal définies* qui supposent une métaphysique tout entière. Il se défie du mot Beauté... Son œuvre, à lui, est de démonter, pièce à pièce, le rouage compliqué de nos associations d'idées. A son regard de curieux, qui va recueillant tous les indices sur notre mécanisme intérieur, le rôle de l'œuvre d'art est double. *D'abord elle exprime une sensibilité particulière. Puis elle est une éducatrice de sensibilité*, la plus importante dans les âges comme le nôtre, où l'action diminuée, les doctrines indécises, l'hérédité nerveuse laissent un plus grand nombre d'hommes se ramasser

pas été conservé dans l'édition définitive (Plon, in-8, 1900), qui a été très remaniée.

sur eux-mêmes et raffiner leur être. Non seulement, en effet, cette œuvre résume des façons originales et nouvelles de goûter le bonheur et la douleur que les nécessités de l'époque ont élaborées, mais encore elle devient un point de départ nouveau pour les hommes nouveaux. Elle les révèle à eux-mêmes. *Elle leur accouche le cœur.* Ils découvrent, par l'expérience de leurs artistes, dans quelle nuance et jusqu'à quel degré ils peuvent jouir et souffrir [1]...

On ne saurait être plus net. Avec cette vigueur frappante et entrante de formule qui lui est particulière, M. Bourget nous définit à merveille le point de vue qui va être le sien dans « cette suite d'études *sans conclusion* [2] ». Point de vue de psychologue, point de vue, — il le croit du moins, — de simple curieux et de pur dilettante. Ces dix écrivains qui ont vécu, et ont produit presque tous entre 1850 et 1880, ont exercé une forte action sur les jeunes gens qui eurent vingt ans vers 1870; transportons-les donc, vivants ou morts, sur la table d'anatomie. Comment leur âme était-elle construite? Quelle était la nature propre, la qualité particulière de leur sensibilité? Quels sentiments originaux ont-ils ressentis, et, par l'intermédiaire de leur œuvre, ont-ils propagés et légués à ceux qui les ont suivis dans l'existence? Que ces sentiments soient naturels ou factices, nobles ou bas, sains ou morbides, bons ou mauvais, il n'importe; la question n'est point là; il s'agit de savoir uniquement avec précision *quels* ils sont. Et c'est à la seule solution de ce seul problème que le psychologue doit employer tout ce qu'il y a en lui de finesse d'analyse, de pénétration ou de divination morale, de goût littéraire, de subtilité ou de force de pensée, de talent de style. S'il y réussit, il aura tracé le portrait moral de près de deux générations successives,

1. J'emprunte ces lignes, qui auront, pour la plupart des lecteurs, la saveur de l'inédit, puisque M. Bourget ne les a pas recueillies, aux quelques pages d'introduction dont il a fait précéder dans la *Nouvelle Revue* du 15 novembre 1881 le premier article de la série des *Essais de psychologie contemporaine*, — sur *Charles Baudelaire*, — et qu'il a intitulées : *De la critique psychologique* (p. 399-400).
2. *Id.*, *ibid.*, p. 400.

puisque la seconde commence toujours par être le reflet ou l'écho de la première.

M. Paul Bourget, lui, y a pleinement réussi. Toutes les qualités que ses œuvres précédentes nous avaient successivement révélées, il les a manifestées et déployées dans ses *Essais de psychologie* avec une aisance heureuse, un éclat d'éloquence et une puissance de concentration qui emportèrent sur-le-champ l'adhésion ravie de presque tous ceux qui lui résistaient encore. Oui, je le sais, — et Scherer le lui a jadis assez, et d'ailleurs un peu inintelligemment reproché, — l'influence de Taine, de ses procédés d'analyse, de ses formules même, y est encore trop sensible. Mais que de pages profondes, fortes, vibrantes où Taine n'est pour rien! Et il n'est pas jusqu'à la conception et à l'exécution du livre, qui, avec tout ce qu'elles devaient à Taine, ne différassent assez profondément des *Essais de critique et d'histoire* et de l'*Histoire de la littérature anglaise*. M. Bourget est un disciple, je le veux bien, mais un disciple singulièrement indépendant et original. Il n'a voulu faire, comme le maître, que de la critique psychologique; et il en a fait. Mais il a fait autre chose aussi. Il a en réalité inventé un nouveau genre de critique, une critique que j'oserai appeler, quitte à m'expliquer bien vite, la critique *confessionnelle*. Non pas, et on l'entend bien, que je veuille assimiler M. Bourget à ces critiques, comme il s'en trouve, qui mesurent l'estime qu'ils se croient tenus de professer pour tel ou tel écrivain au degré d'adhésion de cet écrivain à leur propre *credo*, à leur façon toute personnelle de concevoir l'orthodoxie. Je veux dire que la critique, telle que M. Bourget la pratique dans les *Essais*, lui est une occasion et un moyen de se confesser en public et de confesser les autres, de faire en quelque sorte un triple examen de conscience. Si Renan, par exemple, fait telle impression sur M. Bourget, c'est d'abord que l'âme de Renan, telle qu'elle transparaît à travers ses livres, est de telle ou telle qualité, de telle ou telle nature. Et le voilà confessant Renan en quelque manière, essayant

de lire en lui, de deviner les plus intimes secrets de sa vie morale. De même les écrits de Renan ne feraient pas telle ou telle impression sur M. Bourget, si sa sensibilité et son intelligence de lecteur, à lui, M. Bourget, n'étaient pas construites de telle ou telle sorte; et le voilà se confessant à nous à son tour, et nous laissant voir de lui-même, de ses goûts profonds, de ses dispositions d'esprit ou d'âme, presque tout ce que notre curiosité peut légitimement souhaiter d'en connaître. Et enfin Renan et M. Bourget ne sont pas seuls au monde : ils appartiennent tous deux à deux générations successives, dont ils sont plus ou moins l'écho amplifié, mais fidèle. Leur confession à tous deux a un côté impersonnel et collectif qu'on ne saurait négliger. Et voilà l'auteur des *Essais* confessant, si je puis dire, à travers Renan et à travers lui-même, les contemporains de Renan et ses contemporains à lui, et, grâce à tous ces aveux recueillis, combinés et interprétés, arrivant peu à peu à « tracer le tableau de l'Ame française dans cette fin de siècle qui prend parfois une noire couleur de fin de monde, et parfois une rose couleur d'aube nouvelle ». Les *Essais de psychologie contemporaine* sont la confession d'un enfant du siècle.

Confession très franche, extraordinairement lucide et pourtant toute frémissante encore d'émotion personnelle. M. Bourget se proposait de « rédiger quelques documents » pour le futur historien de la vie morale en France dans ce dernier demi-siècle. M. Bourget était trop modeste; mais ce qui est sûr, c'est que ce futur historien ne saurait négliger son témoignage. Il trouvera dans les *Essais*, définis avec une justesse, une précision et une profondeur qu'on n'a pas dépassées, les principaux états d'âme et de pensée qui, de 1850 à 1880, ont, successivement ou simultanément, dominé la conscience française : sur le dilettantisme et sur le cosmopolitisme, sur la religion de la science et sur le « décadentisme », sur l'abus de l'esprit d'analyse et sur le réalisme, sur le pessimisme et sur la naissance d'un nouveau mysticisme, on ne trouvera rien

de mieux, de plus subtil, de plus pénétrant et de plus fort tout ensemble que les analyses de M. Bourget. Et de même on peut parler autrement qu'il n'a fait de Baudelaire ou de Flaubert, des Goncourt ou de Stendhal surtout, — ce pauvre homme et ce mince écrivain à qui est échue l'étonnante fortune d'être admiré en ce dernier demi-siècle comme un maître et un « esprit supérieur » par vingt écrivains qui valaient infiniment mieux que lui : mais un critique digne de ce nom qui voudrait étudier l'un quelconque des dix « héros [1] » des *Essais de psychologie* sans tenir compte des impressions et des jugements de M. Bourget, se disqualifierait par cette indifférence même. Il n'y a de vrai critique que celui dont l'œuvre s'inscrit comme d'elle-même en marge des livres de ceux qu'il a étudiés et jugés.

Et s'il est vrai qu'on se juge soi-même en jugeant les autres, le témoignage que l'auteur des *Essais* nous livre sur lui-même est peut-être plus significatif encore que son témoignage sur autrui. Les *Essais* symbolisent dans l'histoire morale de M. Bourget le moment exact où, tout en rendant un dernier et enthousiaste hommage aux maîtres qui ont enchanté et nourri sa jeunesse, il leur dit, presque à son insu, un mélancolique adieu. L'heure des livres est passée, celle de la vie personnelle est sonnée enfin. Et oui, sans doute, ces livres qu'il a trop aimés, à les relire tous pour en exprimer la substance morale, il s'en éprend une fois encore, ces théories qui l'ont trop séduit, il s'en enivre encore comme d'un vin fumeux avant de les répudier. Souverainement intelligent, d'ailleurs, et capable d'entrer jusqu'au fond dans les idées les plus diverses et les plus subtiles, de les pénétrer et de les comprendre mieux parfois que leurs inventeurs, nullement incapable enfin

1. Je note encore dans les pages d'introduction de la *Nouvelle Revue* cette intéressante indication : « Il aurait fallu, pour être logique, commencer par le grand initiateur moderne : Balzac. Mais le travail a été fait par M. Taine, de telle façon qu'il n'y a plus lieu d'y revenir. »

d'une sorte de coquetterie intellectuelle et de se donner à lui-même et aux autres comme la fête de sa propre virtuosité dialectique, M. Bourget a pu exposer la dangereuse théorie de la décadence ou celle du dilettantisme avec tout l'art et l'ingéniosité nécessaires pour en paraître un fervent adepte [1]. Mais allez au fond des choses; lisez le livre d'un bout à l'autre, en y comprenant les Préfaces. Ce n'est ni un « décadent », ni un « dilettante », ni même un simple « psychologue », que celui qui a écrit telles pages sur Dumas moraliste ou sur le pessimisme de Taine. Le pessimisme! C'est le mot qui lui vient sous la plume quand il veut formuler les conclusions de sa « minutieuse et longue enquête »: c'est le fait général, universel qu'il rencontre au bout de toutes ses études partielles sur les maîtres et les inspirateurs de la pensée française contemporaine. Nous sommes d'ailleurs en 1885, et c'est le moment où l'on « découvre » Schopenhauer. Mais ce pessimisme, le moraliste qui est en lui, et qui n'a jamais cessé d'accompagner le psychologue dans ses démarches, ne consent pas à s'y résigner :

Qui prononcera la parole d'avenir et de fécond labeur nécessaire à cette jeunesse pour qu'elle se mette à l'œuvre, enfin guérie de cette *incertitude* dont elle est la victime? Qui nous rendra la divine vertu de la joie dans l'effort et de l'espérance dans la lutte?... « Les hommes n'ont pas besoin de maîtres pour douter. » Cette superbe phrase serait la condamnation de ce livre, qui est un livre de recherche anxieuse, s'il n'y avait pas, dans le doute sincère, un principe de foi, comme il y a un principe de vérité dans toute erreur ingénue [2].

1. Les pages de l'étude sur *Baudelaire*, intitulées *Théorie de la décadence*, celles de l'étude sur *Stendhal*, intitulées *le Cosmopolitisme*, et celles enfin de l'étude sur *Renan*, intitulées *le Dilettantisme*, ont été très profondément remaniées — et adoucies — dans les éditions actuelles des *Essais*. Le texte de la *Nouvelle Revue* n'est pas très différent de celui de l'édition originale. Cette « théorie de la décadence » avait un peu scandalisé et inquiété Taine. (Cf. sa *Correspondance*, t. IV, p. 136-139.)

2. *Nouveaux Essais de psychologie*, éd. originale, Préface, p. VII.

Ce principe de foi qu'il n'avait point trouvé dans les livres, l'écrivain, comme il arrive toujours en pareil cas, le portait en lui.

III

Ces deux volumes des *Essais* furent mieux accueillis du public que je ne l'avais espéré. Mes amis, entre autres M. Taine, dont l'opinion avait pour moi tant de prix, m'engageaient à les continuer. Ils ne se rendaient pas compte que le point de vue tout personnel auquel je m'étais mis pour exécuter ces esquisses en faisait toute la valeur, et que je ne pouvais appliquer la même méthode à des auteurs moins mêlés à ma propre éducation[1]. Ma raison me portait à les écouter, car j'avais vu pour la première fois un peu de succès récompenser de longues années d'efforts. D'autre part, un instinct, *que je ne pouvais pas dominer*, me poussait à d'autres tentatives. Ce qui m'avait intéressé dans cette série d'essais, c'avait été non pas les écrivains eux-mêmes, mais les états de l'âme manifestés par ces écrivains. Or, ces états de l'âme, qu'étaient-ils, sinon les états de certaines âmes? De même que j'avais aperçu par delà des livres des sentiments vivants, par dessous des sentiments j'apercevais ces âmes vivantes, et le roman m'apparaissait comme la forme d'art la plus capable de les peindre. Quel roman? A l'époque dont je parle... l'école des écrivains de mœurs, issue de Balzac par Flaubert, avait en France à peu près écarté de ce genre toute étude des phénomènes intérieurs. Or, c'était justement vers la description de ces phénomènes que je me sentais attiré. Peut-être y avait-il alors quelque courage à *reprendre cette tradition du roman d'analyse en plein triomphe du roman de mœurs*, et quand les maîtres de cette dernière école déployaient une supériorité de talent incomparable...

C'est au mois de mai de l'année 1882 et dans une petite chambre d'Oxford, tout près du vieux collège de Worcester,

1. Cela est-il absolument sûr? S'il en était ainsi, M. Bourget aurait dû renoncer à la critique. Et il n'y a point renoncé, et il a fort bien fait de n'y point renoncer. — Taine estimait très haut le talent de M. Bourget. « Vous êtes philosophe autant qu'artiste », lui écrivait-il (10 mai 1881). Et encore, et surtout : « Vous êtes par excellence, à mes yeux du moins, un philosophe, je veux dire : un *généralisateur inductif*. » (6 février 1885.)

hanté par l'ombre de Thomas de Quincey, que je commençai d'écrire mon premier roman, *l'Irréparable*, avec la même plume qui venait d'achever la préface des *Essais* [1]...

A vrai dire, ce n'était pas tout à fait là le véritable début de M. Bourget dans le genre romanesque. Dès 1874, on pouvait lire dans la *Revue des Deux Mondes* une nouvelle signée de lui, *Céline Lacoste, souvenir de la vie réelle*, dans laquelle il ne serait pas très difficile de reconnaître à divers traits, et à sa manière même, l'écrivain plus mûr d'aujourd'hui : c'est une étude d'âme féminine et l'analyse d'un curieux cas de conscience religieuse. Un peu plus tard, en 1877, il publiait une autre nouvelle, *Jean Maquenem*, qui rappelle un peu la manière de Maupassant. Vers la même époque, il composait son poème d'*Edel*, qui est, à proprement parler, un petit roman en vers, — inspiré peut-être de l'*Olivier* de François Coppée, — et qui aurait mérité plus de succès qu'il n'en a obtenu. Mais, hélas! qu'ils sont rares, les poètes, même distingués, qui, de nos jours, atteignent le grand public ! Ces divers essais nous attestent du moins, chez M. Bourget, tout à la fois la précocité de sa vocation de romancier et ses longues hésitations avant de s'arrêter à une forme fixe du genre romanesque. Mais ces hésitations mêmes, ces tâtonnements et ce long détour à travers la poésie et la critique n'ont point été perdus pour son œuvre future. D'abord, à s'éprouver en diverses directions, il a pris plus nettement conscience de sa vocation principale. Quand, en effet, on est artiste, et même poète, quand, par conséquent, on est comme hanté du désir de créer de la vie avec des mots, de faire lever et marcher devant « les yeux de son âme » des êtres fictifs et pourtant réels et vivants ; quand, d'autre part, on est né psychologue et moraliste, c'est-à-dire quand on se plaît à démêler l'ingénieux mécanisme de l'âme humaine, à philosopher sur les passions et les actions des hommes, — on est évidemment comme prédestiné à écrire ou des tra-

1. *Lettre autobiographique*, etc., p. 11-13.

gédies, ou des romans, surtout des romans peut-être, car c'est là la forme moderne de l'ancienne tragédie. En second lieu, à réfléchir et à disserter sur les œuvres d'autrui, M. Bourget s'est fait du métier littéraire en général et du métier de romancier en particulier une conception très méditée et très ferme ; bref, il s'est constitué une esthétique. Dès 1873, on le voit par l'article qu'il publiait sur *le Roman réaliste et le Roman piétiste*, elle s'esquissait dans son esprit : il condamnait l'une et l'autre de ces deux formes, l'une au nom de la vérité morale, l'autre au nom de la vérité artistique, et il rêvait d'un art qui sût respecter à la fois la réalité et la moralité. Onze ans plus tard, dans un article intitulé *Réflexions sur l'art du roman*, écrit à propos du *Rouge et Noir*, et contemporain de ses premières tentatives romanesques, il indique très nettement la conception qui a désormais toutes ses préférences : il s'agit pour lui de renouveler le roman de caractères par « la mise en action des grandes lois connues de l'esprit ». C'est la formule même de son œuvre. Théorie et métier, il est en possession dès lors de tous ses moyens. Quand il débutera véritablement dans le roman, il le fera avec une décision de pensée, une maturité de talent qui tout de suite forceront l'attention du public.

L'Irréparable est moins un vrai roman qu'une longue nouvelle, une « étude de jeune fille », comme l'a intitulée l'auteur : c'est l'histoire, assez hardie de fond et de forme, de la séduction, par un viveur sans scrupule, d'une jeune fille du grand monde. Elle fut bientôt suivie d'une autre longue nouvelle, une « étude de femme », celle-là intitulée *Deuxième Amour*. Le succès de ces deux récits, qui parurent en librairie au début de 1884, près de deux années avant l'achèvement des *Nouveaux Essais de psychologie*, semble avoir été assez vif. Encouragé par l'accueil du public, M. Bourget redoubla. *Cruelle Énigme* parut dans les premiers mois de 1885 : ce furent ses véritables débuts de vrai romancier. Brunetière associait l'œuvre nouvelle à *Une vie* de Maupassant, qui venait aussi de paraître dans

un article, au total fort élogieux, sur *le Pessimisme dans le Roman*[1]. L'année suivante paraissait *Un Crime d'amour*, qui valut à M. Bourget, avec quelques critiques assez vives, une amende honorable publique d'Edmond Scherer[2]. Le jeune écrivain était désormais consacré et classé comme romancier. Sans renoncer à la critique sous ses différentes formes, ni même entièrement à la poésie, et en cultivant volontiers aussi le genre de la nouvelle, le roman devient dès lors, vingt ans durant, sa grande affaire. D'année en année se succèdent les œuvres et les succès. C'est *André Cornélis* (1887); c'est *Mensonges* (1888); c'est *le Disciple* (1889). Les polémiques s'engagent sur son nom. Au poète méconnu d'*Edel*, au critique parfois discuté des *Essais de psychologie*, la haute notoriété est venue. En cinq ou six ans, il s'est affirmé l'un des maîtres du roman contemporain.

Un roman d'analyse qui soit en même temps une œuvre morale et une œuvre d'art : telle est la conception que M. Bourget, le plus conscient et le plus volontaire peut-être des artistes de notre temps, s'est délibérément formée de son œuvre de romancier. Comment, dans ses premiers romans, l'a-t-il réalisée? Comment a-t-il réussi à y fondre ensemble ces trois éléments qu'il se proposait de combiner en des proportions harmonieuses : la psychologie, la morale et l'art?

L'art y est très grand. M. Bourget n'a pas été en vain critique; il ne s'est pas en vain longtemps préoccupé, ainsi qu'en témoignent tous ses articles, des problèmes de technique et de facture. « C'est un métier, a dit La Bruyère, de faire un livre comme de faire une pendule. » Ce métier, l'auteur d'*André Cornélis* l'a étudié à fond dans les œuvres d'autrui; il en possède tous les secrets. Et d'abord, le plus difficile de tous peut-être, et le plus précieux, la composition. Cette qualité, « sans laquelle il n'est pas de chef

1. *Revue des Deux Mondes* du 1er juillet 1885.

2. Edmond Scherer, *Études sur la littérature contemporaine*, t. X, *Un Crime d'amour*, de M. Bourget; — cf. dans le même volume son article, un peu maigre et insuffisant, sur *André Cornélis*.

d'œuvre accompli [1] », et que, tout récemment, il célébrait encore dans un bien remarquable article sur Tolstoï, M. Bourget la possède à un degré qui aurait pu rendre jaloux Brunetière lui-même. J'emploie à dessein ce terme de comparaison : M. Bourget compose un roman comme Brunetière composait un article ou une conférence, avec la même sûreté, avec le même souci de la subordination des détails à l'ensemble, avec le même sens des « correspondances », bref, avec la même maîtrise et la même perfection. Personne aujourd'hui ne sait construire un roman comme lui, et si, à cet égard, *André Cornélis* et *Mensonges* ne sont point des chefs-d'œuvre, il faut sans doute renoncer à l'usage de ce mot. Le style est peut-être plus discutable : on y relèverait aisément, surtout dans les premiers ouvrages, quelques impropriétés, un peu de recherche, de la préciosité aussi, un certain abus des termes abstraits, et je ne sais quelle lourdeur puissante, qui, d'ailleurs, n'est point sans charme. Mais, outre que les qualités *livresques* du style sont moins nécessaires qu'on ne le croit dans le roman, comme au théâtre, il faut reconnaître que la forme, chez M. Bourget, est allée en se simplifiant, en s'allégeant, et même, dans ses premiers essais, il serait facile de citer bien des pages d'une finesse élégante et forte, d'un éclat subtil et dru où se reconnaît l'écrivain de race. Et enfin, s'il est vrai, comme l'auteur de *Cruelle Énigme* l'a dit en tête de ce livre, que « les lois imposées au romancier par les diverses esthétiques se ramènent en définitive à une seule : donner une impression personnelle de la vie », et que ce soit là le dernier mot de son art, et le critérium essentiel qu'on doive choisir pour le juger, à envisager l'œuvre de M. Bourget à ce point de vue, il y aurait sans doute une distinction importante à établir.

L'art du romancier consiste-t-il nécessairement, suivant le mot célèbre, à « faire concurrence à l'état civil », à créer, si je puis dire, de la vie visible et tangible, à mettre

1. *Tolstoï* (*Écho de Paris* du 21 novembre 1910).

sur pied des personnages vivants et agissants, dont le souvenir et dont l'image concrète nous restent dans l'esprit et dans la mémoire visuelle, comme si nous les avions rencontrés dans la réalité? Dans ce cas, il faut bien avouer que M. Bourget, quelque effort qu'il y fasse constamment, ne réussit pas toujours, comme Balzac, Maupassant ou Daudet, à nous donner l'illusion de la réalité fourmillante et trépidante, à faire vivre en un mot ses personnages. Il y réussit quelquefois cependant. Ses livres fermés, tous ses héros, j'en conviens, ne surgissent pas devant nos yeux, en chair et en os, à l'appel de leur nom. Cet artiste qui nous a lui-même avoué qu'il était « médiocrement doué pour l'évocation des formes », n'a probablement et ne communique à son lecteur qu'une vision en quelque sorte intermittente des corps et des gestes. Mais cette vision, il l'a parfois, et il nous la transmet. Je revois l'héroïne de *l'Irréparable*; je revois Jacques Termonde, le beau-père assassin du douloureux André Cornélis, et son teint brouillé de bile. Je revois l'inoubliable Desforges, le méthodique, élégant et cynique protecteur de Suzanne Moraines. Même à ce point de vue, peut-être inférieur, on ne saurait donc dire que l'art de M. Bourget ait abouti à un échec.

Mais il en est un autre où il triomphe vraiment. La vie du corps est quelque chose assurément; elle est peu de chose en comparaison de la vie de l'âme, et c'est la vie de l'âme que M. Bourget s'entend à nous décrire. Il est admirable pour se représenter et nous représenter l'intérieur des âmes, pour suivre dans toute l'infinie complexité de leurs démarches intimes les idées, les sentiments, les émotions et les passions de ses personnages. Quelque complexe et obscure que soit la personnalité de ses héros, il excelle à nous faire toucher du doigt les raisons profondes, lointaines, souvent insoupçonnées d'eux-mêmes, de leurs actions en apparence les plus imprévues. Et il met tant d'ingéniosité, de souplesse ondoyante, de subtilité dialectique, de profondeur et de divination morale à

démêler ce luxuriant écheveau qu'il en arrive à nous faire trouver naturels leurs actes à première vue les plus inexplicables. Ce sont bien là, selon le mot de la dédicace d'*André Cornélis*, des « planches d'anatomie morale ». Ce sont encore des « essais de psychologie contemporaine », mais dont l'objet, au lieu d'être des âmes réelles de penseurs ou de poètes, sont des âmes, en partie fictives, de mondains et de mondaines d'aujourd'hui. Ces âmes ne sont-elles pas d'une catégorie sociale bien particulière? Il est possible, et l'on sait les trop faciles critiques qu'on n'a pas manqué, de ce chef, d'adresser aux romans de M. Bourget. « Comme j'ai placé, nous déclare-t-il lui-même avec mélancolie, comme j'ai placé plusieurs de ces études dans le monde des oisifs, afin d'avoir des « cas » plus complets, puisque c'est la classe où les gens peuvent le plus penser à leurs sentiments, j'ai dû subir tour à tour le reproche de frivolité, de snobisme, et même de dédain envers les pauvres [1]! » La réponse est topique : c'est exactement celle qu'Octave Feuillet, — l'un des maîtres authentiques de M. Bourget, — pouvait faire à ceux qui déjà lui adressaient les mêmes reproches. Si l'on veut peindre, sous leur forme la plus raffinée et la plus actuelle, les passions de l'amour, force est bien de prendre ses sujets dans le grand monde. Seulement, est-il bien nécessaire de toujours peindre les passions de l'amour? L'amour, — ou ce qu'on est convenu d'appeler de ce nom, et qui n'en est bien souvent que le contre-pied, — l'amour n'occupe pas dans la vie autant de place que voudraient nous le faire croire les poètes : il y a autre chose! Et si l'on n'accepte pas entièrement le mot célèbre de Manzoni sur le danger de ces peintures passionnelles, il faut bien reconnaître qu'il y a des manières plus ou moins dangereuses de les présenter. M. Bourget a longtemps « soutenu qu'un livre de vérité n'est jamais immoral [2] », et, probablement sous

1. *Lettre autobiographique*, etc., p. 14.
2. *Id.*, p. 8.

l'influence du naturalisme contemporain, il a bien rarement reculé devant « certaines audaces de peinture et certaines cruautés d'analyse [1] ». N'est-il pas, sur cette pente glissante, souvent allé un peu bien loin? N'a-t-il pas, plus d'une fois, confondu la hardiesse et la crudité? *Phèdre* est une œuvre singulièrement hardie : c'est une œuvre chaste; *Phèdre*, c'est la véritable « physiologie de l'amour moderne », mais à l'usage de tous les lecteurs. Avouons qu'il n'en est pas ainsi de toutes les œuvres de M. Bourget : on ne se purifie pas toujours l'imagination à les lire; ceux *et celles*, — et ils sont légion, — qui ne lisent pas des romans pour y trouver des *idées* en emporteront souvent, je le crains, des impressions troublantes. Chose plus grave peut-être encore : l'auteur de *Mensonges* a pu, par quelques-uns de ses tableaux, donner aux étrangers une idée fausse de la société française, et, comme il le disait d'un autre romancier, fournir d'inexacts témoignages « à ceux de nos ennemis qui vont recherchant partout dans notre littérature les signes de notre décadence morale [2]... » Je n'ai pas à refaire ici le sermon que le pudique Edmond Scherer a prononcé jadis contre l'écrivain d'*Un Crime d'amour*. Mais je devais indiquer cette erreur d'esthétique, — dont il est du reste revenu depuis, — et qui est d'autant plus fâcheuse qu'elle a longtemps donné le change sur ses intentions véritables, et longtemps fait méconnaître le moraliste qui veillait en lui.

Car c'est bien un moraliste que le ferme et délié psychologue, le positiviste sans illusion de *Cruelle Énigme*. Il ne décrit pas seulement avec vérité et avec profondeur les passions humaines; il les juge. « Qu'il le veuille ou non, a-t-il écrit à propos de Feuillet, tout conteur est un moraliste. C'est même son honneur d'être cela et de faire réfléchir profondément le lecteur sur les problèmes que nous retrouvons au fond de toute réflexion sur les autres,

1. Dédicace d'*Un Crime d'amour*.

2. *Le Roman réaliste et le Roman piétiste* (*Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1873, p. 459-460).

comme nous les rencontrons dans notre propre conscience aussitôt que nous essayons de comprendre et d'interpréter un fragment quelconque de la vie humaine[1]. » Moraliste, M. Bourget l'est dans toutes les acceptions du mot. Il l'est, en ce sens que, selon la constante tradition des tragiques français et étrangers, il traite habituellement des cas de conscience. *André Cornélis*, par exemple, l'un des drames les plus poignants que je connaisse, c'est le cas d'*Hamlet* transposé dans notre société contemporaine. Il l'est encore en ce sens qu'à chaque instant sa pensée propre sur les problèmes de l'âme et de la vie s'échappe et se formule en une maxime générale d'un vigoureux relief et d'une large portée. Il l'est enfin et surtout par son attitude intime en face des désordres moraux dont il se fait le consciencieux narrateur. Il en met à nu sans pitié la misère profonde. L'odieux égoïsme qui fait le fond de la passion toute-puissante est dénoncé par lui avec une rigueur inflexible. Il dira par exemple d'un de ses héros : « Sa mère lui mettait son cœur saignant sur son chemin, et il passait outre ». La triste animalité qui est à la base de presque tous les amours coupables, personne peut-être, de nos jours, ne nous l'a fait plus vivement sentir. Non qu'il intervienne trop directement dans ses récits ; mais à des mots qui, çà et là, lui échappent, à la profondeur de certaines analyses, de certaines paroles et de certains gestes de ses personnages qui ont comme un accent personnel, on devine une pensée invinciblement hantée par les notions les plus fermes et les prescriptions les plus rigoureuses de la morale chrétienne. Un janséniste même n'est peut-être pas plus sérieusement pénétré que l'auteur de *l'Irréparable* de l'idée du péché, de la réalité de la faute originelle et de ses infinies conséquences. La frivolité insouciante d'un Voltaire réfutant les *Pensées* de Pascal est la disposition la plus contraire à la sienne. « Dans ce *ténébreux univers de la chute*[2] », il ne voit partout que « cruelles

1. *Notes sur Octave Feuillet*, à propos de *la Morte*, février 1886.
2. Dernières lignes de *Cruelle Énigme* (édition définitive).

énigmes » à résoudre. Et même les objections que le rationalisme courant dresse contre la solution chrétienne ne lui paraissent pas insurmontables. Relisez là-dessus le curieux, l'émouvant avant-dernier chapitre d'*Un Crime d'amour* : « Pourquoi le mot de cette énigme de la vie, indéchiffrable par la raison, de l'aveu même de cette raison, ne serait-il pas un mot sauveur, un mot qui réparerait l'universelle détresse d'ici-bas?... Il apercevait le grand, l'unique problème de la vie humaine, et que la religion seule résout, celui de savoir s'il y a par delà nos jours bornés, nos sensations courtes, nos actions passagères, quelque chose qui ne passe pas et qui puisse contenter notre faim et notre soif d'infini. Armand *devait peut-être redevenir religieux un jour*; à l'heure présente, il ne l'était pas, et il se répondait à lui-même : « S'il n'y a rien, pourquoi ces affreux remords?... » Et où finit-il par trouver « le principe de salut qu'il n'avait pu obtenir de l'impuissante raison et que les dogmes de la foi ne lui avaient pas donné, puisqu'il n'y croyait pas »? Dans la charité : « Et il éprouva qu'une chose venait de naître en lui, avec laquelle il pourrait toujours trouver des raisons de vivre et d'agir : *la religion de la souffrance humaine* [1] ».

Solution bien vague, et probablement provisoire; solution à la Tolstoï, — nous sommes en 1886, et c'est l'époque du *Roman russe*; — solution comme en peut trouver, dans la méditation du mal qu'il vient de faire, un viveur mondain chez lequel l'abus du plaisir n'a pas aboli tout effort de pensée sérieuse et tout sentiment d'honneur. A quelle solution va s'arrêter, dans une situation morale analogue, je veux dire mis brusquement en face d'une de ces tragédies de la vie où il se trouve avoir joué son rôle, et dont l'horreur accule pour ainsi dire les témoins à l'obligation du pari suprême, un pur philosophe, un homme de pensée

1. *Un Crime d'amour*, édition originale, p. 279, 280, 282, 298-299. — Le texte de la *Nouvelle Revue* est un peu différent : « et que *les religions* résolvent seules... » Et dans l'édition définitive : « *le respect, la piété*, la religion de la souffrance humaine. »

abstraite et lucide? C'est tout le sujet et c'est là le passionnant intérêt du *Disciple*.

Le Disciple est une date dans l'histoire intellectuelle et morale de la France du dernier siècle. Je ne sais si les jeunes gens qui lisent ce livre aujourd'hui se doutent de ce qu'il a été pour nous qui avions vingt ans quand il vit le jour, et même pour quelques uns d'entre nos aînés. Ils savent vaguement peut-être, ces jeunes gens, que le livre a soulevé une vive polémique entre M. France et Ferdinand Brunetière. Mais si on leur disait que, dans la vie intérieure de nombre d'entre nous, ce simple roman a eu une influence unique et décisive, ils s'étonneraient sans doute, souriraient peut-être, et ne comprendraient pas. Et, de fait, comment leur faire entendre avec des mots les impressions tantôt d'impatience et même de colère et tantôt de trouble profond avec lesquelles nous avons dévoré toutes les pages de ce livre, et les longues rêveries solitaires qui suivaient nos lectures, et les discussions passionnées orales ou écrites que nous engagions interminablement entre étudiants à propos d'Adrien Sixte ou de Robert Greslou? Plus tard, quand les Mémoires intimes et les Correspondances de notre génération commenceront à sourdre, on reconnaîtra que peu d'ouvrages de cette nature ont eu sur les esprits, sur les âmes, et sur les consciences même, pareille action, ont déterminé pareil ébranlement [1]. Quelque succès qu'aient pu avoir les *Essais de psychologie* et les premiers romans de M. Bourget, c'est du *Disciple* que date la véritable prise de possession par l'écrivain de l'attention publique, c'est à partir du *Disciple* qu'il a été franchement adopté par toute une partie de la jeunesse contemporaine. C'est cette soudaine et profonde action d'un livre sur les âmes qu'il faut essayer d'expliquer.

Pour qu'un livre ait pareil retentissement il doit, semble-t-il, réaliser trois conditions essentielles. Il faut d'abord

1. Voyez déjà la très intéressante et suggestive Préface que M. Teodor de Wyzewa a mise en tête de l'édition du *Disciple* tout récemment publiée dans la collection Nelson.

qu'il soit comme en harmonie préétablie avec la pensée profonde de l'époque, qu'il réponde à un besoin général, qu'il prononce, sur des questions vitales, la parole attendue, souhaitée et déjà balbutiée par tous. Il faut ensuite que l'écrivain réussisse à se mettre tout entier dans son œuvre, qu'il en fasse en quelque sorte son affaire personnelle, et qu'il l'écrive non seulement avec tout son esprit, mais encore avec tout son cœur; il faut en un mot qu'il nous y livre « toute son âme ». Et il faut enfin qu'il trouve un sujet qui lui rende faciles, qui lui impose pour ainsi dire cette expression intégrale de sa propre personnalité et cette communion d'âme avec ses lecteurs. Je sais peu d'ouvrages qui, à leur heure, aient aussi bien rempli que *le Disciple* cette triple exigence.

Le sujet, d'abord. On se rappelle la donnée du roman. Le philosophe Adrien Sixte, l'audacieux et tranquille iconoclaste des idoles spiritualistes, a eu pour admirateur fanatique et pour disciple un jeune « intellectuel » du nom de Robert Greslou. Précepteur dans une famille noble, Greslou imagine de tenter une « expérience psychologique » sur la jeune fille de la maison, et moitié par entraînement sentimental et sensuel, moitié par perversion mentale, il entreprend de se faire aimer d'elle. Il réussit dans son abominable dessein, et la jeune fille, séduite et découvrant la vérité du sinistre complot dont elle a été la victime, s'empoisonne de désespoir et de honte. Arrêté comme assassin, Greslou refuse de se défendre. Sixte, à qui il a fait tenir le récit détaillé de sa vie tout entière et qui constate sur le vif la déplorable influence de ses propres doctrines, n'a d'ailleurs pas à intervenir pour témoigner de l'innocence matérielle de son « disciple ». Le frère de la victime, qui sait toute la vérité, se décide à réclamer l'acquittement du jeune homme : mais, l'acquittement prononcé, il l'abat d'un coup de pistolet. Voilà, certes, une donnée originale, moins exceptionnelle d'ailleurs qu'on ne pourrait croire, puisque deux faits contemporains et du reste postérieurs à la conception de l'ouvrage sont venus

comme l'authentiquer aux yeux mêmes de l'auteur, voilà surtout une donnée singulièrement dramatique. Drame de passion, drame de conscience, drame d'idées, ces trois éléments y sont étroitement mêlés et fondus ensemble. De plus, le sujet même implique et pose sous sa forme la plus aiguë et la plus actuelle le grave problème de la responsabilité morale encourue par le penseur ou par l'écrivain. S'il y a des sujets pauvres, il y en a aussi de riches et de féconds, et qui, d'eux-mêmes, portent l'artiste. Le sujet du *Disciple* est de ceux-là.

Car M. Bourget, tel que nous le connaissons déjà, n'était pas homme à méconnaître et à laisser inutilisées ces différentes sources d'intérêt : au contraire, il les a très habilement exploitées, et comme poussées à bout. Il a senti qu'il trouverait difficilement un sujet qui répondît mieux à son tempérament, à sa nature d'esprit, et il s'est laissé aller à y déployer tous ses dons. Le profond, hardi et parfois trop réaliste psychologue des sentiments et des passions, l'analyste pénétrant et subtil des idées, le moraliste délicat et même austère, le philosophe généralisateur, l'artiste à la fois ingénieux et puissant, tous ces personnages se sont donné rendez-vous dans *le Disciple* et se prêtent l'un à l'autre un mutuel appui. Il n'est pas jusqu'au poète intime des *Aveux* qui ne s'y retrouve, et l'on y relèverait plus d'une page qui sent l'autobiographie et la confession personnelle. « Que je voudrais, moi, *pour me citer en exemple*, qu'il n'y eût jamais eu dans la vie réelle de personnages semblables, de près ou de loin, au malheureux *Disciple* qui donne son nom à ce roman[1] ! » Et tout cela donne à l'œuvre une richesse, une intensité de vie, une ardeur d'émotion qui, même du simple point de vue de l'art, sont choses infiniment rares et précieuses. *Le Disciple* nous offre la synthèse de toutes les qualités de penseur et d'écrivain que nous avons jusqu'ici rencontrées chez M. Paul Bourget.

1. *Le Disciple*, préface, éd. originale, p. XII.

Et enfin, ce qui achève de donner au livre toute sa portée et tout son prix, c'est que l'auteur n'a pas reculé devant la gravité du problème que soulevait le sujet même qu'il avait choisi ; au contraire, ce problème, il l'a attaqué avec une très courageuse franchise. Oui ou non, sommes-nous responsables de ce que nous pensons, et, plus encore, de ce que nous écrivons? Pouvons-nous nous désintéresser des conséquences des idées que nous exprimons? Et la sincérité avec laquelle nous les avons conçues est-elle l'unique mesure de leur légitimité ou de leur bienfaisance? Angoissante question dont M. Bourget avait jadis entrevu toute l'importance, mais qu'il avait bien failli résoudre par une sorte de fin de non recevoir :

C'est une question toujours débattue entre artistes et philosophes, — écrivait-il en tète de son premier « essai de psychologie contemporaine[1] », — que celle de la portée morale des œuvres d'imagination. Les uns considèrent que l'art n'a d'autre but à poursuivre que l'art lui-même... A quoi les philosophes répondent que toute œuvre d'art est une action, du moins dans un certain sens. Qu'il le veuille ou non, l'artiste ne ressemble pas à ce personnage du poème allemand, lequel, emprisonné dans la solitude de son île, grave avec son poignard, sur les parois de basalte où brise la mer, des lignes qu'aucun vivant ne lira. Une fois créée, l'œuvre existe, indépendante, organique, sorte de personne qui répète aux initiés la parole intérieure que se prononçait l'artiste, — parole de désespoir ou de consolation, parole tentatrice ou fortifiante, qui retentit à jamais. Les philosophes concluent que l'artiste est responsable des bienfaits et des méfaits de cette parole, — *si le mot de responsabilité a quelque signification....*

« Les philosophes », écrit-il. « Certains philosophes », aurait-il dû dire : car nous en connaissons qui nient ou repoussent cette prétendue responsabilité, non seulement de l'artiste, mais même du penseur ou du philosophe; et

1. *Nouvelle Revue* du 15 novembre 1881, p. 398 (ces lignes ne figurent pas dans le volume).

nous avons tous encore dans l'oreille les fières déclarations de Taine dans les *Philosophes classiques* et dans l'article sur *Jean Reynaud*. Adrien Sixte a cru comme Taine, — auquel il ressemble à bien des égards, et dont il a certainement quelques traits[1], — que « la science », — ou ce qu'il croit être « la science, » — est à mille lieues au-dessus de la vie active », qu' « elle est arrivée au but et n'a plus rien à faire ni à prétendre, dès qu'elle a saisi la vérité ». Et voilà qu'un jour la « sinistre histoire d'une séduction si bassement poussée, d'une trahison si noire, d'un suicide si mélancolique, *le met face à face avec la plus affreuse vision : celle de sa pensée agissante et corruptrice*, lui qui a vécu dans le renoncement volontaire et avec un idéal quotidien de pureté ». Et il se trouble, et il se prend à douter de l'excellence de son œuvre, de la légitimité de son attitude. « Acculé à l'insoluble problème, à cet inexpliqué de la vie de l'âme », que tout son déterminisme ne peut arriver à éclaircir, désespéré d'une détresse qu'il est incapable de consoler et où il a peut-être sa part, voici que, dans le naufrage de sa raison raisonnante, un autre « ordre » de pensée s'ouvre à son âme désemparée. « Et, pour la première fois, sentant sa pensée impuissante à le soutenir, cet analyste presque inhumain à force de logique s'humiliait, s'inclinait, s'abîmait devant le mystère impénétrable de la destinée. Les mots de la seule oraison qu'il se rappelât de sa lointaine enfance : « Notre Père qui êtes aux cieux... » lui revenaient au cœur. — Certes, il ne les prononçait pas. *Peut-être ne les prononcerait-il jamais*[2]... » Le philosophe Adrien Sixte conclut comme le mondain Armand de Querne, et presque plus fermement que lui.

Poser ainsi la question, faire entrevoir non pas seulement comme la seule vraiment humaine, mais comme la seule satisfaisante pour l'esprit, la solution chrétienne de l'énigme du monde et de la vie, c'était décidément rompre

1. Il a aussi, je crois, quelques traits de M. Théodule Ribot.
2. *Le Disciple*, édition originale, p. 317, 329, 331.

en visière avec les idées dont en France on avait vécu depuis près d'un demi-siècle. Non, il n'était pas vrai que la science abstraite fût le tout de l'homme, et, selon le mot profond du poète, « il y a plus de choses dans le monde que notre philosophie n'en peut expliquer ». Il n'était pas vrai qu'un penseur eût le droit de se désintéresser des autres hommes, de se retrancher dans son rêve orgueilleux de pensée solitaire, et de contempler face à face ce qu'il croit être le vrai et ce qui n'est bien souvent que la projection de son moi sur l'univers. Il n'était pas vrai enfin que toute pensée sincère fût également bonne, car il y a des idées malfaisantes, et qui, tôt ou tard, inspirent des actes condamnables. Telles étaient les conclusions qui, d'elles-mêmes, et soulignées d'ailleurs par une éloquente et patriotique Préface, se dégageaient du *Disciple*. Elles allaient contre tout l'enseignement de la génération antérieure, tel qu'il se reflétait par exemple, assez fidèlement, dans les premiers livres de M. Barrès. Nous ne savons pas ce que Renan a pensé du *Disciple*, ni même s'il l'a lu. Mais nous savons ce qu'en a pensé Taine. Pour des raisons peut-être plus profondes qu'il ne croit [1], « l'effet d'ensemble » de l'ouvrage « lui a été très pénible, je dirai presque, avoue-t-il, *douloureux* ». Son « opposition vient de ce que *le livre l'a touché dans ce qu'il a de plus intime* ». « Je ne conclus qu'une chose, ajoute-t-il, c'est que le goût a changé, que *ma génération est finie*, et je me renfonce dans mon trou de Savoie. Peut-être la voie que vous prenez, votre idée de l'inconnaissable, d'un au-delà, d'un *noumène, vous conduira-t-elle vers un port mystique, vers une forme de christianisme...* » Il a raison, le pauvre grand homme! *Le Disciple* marque le moment précis où la génération à laquelle appartient M. Bourget se détache de la génération précé-

1. On me permettra de ne pas répéter ici ce que j'ai dit ailleurs de cette mémorable lettre de Taine sur *le Disciple*, et de renvoyer tout simplement à l'article que j'ai publié sur *la Personne et l'Œuvre de Taine d'après sa Correspondance*, et que j'ai recueilli en appendice de la 4e édition de mon *Essai sur Taine* (p. 332-336).

dente. A cette génération nouvelle, le livre a donné conscience d'elle-même. Il a dressé en face l'un de l'autre M. France et Ferdinand Brunetière : à l'un, suivant le mot si juste de M. Jules Lemaître, il a « fait sortir tout le XVIIIe siècle qu'il avait dans le sang » ; chez l'autre il a fait surgir le chrétien de désir qui s'est développé depuis. A toute une jeunesse qui, nourrie de Renan et de Taine, et qui, mêlant le stoïcisme de l'un et l'épicurisme de l'autre, s'orientait, sans bien le savoir, vers un dangereux dilettantisme, il a fait entendre un bienfaisant cri d'alarme ; il lui a révélé le sérieux de la pensée, le prix de l'action, le sens infiniment grave de la vie. Et comme une bonne action n'est jamais perdue, il engageait son auteur dans une voie où il devait trouver l'inspiration de nouveaux chefs-d'œuvre.

IV

Italiam, Italiam... L'année qui suivit la publication du *Disciple*, M. Bourget allait, une fois de plus, passer quelques semaines dans « cette terre de Beauté » qu'il aime tant, et il en rapportait, avec la jolie nouvelle intitulée *Un Saint*, un livre exquis, ces *Sensations d'Italie* qui lui ont valu de si fervents admirateurs. Son premier voyage dans la glorieuse péninsule datait de 1874. « Époque lointaine, — écrit-il, — où d'être seulement en Italie et de me dire que j'y étais me faisait presque mal, tant je subissais l'ivresse de l'Art et de la Beauté[1] » Et depuis cette époque, que de voyages entrepris en tous sens, en Angleterre, en Grèce, en Espagne, en Terre Sainte, en Allemagne, en Amérique, que sais-je encore! Que de journaux en route minutieusement tenus, et dont beaucoup sont restés inutilisés! M. Paul Bourget est un grand voyageur devant l'Éternel. Il est — avec Pierre Loti — le plus cosmopolite de nos hommes de lettres. Et quand, à propos de Loti, précisément, il parle « des âmes de passage pour qui le voyage est une façon

1. *Sensations d'Italie*, éd. originale, p. 110.

naturelle de respirer et de sentir [1], » il songe évidemment aussi à lui-même.

Quatre volumes représentent dans son œuvre la littérature de voyage proprement dite : des *Études anglaises* et *Fantaisies* qui datent de 1880 à 1885, et qui, donc, sont contemporaines des *Essais de psychologie*; les *Sensations d'Italie*, qui sont de 1890-1891, et les Notes sur l'Amérique intitulées *Outre-Mer*, qui sont de 1893-1894. Je ne sais ce que des lecteurs connaissant bien les trois principaux pays qu'a explorés et décrits M. Bourget peuvent, au point de vue de l'exactitude, trouver à reprendre aux « sensations » que l'écrivain en a rapportées; et comme, d'ailleurs, rien n'est plus facile que d'opposer ses « sensations » à celles d'autrui, et d'entre-choquer deux subjectivismes, je me défierais, je l'avoue, de discussions trop tranchantes et de critiques trop sûres d'elles-mêmes. L'image que j'emporte de l'Angleterre, de l'Italie et de l'Amérique, vues à travers les livres de l'auteur des *Sensations d'Oxford*, me paraît au total assez peu différente de celle que je me suis formée dans les livres d'autres voyageurs, et j'en conclus que je puis m'y fier dans une assez large mesure. Me voici donc tout à mon aise pour jouir des qualités de style, d'observation et de pensée que M. Bourget a déployées dans ses notes de voyage.

Car ces jolis et subtils volumes occupent une place bien à part, et singulièrement enviable, dans l'histoire du « genre » dont ils relèvent. Genre qui paraît à la portée de tous ceux qui tiennent une plume, en réalité l'un des plus difficiles à bien traiter. Je n'en sache pas qui trahisse mieux la richesse ou la médiocrité de l'esprit qui s'y applique. Votre lecteur est un compagnon de route, le plus exigeant des compagnons de route. Ne comptez pas,

1. *Études et Portraits*, t. III (*M. Pierre Loti en Terre-Sainte*), p. 350. Dans ce même article (p. 379-380), M. Bourget, parlant de Loti, nous dit : « Pour moi, qui ai visité la Terre-Sainte avec des sentiments trop pareils aux siens... » Et ailleurs (*Recommencements*, éd. Plon, p. 146) : « Je rentrais de Jérusalem où j'étais allé en pèlerinage, — un pèlerinage, je dois l'avouer, *plus intellectuel que pieux* ».

pour le distraire ou l'intéresser, sur la beauté des paysages, sur la variété des incidents, sur l'imprévu des rencontres : ne comptez que sur vous-même. S'il vous a choisi, c'est qu'il vous croit un homme de ressources. Si vous l'ennuyez, il aura vite fait de se séparer de vous. Songez que tout ce qu'il verra, entendra, pensera, lui viendra de vous, et de vous seul. Il ne supporte que les descriptions qui, en quelques lignes, lui mettent sous les yeux tout ce que vous avez passé des heures à contempler. Il veut que vos impressions d'histoire ou d'art soient originales et variées, et qu'elles soient dignes des lieux ou des œuvres qui vous les auront inspirées. Ayez, autant qu'il vous plaira, de l'esprit, de l'éloquence, de l'humeur ; mais malheur à vous, si vous en avez à contre-temps ! Et malheur à vous si, sous prétexte de philosophie, vous infligez à votre hôte une dissertation : il s'attendait à voyager avec un honnête homme ; et il tombe sur un pédant, il ne vous le pardonnera pas.

Tous ces écueils, M. Bourget les connaît, et il a su les éviter. Il sait fort bien qu'il n'est permis qu'à Pierre Loti de nous enchanter en nous livrant tout simplement son journal de route : « Ce procédé, déclare-t-il, paraît le plus naturel pour un récit de voyage, et le plus infailliblement intéressant. Aucun n'est plus dangereux. Comment ne pas échapper à l'insignifiance, si l'on ne choisit pas entre ses impressions, et, si l'on choisit, à l'insincérité[1] ? » Et il choisit, lui, et il n'est pas insincère. C'est qu'en dépit des retranchements et des *transpositions* nécessaires, il se peint tout entier dans ses livres de voyage. « Moi, je ne suis, hélas ! — dit-il quelque part[2], — qu'une moitié de poète qui s'arrange, comme elle peut, d'être cousine à une moitié de psychologue. » C'est précisément ce mélange original qui donne tant de saveur et d'intérêt à ses impressions de voyageur cosmopolite. « A l'exemple de Taine, qu'il rappelle assez souvent, M. Bourget porte

1. *Études et Portraits*, t. III, p. 351-352.
2. *Id.*, t. II (éd. originale), p. 343.

partout sa « passionnée et *presque coupable* curiosité de l'âme humaine [1] », et tout lui sert, tout lui est bon, — enquêtes faites sur place, conversations, lectures, observation des hommes et des choses, — pour la satisfaire. L'âme anglaise, italienne ou américaine, voilà ce qu'il recherche parmi ses pérégrinations; voilà la réalité qu'il voudrait se représenter et révéler aux autres avec toute l'exactitude possible, et à laquelle il applique « la passion maîtresse de son intelligence, ce goût, cette manie presque, de ramasser des milliers de faits épars dans le raccourci d'une formule ». Que cette « façon de penser et de regarder » ait « ses limitations », comme elle a sa valeur, c'est ce dont l'écrivain convient tout le premier. Mais il ajoute avec raison : « En tout cas, c'est mon impressionnisme à moi. Je ne puis être sincère qu'en y obéissant [2] ».

Ce qui corrige d'ailleurs ce que cet impressionnisme pourrait aisément avoir d'un peu trop systématique et artificiel, c'est que le poète, chez M. Bourget, veille toujours et n'abandonne jamais entièrement ses droits. Et le poète ne se reconnaît pas seulement aux vers qui, çà et là, s'insinuent dans cette jolie prose. Il se reconnaît à cette jolie prose, justement, à cette prose qui rend avec une si vivante souplesse les « sensations de nature, d'art ou d'histoire », les douces ou mélancoliques rêveries, les anecdotes piquantes ou tragiques, « nouvelles » toutes faites que le romancier n'a pu se tenir d'écrire en marge de son journal de route. Il se reconnaît plus encore à la disposition intime qu'on devine être généralement celle du voyageur. A la différence de Taine, qui voyage moins pour se reposer que pour vérifier ses hypothèses et remplir ses carnets de notes, M. Bourget voyage surtout pour son plaisir; il *se prête* volontiers aux choses, au lieu de leur imposer tout de suite ses cadres; il se laisse prendre au charme du jour et de l'heure : le voyage pour le voyage l'enchante et l'amuse; il aime à changer de lieux, de visages

1. *Sensations d'Italie*, éd. originale. Lemerre, 1891, p. 222.
2. *Outre-Mer*, éd. originale. Lemerre, 1895, t. I, p. 5.

et de mœurs : il éprouve « un irrésistible attrait[1] » pour le décor mouvant, pour les contrastes, les surprises et les aventures de la vie cosmopolite. Et je ne crois pas en un mot que beaucoup de voyageurs aient mieux exaucé le joli souhait que les enfants de Corfou leur adressent le long des routes : « Puissiez-vous jouir de vos yeux ! »

Mais cette jouissance ne lui suffit pas ; et non content d'enrichir de quelques nuances et formules nouvelles notre connaissance de l'âme étrangère, il voit aussi dans les voyages un moyen d'aller chercher au dehors des « leçons de choses » d'un intérêt général et patriotique. C'est surtout dans *Outre-Mer* que ce noble dessein s'affirme. Comme tant de généreux esprits du dernier siècle, de Chateaubriand à Tocqueville, et de Tocqueville à Brunetière, à E.-M. de Vogüé, M. Bourget s'est senti attiré vers ce Nouveau-Monde où se déploient avec tant d'intensité toutes les énergies qui transforment le nôtre. « Ce qui m'attire en Amérique, écrit-il, ce n'est pas l'Amérique elle-même, c'est l'Europe et c'est la France, c'est l'inquiétude des problèmes où l'avenir de cette Europe et de cette France est enveloppé. » Les trois terribles puissances qui le fabriquent, cet avenir, la démocratie, la science et l'idée de la race ont chez nous accumulé tant de ruines qu'on hésite à les trouver bienfaisantes. A les voir travailler plus librement, sans la contrainte d'un long passé, dans ce pays neuf, on se reprend à l'espoir et à l'optimisme. Certes, en Amérique comme en Europe, le conflit des races rivales reste singulièrement menaçant. Mais en revanche, combien la démocratie là-bas nous apparaît plus libérale, moins niveleuse et donc plus acceptable que chez nous ! « Car, du moment que la démocratie est conciliable avec le plus intense développement de l'individualité et le plus personnel, toutes les objections adressées contre cette forme de civilisation tombent à la fois. » Et, d'autre part, à la voir agir outre-mer, on se

1. *Études et Portraits*, éd. originale, t. II, 1889, p. 343.

rend compte que la science n'enseigne pas nécessairement, comme nous l'avons trop cru et trop répété, le nihilisme absolu; elle est, elle aussi, un instrument de bienfaisance sociale : elle ne nuit en rien au développement de la vie religieuse. L'esprit américain a réalisé pratiquement la conception de Spencer : « la réconciliation possible de la religion et de la science par l'agnosticisme ». Et enfin M. Bourget a vu les Gibbons et les Ireland; il les a entendus prêcher l'union intime de l'Église et du siècle. « Quelles paroles, et comment les *chrétiens de désir, dont je suis*, et qui s'appellent légion, ne frémiraient-ils pas à les entendre passer sur le monde et sur leur propre cœur! Les temps sont venus où le christianisme doit accepter toute la science et toute la Démocratie sous peine de voir trop d'âmes s'en aller de lui... Pourquoi n'y aurait-il pas un pape issu de cette libre nation où les chefs de l'Église ont su redevenir ce qu'étaient les premiers apôtres [1]?... » M. Bourget a eu raison d'éprouver, en quittant l'Amérique, « une émotion de gratitude » : « il y a reçu de précieux, d'ineffaçables enseignements ».

Mais les voyages n'ont pas été seulement pour M. Bourget un moyen de se donner « des fêtes d'esprit d'une intensité singulière [2] », de renouveler son fonds d'idées générales et de sentiments originaux : ils ont élargi son expérience de la vie et de l'âme humaine; ils ont fourni à son observation de romancier et de novelliste la matière d'un très grand nombre de descriptions nouvelles, de détails de mœurs inédits, de curieux « portraits » ou « eaux-fortes », de sujets même. Si féconde que soit l'imagination d'un conteur, il doit souvent éprouver le besoin, surtout s'il

1. *Outre-Mer*, éd. originale, t. I, p. 191. — Le passage a été modifié, et un peu aristocratisé, dans l'édition définitive (t. I, p. 189-190) : « Les temps sont venus où le christianisme doit accepter toute la science et *hiérarchiser* toute la démocratie, *en prenant ce mot dans un sens tout autre que les politiciens* ».

2. *Voyageuses*, éd. définitive, p. 86 (il s'agit dans cette page du voyage aux États-Unis).

se pique de travailler sur le réel, d'en diversifier et d'en rafraîchir les sources. Les voyages multipliés, la fréquentation de nouveaux milieux, la vision et l'étude d'autres types humains que ceux que nous coudoyons sur le boulevard en sont peut-être le meilleur moyen. Moitié par goût personnel, moitié par obligation de métier, M. Bourget était donc prédestiné à être le peintre par excellence de la société cosmopolite. Dès ses premiers romans « parisiens », il l'était déjà. Il le sera de plus en plus, à mesure qu'il produira davantage, et qu'il sera plus préoccupé de ne point se répéter. « Puisque tu tiens album de figurines cosmopolites[1], » se fait-il dire quelque part par un ami. L'écrivain a largement puisé dans cet album pour écrire tous ses livres. Il y a surtout puisé peut-être pour écrire les innombrables nouvelles qu'il a, depuis près de quarante ans, publiées.

Je ne sais si l'on a jamais étudié comme il le mériterait M. Bourget novelliste. Je crains que son originalité à cet égard n'ait été comme recouverte par le succès même de ses grands romans et n'ait failli sombrer dans leur gloire. Nous-même, après avoir protesté contre cet oubli, n'allons-nous pas mériter le reproche que nous sommes tenté d'adresser à d'autres, et par notre brièveté même, n'allons-nous pas paraître attacher trop peu d'importance à cette partie de son œuvre? Quatorze volumes de nouvelles, — autant que de romans, — sont pourtant un bagage que plus d'un novelliste professionnel et classé pourrait lui envier. M. Bourget, en un très suggestif et fécond article sur *Balzac novelliste*[2], loue avec raison le grand romancier d'avoir, — chose extrêmement rare, en effet, — aussi bien réussi dans la simple nouvelle que dans le grand roman. On peut lui adresser pareil éloge, et ce ne serait pas là d'ailleurs le seul trait qu'il eût de commun avec le fécond auteur du *Père Goriot*. C'est que, et M. Bourget l'a très bien vu et excellemment dit, les conditions, et donc les lois

1. *Recommencements*, éd. définitive, p. 188.
2. *Études et Portraits*, t. III, p. 246-260.

des deux genres ne sont pas les mêmes[1]. « Une nouvelle est comme un moment découpé sur la trame indéfinie du temps. » Elle concentre, elle ne développe pas ; elle ne peut pas démontrer, elle doit se contenter de suggérer. Tous les procédés qu'emploie Balzac novelliste pour donner malgré tout l'illusion de la vie, M. Bourget, qui a réfléchi sur son art au moins aussi profondément que Balzac, les emploie à son tour, et il en a employé plus d'un dont Balzac ne s'était point avisé. A étudier d'un peu près ces quatorze volumes, on pourrait en déduire une sorte d'esthétique de la nouvelle peut-être aussi complète que celle qui est comme enveloppée dans les écrits de Maupassant. Non pas assurément que l'on puisse mettre en parallèle de tous points les deux œuvres. Même en tenant compte de la différence des genres, des factures et des tempéraments, il reste que les nouvelles de M. Bourget n'ont pas, en général, la simplicité directe, l'aisance robuste, le parfait naturel, la vie concentrée de celles de Maupassant ; l'effort s'y laisse deviner, et plus d'une enfin se ressent de son origine abstraite. Mais cela dit, on ne saurait nier que les nouvelles de M. Bourget ne soient toujours intéressantes, et qu'elles ne témoignent toutes d'une science du métier et d'une variété d'invention vraiment surprenantes. L'auteur de *Voyageuses* et de *Complications sentimentales* sait toujours exactement proportionner la nature et les ressources de son sujet aux dimensions du cadre dont il dispose, et depuis la courte nouvelle de cinq ou six pages jusqu'à celle qui forme un véritable petit roman, il « remplit tout l'entre-deux, » essayant successivement tous les moules, toutes les formules d'art, et presque toujours avec un égal succès. Son genre propre est celui de la nouvelle psychologique. Même quand il évoque en quelques

1. Je note ici, comme un point qui mériterait d'être développé dans une étude plus détaillée, qu'il y a bien des analogies et bien des rencontres entre les idées et les préoccupations critiques de M. Bourget et de Brunetière : à plus d'une reprise, par exemple, l'auteur des *Essais de psychologie* a esquissé la théorie de l'évolution des genres.

traits rapides et fugitifs tel « profil perdu » rencontré au cours d'un voyage, c'est toujours l'état intérieur d'une âme que, d'après ses gestes, il essaye de se figurer et de peindre, c'est le secret de sa vie morale qu'il tâche de percer. Et l'inachevé même de la représentation qu'il nous en donne contribue à en augmenter la puissance suggestive.

« Ce livre, dit quelque part M. Bourget, en parlant d'un récit de Fenimore Cooper, ce livre possède la première d'entre les qualités d'un roman : la *crédibilité* [1]. » C'est sans doute pour réaliser cette condition essentielle qu'il a souvent recours, dans la composition de ses nouvelles, à un procédé, moitié voulu, je crois, et moitié instinctif, et qui consiste à rattacher les événements, réels ou fictifs, qu'il raconte, à des faits, réels ou fictifs aussi, de sa vie personnelle. Ce procédé, parfaitement légitime, lui réussit du reste assez bien : témoin les nouvelles intitulées *Un Saint*, *Monsieur Legrimaudet*, *L'Échéance*, et qui, ce me semble, ne sont pas loin d'être des chefs-d'œuvre. Et de là vient que c'est surtout dans ses nouvelles que M. Bourget nous livre, presque sans le vouloir, sur lui-même, sur ses goûts, sur ses habitudes, sur ses manières intimes de penser et de sentir, des renseignements que l'historien de sa biographie morale ne peut manquer de recueillir. Nous avons déjà noté dans *l'Échéance* maints précieux détails à cet égard. On pensera sans doute que cette page de *Monsieur Legrimaudet*, — le « pastel » est daté de 1891, — ne doit point passer inaperçue :

Car s'expliquer avec cette précision la genèse du mal, c'est toujours risquer d'aboutir au doute sur la Providence, et *quand on est parvenu, après des années de lutte, à retrouver sous les arides analyses de la science, la foi dans l'interprétation consolante de l'Inconnaissable, on a si peur de la perdre*, cette foi et cette espérance, si peur de ne plus prononcer avec la même certitude *la seule oraison qui permette de vivre* : « Notre Père qui êtes aux cieux... » Qu'il est troublant alors de se trouver devant un pro-

1. *Outre-Mer*, éd. originale, t. I, p. 199.

blème de laideur morale et de douleur physique aussi cruellement posé que celui-là! *Il faut croire* qu'il y a un sens mystérieux à ce douloureux univers, croire que les angoissantes ténèbres de la vie s'éclaireront un jour, après la mort. *Mais comme on est tenté de nouveau par l'horrible nihilisme* en présence de certains naufrages d'âme et de destinée[1]!...

Croyance bien incertaine encore, comme on peut voir, ou du moins vite fléchissante, et bien troublée. Un peu plus tard, dans une lettre à M. l'abbé Klein, datée du 4 juillet 1894, le « chrétien de désir », que déjà nous avons vu paraître dans *Outre-Mer*, s'affirme encore, et, déclarait-il à son critique, « je suis très heureux de ce que vous avez bien voulu voir dans mon œuvre ce que j'y crois être, un *christianisme immanent*[2] ». La formule était heureuse, et elle exprime assez bien le sens secret, parfois un peu voilé, et l'orientation générale de la plupart des livres que M. Bourget avait publiés jusqu'alors. Jusqu'à quel point se vérifie-t-elle dans la série des romans qui va du *Disciple* à *l'Étape*? C'est la question que l'auteur lui-même nous invite à nous poser.

Il ne semble pas tout d'abord que M. Bourget ait sensiblement changé sa manière, et *Un Cœur de femme* (1890), qui suivit immédiatement *le Disciple*, aurait fort bien pu lui être antérieur de plusieurs années. Il en est de même de la *Physiologie de l'Amour moderne* (1891), d'*Idylle tragique* (1896),

1. *Nouveaux Pastels*, éd. originale, 1891. Lemerre, in-16, p. 188. — La nouvelle se trouve aujourd'hui dans le volume intitulé : *Pastels et Eaux-fortes*. Plon, in-16 : le passage cité n'a pas été modifié.

2. Abbé Félix Klein, *Autour du dilettantisme*, Paris, Lecoffre, 1895, in-12, p. 141-144. « Je veux dire, expliquait M. Bourget, qu'aucune de mes pages ne serait possible si l'Evangile et l'Église n'avaient pénétré le monde moral comme ils l'ont fait... L'Église a toujours été trop sévère pour les moralistes libres... Et cependant, ce qui lui importe, c'est que notre conclusion philosophique sur la vie humaine, à laquelle nous arrivons par l'analyse des passions, ne soit pas différente de celle à laquelle elle arrive par la Révélation. M. Le Play est devenu croyant parce qu'il a trouvé dans le Décalogue la synthèse de la loi sociale que lui avait découverte l'expérience. C'est en effet un puissant argument. Mais il suppose qu'on lui a permis l'expérience ». — Mais si cette « expérience » est moralement dangereuse?

de la *Duchesse Bleue* (1898), du *Fantôme* (1901). La facture en est peut-être plus serrée, la composition plus forte, bref, la maîtrise d'art plus grande : l'inspiration n'est pas loin d'en être la même : c'est toujours l'analyse aiguë des passions coupables qui en forme le fond commun, et ce sont parfois les mêmes personnages qui y reparaissent. Cette relative similitude n'est point pour nous surprendre. Nous sommes, non pas pour toujours, mais pour longtemps, les esclaves ou les prisonniers de nos premières œuvres : nous les avons réalisées, parce qu'elles répondaient à certaines façons de penser et de sentir ; quelque effort que nous fassions pour nous en détacher, nous voyons le monde à travers elles ; et c'est de loin en loin seulement que le renouveau de notre être intérieur éclate et perce à travers nos livres, cherchant la forme plus adéquate qui, peu à peu, s'élabore en nous à notre insu. Le *Disciple* avait été un de ces moments-là. Le livre, certes, n'avait point dépassé la pensée de M. Bourget, mais il y avait cependant mis plus de choses qu'il n'avait cru en mettre, il n'en avait pas calculé froidement toute la portée ; dans la fièvre et la demi-conscience de la composition [1], il s'était, je le crois bien, laissé entraîner par son sujet au delà des limites exactes où il s'était peut-être d'abord promis de le contenir. Rien de plus naturel qu'au sortir de cette sorte de crise il ait été comme ressaisi par ses anciens sujets d'études et d'observations. Il fallait laisser le temps faire son œuvre, mûrir et consommer le développement

1. Enregistrons à ce propos cette curieuse déclaration d'une lettre déjà citée de M. Bourget à la *Revue des Revues* du 1er mars 1904 : « Encore aujourd'hui, un travail de commande (discours, article spécial) me paralyse un peu, ce que j'ai toujours attribué, depuis que je réfléchis à la psychologie de l'homme de lettres, à cette particularité que *je ne compose qu'avec une demi-conscience*. Il me faut un effort pour me persuader qu'un de mes livres imprimés et que je relis, même celui que je viens de finir, est réellement de moi.

« J'attache à la remarque que je viens de souligner une certaine valeur. J'y vois la preuve que l'inconscient est la partie la plus féconde de notre être ; *c'est par cette observation que je suis devenu traditionaliste.* »

de pensée dont *le Disciple* était un signe avant-coureur, et aussi user jusqu'au bout le moule romanesque où l'écrivain avait jeté tout d'abord ses impressions et ses expériences.

Ce n'est pas à dire d'ailleurs qu'on ne puisse trouver « du nouveau » dans cette suite d'œuvres. Le caractère cosmopolite, qui déjà apparaissait dans les premiers romans, dans *Mensonges*, par exemple, se manifeste ici plus clairement, plus largement. Le titre seul de *Cosmopolis* symbolise assez nettement cette veine relativement nouvelle. *Une idylle tragique* dépeint, — le sous-titre primitif en témoigne, — des « mœurs cosmopolites. » Et enfin, si les principaux héros du beau roman de *la Terre promise* sont bien Français, c'est dans un décor tout italien, c'est dans un milieu très international que se déroule leur douloureuse histoire. M. Bourget a bien utilisé ses multiples voyages; son « méthodique souci de la culture et du renouvellement [1] » l'a bien servi. La connaissance du « Tout-Europe » lui a inspiré de très belles descriptions, d'exquis paysages; elle lui a permis d'enrichir son œuvre romanesque de curieux détails de mœurs, de piquantes ou originales figures. « Peu à peu, — écrivait-il dans son étude sur Beyle, — peu à peu, et grâce à une rencontre inévitable de ces divers adeptes de la vie cosmopolite, une société européenne se constitue, aristocratie d'un ordre particulier *dont les mœurs complexes n'ont pas eu leur peintre définitif* [2]. » Il a essayé d'être ce peintre, et il y a excellemment réussi.

Le cosmopolitisme, s'il comporte bien des jouissances et s'il présente bien des séductions, offre aussi un très grand danger : il peut être une des formes du dilettantisme et de la décadence; il « déracine » l'âme qui s'y prête trop complaisamment; il l'amollit, il l'énerve, et, si je l'ose dire, il la désosse. Il l'affranchit, je le veux bien, des préjugés trop étroitement nationaux; mais il la

1. Dédicace de *Cosmopolis*.
2. *Essais de psychologie*, éd. originale, t. I, p. 304.

détache aussi, si elle n'y prend garde, du patriotisme. Ce danger-là, M. Bourget l'a bien vu, — car qu'est-ce que ne comprend pas M. Bourget ? — et il l'a très nettement dénoncé, et de très bonne heure [1]. Mais, à la suite de son trop cher Stendhal, il avait failli en prendre gaiement son parti. Il concluait ainsi son chapitre sur le cosmopolitisme de Beyle : « Les Orientaux disent souvent : Quand la maison est prête, la mort entre... — Que cette visiteuse inévitable, reprenait-il, trouve du moins notre maison à nous, parée de fleurs [2] ! » Et je ne jurerais pas qu'un peu de cet élégant dilettantisme ne se fût pas plus d'une fois mêlé à ses peintures de la vie cosmopolite. Mais il a fini par réagir contre ces dangereuses tendances. Il a senti ce que sentent si bien tous ceux qui, en vivant à l'étranger, sont fermement résolus à ne pas laisser leur individualité ethnique, leur moi national, se dissoudre dans le non-moi indifférent ou hostile des peuples qui les entourent ; il a senti, il a éprouvé ce que l'on pourrait appeler l'irréductibilité foncière des diverses races et des « mentalités » qui leur correspondent, — voyez à cet égard la dédicace de *Cosmopolis* [3] ; — son âme de vaincu de 1870 s'est ressaisie,

1. Cf. *Essais de psychologie*, éd. originale, t. I, p. 306 : « Les races perdent beaucoup plus qu'elles ne gagnent à quitter le coin de terre où elles ont grandi. Ce que nous pouvons appeler proprement une famille, au vieux et beau sens du mot, a toujours été constitué, au moins dans notre Occident, par une longue vie héréditaire sur un même coin du sol. » Et toute la suite du développement.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 308. — Dans l'édition définitive (Plon, in-16, 1901, p. 319), M. Bourget a corrigé ainsi son premier texte : « ... La mort entre. — « *Hé bien !* » *répondent les épicuriens de la race de Beyle*, « que cette visiteuse... » — Dans l'édition originale, on lit encore : « La haute société contemporaine (entendez par là celle qui se recrute parmi les représentants les plus raffinés de la *délicate* culture), est parvenue à cette heure, *coupable peut-être, à coup sûr délicieuse*, où le dilettantisme remplace l'action » (p. 307-308) ; et dans l'édition définitive, p. 318 : « ... à cette heure, *aux tendances...* » — « C'est encore ici une des formes de ce qu'on *est convenu de* nommer la décadence... » (1re éd., p. 308) ; « de ce qu'*il faut bien* nommer la décadence. » (éd. définitive, p. 318-319).

3. Voyez aussi dans l'*Écho de Paris* du 2 juin 1910, le très suggestif article de M. Bourget, intitulé : *France et Angleterre*.

et nul doute qu'il n'ait pu s'appliquer à lui-même, le vers si souvent cité, et toujours si profondément juste :

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie.

Cette sorte de réviviscence du sentiment patriotique est-elle pour quelque chose dans le retour de la préoccupation morale que nous constatons dans deux romans de la même époque, *la Terre promise* (1892) et *Cosmopolis* (1893)? Il est possible; la conjecture est même d'autant plus vraisemblable que, chose à noter, les deux inspirations, — la Préface du *Disciple* en témoignait déjà, — sont presque toujours étroitement mêlées chez M. Bourget. A vrai dire, ce « christianisme immanent » qu'il croyait apercevoir dans son œuvre, et que nous avons nous-même signalé dans ses premiers écrits, on le discerne encore, çà et là, dans ses autres romans de cette période. Nous en trouverions même des traces, en cherchant bien, jusque dans cette *Physiologie de l'Amour moderne* que nous n'aimons guère, et où nous rencontrons peut-être encore plus de « fleurs d'ennui » que de « fleurs du mal ». Mais enfin, à les prendre dans leur ensemble, tous ces livres qui s'étagent sur une dizaine d'années de la vie de l'écrivain, l'impression qui s'en dégage n'est pas une impression de confiance sereine et de robuste certitude. Le poète des *Aveux* est resté un inquiet : il a multiplié les expériences littéraires et morales : il s'est développé dans tous les sens où le portait l'extrême complexité de son tempérament, son infatigable curiosité de l'âme et de la vie humaines. Et il n'a rien conclu, assurément, mais il a souffert de ne pas conclure. « N'étais-je pas plus malheureux encore, — soupire-t-il quelque part, — moi qui aurai passé ma vie à comprendre également l'attrait criminel de la négation et la splendeur de la foi profonde, sans jamais m'arrêter ni à l'un ni à l'autre de ces deux pôles de l'âme humaine [1]? » On ne saurait mieux rendre l'impression finale de trouble et d'incertitude sous laquelle nous laisse

1. *Nouveaux Pastels*, édition originale, 1891, p. 51 (*Un saint*).

l'auteur de *la Duchesse bleue* quand on l'a suivi d'œuvre en œuvre pendant plus d'un quart de siècle de vie littéraire.

II

La psychologie est à l'éthique ce que l'anatomie est à la thérapeutique. Elle la précède et s'en distingue par ce caractère de constatation inefficace, ou, si l'on veut, de diagnostic sans prescription. Mais cette attitude d'observateur qui ne conclut pas n'est jamais que momentanée. C'est un procédé analogue au doute méthodique de Descartes et qui finit par se résoudre en une affirmation. *Pour ma part, cette longue enquête sur les maladies morales de la France actuelle... m'a contraint de reconnaître à mon tour la vérité proclamée par des maîtres d'une autorité bien supérieure à la mienne, Balzac, Le Play et Taine, à savoir que, pour les individus comme pour la société, le christianisme est à l'heure présente la condition unique et nécessaire de santé et de guérison....* La rencontre de ces beaux génies dans une même conclusion a ceci de bien remarquable qu'ils y sont arrivés tous les trois par l'observation, à travers des milieux et avec des facultés de l'ordre le plus différent. En adhérant à la conclusion si nettement exposée par ces maîtres, je ne fais, moi non plus, que résumer ma propre observation de la vie individuelle et sociale. Je crois donc dégager mieux le sens de ces *Essais* et des ouvrages qui les ont suivis, en demandant qu'on veuille bien les considérer comme une modeste contribution à cette espèce d'*apologétique expérimentale*, inaugurée par les trois analystes que je viens de citer, — apologétique dont relèvent tôt ou tard, d'ailleurs, *qu'ils le veuillent ou non*, tous ceux qui, étudiant la vie humaine, sincèrement et hardiment, dans ses réalités profondes, y retrouvent une démonstration constante de ce que cet admirable Le Play appelait encore : « Le Décalogue éternel ».

Qui parle ainsi? C'est M. Paul Bourget lui-même, dans une Préface, datée de septembre 1899, et qui ouvre l'édition définitive de ses *Œuvres complètes*. Et l'année suivante, dans une seconde Préface, il reprenait sous une autre forme, plus précise et plus ferme encore, la même pensée. Rattachant à Taine la méthode et la doctrine de son œuvre

romanesque, et revendiquant sa part de collaboration à cette « grande enquête sur l'homme » que Taine avait assignée comme objet à l'art littéraire moderne, il déclarait n'avoir composé, à la manière scientifique, « qu'une suite de monographies, des notes plus ou moins bien liées sur quelques états de l'âme contemporaine ». Et après avoir étudié et analysé un certain nombre de cas, il revendiquait le droit de généraliser, de proposer et d'affirmer, sinon des lois, tout au moins des hypothèses, et, après avoir fait œuvre de psychologue, de faire œuvre de moraliste.

J'ai vu, disait-il, des appréciateurs, ceux-ci bienveillants, ceux-là malveillants, opposer *Cruelle Énigme* à *Cosmopolis*, *Un Crime d'amour* à *Terre Promise*, les *Essais de psychologie* à *Outre-Mer*, et prononcer à mon sujet le grand mot de conversion. Ce mot ne me ferait pas peur, car j'estime que la volte-face d'un esprit qui, sous la leçon de la vie, reconnaît son erreur première, est un des plus beaux spectacles qui soient. Mais tel n'est pas mon cas particulier. On se convertit d'une négation, on ne se convertit pas d'une attitude purement expectative.... Il me serait aisé de montrer que, *s'il y a développement dans ma pensée*, il n'y a pas eu contradiction, et que l'avant-dernier chapitre d'*Un Crime d'amour*, l'épilogue de *Mensonges*, vingt passages de la *Physiologie*, les dernières pages du *Disciple*, celles sur la confession et le péché dans *Cruelle Énigme* se raccordaient déjà entièrement à ce que j'ai appelé depuis l'apologétique expérimentale. Cette apologétique consiste à établir, suivant une expression chère aux mathématiciens, qu'étant donnée une série d'observations sur la vie humaine, tout dans ces observations s'est passé *comme si* le christianisme était la vérité. C'est le témoignage que j'apporte pour les observations que j'ai pu faire sur la sensibilité de mon temps et qui sont consignées dans ces romans *parfois hardis*, *quelquefois maladifs*, toujours sincères....

« La religion, ajoutait-il, n'est pas d'un côté, et la vie humaine de l'autre », et, pour démontrer la vérité de l'une, il estimait que « l'observation quotidienne et réaliste » de l'autre était loin d'être inefficace. *Madame Bovary* ou *Pierre et Jean*, *le Rouge et le Noir* ou *Adolphe* étaient, selon lui, des

livres d'apologétique involontaire, et « cet accord de tous les analystes lucides des passions », « une des formes de cette harmonie de la science et de la tradition qui éclate partout, à l'heure présente ». Et il concluait :

Ma seule ambition serait que l'on voulût bien reconnaître, en les prenant dans leur ensemble, aux études de sensibilité contemporaine dont voici la première série, une petite place dans ce courant d'idées réparatrices qui se dessine de toutes parts en France et qui n'exclut aucun ouvrier, si humble soit-il, et si étranger ait-il pu sembler d'abord, par le genre même de ses travaux, à une si grave entreprise.

C'étaient là de fortes et nobles paroles, et ce ne sera pas en affaiblir la portée que de discuter un peu plus tard quelques articles de ce *credo*. Mais si l'on peut admettre qu'elles étaient virtuellement contenues, ces paroles, dans les œuvres antérieures de M. Bourget, il faut bien reconnaître qu'elles étaient enchâssées parmi beaucoup d'autres qui ne rendaient pas tout à fait le même son. Ce moraliste s'attardait, s'amusait peut-être, aux détours du chemin ; cet apologiste renouvelait bien souvent la même « expérience », il prenait évidemment quelque plaisir à en prolonger la durée ; ce théologien posait bien çà et là quelques prémisses, il oubliait ou il négligeait d'en tirer les conclusions. Pourquoi, un jour venu, dans le bref raccourci d'une Préface, s'avisa-t-il de ramasser et de démasquer tout le sérieux foncier de sa pensée ? Pourquoi ce jour-là plutôt qu'un autre ? A la suite de quels événements et dans quelles circonstances exactes cette décision fut-elle prise, et ce nonchalant apologiste du dehors se transforma-t-il en un apologiste conscient et résolu ? Nous le saurons peut-être un jour. Nous ne pouvons, pour l'instant, que hasarder quelques conjectures et noter quelques suggestives concordances. Parmi les causes qui ont déterminé, ne disons pas cette conversion, mais cette sorte de cristallisation de tendances très réelles, mais intermittentes, et surtout un peu flottantes, il n'est point téméraire d'attribuer une part prépondérante à « cette funeste crise natio-

nale de 1898, qui marque dès aujourd'hui une date dans l'histoire déjà séculaire de nos discordes civiles[1] ». Comme la plupart de ceux pour qui la dure expérience de l'année terrible a été une perpétuelle et vivante leçon de choses, M. Bourget a cruellement souffert dans son patriotisme des imprudences, des déclamations et des sophismes qui, à ce moment-là, ont séduit tant de bons esprits; peut-être a-t-il réagi trop fortement contre les « nuées » où il voyait d'autres se complaire; en tout cas, à méditer sur elles, il a, sinon découvert, tout au moins approfondi ce que l'on pourrait appeler les fondements mystiques de l'idée de patrie. A l'école de Rivarol et surtout de Bonald[2], de M. Charles Maurras aussi, il s'est initié au « traditionalisme » politique, social et religieux; il est devenu un fervent adepte de la doctrine, et il n'a laissé échapper aucune occasion nouvelle d'en affirmer ou d'en justifier les principes. Il devait être très tentant pour lui d'en essayer une sorte d'illustration romanesque. La tentation s'étant heureusement produite, M. Bourget y a cédé en écrivant *l'Étape*.

L'Étape est un chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre peut-être de M. Bourget: et je suis d'autant plus à l'aise pour en convenir que je suis, pour ma part, assez loin d'en épouser toutes les tendances. Mais quand la thèse que le livre enveloppe serait encore plus discutable qu'elle ne l'est, il n'en resterait pas moins vrai que l'effort d'art dont il témoigne est égal et même supérieur à tout ce que l'écrivain avait produit jusqu'alors de plus puissant et de plus accompli; et, d'autre part, jamais encore il n'avait, dans le cours d'un simple roman, posé et agité des questions d'une aussi haute et aussi grave portée. L'opinion ne s'y est pas trompée.

1. *L'Étape*, édition originale, Plon, 1901, p. 114.
2. M. Paul Bourget a publié, en collaboration avec M. Michel Salomon, un *Bonald*, dans la collection *la Pensée chrétienne*, Paris, Bloud, 1905. Il ne s'est point contenté d'écrire pour ce volume une intéressante Préface; il a mis directement la main à la composition du recueil.

Elle a compris qu'elle se trouvait là en présence d'un maître livre, d'un de ces livres, rares dans la vie de tout auteur, même de grand talent, qui résument et totalisent, si je puis dire, de longues années de méditation solitaire et d'expérience morale, un de ces livres qu'on a longtemps portés en soi et qu'on ne se décide à livrer au public qu'après en avoir mûri toutes les idées, pesé tous les développements, calculé tous les détails. Il n'est aucun des ouvrages de M. Bourget, — non pas même *le Disciple*, — qui ait fait surgir une aussi abondante « littérature », soulevé d'aussi passionnées discussions, provoqué même d'aussi âpres colères. Il n'a laissé personne indifférent : n'est-ce pas tout dire?

C'est qu'en effet l'artiste n'avait négligé aucun des moyens en son pouvoir pour attirer, entretenir, aiguiser la curiosité et l'attention de ses lecteurs. Nous avons déjà loué chez M. Bourget la science consommée de la composition : les apprentis romanciers, — ou dramaturges, — peuvent apprendre de lui l'art de conduire une intrigue, d'en combiner adroitement les divers éléments, d'en précipiter au moment voulu les péripéties, d'en embrouiller savamment les fils et d'en dénouer avec une élégante simplicité le subtil écheveau. Dès les premières lignes de ses récits, — voyez particulièrement à ce point de vue *André Cornélis* et *Une Idylle tragique*, — on est pris comme dans un engrenage logique qui vous entraîne, et vous emporte, bon gré mal gré, sans vous laisser le temps de vous reprendre et de respirer, et ne vous lâche plus qu'à la dernière page. A cet égard, M. Bourget s'est surpassé dans *l'Étape*. Or il était, dans ce dernier cas, d'autant plus méritoire de conserver intact ce don souverain de la puissance constructive que les données du problème romanesque étaient plus complexes, et qu'il s'agissait, pour le conteur, en même temps que de peindre un coin de la société contemporaine et de développer une thèse, de dérouler sous nos yeux tout à la fois un drame de famille et un drame d'idées, un drame de conscience et un drame

de passion. En vertu même de la diversité de son dessein, il ne pouvait se contenter d'une action « chargée de peu de matière », comme les aimait, par exemple, Racine, et peut-être même peut-on trouver qu'il y a beaucoup d'événements accumulés dans ce roman qui se passe tout entier en une seule semaine. Mais, ce court laps de temps nous en avertit déjà, l'écrivain n'en a pas moins essayé de reproduire dans son œuvre la forte concentration de la tragédie racinienne : peu s'en faut qu'il n'observe la « règle des trois unités », et l'on définirait assez bien sa tentative en disant qu'il a voulu traiter le sujet d'un grand roman moderne avec des procédés tout classiques, et soumettre une matière extrêmement riche et touffue à la sévère simplicité de lignes des œuvres de nos grands tragiques : il y a fort bien réussi. Et il a non moins bien réussi à créer, cette fois, des types réels et vivants : Jean Monneron, si généreux et si délicat d'esprit et de cœur, et sa sœur, la douloureuse et passionnée Julie ; Crémieu-Dax, le jeune juif fondateur de l'*Union Tolstoï*, à la fois enthousiaste comme un héritier des Prophètes et réaliste comme un homme de banque ; Riouffol, le rancuneux ouvrier relieur, et la délicieuse Brigitte Ferrand : il n'est presque aucun des personnages inventés par M. Bourget qui n'ait l'air pris et copié sur le vif, qui ne ressorte comme en relief de la toile, et qui ne s'impose à notre souvenir. Joignez à cela que, pour la première fois, l'auteur de *l'Étape* s'est révélé peintre de foules : la scène où il nous représente la séance tumultueuse de l'*Union Tolstoï* a du mouvement, de la vie, de la puissance ; Zola ne l'eût point dédaignée. Mais ce qui, plus que tout le reste, donne au livre sa haute valeur de vivante œuvre d'art, c'est le portrait, à la fois symbolique [1] et individuel, de Joseph Mon-

1. Si symbolique même, qu'il en est presque prophétique. On sait le mot que M. Bourget prête à son héros sur Taine : « C'est un monsieur qui a eu bien peur pour ses rentes en 71 ». Je pourrais citer un Monneron réel qui a prononcé, — et imprimé, — le mot en termes presque identiques, *après* la publication de *l'Étape*.

neron : celui-là est un type qu'on n'oubliera plus, au même titre qu'une Mme Bovary ou qu'un M. Poirier, qu'un Gil-Blas ou qu'un Tartuffe. M. Bourget a dessiné cette figure avec une habileté, une conscience, et, en dépit de quelques traits trop appuyés, çà et là, et qui sentent un peu la caricature, une impartialité, qui font le plus grand honneur à son sens et à sa probité d'artiste. Elle domine tout son livre, cette figure, elle est la personnification concrète de l'idée générale qui en est l'armature, de l'erreur sociale que le romancier entend dénoncer et combattre.

Cette erreur, dont toute la famille Monneron a été la victime, on sait en quoi elle consiste :

Il n'y a pas de transfert subit de classes, et il y a des classes, du moment qu'il y a des familles, et il y a des familles, du moment qu'il y a société ... Pour que les familles grandissent, la durée est nécessaire. Elles n'arrivent que par étapes. Votre grand père et votre père ont cru, *avec tout notre pays depuis cent ans, que l'on peut brûler l'étape. On ne le peut pas.* Ils ont cru à la toute-puissance du mérite personnel. Ce mérite n'est fécond, il n'est bienfaisant, que lorsqu'il devient le mérite familial. La nature, plus forte que l'utopie, et qui n'admet pas que l'on aille contre ses lois, contraint toutes les familles qui prétendent la violenter à faire dans la douleur, si elles doivent s'établir, cette étape qu'ils n'ont pas faite dans la santé.

C'est le philosophe Ferrand qui parle ainsi, tout à la fin du livre, en dégageant lui-même toute la philosophie, et l'idée qu'il exprime là, et qu'il avait d'ailleurs esquissée déjà dans les premières pages, j'allais dire dans l' « ouverture » du roman, revient sous différentes formes, comme un *leitmotiv* insinuant, à tous les tournants de l'œuvre, l'une des plus magistralement orchestrées que je connaisse. La thèse est ingénieuse et spécieuse ; elle comporte une certaine part de vérité, et plus d'une famille moderne pourrait se l'appliquer justement. Je crois pourtant que, *telle qu'elle ressort de l'Étape*[1], elle est un peu outrée et,

1. Je dis : telle qu'elle ressort de *l'Étape*, parce que, dans divers articles que M. Bourget a écrits pour répondre aux objections qui lui

peut-être, insuffisamment établie. Si elle était prise au pied de la lettre, — le danger, je le sais, par le temps qui court, n'est pas grand, — elle nous épargnerait nombre de déclassés, ce qui est bien; mais elle nous eût privés d'un Pasteur, — et de combien d'autres! — ce qui serait sans doute plus fâcheux. D'autre part, acceptons même comme fait réel et vécu l'histoire imaginaire de la famille Monneron; que prouve-t-elle? Que Joseph Monneron a eu le tort de « brûler l'étape »? Non, mais qu'il a fort mal élevé ses enfants. Et d'où vient la mauvaise éducation de ces derniers? De ce qu'ils ont été nourris de phrases creuses, des prétentieuses billevesées d'une morale soi-disant indépendante, et surtout peut-être de ce que leur père a fait un sot mariage. Que l'humanité serait heureuse si les mauvaises éducations et les sots mariages ne se trouvaient que chez ceux qui ont brûlé l'étape! Les inconvénients, — qui sont réels, même quand l'expérience réussit, — d'une ou de plusieurs « étapes » prématurément franchies, ne sont pas précisément ceux que M. Bourget a accumulés dans le cas, — un peu bien noir, — de la famille Monneron : ils sont « d'un autre ordre », moins tragique et, généralement, moins douloureux.

Mais il y a autre chose dans *l'Étape* qu'un drame émouvant joué par des personnages de chair et d'os, autre chose aussi qu'une thèse politico-sociale; il y a une étude de psychologie religieuse que le reste offusque et recouvre quelquefois, mais qui n'en est pas moins, aux yeux des connaisseurs, la partie la plus neuve, la plus profonde, la plus indiscutable de l'œuvre, celle où M. Bourget a le plus

ont été adressées, notamment par M. d'Haussonville, il me semble avoir un peu atténué l'intransigeance de sa théorie primitive : il avoue par exemple, à propos du cas de Guizot et de Pasteur qui lui avait été opposé, que « le talent, quand il est d'un certain degré, échappe aux lois générales ». (*Etudes et Portraits*, t. III, p. 148.) Ces deux articles sur *l'Ascension sociale* ne sont pas, comme on eût dit jadis, la seule *Défense de l'Étape* que M. Bourget ait composée : on en trouvera, dans le même volume, une autre au moins, d'autant plus vive peut-être qu'elle est indirecte : c'est l'article sur *les Deux Taine*.

largement donné sa mesure. Les pages où il décrit les hésitations, les scrupules intellectuels et moraux, les répulsions secrètes de Jean Monneron en même temps que sa sympathie croissante pour le catholicisme, et, sous l'action des épreuves de la vie, son besoin croissant aussi d'une foi véritable, et parmi les prières et les larmes qu'il verse au chevet de sa sœur blessée, son abandon complet à l'appel mystique, « sa renonciation totale et douce », ces pages-là sont d'une beauté pénétrante, d'une lucidité d'analyse et d'une profondeur d'émotion auxquelles l'écrivain n'avait encore jamais atteint. Et j'ai tort de dire l'écrivain ; c'est l'homme même qui s'y révèle. On a quelque pudeur à toucher, d'une main si légère fût-elle, à ces choses de la conscience individuelle. Mais, puisque aussi bien l'encre d'imprimerie a passé par là, il me sera bien permis de penser que M. Bourget nous livre dans ces pages, — plus ou moins transposé, et encore, qui sait ? — le résultat de son « expérience religieuse ». Et je serais bien étonné aussi que, dans la première conversation de Jean Monneron avec Ferrand, quand le jeune homme expose au philosophe tout le chemin qu'il a fait vers le catholicisme, M. Bourget ne nous révélât point, par la bouche de son héros, tout le travail de pensée qui, de proche en proche, l'a conduit lui-même jusqu'au seuil du temple. Il faut citer cette page si pleine et si forte qui, visiblement, ramasse bien des recherches et bien des méditations :

J'admets avec vous, — dit Jean Monneron, — que la Science est incapable de dépasser l'ordre des phénomènes et qu'elle se heurte, aussitôt qu'elle veut chercher le pourquoi des choses au lieu du comment, à l'inconnaissable. J'admets que cet inconnaissable est réel, puisqu'il est à la racine de toute réalité. J'admets que, le conséquent étant enveloppé dans l'antécédent, cet inconnaissable doit posséder, virtuellement au moins, tout ce qui constitue le réel, donc, puisque nos facultés font partie du réel : l'intelligence, l'amour et la volonté. J'admets encore que ce principe d'intelligence, d'amour et de volonté, caché dans l'inconnaissable, c'est ce que le langage des simples appelle Dieu.

J'admets encore que ce Dieu, ainsi conçu, doit s'être manifesté dans l'histoire humaine. Comme cette histoire n'est pas une attente, qu'elle est actuelle, qu'elle est présente, j'admets que cette action de l'inconnaissable y est mêlée actuellement. J'admets que, de tous les faits qui tombent sous l'observation, le christianisme est celui qui remplit le plus exactement les conditions que notre raisonnement nous montre *a priori*, comme ayant dû être celles d'une action divine. Je vais plus loin. Je reconnais que, des formes diverses du christianisme, la plus complète est celle qui remonte par la tradition au fondateur et à ses apôtres, c'est-à-dire le catholicisme. J'admets tout cela, mais comme une construction intellectuelle qui me reste totalement extérieure, et dont je ne me sens pas faire partie. C'est une hypothèse plus ingénieuse, plus probable, si vous voulez, que beaucoup d'autres, mais cette probabilité est pour moi, — comment m'exprimer ? — une probabilité morte. Elle m'est étrangère, je vous le répète. Elle ne touche pas à ce point dernier de la personne où s'élabore la conviction [1]....

Quelle étonnante et lumineuse page d' « apologétique expérimentale »! De même que, du propre aveu de M. Bourget, il y avait jadis, dans son Robert Greslou, quelques traits d'autobiographie psychologique, de même je crois bien qu'à divers égards son Jean Monneron lui ressemble « comme un frère ». Ce qu'est *le Disciple* dans la

1. On fera bien de rapprocher ces lignes d'une lettre de M. Bourget (13 mai 1902) à Charles Ritter (*Charles Ritter, ses amis et ses maîtres*, Fischbacher, 1910), et dont voici le passage capital : « Il ne me semble pas qu'il y ait contradiction entre l'agnosticisme et ces idées [les idées exprimées dans *l'Étape*], du moins si l'on prend le mot agnosticisme dans son sens strict. Le début des *Premiers Principes* de Spencer enfermait ce développement. C'est de là que je suis parti en 1878 pour arriver à mes conceptions actuelles, et je n'ai pas l'impression que j'aie rien à rejeter dans la thèse spencérienne. L'inconnaissable étant reconnu comme le dessous de la réalité, il est réel, et Dieu est affirmé par cela seul comme l'inconcevable principe de l'intelligence, de l'amour et de la volonté. S'il existe, intelligence, amour et volonté, son action doit se reconnaître dans l'humanité. Le christianisme me paraît porter la marque de cette action divine. Voilà tout ce qu'il y a dans l'arrière-fond de *l'Étape* comme mysticisme, et, comme loi de sociologie, l'affirmation que l'unité sociale est la famille, et qu'elle a quelques conditions dont l'une est le temps » (p. 290).

première partie de son œuvre, *l'Étape* l'est dans la seconde : les deux livres se correspondent, et se font exactement pendant l'un à l'autre.

Un divorce fait suite à *l'Étape*, manifeste les mêmes tendances, et, sous une forme peut-être plus simplifiée, les mêmes qualités d'art et de pensée. M. Bourget y a créé un type très nouveau, très actuel et très vivant, celui de Berthe Planat, l'étudiante « féministe », la théoricienne de l'union libre, curieux mélange de droiture morale et d'anarchisme intellectuel, touchante et sympathique jusque dans ses erreurs et ses faiblesses. Le livre soulève une question souvent discutée, toujours actuelle, et la tranche ou la résout comme on pouvait s'y attendre de la part d'un héritier de Bonald. Je ne sais à vrai dire si la question y est posée dans toute sa force et dans toute sa simplicité, et si elle n'aurait pas gagné à être dégagée de toute considération accessoire : j'appelle ainsi les considérations tirées de l'existence d'enfants d'un premier lit ou empruntées à l'ordre religieux. Il est trop évident, par exemple, que, l'Église n'acceptant pas le divorce, Gabrielle Darras ne saurait avoir une vie religieuse complète ; mais, d'autre part, si son premier mari était mort et qu'elle se fût tout simplement remariée, les douloureuses difficultés qu'elle éprouve à cause du conflit survenu entre son second mari et son fils auraient pu être identiques. Supposez-la sans enfant de son premier mariage et aussi libre penseuse que son second mari : on ne voit pas bien, semble-t-il, les inconvénients que le divorce aurait entraînés pour elle, et on en voit au contraire fort bien tous les avantages. Eh bien ! même dans ce cas du divorce pur, en quelque sorte, les inconvénients existent, et ces inconvénients, très différents de ceux du remariage, indépendants de toute préoccupation confessionnelle, résultent uniquement du principe d'instabilité introduit dans l'union conjugale. *Le divorce, c'est la porte ouverte à l'union libre*, et il n'est pas besoin d'être catholique pour le répudier ; on pourrait même dire que moins on est religieux, plus vivement on doit le repousser.

pour peu du moins qu'on ait gardé quelque souci d'hygiène sociale. Ceux qui, sous prétexte d' « affranchir » la femme et de réaliser un progrès social, ont introduit le divorce dans nos mœurs et dans nos codes, ne se sont jamais doutés à quel point ils asservissaient aux multiples fantaisies de l'homme la faiblesse féminine, et quelle « régression » ils opéraient vers l'animalité primitive. Je me demande si un roman construit sur ces données n'aurait pas été « plus fort » que celui qu'a écrit M. Bourget [1]. Mais peut-être eût-il été, sinon moins émouvant, en tout cas moins varié. Et puis, le romancier pourrait toujours répondre qu'il a voulu étudier non pas le divorce « en soi », mais *un divorce* particulier. Et, enfin, le roman, tel que nous l'avons, est une très belle œuvre, dramatique, élevée, vivante et suggestive : et cela répond péremptoirement à toutes nos chicanes de pédants.

Insisterons-nous maintenant sur les dernières œuvres romanesques de M. Bourget, *les Deux sœurs, les Détours du cœur, l'Émigré, la Dame qui a perdu son peintre*?... Si elles manifestent la variété, la souplesse et la fécondité de son talent, il ne semble pas qu'elles ajoutent quelque nuance vraiment nouvelle à la définition que l'on peut tenter de ce talent. Et mieux vaut sans doute l'étudier, ce talent si curieux, si chercheur, si inquiet toujours, même sous son apparent dogmatisme, et toujours si soucieux de se renouveler, dans sa dernière incarnation littéraire, je veux dire sous la forme dramatique qu'il a essayée depuis trois ou quatre ans.

Ce n'est pas l'un des spectacles les moins intéressants de notre époque que de voir un écrivain non seulement connu et classé, mais célèbre, aborder à cinquante-cinq ans une forme d'art qui passe pour exiger un long et dif-

1. Il n'est que juste d'observer que M. Bourget a de plus en plus incliné à poser en ces termes, — qui me paraissent les seuls vrais, — la question du divorce, d'abord dans la pièce qu'il a tirée, avec la collaboration de M. Andre Cury, de son propre roman, puis, et surtout, dans la Preface dont il l'a fait preceder.

ficile apprentissage, une expérience consommée du « métier », bref, un don et un « faire » assez particuliers : il fallait même un certain courage pour jouer cette partie, qu'il a d'ailleurs gagnée. Je sais bien que M. Bourget a été comme sollicité du dehors à entrer dans cette voie nouvelle. Mais je serais fort étonné que ces sollicitations extérieures ne répondissent pas à certaines dispositions intimes et peut-être assez anciennes de l'auteur du *Disciple*. Ne sont-elles pas de lui, dans un article, daté de 1880, sur la *Psychologie au théâtre*, ces lignes significatives : « Un avenir admirable paraît réservé aux auteurs nouveaux qui assoupliront l'art dramatique au point *d'y introduire autant d'observation que dans le roman* ou dans la poésie.... L'auteur du *Demi-Monde* n'est-il pas là pour attester que *les plus hardis problèmes de psychologie personnelle et sociale peuvent être traités en pleine scène?* Seulement, *trop peu de personnes travaillent aujourd'hui dans cette direction*[1].... » Et n'est-ce pas là la formule même de son propre théâtre ? C'est que M. Bourget non seulement a toujours suivi de très près toute la production dramatique contemporaine, mais encore, ainsi qu'en témoignent ses trois années de feuilletons, a beaucoup réfléchi aux choses du théâtre : là encore son métier de critique lui a épargné bien des tâtonnements et des méprises. D'autre part, il me semble que les grands dramaturges de tous les temps, à commencer par Shakespeare, — voyez telle étude de lui sur *Hamlet* et son *André Cornélis*, — ont collaboré, au moins autant que les grands romanciers, à son éducation littéraire, et je crois qu'il leur a emprunté et qu'il a transporté dans l'art du roman plus d'un de leurs procédés essentiels. Ce qui est en tout cas certain, c'est qu'il y a dans tous ses romans un élément dramatique, mélodramatique même, quelquefois, — voyez *l'Émigré*, — qui appelait pour ainsi dire la forme proprement théâtrale, et qui ne demandait qu'à être libéré de toute entrave et à être développé

1. *Études et Portraits*, t. I, édition originale, p. 328-329 (*Réflexions sur le théâtre*).

pour lui-même. Ce serait bien mal connaître M. Bourget que de penser qu'il n'en avait pas conscience. Et puis, parmi toutes les séductions que peut offrir le théâtre à un écrivain d'aujourd'hui, comment ne pas faire entrer en ligne de compte la tentation, qui devait être si forte, pour le philosophe et l'homme d'action qu'est devenu l'auteur de *l'Étape*, de porter sur la scène et donc de soumettre directement au grand public et de lui imposer presque ses préoccupations, ses idées nouvelles, et d'en recueillir immédiatement l'écho? Que M. Bourget ait cédé à des considérations de cet ordre, ou à d'autres, le fait est que, depuis trois ans, il est devenu dramaturge à succès; et chacun sait qu'il va persévérer.

Quatre pièces, *Un Divorce* (1908), *l'Émigré* (1909), *la Barricade*, *Un cas de conscience* (1910), — en attendant le très prochain *Tribun*, — composent actuellement le bagage dramatique de M. Bourget. Il est assez difficile d'apprécier avec toute la précision souhaitable son effort personnel dans cette voie. Non pas que son œuvre théâtrale soit encore insuffisamment abondante, ni surtout insuffisamment caractéristique. Mais deux de ces pièces sur quatre ont été écrites en collaboration, et quoiqu'elles aient été tirées d'un roman et d'une nouvelle de M. Bourget, l'apport propre de ce dernier nous échappe un peu. La troisième a été tirée par l'auteur lui-même de son roman de *l'Émigré* : il n'y a que *la Barricade* qui ait été écrite tout entière par M. Bourget et directement pour la scène. « C'est vraiment ma première pièce, déclarait-il lui-même, puisque c'est la seule qui ne soit pas tirée d'un roman[1]. » Quelque mérite littéraire, historique ou social, et dramatique, qu'offre cette « chronique de 1910 », il est malaisé, sur cette œuvre, presque unique, de discerner très nettement l'originalité

1. *La Barricade*, Préface, p. XIII. Dans cette préface, M. Bourget donne de fort curieux détails sur la manière dont il a été amené à écrire sa pièce, et sur les matériaux dont il s'est servi. Je crois bien qu'il nous livre là le secret de sa méthode de travail et de la façon dont il se « documente » pour écrire non seulement ses pièces, mais, si je ne me trompe, ses romans et ses nouvelles aussi.

réelle « d'un débutant », comme l'auteur de *la Barricade* s'intitule trop modestement lui-même. Tout ce que déjà l'on entrevoit, c'est que l'œuvre de M. Bourget au théâtre est et vraisemblablement sera analogue à celle qu'il a poursuivie dans le roman. Prenant ses sujets au cœur de la réalité contemporaine, il met aux prises des personnages dont il analyse avec une vigoureuse subtilité les sentiments et les passions, et dont il fait le vivant symbole de certaines doctrines en cours ; le drame de passion devient ainsi un drame d'idées, et de ce double conflit il se dégage discrètement une leçon générale qui est la solution du problème posé, telle du moins que l'écrivain la conçoit ou la souhaite. Attendons d'autres œuvres pour voir si M. Bourget va demeurer fidèle à son rêve d'art, qu'il définit lui-même si heureusement : *du pathétique qui fasse penser*[1].

VI

Deux volumes de vers, cinq volumes de critique, quatre volumes de voyages, quinze volumes de romans, quatorze volumes de nouvelles, quatre pièces de théâtre, sans compter nombre d'articles, de lettres, préfaces ou discours qui n'ont pas été recueillis, voilà, après quarante ans bientôt de vie littéraire, de quoi se compose actuellement

1. Lettre à Charles Ritter, du 10 avril 1905. Citons ici au complet le passage essentiel de cette lettre, qui est intéressante à tant de titres : « Vous nommez, Monsieur, parmi mes ouvrages, ceux qui ressemblent le plus à mon rêve d'art : *du pathétique qui fasse penser*. C'est une combinaison qui n'est pas aisée. Elle est, à mon goût, la plus humaine. J'aime cela dans Shakespeare, dans Balzac, dans certaines choses de Tourguenef, comme *Fumée* et *Pères et Enfants*. C'est ce que je trouve dans Virgile et dans certaines pages grecques que je mets au-dessus de tout, comme le chœur d'*Agamemnon*, où Eschyle parle d'Hélène, comme la scène célèbre d'*Antigone*. J'ai cherché à réaliser cette sorte de beauté, quelquefois avec un sentiment bien profond d'appartenir à des temps trop troublés, et d'en être le fils trop ressemblant, pour pouvoir égaler jamais les Maîtres. Mais il faut ne rien écrire, ou le faire « avec une belle espérance », comme Marc-Aurèle disait qu'il voulait sortir de la vie... » (*Charles Ritter, ses amis et ses maîtres*, p. 298-299.)

l'œuvre de M. Paul Bourget. Elle est considérable, comme on peut voir, et elle est variée, — plus variée même que celle d'aucun autre des hommes de lettres français contemporains. Aucun autre d'entre eux, en effet, n'a touché à autant de genres, ni surtout n'a aussi fortement marqué sa place dans tous les genres qu'il a successivement ou simultanément abordés. Là même où il n'a pas atteint au premier rang, il donne l'impression, — sauf peut-être en poésie, — qu'il aurait pu y atteindre, s'il avait voulu faire porter là son principal effort. Cet effort soutenu et prolongé, le seul qui assure même aux maîtres la suprême maîtrise, c'est dans l'art du roman qu'il l'a fourni, et par l'abondance et la diversité, par la vigueur d'exécution, par la haute portée et le retentissement des œuvres, par l'influence exercée enfin[2], je ne lui vois, dans cet ordre et dans sa génération, qu'un ou deux rivaux, tout au plus.

Vous êtes-vous demandé parfois, — écrivait-il tout au début de sa carrière, — comment serait imaginé le roman idéal qu'il vous plairait de lire aujourd'hui pour vous reposer un moment des tristesses contemporaines? D'abord, il devrait être humain, et par ce mot nous entendons qu'il dédaignerait les créations monstrueuses dont nous obsèdent les réalistes. Comme nous voulons un apaisement, il respirerait l'amour d'une existence meilleure, plus simple que notre vie moderne, toujours si agitée. Pour avoir trop étudié les caractères compliqués et raffinés, nous perdons le sens exquis des belles natures : les excès seuls nous semblent réels. Le roman que nous désirons se soucierait donc peu de peindre des fous ou des malades, il retrouverait la beauté dans l'étude des choses saines et des sentiments nobles. Ce roman aurait pour charme une entière sincérité. Sans dissimuler le mal, il ne l'exagérerait pas au point de l'étaler seul en pleine lumière. *Comme il se souviendrait qu'un désordre immense est au fond des âmes, il chercherait à dégager la loi qui gouverne les passions humaines.* Il faudrait,

1. Parmi les tout récents disciples de M. Bourget, — et de Fromentin, — je crois devoir signaler ici un jeune écrivain, M. Émile Clermont, dont le livre de début, *Amour promis* (Calmann-Lévy, 1910), est de nature à nous faire concevoir de hautes espérances.

en un mot, qu'il pût porter en épigraphe cette pensée de George Sand : « On peut définir passion noble celle qui nous élève et nous fortifie dans la beauté des sentiments et la grandeur des idées, passion mauvaise celle qui nous amène à l'égoïsme, à la crainte, et à toutes les petitesses de l'instinct aveugle. »

Un tel livre ne saurait se passer d'une forme accomplie... Enfin, si le roman dont nous parlons quittait les hautes cimes de l'art pour vivre de notre vie moderne et combattre nos combats, sa règle devrait être celle-ci : ne se soumettre à aucune coterie, et, *soucieux de la France avant toutes choses*, travailler à détruire les haines civiles qui nous ont désunis en face de l'ennemi[1]....

Ce n'est peut-être pas tout à fait là le roman dont nous a dotés M. Bourget : il y a dans les siens plus de « morbidesse », plus de « réalisme » aussi, et moins d'optimisme qu'il n'en avait souhaité dans la ferveur de ses vingt et un ans ; mais en réduisant, comme il le faisait dès lors, « les devoirs auxquels ne saurait se soustraire aucun écrivain qui se respecte » à « la vérité humaine et morale, au souci du style et au patriotisme », le romancier de *l'Étape* et du *Disciple* a le droit de penser qu'il n'est pas resté infidèle à sa première devise, à l'idéal de sa jeunesse.

Et, assurément, au cours de la vie, cet idéal s'est modifié, sinon dans son fond primitif, tout au moins dans ses conclusions. Le grand mérite et le haut intérêt de l'œuvre de M. Bourget est de traduire avec une fidélité, une sincérité, et j'oserai dire une naïveté singulières, les vicissitudes de sa pensée. Veut-on voir, et comme toucher du doigt, sur un article essentiel, le point de départ et le point d'arrivée de cette pensée? Qu'on relise parallèlement, dans l'édition originale et dans l'édition définitive des *Essais de psychologie contemporaine*, l'étude sur *Ernest Renan*. En 1883, M. Bourget parle « des phrases singulières où le savant philologue professe une admiration *à demi jalouse* pour ceux qui ont pris le monde comme un rêve amusé d'une heure ». — « Une admiration *un peu niaise* », écrira-t-il en 1899. — « Que

1. *Le Roman réaliste et le Roman piétiste*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1873, p. 455, 456.

M. Renan, disait-il en 1883, ait été correct ou non dans le maniement de cette méthode, la question pour nous n'est point là. Il est certain qu'il l'a pratiquée de bonne foi. » — Et en 1899 : « Telle est la méthode qu'en effet M. Renan s'est efforcé de pratiquer *après Strauss et tant d'autres*. A-t-il été correct ou non dans le maniement de cette méthode? *A-t-il obtenu les résultats qu'il en attendait? Il est bien certain aujourd'hui que non, mais* il est certain aussi qu'il l'a pratiquée de bonne foi.... » — En 1883, à propos du style de Renan : « Les formules d'atténuation abondent, attestant un souci méticuleux de la nuance. » — « Attestant, *avec une certaine incapacité d'affirmer...* », corrige l'écrivain de 1899. — Et enfin, après avoir esquissé ce que pourrait être l'avenir religieux de l'humanité affranchie de toute croyance métaphysique, il écrivait en 1883 :

Nous avons dès aujourd'hui, en M. Renan, un exemplaire achevé des dispositions religieuses qui rallieraient les vagues croyants de cet âge *cruel*: et *qui donc oserait affirmer que* l'acte de foi sans formule auquel aboutit dès à présent *l'optimisme désabusé* de cet historien *de notre* religion mourante n'exprime pas l'essence de ce qui doit demeurer d'immortellement *pieux*, dans ce magnifique et misérable temple du cœur humain?

En 1899, l'auteur des *Essais* récrit ainsi ce passage :

Nous avons, *semble-t-il*, dès aujourd'hui, en M. Renan, un exemplaire achevé des dispositions religieuses qui rallieraient les vagues croyants de cet âge *sans Dieu que nous venons d'imaginer*; et l'acte de foi sans formule auquel aboutit dès à présent cet historien, *pieux malgré lui*, d'une religion *qu'il déclare* mourante, *deviendrait un germe de renouveau. Il en sortirait toute une moisson d'espérances nouvelles*, car cet acte de foi exprime l'essence de ce qui doit demeurer d'immortellement *croyant*, *irréductible à l'analyse*, dans ce magnifique et misérable temple du cœur humain. — *Et s'il en est ainsi, pourquoi tant s'attacher à le dévaster* [1]?

1. *Essais de psychologie contemporaine*, édition originale, t. I, p. 76, 86, 50, 96-96; — édition définitive, in-16, p. 69, 77, 48, 84-85. — Pour avoir sur Renan toute la pensée de M. Bourget en 1883, il faut joindre à l'article des *Essais* une curieuse brochure, assez peu connue,

Toute l'histoire morale de M. Bourget est contenue entre ces deux textes. Son « cœur resté chrétien » a fini par secouer le joug d'enchantement que le plus délicieux anarchiste intellectuel du siècle passé a longtemps fait peser sur l'esprit de ceux qui se sont trop attardés à écouter la subtile sonnerie des cloches de la ville d'Is....

Même aujourd'hui, pourtant, cette jolie et insinuante sonnerie, M. Bourget ne l'écoute-t-il pas encore? Ce qu'il appelait, en 1883, « le rêve aristocratique de M. Renan » n'est-il pas, dans une large mesure, devenu le sien? On sait que, sur ce point, il n'a pas répudié la doctrine ou les vues de celui qu'il proclame encore, non sans quelque malice, j'imagine, « le très grand philosophe royaliste de *la Réforme intellectuelle et morale*[1] ». C'est, en effet, l'un des spectacles les plus propres à remplir d'une douce ironie les observateurs impartiaux de notre époque que de voir l'adoption en quelque sorte par notre démocratie, — il est vrai qu'elle a surtout vu en lui, selon le mot de Dumas fils, « un pape de la libre-pensée », — de l'un des hommes qui

ce me semble, *Ernest Renan*, par Paul Bourget. Paris, Quantin, 1883, in-16 (collection des *Célébrités contemporaines*). J'en détache les lignes que voici, sur la *Vie de Jésus* :

« C'était, ce livre demeuré unique, un si troublant et délicieux mélange de vénération et d'analyse, de rêverie et de science! La poésie des paysages y faisait un fond si lumineux au visage sublime de Celui qui mourut réellement pour sauver le monde ancien des ténèbres et du péché! Les âmes pieuses furent tout à la fois consternées *et ravies* (?). Les âmes impies furent séduites. Les âmes indifférentes furent attendries. Une tempête de polémique se déchaîna, à travers laquelle le livre passa, guidé par un invisible esprit, comme l'esquif de l'Évangile, où Jésus repose dans la tempête aussi, mais calme et sans qu'une boucle de sa céleste chevelure tremble sous la brise. Aujourd'hui la tempête s'est éloignée, le livre demeure. Je ne sais pas s'il est exact, et il est possible que la portion philosophique et historique prête à des reproches justifiés, — mais la portion morale est au-dessus de ces reproches, et c'est par elle que l'œuvre est durable, par ce culte dépourvu de toute forme précise pour la personnalité idéale du Nazaréen, — livre vraiment incomparable d'élévation et de rêverie, *et qui serait le plus beau des livres écrits sur Jésus, n'étaient les Évangiles et l'Imitation!* » (P. 30.) — Je ne pense pas que M. Bourget écrivît cela aujourd'hui

1. Réponse à une enquête sur *la Crise du parlementarisme*.

ont le plus constamment répété et pratiqué l'*Odi profanum vulgus* du poète. Quoi qu'il en soit, — et Renan du reste n'est pas à cet égard le seul maître de M. Bourget, — l'auteur de *l'Étape*, on le sait, est devenu, depuis une dizaine d'années surtout, un juge sans indulgence des tendances politiques et sociales qui triomphent chez nous depuis un siècle, et, plus particulièrement, depuis quarante ans; il est « antidémocrate » et royaliste avec délices: il mène avec ardeur le combat pour la « contre-Révolution »; *l'Action française* n'a guère d'adhérent plus fidèle; il ne néglige aucune occasion de rompre des lances en faveur de ses doctrines, de ce « traditionalisme par positivisme[1] », dont il est à la fois le théoricien et l'apôtre. « La France est née, dira-t-il, elle a vécu catholique et monarchique. Sa croissance et sa prospérité ont été en raison directe du degré où elle s'est rattachée à son Église et à son Roi. Toutes les fois qu'au contraire ses énergies se sont exercées à l'encontre de ces deux *idées directrices* [c'est M. Bourget qui souligne], l'organisation nationale a été profondément, dangereusement troublée. D'où cette impérieuse conclusion, que la France ne peut cesser d'être catholique et monarchique sans cesser d'être la France, — de même qu'un foie ne peut cesser de produire de la bile sans cesser d'être un foie[2].... »

Je ne suis pas très grand clerc en ces sortes de questions, et j'admire, j'envie peut-être ceux qui les tranchent avec une robuste et tranquille assurance. Mais sans

1. Ce n'est pas tout à fait d'aujourd'hui que M. Bourget s'est montré sévère pour notre régime politique, on peut le voir par la Préface du *Disciple*. Il s'y plaignait, au nom de sa génération, du « peu qu'ont fait pour elle les hommes au pouvoir ». Elle a vu, ajoutait-il, *des maîtres d'un jour proscrire au nom de la liberté ses plus chères croyances*, des politiciens de hasard jouer du suffrage universel comme d'un instrument de règne, et *installer leur médiocrité menteuse dans les plus hautes places*. Elle l'a subi, ce suffrage universel, *la plus monstrueuse et la plus inique des tyrannies*, car la force du nombre est la plus brutale des forces, n'ayant pas même pour elle l'audace et le talent. » (Édition originale, p. IV-V.)

2. Préface des *Lettres sur l'Histoire de France* de l'abbé de Pascal.

nier, certes, le très grand talent, la généreuse et patriotique éloquence, l'âpre vigueur logique avec laquelle M. Bourget défend sa cause, j'avoue qu'il a quelque peine à me convaincre. D'abord, je n'aime guère, pour toute sorte de raisons, que l'on solidarise trop étroitement « le Trône » et « l'Autel », — ce fut l'une des erreurs de ce grand esprit de Bonald, — et après Léon XIII, celui que M. Bourget appelle « Pie X le saint et le grand » a, comme on sait, toujours protesté contre une confusion de ce genre. En second lieu, quand je rencontre dans l'auteur du *Disciple* des expressions comme celles-ci : « la *hideuse* erreur républicaine », « l'*abominable* Jules Ferry [1] », la « stupide déclaration des Droits de l'homme », le « honteux gouvernement dit du 4 septembre », « un des hommes qui ont le plus joué de cette parole publique pour le malheur de la France, et dont plus tard le nom sera en exécration dans ce pays, s'il reprend jamais la conscience de ses véritables intérêts, homme d'État d'ailleurs, et remarquable par son machiavélisme inné et son instinct surprenant de la psychologie démocratique, l'*Italien* Gambetta », — j'ai peine à voir, je le confesse, dans ces violences de plume la marque d'une réelle équité historique.

Si, en effet, le régime sous lequel nous vivons, et sur les défauts ou les vices duquel je crois, pour ma part, n'avoir aucune illusion, méritait, sans contre-partie, tous ces anathèmes, la France, depuis quarante ans, en serait morte. Or la France vit, et elle fait encore fière figure dans le monde ; si elle n'y joue plus le rôle qu'elle y jouait jadis, la faute en est, bien plus qu'à notre régime politique, à nos défaites militaires. M. Bourget parle quelque part de « nos ignobles démocraties contemporaines ». Le mot n'est peut-être pas très chrétien, et il n'est pas non plus très juste. La démocratie n'est pas « ignoble » ; ou, du moins, elle ne l'est qu'au sens étymologique, qui n'est pas, j'en ai peur,

1. Les deux épithètes soulignées ont été ajoutées dans l'édition définitive.

celui que l'écrivain avait en vue. Elle n'est pas très raffinée, et, si l'on y tient, elle est généralement un peu grossière. Elle voit gros, et elle voit quelquefois rouge. Elle ne raisonne guère; elle est toute d'instinct et de premier mouvement. Elle est facile à duper, et les mots ont sur elle un incroyable prestige. Elle a bon cœur avec cela; elle est fort capable d'élan, de générosité, d'abnégation et d'héroïsme. Elle a, en un mot, les défauts, mais aussi les qualités des enfants. Comme les enfants, elle est susceptible d'être éduquée, disons mieux, *élevée*, suivant l'expression si juste, si noble, si riche de signification morale. L'éducation de la démocratie, comme l'éducation de l'enfance, est une œuvre de charité, de tact, de longue et infatigable patience. Et ce n'est que peu à peu que l'on parviendra à dégager d'elle, à lui faire accepter, respecter, aimer les aristocraties nécessaires.

Ces aristocraties, M. Bourget désespère de jamais les faire sortir de la démocratie elle-même ; il voudrait les lui imposer du dehors, et il fonde tout son espoir sur une restauration monarchique. J'y vois, je l'avoue, bien des objections. Encore une fois, je sais ou crois savoir tout ce qu'on peut dire de ou plutôt contre notre régime actuel. et, au besoin, je le redirais moi-même; et, d'autre part, je me sens dépourvu de tout mysticisme politique. Je sais aussi que tout peut arriver, en France surtout, et s'il m'était prouvé que la royauté héréditaire dût faire, je ne dis pas le salut, — la France n'a pas besoin d'être « sauvée », — mais le bonheur du pays, j'en accueillerais le retour avec une joie profonde. Mais je sais également qu'il est aussi facile de médire du présent que de construire sur le papier, qui souffre tout, et dans l'avenir. — ou même dans le passé, — d'adorables idylles. La République elle-même était « bien belle sous l'Empire », et la royauté de Louis XV n'est peut-être pas l'idéal d'un gouvernement moderne. Pour qu'une monarchie fût possible en France, il faudrait un esprit monarchique : or l'esprit monarchique, — je ne dis pas les mœurs monarchiques — me paraît bien avoir

presque entièrement disparu de chez nous. Renaîtra-t-il? On ne sait. A trois reprises, en 1789, en 1830, en 1848, la monarchie n'a pas su faire au pays l'économie d'une révolution : ces choses-là se paient, et les occasions perdues en histoire ne se retrouvent guère.... Et puis, et enfin, quand on y songe, combien toutes ces questions de métaphysique politique sont oiseuses à côté de la question, bien autrement grave, et dont on ne parle guère, de la dépopulation en France! Qu'importe le maître de demain, s'il doit régner sur un désert d'hommes! Il ne s'agit pas de savoir par qui, — tribun, Roi ou Empereur, — la France doit être gouvernée, mais si la France veut continuer à être. *To be or not to be.* Et cela, ce n'est pas une question dynastique ou politique; c'est une question sociale; c'est plutôt encore une question morale; c'est surtout une question religieuse....

Sur la question religieuse proprement dite, M. Bourget a, dans ces dernières années, émis des vues intéressantes, quelques-unes discutables, mais qui, toutes, donnent à sa philosophie nouvelle ce couronnement, cette clef de voûte sans laquelle il n'y a pas de doctrine cohérente et vraiment complète. Il a été amené, a-t-il déclaré souvent, par ses observations de psychologie individuelle et sociale, à conclure non pas seulement en faveur du christianisme, mais du catholicisme. L'observation positive, méthodique, « scientifique », conduit-elle nécessairement là? Je voudrais en être sûr. Je ne vois pas qu'elle ait conduit à cette conclusion ni Flaubert ni même Taine, et combien d'autres! Et tant qu'on ne nous aura pas montré les anciens découvrant le christianisme, on pourra mettre en doute pour l'établir l'efficacité des méthodes « expérimentales ». Si M. Bourget s'est un jour retrouvé catholique, c'est peut-être qu'au fond de lui-même il n'avait jamais cessé de l'être, et c'est le cas de redire ici le mot de Pascal : « Va, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé... ».

J'insisterais moins si ces scrupules de « positiviste » n'avaient pas, quelquefois, incliné M. Bourget à une sympathie, peut-être excessive, pour le « catholicisme athée »

que l'on enseigne à *l'Action française*, et qui n'est d'ailleurs pas le sien. Le sien est bien le catholicisme authentique, et qui exige l'adhésion intime du fond de l'âme; mais « il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père », et il faut bien reconnaître que le catholicisme de l'auteur d'*Un Divorce* se rapproche plus de celui d'un Bonald ou d'un Joseph de Maistre que de celui d'un Chateaubriand. Qu'une religion purement individuelle soit un non-sens, et que toute religion véritable soit une « sociologie », on l'accorde sans peine. Que le catholicisme soit une religion essentiellement « sociale », et une « religion d'autorité », c'est ce que l'on n'a garde d'oublier. Mais il est aussi, et même il est surtout une « religion de l'esprit ». L'autorité, dans le catholicisme, est un moyen, non pas une « fin en soi », comme disent les philosophes, — un moyen d'assurer la perpétuité et la communauté de la foi, un moyen de transmettre, en la réglant, en la *canalisant*, la vie intérieure. Mais si la vie intérieure ne demeurait pas la fin dernière, l'objet constant et suprême, le catholicisme ne serait plus qu'une forme vide, un arbre mort dont il ne subsisterait que l'écorce. Si le catholicisme n'est qu'un gouvernement, si, pour dire le mot, il n'est plus qu'un « caporalisme », il n'a plus de raison d'être. En insistant comme il le fait avec quelque excès sur le principe d'autorité, c'est ce que M. Bourget a parfois l'air de perdre un peu de vue. « J'ai beaucoup lu les Évangiles, fait-il dire à son Jean Monneron, et, si j'en traduisais l'enseignement, je le résumerais dans ces trois mots : Discipline, Hiérarchie, Charité. » — Charité : oui, sans doute. Discipline, Hiérarchie : est-ce bien sûr? L'Évangile interprété par l'Église, peut-être. Mais l'Évangile *tout seul*, j'en doute un peu. Et au reste, ne voyons-nous pas, par un illustre exemple contemporain, ce que la pensée individuelle, placée sans intermédiaire en face de l'Évangile tout seul, en peut assez naturellement tirer? Et l'anarchisme moral qu'un Tolstoï y a puisé, dans ce que M. André Bellessort appelait si joliment « son ébriété mystique », ne nous prouve-t-il pas que l'Évangile ne suggère

pas aussi nécessairement que paraît le croire l'auteur de *l'Étape* des idées de discipline et de hiérarchie? Ailleurs encore, en des pages bien dures et un peu injustes, où M. Bourget, dans la personne de son abbé Chanut, fait le procès des prêtres qui vont au peuple et des « démocrates chrétiens », il écrit : « La crainte de voir l'Église perdre la direction des masses est le généreux motif qui domine ces apôtres sans esprit critique ». Si tel était le vrai motif de leur action, tout politique en quelque sorte, il ne serait ni désintéressé, ni « généreux », et ils mériteraient le peu de sympathie qu'a pour eux M. Bourget. Mais à qui fera-t-on croire que l'encyclique *Rerum novarum* ait été dictée par des raisons toutes politiques, et non point tout simplement « évangéliques »? J'ai peur que des déclarations de ce genre ne donnent à un trop grand nombre de lecteurs le change sur les vrais sentiments de M. Bourget, et ne lui attirent ce reproche injustifié de « dédain pour les pauvres » qu'il a bien raison, son œuvre en main, de repousser, mais que ses vrais admirateurs seraient fâchés de voir s'accréditer trop aisément. Il se représentait lui-même un jour, avec mélancolie, comme « une sorte d'émigré intellectuel ». Oh! la désobligeante épithète! D'abord, il ne faut jamais émigrer, même, et surtout, à l'intérieur. Et nous tous, qui avons lu, suivi, aimé M. Bourget, depuis ses tout premiers livres jusqu'à ceux d'aujourd'hui, nous qui si souvent lui avons entendu exprimer la pensée profonde de son temps, nous ne l'acceptons pas, nous ne voulons pas l'accepter dans ce rôle.

Dans une très pénétrante étude, vieille de vingt-cinq ans, sur George Sand, M. Bourget loue en termes chaleureux la grande romancière de sa « foi ardente dans la valeur du développement intime ». « Est-il possible de se tromper, ajoute-t-il, quand on a demandé à ses travaux seulement d'être des travaux, c'est-à-dire des étapes de sa vie intérieure? » Et il constate bien profondément que, pour elle,

« la grande affaire fut, comme pour Gœthe, non pas de produire des livres, mais *de développer sa pensée à travers ses livres* ». J'ai bien envie de lui appliquer à lui-même cette heureuse formule. Poésie, critique, romans, nouvelles, notes de voyage, théâtre, tout lui a été un prétexte à penser, à essayer et à prolonger sa pensée. Et c'est pourquoi, si variée et si riche qu'ait été son œuvre, elle n'épuise pas sa pensée tout entière; comme pour Taine, sa pensée reste encore supérieure à son œuvre; ce n'est pas dans tel livre particulier qu'on a chance de la saisir, c'est dans la suite et dans l'ensemble de ses livres. A la prendre ainsi, on s'aperçoit que, parmi bien des flottements, des hésitations, des retours en arrière, toutes choses qui prouvent surtout, avec la complexité de son objet, la sincérité de son inquiétude, l'auteur de *l'Étape* et du *Disciple* a poursuivi un très ferme dessein. « Qui nous donnera, s'écrie-t-il quelque part, qui nous donnera des connaisseurs d'âme humaine assez courageux pour la regarder en face, cette âme malade, assez lucides pour y lire, assez tendres pour la plaindre, *assez sages pour la diriger*, et assez complets pour appliquer leur science avec ce je ne sais quel doigté d'artiste qui manquera toujours aux philosophes de métier? » Il a été précisément pour notre temps ce « connaisseur d'âme » dont il souhaitait l'avènement. D'autres ont été plus complètement poètes; d'autres ont été plus complètement philosophes; d'autres ont été plus complètement critiques. Poète, philosophe et critique, presque également doué pour la pensée et pour le rêve, pour la lucidité consciente de l'analyse abstraite et pour cet état de pénombre et de demi-conscience si nécessaire à la création artistique, M. Paul Bourget a fait servir tous ses dons à une tâche essentielle : il a été un moraliste, notre *Moraliste*. A ce titre, il a prononcé quelques-unes des paroles qui ont retenti le plus profondément peut-être dans la conscience contemporaine. — Le beau jeune homme dont on peut voir encore, au frontispice de ses *Poésies*, le fier visage mélancolique et volontaire, les yeux voilés, les

narines frémissantes, et, sous la fine moustache, la lèvre hardie, le menton aux fermes arêtes, pourra répondre au fantôme de la soixantième année ce qu'il répondait au fantôme de la trentième :

> Pourtant, j'ai préservé mon intime idéal....

Février-mars 1911.

TABLE DES MATIÈRES

I

PIERRE LOTI

II

FERDINAND BRUNETIÈRE

III

M. ÉMILE FAGUET

IV

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ

V

M. PAUL BOURGET

679-11. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 5-11.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE
LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Notre siècle a eu, dès son début, et lèguera au siècle prochain un goût profond pour les recherches historiques. Il s'y est livré avec une ardeur, une méthode et un succès que les âges antérieurs n'avaient pas connus. L'histoire du globe et de ses habitants a été refaite en entier; la pioche de l'archéologue a rendu à la lumière les os des guerriers de Mycènes et le propre visage de Sésostris. Les ruines expliquées, les hiéroglyphes traduits ont permis de reconstitué l'existence des illustres morts, parfois de pénétrer jusque dans leur âme.

Avec une passion plus intense encore, parce qu'elle était mêlée de tendresse, notre siècle s'est appliqué à faire revivre les grands écrivains de toutes les littératures, dépositaires du génie des nations, interprètes de la pensée des peuples. Il n'a pas manqué en France d'érudits pour s'occuper de cette tâche; on a publié les œuvres et débrouillé la biographie de ces hommes fameux que nous chérissons comme des ancêtres et qui ont contribué, plus même que les princes et les capitaines, à la formation de la France moderne, pour ne pas dire du monde moderne.

Car c'est là une de nos gloires, l'œuvre de la France a été accomplie moins par les armes que par la pensée, et l'action de notre pays sur le monde a toujours été indépendante de ses triomphes militaires : on l'a vue prépondérante aux heures les plus douloureuses de l'histoire nationale. C'est pourquoi les maîtres esprits de notre littérature intéressent non seulement leurs descendants directs, mais encore une nombreuse postérité européenne éparse au delà des frontières.

Beaucoup d'ouvrages, dont toutes ces raisons justifient du reste la publication, ont donc été consacrés aux grands écrivains français. Et cependant ces génies puissants et charmants ont-ils dans le monde la place qui leur est due? Nullement, et pas même en France.

Nous sommes habitués maintenant à ce que toute chose soit aisée; on a clarifié les grammaires et les sciences comme on a simplifié les voyages; l'impossible d'hier est devenu l'usuel d'aujourd'hui. C'est pourquoi, souvent, les anciens traités de littérature nous rebutent et les éditions complètent ne nous attirent point : ils conviennent pour les heures d'étude qui sont rares en dehors des occupations obligatoires, mais non pour les heures de repos qui sont plus fréquentes. Aussi, les œuvres des grands hommes complètes et intactes, immobiles comme des portraits de famille, vénérées, mais rarement contemplées, restent dans leur bel alignement sur les hauts rayons des bibliothèques.

On les aime et on les néglige. Ces grands hommes

semblent trop lointains, trop différents, trop savants, trop inaccessibles. L'idée de l'édition en beaucoup de volumes, des notes qui détourneront le regard, l'appareil scientifique qui les entoure, peut-être le vague souvenir du collège, de l'étude classique, du devoir juvénile, oppriment l'esprit; et l'heure qui s'ouvrait vide s'est déjà enfuie; et l'on s'habitue ainsi à laisser à part nos vieux auteurs, majestés muettes, sans rechercher leur conversation familière.

L'objet de la présente collection est de ramener près du foyer ces grands hommes logés dans des temples qu'on ne visite pas assez, et de rétablir entre les descendants et les ancêtres l'union d'idées et de propos qui, seule, peut assurer, malgré les changements que le temps impose, l'intègre conservation du génie national. On trouvera dans les volumes en cours de publication des renseignements précis sur la vie, l'œuvre et l'influence de chacun des écrivains qui ont marqué dans la littérature universelle ou qui représentent un côté original de l'esprit français. Les livres sont courts, le prix en est faible; ils sont ainsi à la portée de tous. Ils sont conformes, pour le format, le papier et l'impression, au spécimen que le lecteur a sous les yeux. Ils donnent, sur les points douteux, le dernier état de la science, et par là ils peuvent être utiles même aux spécialistes. Enfin une reproduction exacte d'un portrait authentique permet aux lecteurs de faire, en quelque manière, la connaissance physique de nos grands écrivains.

En somme, rappeler leur rôle, aujourd'hui mieux

connu grâce aux recherches de l'érudition, fortifier leur action sur le temps présent, resserrer les liens et ranimer la tendresse qui nous unissent à notre passé littéraire; par la contemplation de ce passé, donner foi dans l'avenir et faire taire, s'il est possible, les dolentes voix des découragés : tel est notre objet principal. Nous croyons aussi que cette collection aura plusieurs autres avantages. Il est bon que chaque génération établisse le bilan des richesses qu'elle a trouvées dans l'héritage des ancêtres, elle apprend ainsi à en faire meilleur usage; de plus, elle se résume, se dévoile, se fait connaître elle-même par ses jugements. Utile pour la reconstitution du passé, cette collection le sera donc peut-être encore pour la connaissance du présent.

J.-J. Jusserand.

LES

GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES

SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE
DES PRINCIPAUX AUTEURS DE NOTRE LITTÉRATURE

Chaque volume in-16, orné d'un portrait en héliogravure, broché 2 fr.

LISTE DANS L'ORDRE DE LA PUBLICATION
DES 53 VOLUMES PARUS

VICTOR COUSIN par M. Jules Simon de l'Académie française	D'ALEMBERT par M. Joseph Bertrand de l'Académie française secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences
MADAME DE SÉVIGNÉ par M. Gaston Boissier secrétaire perpétuel de l'Acad. française	VAUVENARGUES par M. Maurice Paléologue
MONTESQUIEU par M. Albert Sorel de l'Académie française	MADAME DE STAEL par M. Albert Sorel de l'Académie française
GEORGE SAND par M. E. Caro de l'Académie française	THÉOPHILE GAUTIER par M. Maxime du Camp de l'Académie française

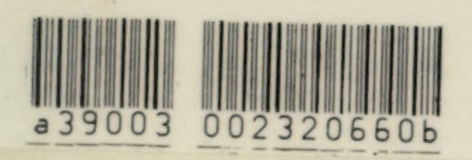
TURGOT par M. Léon Say de l'Académie française.	**CHATEAUBRIAND** par M. de Lescure.
THIERS par M. P. de Rémusat sénateur, de l'Institut.	**FÉNELON** par M. Paul Janet. de l'Institut.
BERNARDIN DE St-PIERRE par M. Arvède Barine.	**SAINT-SIMON** par M. Gaston Boissier secrétaire perpétuel de l'Acad. française.
MADAME DE LAFAYETTE par M. le comte d'Haussonville de l'Académie française.	**RABELAIS** par M. René Millet.
MIRABEAU par M. Edmond Rousse de l'Académie française.	**J.-J. ROUSSEAU** par M. Arthur Chuquet professeur au Collège de France.
RUTEBEUF par M. Clédat professeur de Faculté.	**LESAGE** par M. Eugène Lintilhac.
STENDHAL par M. Édouard Rod.	**DESCARTES** par M. Alfred Fouillée membre de l'Institut.
ALFRED DE VIGNY par M. Maurice Paléologue.	**VICTOR HUGO** par M. Léopold Mabilleau professeur de Faculté.
BOILEAU par M. G. Lanson.	**ALFRED DE MUSSET** par M. Arvède Barine.

JOSEPH DE MAISTRE par M. George Cogordan.	**MALHERBE** par M. le duc de Broglie de l'Académie française.
FROISSART par Mme Mary Darmesteter.	**BEAUMARCHAIS** par M. André Hallays.
DIDEROT par M. Joseph Reinach.	**MARIVAUX** par M. Gaston Deschamps.
GUIZOT par M. A. Bardoux membre de l'Institut.	**RACINE** par M. Gustave Larroumet. membre de l'Institut
MONTAIGNE par M. Paul Stapfer professeur de Faculté	**MÉRIMÉE** par M. Augustin Filon.
LA ROCHEFOUCAULD par M. J. Bourdeau.	**CORNEILLE** par M. G. Lanson professeur de Faculté.
LACORDAIRE par M. le comte d'Haussonville de l'Académie française.	**FLAUBERT** par M. Émile Faguet de l'Académie française.
ROYER-COLLARD par M. E. Spuller.	**BOSSUET** par M. Alfred Rébelliau
LA FONTAINE par M. G. Lafenestre membre de l'Institut.	**PASCAL** par M. E. Boutroux membre de l'Institut

FRANÇOIS VILLON par M. G. Paris de l'Académie française.	**FONTENELLE** par M. Laborde-Milaà.
ALEXANDRE DUMAS PÈRE par M. Hippolyte Parigot	**CALVIN** par M. A. Bossert
ANDRÉ CHÉNIER par M. Émile Faguet de l'Académie française.	**VOLTAIRE** par M. G. Lanson.
LA BRUYÈRE par M. Morillot professeur de Faculté.	**MOLIÈRE** par M. G. Lafenestre membre de l'Institut.
AGRIPPA D'AUBIGNÉ par M. Samuel Rocheblave.	**LAMARTINE** par M. René Doumic de l'Académie française.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 10-707-1910.

679-11. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 5-11.


a39003 002320660b

